

316.819

4

ARTES POPULARES 19.

19/2004



ARTES POPULARES 19

Annuaire du Département de Folklore
Collection dirigée par Vilmos VOIGT

Ouvrage édité par Kincső VEREBÉLYI

BUDAPEST
2004

MAGYAR
TUDOMÁNYOS AKADÉMIA
KÖNYVTÁRA

Artes Populares 19.

Annuaire du Département de Folklore
Collection dirigée par Vilmos VOIGT

Ouvrage édité par Kincső VEREBÉLYI

ISSN: 0139 – 4649

ARTE
POPULARES
19

Annuaire du Département de Folklore
Collection dirigée par Vilmos VOIGT

Ouvrage édité par Kincső VEREBÉLYI

BUDAPEST
2004

Avant – propos

Les études recueillies dans le présent volume sont nées d'une entreprise visant à comparer les différentes méthodes et approches utilisées dans l'ethnologie de nos jours aussi bien en Hongrie qu'à l'étranger, tout en mettant en relief les travaux de terrain. L'initiative en a été celle de Denis Cerclet, membre actif du Centre de Recherches et d'Études Anthropologiques de l'Université Lumière – Lyon II. À l'instar de beaucoup d'autres instituts et groupes de recherche ouest-européennes, le CREA dispense, en dehors de l'enseignement assurant les connaissances et savoirs fondamentaux en matière de sociologie, d'anthropologie et d'ethnologie, des formations spécialisées dans certains domaines considérés comme prioritaires. Ainsi, outre l'Afrique du Nord et le Brésil, il recherche, depuis une quinzaine d'années, les possibilités d'effectuer des travaux de terrain dans les pays d'Europe centrale et orientale, et d'en synthétiser les résultats sous forme d'études ou de thèses de doctorat. D'où la coopération établie avec le Département de Folklore de l'Université des Sciences Eötvös Lóránd de Budapest.

L'interprétation anthropologique de la notion de patrimoine constitue notamment l'une des pierres angulaires du programme d'enseignement et de recherche du CREA, travaillant sur l'élaboration des différentes interprétations de cette notion, à travers les enquêtes menées par les professeurs et leurs étudiants sur des terrains français, mais aussi étrangers. L'approche ethnologique française étant moins connue par les milieux professionnels hongrois que les approches anglo-saxonne, allemande ou scandinave, qui, bien évidemment, ne se distinguent pas totalement et représentent toutes plusieurs courants, il convient de présenter en grandes lignes l'utilisation de la notion de patrimoine dans la littérature française contemporaine en matière d'ethnologie.

Il est bien connu que la notion de patrimoine a été mise en valeur, il y a environ vingt ans, en relation avec la protection des monuments et des objets exposés dans les musées. En Hongrie, tout comme dans d'autres pays européens, c'est la notion de patrimoine culturel qui est entrée dans l'usage en tant qu'équivalent plus ou moins pertinent de la notion de patrimoine, et ceci en particulier grâce aux événements organisés ou aux documents publiés par des organisations internationales à vocation culturelle, telles que l'UNESCO, comme d'autres aussi.

Entre-temps, le champ sémantique de la notion s'est vu élargi: aux biens matériels se sont également ajoutés les biens immatériels, considérés par la tradition comme étant dignes d'être transmis aux futures générations et faisant désormais partie intégrante du patrimoine culturel. Or, les deux éléments constitutifs de ce terme composé semblent convenir aux institutions et organismes culturels, ainsi qu'aux relations internationales culturelles, puisque, même pris séparément, ils possèdent un caractère neutre et se prêtent à une interprétation large, sans pour autant permettre trop de divergences.

Dans le domaine de la recherche en ethnologie, les notions de patrimoine ou de patrimoine culturel peuvent paraître au lecteur hongrois synonymes de la notion de tradition. D'où la question de savoir en quoi la notion de patrimoine serait plus propre à décrire un ensemble donné de phénomènes sociaux que la notion de tradition, plus répandue en Hongrie. Il ressort de l'approche française que la notion de patrimoine est progressivement devenue, du moins dans la littérature ethnologique et anthropologique de langue française, un terme épistémologique désignant, dans les différents domaines de la culture, un phénomène doté d'une dimension d'intégration au fonctionnement de la culture, un élément dynamique, sinon organisationnel. Alors que la notion de tradition a tendance à véhiculer une idée de stabilité, de solidité, voire de rigidité, celle de patrimoine semble mieux adaptée pour exprimer la dualité du changement et de l'invariabilité. La problématique centrale des études et des recherches portant sur la nature du patrimoine consiste notamment à définir les besoins généraux et spécifiques qui sont à l'origine de la subsistance et de la continuité des phénomènes propres aux différents domaines de la culture, y compris la culture populaire. En même temps, elle vise aussi à identifier les motifs économiques, sociaux ou idéologiques mis en jeu au cours de la patrimonialisation. Alors que les expressions liées à la tradition, telles que la création ou la sauvegarde de traditions, se trouvent fort encrées dans le passé, la dimension de la notion de patrimoine est celle du présent: qu'est-ce qu'une société ou une communauté donnée considère, ici et maintenant, comme étant une valeur digne de protection et de transmission? Quels sont les critères de sélection et de désignation des biens à protéger, et de quelle manière s'effectue la transmission?

Plus simplement, on pourrait dire que la recherche portant sur le patrimoine est, en effet, l'étude du fonctionnement de la culture: c'est cet objectif que toute science sociale se propose d'atteindre par ses propres moyens. Dans le cas où elle traite de la question du patrimoine, l'approche anthropologique-ethnologique analyse la dynamique de la création et de la consommation de phénomènes socio-culturels, en s'appuyant sur des corpus établis soit à la suite d'expériences empiriques et de collectes de données, soit sur la base d'autres sources, sélectionnées en fonction de critères définis au préalable. La structure du phénomène étudié est à explorer dans la mesure où elle participe à la construction du sens. Il serait encore trop tôt pour évaluer si les approches plaçant le patrimoine au centre de leur intérêt peuvent apporter à l'ethnologie européenne des nouveautés en termes de méthodes et de résultats. Aussi, des recherches plus approfondies s'imposent-elles pour trancher la question de savoir si le répertoire, apparemment plus stable, des notions employées par les courants tels que l'anthropologie symbolique ou la sémiotique sociale, ne serait pas plus approprié pour assurer, au-delà des différences terminologiques, des méthodes de recherche et d'interprétation plus fiables.

Au départ, nous avons envisagé des recherches associant, à un même lieu, des chercheurs, des professeurs et des étudiants en thèse représentant des approches différentes, afin de mettre en œuvre une réflexion ainsi qu'un travail communs sur la notion de patrimoine. Le choix du lieu, notamment la ville de Cluj, relève d'une considération que la représentation et l'expression du patrimoine relevant des différentes ethnies sont, en raison du fait et de la nécessité d'une cohabitation, bien

plus manifestes dans cette ville que dans un environnement ethniquement et culturellement plus homogène.

Or, pour des raisons différentes, cette réflexion commune s'est limitée à quelques échanges de vues lors de la première phase du projet, les recherches sur le terrain ayant par la suite été menées de façon individuelle. La coordination du projet a été assurée par plusieurs centres, dont le groupe de travail sociologique de Cluj que dirige Marinus Lazar, auquel participent des chercheurs en ethnologie, en folklore et en sociologie. C'est aussi dans ce groupe qu'a travaillé notre collègue française, Mlle Belkis, ayant déjà effectué des recherches à Cluj et notamment dans le cadre d'une thèse de doctorat, soutenue en 2001, sur les habitants ethniquement roumains du quartier Monostor. Aux travaux de ce groupe s'ajoute encore celui d'un étudiant roumain, Binca Bottea, qui poursuit son cursus à l'Université de Lyon. Le travail des participants hongrois au projet a été coordonné par Kincső Verebélyi du Département de Folklore de l'Université des Sciences Eötvös Lóránd de Budapest., par Elek Bartha et Róbert Keményfi de l'Institut Ethnographique de l'Université de Debrecen. Nous nous sommes efforcés de définir pour notre projet des thèmes qui se conjuguent aux problématiques faisant l'objet de recherches en matière de patrimoine, encore que cette notion ne figure pas dans les textes des auteurs hongrois. Profitant de l'occasion offerte par le choix du lieu, nous avons de surcroît associé à nos travaux deux collègues de l'Université de Cluj, Vilmos Keszeg et Albert Zsolt Jakab, ce dernier étant aujourd'hui étudiant à l'École doctorale de folkloristique hongroise et comparée de Budapest. C'est également en sa qualité d'étudiante de cette école que Kinga Szilveszter, elle-même diplômée de l'Université de Cluj, a été associée aux travaux de recherche. Les professeurs et les étudiants de l'Université de Debrecen ont eux-aussi participé à la mise en œuvre du projet, comme en témoigne la présence des noms sur la liste des auteurs.

Conformément à nos intentions, les recherches n'étaient pas *a priori* de nature monographique. Bien évidemment, les résultats ne pourront être évalués et les conclusions tirées qu'une fois les travaux des collègues français et roumains publiés. De notre part, le volume que nous publions ici, et qui comprend les études rédigées en 2002 suite aux travaux de terrain effectués en 2001 et 2002, se veut être, en quelque sorte, un rapport de recherche. L'ordre que nous avons choisi pour présenter les études n'est que l'une des compilations possibles, d'autres structures auraient également pu être envisagées. Bien que les références au passé historique de la ville de Cluj se recourent dans certains textes, nous n'avons pas jugé opportun de les supprimer, étant donné qu'elles s'avèrent indispensables, en particulier pour le lecteur non hongrois, à une meilleure compréhension de la réalité décrite par les auteurs. De même, nous n'avons pas suivi une logique d'uniformisation des notes de bas de page et des références bibliographiques, si ce n'est qu'au moment de la traduction des textes, leurs formes de présentation ne différaient pas considérablement d'un texte à l'autre. Pour des considérations financières, les illustrations des différentes études n'ont pas été publiées dans le présent volume. Cependant, la version originale des textes ayant servi de base à la traduction sera publiée sous le numéro 1-4/2004 de la revue *Látóhatár*, qui contiendra en plus les dites illustrations.

Le titre du projet était: *Patrimoine et Dialogue Entre les Cultures*.

Les équipes participants: Centre de Recherches et d'Études Anthropologiques-Lyon,

Centrul de Cercetare a Relațiilor Interetnice – Cluj-Napoca
Debreceni Egyetem Néprajzi Intézete, Institut d'Ethnographie de l'Université
de Debrecen

ELTE Folklore Tanszéke /Institut de Folklore de l'Université Lorand Eötvös –
Budapest

Le programme était piloté par EPACT–Échange Patrimoine Culture Technique
avec le soutien des ministères français de la culture et des affaires étrangères et de
la Région Rhône Alpes /Tempra 2000/.

Si ces études ont été traduites en français, le mérite en revient à Dominika Csizmadia,
qui a su réaliser un travail précis et de haute qualité. La fondation « Klebersberg Kuno
emlékére » a contribué en 2003–2004 aussi à la préparation de l'édition de la publica-
tion par le travail linguistique et scientifique de Kincső Verebélyi.

Budapest, le 2. janvier 2004.

RÓBERT KEMÉNYFI

La structure ethnique de la ville de Cluj

Cluj, ville de Transylvanie

Cette partie introductive trouve sa justification dans le fait que toute étude de l'ethnicité, du caractère ethnique de Cluj doit partir de l'idée que cette ville, en tant qu'entité, ne peut être dissociée du processus que l'on appellerait ici, de manière schématique, la lutte pour la Transylvanie. Cette lutte comporte ses propres aspects aussi bien historiques que socio-culturels et, en liaison avec ceux-ci, ethniques.

Notre point de départ est donc la constatation selon laquelle les événements marquant la vie de Cluj ne sont que les reflets de ceux qui surviennent en Transylvanie, les structures étant similaires aux structures transylvaines. Or, en raison de l'histoire de cette région, le caractère ethnique y a toujours revêtu une importance primordiale: ici, il a fallu non seulement vivre le présent, mais aussi le marquer. Et ce marquage ne peut être efficace que là où les différents objets fonctionnent également en tant que signes, à savoir dans les espaces publics. Dans les espaces donc utilisés par les individus et le pouvoir: c'est ici que l'on peut définir effectivement l'appartenance d'un espace à telle ou telle ethnie. Par un tel acte, il est possible de déterminer non seulement l'aspect futur de cet espace, mais également, avec une rhétorique astucieuse et une juxtaposition des signes appropriés, l'histoire de l'espace, voire de la région.

Histoire

Deux ethnies partagent l'histoire de la Transylvanie: les Roumains et les Hongrois.¹ Cependant, il existe aujourd'hui une opinion qui la considère comme une histoire particulière, englobant l'histoire des ethnies qui y sont ou ont été présentes.² Or, le discours transnational n'étant guère répandu, peu d'individus tiennent la Transylvanie pour une entité autonome et se considèrent eux-mêmes pour des Transylvains. En revanche, plus fréquente est l'approche selon laquelle la Transylvanie ferait partie de la Roumaine ou de la Hongrie, et ses habitants seraient, par conséquent, des Roumains ou des Hongrois. De toute évidence, une telle vision n'est pas propice à l'émergence d'un dialogue interethnique. À cette double interprétation, roumaine et hongroise, de la Transylvanie s'ajoute une autre difficulté: les deux ethnies se définissent comme des *Kulturnation*, la langue, l'histoire et le territoire vécus identiques faisant de la sorte partie intégrante de l'identité et du processus d'auto-définition. Or, la Transylvanie est peuplée aussi bien de Roumains que de Hongrois, ce qui

soulève la question de savoir à qui appartient alors ce territoire. Et si cette question doit être tranchée sur la base d'une ancienneté prouvée, les deux ethnies s'efforcent de remonter leur présence dans la région à un passé le plus lointain possible. L'idée en est, *grosso modo*, que ce territoire revient à celle des ethnies dont la présence est la plus ancienne, ceci pouvant être justifié par l'histoire, voire la réécriture de l'histoire. Toutefois, cette réécriture ne suffit pas en elle-même, l'histoire doit également être représentée ou rejouée, les différentes cérémonies offrant l'occasion à chaque ethnie de dire et de redire qu'elle est présente depuis mille ou deux mille ans sur cette terre qui, par conséquent, lui revient. Il faut créer et intégrer à l'usage rituel des objets qui permettent de rejouer l'histoire et qui prônent, dans toute leur réalité, l'idéologie nationale.

L'impératif de prouver la présence historique est d'autant plus justifié que les deux ethnies croient voir dans la Transylvanie le côté archaïque et la manifestation pure de la nationalité, forgeant ainsi des métaphores ou des mythes pour dominer ce territoire et élaborant des rites pour signaler constamment leur présence.

Métaphores, mythes et symboles

Partons d'une métaphore diffusée par la culture hongroise: la Transylvanie, jardin des fées. Les prémisses de cette comparaison sont aussi bien historiques que littéraires, les deux se trouvant en étroite interaction, puisque l'écrivain Zsigmond Móricz utilisait cette métaphore pour désigner la Transylvanie de l'époque de la Principauté, signée par le prince Gábor Bethlen et représentant l'âge d'or de la région. La Transylvanie, en tant que jardin des fées ou lieu de l'âge d'or mythique et nostalgique fait désormais partie intégrante de la culture hongroise.

En effet, les Hongrois considèrent aujourd'hui la Transylvanie de l'époque de la Principauté comme étant l'acropole ou le lieu d'épanouissement de la culture hongroise de cette période: elle possédait un réseau notable d'écoles et d'imprimeries, et les princes ou les villes ont accueilli les adeptes de la Réforme, l'esprit progressiste et les débats religieux. La plus célèbre imprimerie, celle de Gáspár Heltai, fonctionnait notamment à Cluj, dans cette ville où plusieurs écoles ont été fondées, ceci expliquant la propension de la pensée hongroise à présenter cette époque comme l'âge d'or.

L'ouvrage paru sous la direction de Gábor Kapitány et Ágnes Kapitány estime que la Transylvanie est en elle-même un symbole de l'identité hongroise, ainsi que nombre de ses contrées, rivières et montagnes. Il est noté dans le même ouvrage que Cluj est également un symbole hongrois.³ Tout comme l'ensemble de la Transylvanie, cette ville représente donc l'identité hongroise.

En orientant la réflexion vers Cluj, un autre domaine fournit des exemples révélateurs de la position centrale de la ville: dans les chants irrédentistes hongrois de la Seconde Guerre mondiale, Cluj figure en tant que lieu dont l'occupation ou la réoccupation – avec le pays des Sicules, Harghita – est porteuse de valeurs symboliques.

"Elindult a menet, a hosszú magyar menet,

Horthy Miklós parancsára" ... tel est le début d'un chant, dont voici le dernier vers:

“*Megérkeztünk Kolozsvárra*”.⁴

Un autre chant irrédentiste mêle amour et patriotisme, et se termine sur les paroles suivantes:

“*Fáradt lábam estére hazatalál,
Lesz még a magyaroké Kolozsvár.*”⁵

La Transylvanie est donc de première importance pour la réflexion nationaliste hongroise, dans laquelle Cluj joue également un rôle-clé: ceux qui possèdent Cluj, possèdent aussi la Transylvanie.

Il convient de commencer l'étude de la pensée roumaine par un exemple intéressant: dans l'armée, l'une des premières marches apprises et le plus souvent chantées est celle commençant par “*Treceți batalioane Carpații...*”⁶. On peut donc voir que le patriotisme est inculqué au citoyen de manière à ne pas oublier que ce sentiment doit porter sur la Transylvanie. Il est d'ailleurs intéressant de voir comment, au moment de la révolution de 1989, la provocation nationaliste a pu aussi rapidement s'enraciner après une vie publique si longtemps dirigée par le pouvoir communiste. L'élite roumaine cherchait à présenter la révolution comme une tentative de la Transylvanie de se détacher de la Roumanie et se rattacher à la Hongrie. Parmi les slogans lancés à l'époque contre le pouvoir communiste, il en existe un qui a immédiatement trouvé sa place en tant que slogan diffusé pour servir le nationalisme exacerbé. De plus, il n'a pas fait qu'être diffusé, mais est aussi devenu la devise la plus fréquemment répétée lors des manifestations, et notamment à la suite des événements de Târgu Mureș: „*Murim, luptăm, Ardealul nu cedăm*”⁷.

Bien évidemment, cette particularité de la pensée roumaine possède des racines plus profondes et remonte, tout comme la réflexion hongroise, à l'histoire. Jonglant entre les diverses théories, l'historiographie roumaine semble opter, depuis quelques décennies, pour la théorie de la continuité et présente l'histoire de Roumanie comme une lutte perpétuelle menée pour l'unification des trois principautés, à savoir la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie.

Ce cramponnement à l'histoire, ainsi que le fort besoin de l'exprimer provoquent des frustrations chez les deux ethnies. Quelque chose ne va pas avec la Transylvanie, comme les deux discours le révèlent, et les deux ethnies s'appliquent sans faille à “remédier” à cette situation. L'une des anomalies étant justement la présence de l'autre ethnie, les deux cherchent à exprimer leur propre présence de façon à discréditer en même temps celle de l'autre. Ce phénomène explique sans doute le fait qu'en Transylvanie, les statues à fonction ornementale ne sont guère érigées, alors que celles représentant un quelconque fait historique surabondent.

Marquer l'espace est bien évidemment plus facile pour celui qui détient le pouvoir: dans les régions où ils sont en majorité, ainsi p.e. à Cluj, les Roumains se trouvent dans une position incontestablement plus favorable, tandis que les Hongrois ont du mal à se placer en position de locuteur légitime. Or, la situation est inverse au pays des Sicules: ici, bien que le pouvoir suprême – administratif – soit roumain, les municipalités ignorent tout bonnement ce fait et les espaces y sont marqués “à la hongroise”.

Il est à constater qu'à Cluj, les Hongrois ne marquent que très peu d'espaces. En effet, s'il est vrai que cette communauté utilise, pour certains rites, des espaces déjà considérés comme étant hongrois, il est tout aussi vrai qu'elle n'est pas en

mesure d'en intégrer de nouveaux à l'usage rituel. En revanche, la direction de la ville semble ne pas avoir autre chose à faire que mettre en évidence la présence roumaine, et ceci dans bien des cas là où le caractère hongrois est censé prévaloir, ou de manière à orienter, d'une façon ou d'une autre, la rhétorique ou l'utilisation des symboles à l'encontre des Hongrois.

Particularités des espaces à Cluj

À Cluj, il n'existe pas d'espace qui représenterait purement une seule ethnie, par conséquent, il n'existe pas non plus de zones de conflit proprement dites. De même, les espaces vitaux des deux principales ethnies, roumaine et hongroise, ne sont pas clairement distincts, mais comportent plusieurs points de jonction. Ainsi, le caractère ethnique peut et doit être exprimé n'importe où, puisque l'autre ethnie est partout présente.

Il convient de noter en premier lieu qu'une telle étude des espaces ne peut faire abstraction du fait que l'ethnicité est souvent indissociable de l'appartenance confessionnelle, dans la mesure où les édifices culturels sont généralement ceux qui désignent les espaces et en forment le centre. Bien évidemment, cette constatation s'applique non pas à tous les cas, mais à la plupart d'entre eux: ce sont les espaces dominés par les églises catholiques, calvinistes ou uniates, ainsi que par les bâtiments publics qui s'imposent avant tout en tant qu'espaces ethniques.

Une autre particularité essentielle de la ville réside en ce que le caractère ethnique se manifeste dans le centre-ville seul, et non pas dans les quartiers de grands ensembles, qui avaient notamment pour vocation d'effacer toute différence, même ethnique. Aujourd'hui, ces quartiers possèdent une population mixte et sont dépourvus de tout espace propre à afficher les caractères ethniques. D'où le fait que tous les éléments exprimant l'ethnicité se concentrent dans le centre-ville, qui devient ainsi très chargé de transpositions multiples.

Nous avons déjà évoqué que les espaces confessionnel et ethnique se recouvrent souvent, une zone dominée par une église représentant également un espace ethnique. La stratification de ce dernier est encore plus accentuée par les aspirations à compromettre la présence de l'autre ethnie: c'est ainsi qu'un espace donné peut se présenter à la fois comme un espace hongrois et catholique et comme un espace exposant un certain élément constitutif de l'histoire roumaine et étant, par conséquent, roumain. Les causes d'un tel phénomène résident dans l'évolution historique de la ville.

Évolution historique

À l'origine, l'évolution de Cluj s'inscrivait dans la logique de celle des châteaux des rois de Hongrie. Formant aujourd'hui le centre-ville historique (*Óvár*), le château a été construit sur les ruines de l'ancienne *Napoca* après l'invasion des Tatars. Dévastée par ces troupes mongoles, la ville a par la suite été repeuplée de nouvelles colonies, saxonnes et hongroises, et a connu un essor spectaculaire, jusqu'à ce qu'elle devienne, quelques années plus tard, le fief de l'archevêché d'Alba Iulia, ce qui a freiné son développement. Une nouvelle période de prospérité a été amor-

cée par le roi Charles Robert qui, en lui accordant les privilèges en 1316, a contribué à l'essor du commerce et des corporations. L'insuffisance de plus en plus manifeste du noyau de la ville pour accueillir la population a déclenché une expansion vers les zones extérieures. Une église constituait aussi bien le centre d'Óvár que celui de la "nouvelle ville" (Újvár), construite sous l'influence de la menace turque croissante. Il s'agit dans le cas d'Óvár, de l'église franciscaine et dans celui d'Újvár, de l'église Saint-Michel.

Les éléments décisifs et durables de la ville étaient donc les édifices culturels, les habitations de la population étant, pour la plupart, construites en bois, encore que les traces subsistantes de châssis et de chambranles témoignent de constructions en pierres.⁸

Le centre-ville actuel est formé du noyau (Óvár), du cœur (Belváros) développé de la "nouvelle ville" (Újvár) et de la périphérie de celle-ci. Construit à l'époque des rois de Hongrie et de la principauté, le centre-ville est doté de nombreux bâtiments à caractère hongrois. Tels sont les églises précitées, celle de la rue Farkas construite plus tard, les remparts toujours existants, l'église uniate, le lycée de Théorie Sámuel Brassai, le lycée de Théorie István Báthory, l'église calviniste de la rue Magyar, et quelques bâtiments ayant été la propriété de l'aristocratie ou ayant joué un rôle décisif dans l'histoire de la ville: les palais Bánffy et Toldalagi-Korda, ainsi que le palais Rhédey ont abrité la première compagnie théâtrale hongroise.

La construction de bâtiments à caractère hongrois s'est arrêtée au lendemain de la Première Guerre mondiale et du démantèlement de l'Empire des Habsbourg, mais les Roumains ont hérité d'un paysage urbain développé, définitif du point de vue hongrois et, de ce fait, à préserver. Ce paysage n'avait qu'un seul défaut: il ne reflétait nullement la présence roumaine pluriséculaire. Dans l'entre-deux guerres, l'architecture urbaine n'a pas été radicalement "roumanisée", encore que la cathédrale orthodoxe ait été construite à cette époque. Ceci étant, aucune autre construction notable n'a modifié l'aspect de la ville.

Or, le pouvoir communiste a profondément bouleversé cette situation: il a modifié l'aspect du centre-ville par de nouvelles statues et a supprimé certaines fonctions des espaces publics, tout en les dotant d'autres. Enfin, la construction des grands ensembles a été l'aménagement qui a le plus radicalement transformé le paysage urbain, même si l'effet en était plutôt indirect. D'une part, le centre-ville est devenu trop chargé en raison de la circulation entre les différents quartiers de grands ensembles. D'autre part, ces nouveaux quartiers se sont peuplés d'immigrés provenant de régions rurales, la majorité de leur population ne pouvant donc pas utiliser le centre-ville. Parallèlement à ces transfigurations, les proportions ethniques de la population de la ville ont également changé.

Évolution démographique

Ville en expansion géographique, le Cluj de cette époque a également traversé une période de croissance démographique. Or, il est difficile de retracer exactement cette évolution, puisque les seules sources disponibles sont les rôles de contribution, qui ne se prêtent qu'à une évaluation du taux effectif de la population.⁹

Année	Population
1453	5 400
1593	7 500 – 8 000
1660	9 000
1711	7 000
1784/87	13 928

Si la naissance de la Principauté autonome de Transylvanie marque le point de départ du véritable développement de la ville, les événements historiques étaient loin de favoriser la croissance démographique (Cluj s'est vue assiégée et changer de seigneur à plusieurs reprises pendant le soulèvement mené par Rákóczi, dévastée par les épidémies de peste, etc.). Un nouvel essor se produit au XVIII^e siècle, époque qui nous fournit les premières données statistiques fiables relatives à la situation démographique, issues du recensement de population effectué par ordre de Joseph II et dénombant quelque 14 000 habitants dans la ville. Ce chiffre a permis à Cluj de s'élever au troisième rang dans la hiérarchie urbaine de la Transylvanie, précédée par Brassó (Braşov) et Nagyszeben (Sibiu). Aussi, c'est à la fin de ce même siècle que les marchands à statut particulier (Grecs, Arméniens, Juifs, Bulgares) ont acquis un véritable poids dans les grandes villes de Transylvanie, y compris Cluj. Les marchands grecs ont construit la première église orthodoxe en 1795, située dans la rue portant aujourd'hui son nom.

À la fin du XVIII^e siècle, la noblesse et l'aristocratie se sont également installées dans la ville en même temps que le gouvernement (*Gubernium*), ce qui a davantage rehaussé l'importance de Cluj.¹⁰

Année	Population
1784/87	13 928
1830	18 132
1850	18 685
1869	26 651
1890	37 957
1910	60 808
1920	83 000
1930	100 844
1941	110 956
1948	117 915
1956	154 723
1964	167 010
1966	185 663
1969	197 902
1975	222 429
1979	274 095
1983	301 244
1989	317 914
1992	328 602
1995	330 843

Dans la période étudiée, la population a été multipliée par trente environ, en dépit du niveau d'urbanisation inférieur de la Transylvanie – en effet, les citoyens de Cluj étaient également des propriétaires agricoles.

Le poids de la population hongroise s'est accru dès le XVIII^e siècle; la ville possédant une association hongroise permanente, l'Académie catholique supérieure, ainsi que les *collegia* calviniste et uniate, le nombre et l'importance de l'*intelligentsia* hongroise n'a cessé d'augmenter. En rapport au poids, les Hongrois étaient suivis par les Saxons et les Arméniens, encore qu'au sein de ces deux ethnies, le taux d'assimilation étant si élevé, qu'aujourd'hui les Allemands ne peuvent guère être étudiés en tant que nation ayant eu un impact décisif sur l'évolution de l'histoire. De même, la majorité des Arméniens sont-ils hungarophones et font partie intégrante de l'élite hongroise. À cette époque, les Roumains ne représentaient qu'une fraction de la population de Cluj, et la construction de leur église, l'église orthodoxe précitée, n'a été effectuée qu'à l'extérieur des murailles de la ville.

C'est en 1805 que, à la demande de Ioan Bob, évêque catholique de rite grec (compagnon franc-maçon du gouverneur György Bánffy), leur église a été bâtie dans le centre-ville, rue Kismester.

Après l'insurrection de 1848, la croissance démographique de la ville a connu un essor particulier, c'est à ce moment qu'apparaît l'industrie manufacturière, avec toutefois une prédominance de l'industrie artisanale. Bien qu'à la fin du siècle la ville se situait encore à l'écart des tendances européennes, des développements considérables ont été réalisés: développement du réseau d'eau potable, construction de canalisations, pavage des rues et des trottoirs, mise en place de réseaux téléphonique et d'électricité. À cette époque, la répartition ethnique se présentait de la manière suivante¹¹:

Nation	1850	1880	1910
Hongroise	12 138	23 434	50 704
Roumaine	3 444	4 962	7 562
Allemande	1 581	1 436	1 676
Divers	1 522	1 981	866
Total	18 685	31 813	60 808

Après 1918, un changement radical s'observe au niveau de la population: suite à l'annexion de la Transylvanie à la Roumanie, les fonctionnaires hongrois, la majorité des intellectuels, ainsi que la milice et la gendarmerie quittaient la Transylvanie, parallèlement à la mise en place de l'appareil du pouvoir roumain, à l'installation dans la ville de fonctionnaires et de soldats roumains fiables et à la création d'institutions culturelles. Le tableau suivant récapitule la répartition ethnique dans la période de 1910 à 1941¹²:

Nation	1910	1930	1941
Hongroise	50 704	54 776	97 698
Roumaine	7 562	34 836	10 029
Allemande	1 676	2 702	1 825
Divers	866	8 525	1 404
Total	60 808	100 844	110 956

Si la population hongroise a doublé en 1941, c'est parce que le pouvoir hongrois a été réinstauré en Transylvanie, rapportant les structures hongroises, et que nombre de Transylvains du Sud se sont réfugiés à Cluj. La domination hongroise provisoire n'a pas apporté de modification majeure à la croissance démographique, contrairement à l'époque suivante.

Dans cette nouvelle période, la population a quasiment triplé, et le taux de 117 915 habitants observé en 1948 a atteint les 330 843 habitants en 1995. La principale raison en a été l'urbanisation accélérée, la politique urbaine et la "roumanisation" forcée des grandes villes hongroises de Transylvanie. C'est à cette époque que les grands ensembles ont été construits à Cluj: les quartiers Györgyfalvi, Monostor, Donáth et Hajnal, puis avec la suppression des faubourgs *Hóstát*, le quartier Mărăști. Quant à leurs proportions, il est à mentionner que le quartier Monostor rivalise, au niveau du nombre de ses habitants, avec l'ancien noyau de la ville. Au départ, les constructions suivaient un aménagement plus espacé (quartiers Györgyfalvi et Donáth), qui a ensuite été supplanté par un aménagement surchargé, plusieurs logements d'étudiants ou cités universitaires ayant été créés pour accueillir le nombre croissant d'étudiants.

Les constructions n'ont pas toujours suivi une logique rationnelle, dans la mesure où les habitants des quartiers ouvriers doivent effectuer un trajet de plus de dix kilomètres par jour pour arriver à leurs lieux de travail (les anciens quartiers ouvriers se sont dévalorisés et sont souvent habités aujourd'hui par une population tzigane). C'est notamment le poids social de la couche ouvrière qui s'est accru dans la ville¹³, ce qui a provoqué de conséquences graves après 1989, puisque la croissance démographique de la ville a ralenti, nombre d'usines ont fermé leurs portes, et les nouvelles entreprises, pour la plupart des PME, ne sont pas parvenues à absorber l'excès de main-d'œuvre. Une part considérable de la population de ces quartiers se trouve au chômage, et nombre préfèrent choisir une activité agricole complémentaire, s'échappant davantage de la ville. Le développement des espaces qu'ils ont formés n'a aucune liaison avec les espaces du centre-ville, pas plus que ceux constitués de villas luxueuses, construites par la nouvelle bourgeoisie émergente, la couche des nouveaux riches. Alors que l'aspect architectural des espaces ouvriers est l'héritage du communisme, les espaces des nouveaux riches révèlent, à quelques exceptions près, un mimétisme sans goût. Le point commun de ces deux types d'espaces réside dans le fait qu'ils ne comportent aucune connotation ethnique.

Le tableau suivant récapitule la répartition ethnique durant la période de 1956 à 1992¹⁴:

Nation	1956	1966	1977	1992
Roumaine	74 600	104 914	173 003	248 572
Hongroise	74 200	76 934	86 215	74 871

En 1850, lorsque les différentes ethnies ont été pour la première fois recensées, les Hongrois représentaient 64,46% de l'ensemble de la population. Ce taux s'est élevé à 73,67% en 1880, puis a atteint les 83,38% en 1910, mais même en 1930, lorsque le premier recensement roumain a été effectué, la proportion des Hongrois constituait encore 54,3%. Or, le recensement de 1956 a été le premier à afficher un

taux de Hongrois inférieur à celui des Roumains, les années qui ont suivi voyant le bilan démographique basculer considérablement en faveur de ces derniers. Cette évolution des proportions s'explique par le fait que Cluj était l'une des cinq villes "fermées" de Transylvanie, dans lesquelles la tendance à l'installation de nouveaux immigrants était dirigée à l'encontre des Hongrois.

En analysant les différents espaces à Cluj, trois facteurs principaux peuvent donc être distingués: historiques, sociaux et démographiques. Ce sont les facteurs qui déterminent le paysage urbain actuel, mais aussi la formation et l'utilisation des espaces.

Espaces – cohabitation et stratification

Cluj et ses espaces s'étudient donc en tant que composantes de la lutte menée pour la Transylvanie. Deux histoires coexistent dans la ville, qui constitue en elle-même un symbole et qui, en tant que tel, abrite des éléments symboliques exprimant l'appartenance nationale. La lutte pour les positions légitimes est livrée par l'intermédiaire de symboles, en profitant des possibilités qu'ils offrent et à travers la représentation rituelle de l'histoire. Aujourd'hui, cette lutte peut être en particulier analysée en rapport avec les événements organisés ou les démarches entreprises à l'initiative de la direction nationaliste de la ville, qui cherche à supprimer les valeurs esthétiques des espaces hongrois et à réécrire les références historiques.

La cible principale de cette lutte est l'espace désigné par l'église catholique Saint-Michel, à savoir la place principale de la ville. L'une de ses composantes fondamentales est la statue du roi Mathias Corvin, qui attribue une véritable connotation ethnique à la place. La place principale possède incontestablement un caractère hongrois, comme le confirment les mesures prises par la direction de la ville, visant d'une part à disloquer l'harmonie de la place et, d'autre part, à y introduire un caractère roumain.

Les différentes appellations prouvent de manière très claire que cette place a toujours été centrale sur les cartes mentales aussi bien de la direction que des habitants de la ville. À l'origine, au moment de l'expansion de la ville en dehors d'*Óvár*, elle portait le nom de "Grand Marché" (*Nagypiac*), tandis que le marché d'*Óvár* était le "Petit Marché" (*Kispiac*), la superficie de la seule place étant identique à celle d'*Óvár* dans son intégralité. Son caractère ethnique s'est manifesté au moment où Cluj a entamé de grandes constructions au tournant du XIX^e siècle, lorsque la place principale a été aménagée et dotée de la statue monumentale du roi Mathias Corvin, roi qui a également donné son nom à la place. De plus, la population hongroise de la ville a nommé les figures de composition situées autour du personnage royal: c'est ainsi que le roi Mathias et son époque sont présentés à Cluj à travers les figures du capitaine Balázs Magyar, du ban de Temes Pál Kinizsi, du palatin János Szapolyai et du voïvode de Transylvanie István Báthory.

Or, immédiatement après la prise de pouvoir, les Roumains l'ont rebaptisée place de l'Unité, en déterminant par cela le ton de la lutte symbolique ultérieure dont elle fera l'objet. En effet, le nom attribué par les Roumains rappelle sans conteste l'événement historique qui leur a permis de reprendre aux Hongrois la Transylvanie, Cluj y compris. Par ailleurs, l'historiographie roumaine enseigne, comme nous l'avons déjà mentionné dans l'introduction, que cet événement a été l'apogée de la lutte

pluriséculaire que les Roumains ont menée pour l'unification des trois principautés, la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, elle a été, pour quelque temps, appelée place de la Liberté au titre de l'internationalisme et en hommage au combat livré contre le fascisme. Bien que son nom actuel soit de nouveau "place de l'Unité", les Hongrois de Cluj continuent à l'évoquer en tant que place principale. Les étudiants la nomment parfois place Mathias, rappelant la statue portant le même nom, ou simplement place *Matyi* (ils utilisent d'ailleurs ce diminutif dans la communication avec les étudiants roumains, qui comprennent, eux aussi, le nom *Piața Matei Corvin*).

Cet espace est incontestablement hongrois: il l'est par les statues, l'église et les immeubles qui l'encadrent, tous construits avant la Première Guerre mondiale et liés à certains épisodes de l'histoire et de la culture hongroises, éventuellement saxonnes ou allemandes.

De la forte présence saxonne d'antan ne témoignent plus que très peu de bâtiments, la conscience collective associant les anciens édifices de la ville plutôt à la population hongroise – à condition qu'elle en ait connaissance, car les citoyens de la première ou la deuxième génération formant le prolétariat ne possèdent pas ce savoir.

Les habitants roumains de la ville reconnaissent le caractère hongrois de cette place, bien qu'une telle reconnaissance ne soit pas forcément consciente. La preuve en est, entre autres, qu'après le match Angleterre-Roumanie de la coupe du monde de football en 1998, où la victoire a été remportée par l'équipe roumaine, les supporters, fidèles aux traditions, sont descendus dans la rue. Ceux qui arrivaient, brandissant des drapeaux roumains, sur cette place en provenance des quartiers Hajnal et Monostor, y sont restés quelque temps, puis, en voyant la masse se précipiter sur la place dominée par la statue d'Avram Iancu, ils ont quitté la place principale pour se rendre à l'autre.

La place principale constitue le véritable centre de Cluj: elle est à l'intersection de neuf rues, et c'est ici, ou à proximité, que se trouvent les plus grands magasins et la plupart des sièges d'institutions culturelles. De même, en venant de la cité universitaire, on accède aux différents bâtiments de l'université, situés dans le même quartier, en passant par cette place. La preuve de son attirance est que l'emplacement de la nouvelle croix érigée sur la citadelle en 1995 a été choisi de façon à ce qu'elle soit le mieux visible à partir d'ici. C'est ce qui explique donc la négligence de l'angle optique proche, dont l'application aurait été pourtant logique (vu du Théâtre Hongrois), et l'agressivité de l'effet que la croix exerce en l'observant de la place principale.¹⁵

La place est donc un centre aussi bien sur les cartes mentales que dans la réalité, sans pour autant donner lieu à des cérémonies roumaines. Par ailleurs, la direction de la ville reconnaît ce fait – ne serait-ce que ce tacitement –, puisque la cérémonie organisée à l'occasion de la fête de la Grande Unification du 1^{er} décembre et autres cérémonies à connotation ethnique ne se déroulent pas ici, mais sur la place Avram Iancu, alors que c'est notamment la place principale qui porte le nom "Unité".

La physionomie actuelle de la place principale s'est développée à la fin du XIX^e siècle, lorsque le conseil de la ville a décidé d'y ériger la statue du roi Mathias, natif de la ville. Cet acte a été précédé par un aménagement de la place, car il a fallu dé-

molir les bâtiments juxtaposés au mur entourant l'église Saint-Michel, afin de dégager un espace suffisant pour cette dernière. C'est aussi à ce moment qu'a été percée à l'est de la place la rue Szentegyház, abritant dès lors les magasins situés auparavant sur la place principale. L'église met en évidence le caractère hongrois de la place, d'autant plus que le style dans lequel elle a été construite, à savoir gothique, trouve la limite orientale de sa diffusion en Transylvanie (l'église Noire de Brassó est considérée comme étant l'apparition la plus orientale du style gothique). En effet, les églises du Royaume de Roumanie (*Regat*) ont été construites dans un style néobyzantin, qui avait été importé en Transylvanie par le pouvoir roumain instauré, modifiant ainsi l'aspect homogène des espaces. L'architecture de l'église Saint-Michel relève donc de la culture occidentale, étant ainsi liée aux Hongrois. La composition de statues inaugurées en 1902 ajoute encore un petit plus à ce symbolisme. Elle est l'œuvre de János Fadrusz qui, avant d'être chargé de cette réalisation, n'avait jamais été à Cluj et ne pouvait donc connaître la superficie de l'espace étant à sa disposition. Lorsqu'il est arrivé dans cette ville et qu'il a vu l'étendue de la place, il a doublé la taille des statues de la composition, afin qu'elle remplisse l'immensité vide et qu'elle s'ajuste aux proportions de cet espace. Balogh Ferenc, spécialiste de la protection des monuments à Cluj, désigne ce moment comme la formation de l'aspect définitif de la place principale.¹⁶

La place exerce toujours un effet imposant: en faisant le tour sur la circonférence du trottoir intérieur, on remarque que la tête du roi Mathias surplombe partout les toits, mais les figures entourant le roi ne manquent pas de rivaliser avec le monumental.

C'est ici qu'après son instauration, le pouvoir roumain a érigé, à la place de la colonne *Statua* transférée à Óvár lors de l'aménagement de la place, la statue de la louve du Capitole, que l'on retrouve aujourd'hui dans la quasi-totalité des villes: la lutte pour dominer cet espace a donc été rapidement engagée et persiste encore de nos jours.

Si l'importance de la place principale résulte en premier lieu des deux objets précités, les édifices encadrant la place jouent, eux aussi, un rôle considérable. En effectuant le tour de la place, les principaux bâtiments à mentionner sont les suivants: à l'ouest, en face de l'entrée de l'église se trouve la paroisse catholique, dont le premier niveau abrite aujourd'hui des magasins. À l'entrée de l'une des boutiques, figure une plaque en cuivre avec l'inscription suivante: *Magazinul Szent Mihály Üzletház* (Magasin Saint-Michel), étant l'une des plaques bilingues placées récemment dans les espaces publics de la ville (le mot roumain "magazinul" et le mot hongrois "üzletház" signifient tous les deux magasin). Plus loin, mais toujours du même côté, se profilent le palais Jósika et, à l'angle, le palais Rhédey, ce dernier ayant abrité la première compagnie théâtrale de langue hongroise en Transylvanie, fondée en 1792. En face de ce bâtiment se dresse l'Hôtel Continental, au rez-de-chaussée duquel le Café New York a tenu ses portes ouvertes jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, représentant à l'époque le centre de la vie artistique de Cluj. Du côté sud, l'édifice dominant est celui de l'Hôtel de Ville, abritant certaines sections de la direction de la ville, les autres siégeant dans le bâtiment de l'ancienne préfecture.

La façade orientale comprend également le palais Wolphard-Kakas, dans lequel de magnifiques traces de Renaissance pouvaient être admirées jusqu'au jour où la

Banque Dacia Felix a fait couler du béton sur les pierres taillées. C'est également ici que se trouve le Palais Bánffy, l'un des plus beaux édifices baroques de Transylvanie, construit de 1774 à 1786 sous l'ordre du gouverneur György Bánffy. Sur la façade nord de la place principale, près de l'immeuble situé à l'angle de la rue Dózsa György, l'édifice le plus important porte une inscription, peu visible d'ailleurs, selon laquelle le poète Mihály Vörösmarty et l'homme politique Ferenc Deák durant leur séjour ont salué en 1847 de ce balcon le défilé des flambeaux de la jeunesse de Cluj (ces plaques anciennes, généralement posées au tournant du siècle, comportent des inscriptions en langue hongroise et ont échappé aux modifications ultérieures apportées par la direction de la ville).

L'aspect actuel de la ville et les aspirations visant sa transformation ont la particularité de vouloir effacer tout caractère hongrois de la place principale, comme nous l'avons déjà vu dans le cas de la statue du Capitole. Depuis 1992, sur le piédestal de la statue du roi Mathias Corvin figure de nouveau la plaque comportant une citation roumaine provenant de Nicolae Iorga, selon laquelle la statue représente le plus grand roi des Hongrois, qui n'a été vaincu que par son propre peuple à Moldvabánya. L'aspect de la place est davantage dégradé par les fouilles archéologiques entamées en 1994 et visant à explorer une trace daco-roumaine, qui sont censées apporter la preuve d'une présence roumaine et justifier l'ancienneté de cette ethnie et, par ceci, sa primauté quant au droit à cette terre. De plus, juxtaposé à la statue du roi Mathias et au site archéologique, un monument préliminaire a été érigé le 1^{er} décembre 1998, dont la vocation est celle d'indiquer le futur emplacement d'une copie de la colonne de Trajan.

En face de l'Hôtel de Ville s'élève le Monument des dits Mémorandistes, inauguré en mai 1994, à la place de la statue du Capitole. Les fouilles archéologiques, la louve du Capitole, la colonne de Trajan, l'inscription apposée sur le piédestal de la statue du roi Mathias et le Monument des Mémorandistes sont autant de témoignages de la volonté d'incorporer l'histoire roumaine à l'espace hongrois et de "roumaniser" cette place.

Reproduction, en quelque sorte, de la place principale, la place Avram Iancu constitue un autre espace décisif. Son développement a été plus tardif que celui de la place principale, puisqu'elle se situait à l'extérieur même de la "nouvelle ville" (*Újvár*), et il a fallu attendre le tournant du siècle pour voir son aspect se développer. Des édifices dignes d'une grande ville ont été construits ici, tout comme le nouveau théâtre, bâti au début du XX^e siècle et confisqué après l'instauration du pouvoir roumain. Construits, pour la plupart, dans un style éclectique et ayant abrité à l'origine des institutions publiques, ces bâtiments ne revêtent pas un caractère hongrois accentué. C'est sur cette place, portant à l'époque le nom de Bocskai, qu'a été bâtie de 1923 à 1933 la cathédrale orthodoxe qui, par son style néobyzantin, a apporté une touche de disharmonie à sa physionomie. En face se situait le bâtiment du théâtre repris par les Roumains, et c'est entre les deux édifices, au cœur de la place qu'a été inaugurée la statue d'Avram Iancu le 1^{er} décembre 1993, dont la valeur artistique est bien contestée. De plus de dix mètres de haut, cette statue est composée de la figure de l'ancien avocat devenu leader, entourée de femmes tenant dans leurs mains des cors vlaques (symbole *motz*). La statue a définitivement transformé la place en un espace roumain, ce

caractère étant davantage mis en relief par le Séminaire de Théologie orthodoxe et le Monument du Soldat roumain inauguré en 1996, derrière la cathédrale orthodoxe et en face de l'Institut de Théologie protestante.

D'autres espaces n'ont pas échappé non plus à la transformation de leur caractère. En effet, sur l'ancienne place Széchenyi, connue aujourd'hui sous le nom de place Mihai Viteazul, se dresse la statue équestre du voïvode devant un bâtiment construit selon l'architecture du réalisme socialiste (cette place était dans les années de la dictature la place des démonstrations). Le voïvode de Valachie doit sa popularité au fait d'avoir réalisé le premier l'unité nationale: selon les Roumains, il a réussi à mener à terme ce rêve séculaire en 1601 en unifiant les trois principautés, mais les Hongrois l'ont lâchement tué et le rêve s'est brisé.¹⁷ De même, une statue a été érigée et une rue nommée en hommage à l'un des chefs du voïvode, Baba Novac, d'origine serbe (fait ignoré par l'historiographie roumaine) et tué, lui aussi, par les Hongrois.

Déplacé lors de l'aménagement de la place principale, le marché s'étend toujours sur la place Széchenyi, offusqué par un marché couvert construit à l'époque communiste. Ici, la langue que l'on entend souvent parler est le hongrois, dans la mesure où les agriculteurs installés sur ce marché viennent de Hóstát, Györgyfalva, voire de Szék.

La maison natale du roi Mathias, située à Óvár, est un lieu relevant d'une importance particulière pour les Hongrois de la ville. Deux plaques y figurent: l'une a été inaugurée à la fin du XIX^e siècle, l'autre en 1996, la première portant une inscription en hongrois, la seconde en roumain et en anglais. Le texte en hongrois indique que le roi Mathias le Juste naquit dans cette maison, à laquelle il assura des privilèges irrévocables, reconfirmés par György Rákóczi II. Or, la plaque en langues roumaine et anglaise souligne en revanche le fait que, conformément aux traditions historiques, naquit ici le roi Mathias, fils de János Hunyadi, soit Iancu de Hunedoara, d'origine incontestablement roumaine d'après l'historiographie roumaine. Le noyau, Óvár, comprend encore l'ancienne église franciscaine, ainsi que la colonne érigée initialement sur la place principale, en l'honneur de l'impératrice Caroline Auguste. Cette place a été, elle aussi, "roumanisée" par l'inauguration de la statue de Constantin Daicoviciu, historien roumain, devant le Musée d'Histoire.

Outre la place principale, la rue Farkas, avec son église calviniste et la statue de Saint-Georges placée devant celle-ci, constitue un autre espace typiquement hongrois. Ce quartier revêt de toutes les façons une grande importance, par le fait d'avoir été le premier à se développer le plus rapidement après Óvár et d'accueillir ainsi une série de pièces architecturales auxquelles il doit sa particularité. À l'entrée de la rue Farkas, du côté de la rue de l'Université, se situe le Séminaire Báthory-Apor, l'un des premiers établissements d'enseignement de la ville, construit par les Jésuites de 1728 à 1731 à l'aide des pierres de l'ancien monastère de Kolozsmonostor. Appartenant aujourd'hui au lycée de Théorie István Báthory, le séminaire dispense un enseignement primaire en langue hongroise. L'église des piaristes se trouve, elle aussi, dans la rue de l'Université, surplombée par la façade ouest de l'Université des Sciences Babeş-Bolyai. L'entrée principale de l'USBB se présente du côté de la rue Farkas. Bien qu'elle dispense un enseignement multilingue, cette université fait, et a toujours fait depuis sa fondation et au moment des changements de régime, l'objet de discours trop politisés et trop axés sur les questions ethniques.¹⁸

À l'entrée de la rue Farkas, devant le bâtiment principal de l'USBB, s'élève depuis 1973 le monument des représentants de l'École de Transylvanie, la *Școala Ardeleană* (Samuil Micu, Gheorghe Șincai et Petru Maior). La rue Farkas se termine sur l'église calviniste et la statue de Saint-Georges. Dans les années 1990, le maire de la ville a voulu transférer cette statue sur la place Lucian Blage, devant la Maison de la Culture des Étudiants, se fondant sur l'argument qu'elle avait été initialement érigée sur cette place, appelée alors place Saint-Georges. Derrière l'église calviniste de la rue Farkas, portant aujourd'hui le nom de l'historien roumain Mihail Kogălniceanu, se profilent un segment des murailles et le seul bastion resté intact, le bastion des Tailleurs. Près du bastion se dresse la statue de Baba Novac, inaugurée en 1975. Récemment restaurée, l'inscription y figurant évoque les événements historiques sur un ton clairement anti-hongrois, et le bastion porte une plaque relatant de la visite de Mihai Viteazul dans la ville en 1601.

La statue de Baba Novac se situe à l'intersection des rues Tordai et Petôfi. Appelée à l'origine rue de la Poste de Torda, puis rue Petôfi, cette dernière a longtemps porté simultanément le nom d'Avram Iancu et celui de Sándor Petôfi, pour s'appeler aujourd'hui rue Avram Iancu. Elle mène au cimetière de Házsongárd, qui date de 1585.

La rue Petôfi abrite, en face de la rue de l'Université, l'Hôtel Biasini, dans lequel ont séjourné en 1847 le poète Petôfi et sa femme, Júlia Szendrey, ce qui a valu à cette rue l'appellation de Petôfi. Sur le mur du bâtiment, au niveau du premier étage, une plaque en langue hongroise informe du séjour du poète, tandis que la plaque fixée près de l'entrée rapporte en roumain et en anglais le séjour dans cet hôtel de Nicolae Bălcescu et Cezar Bolliac, deux personnages notables de la Révolution de 1848, au cours de laquelle – lit-on sur l'inscription – 40 000 Roumains ont été tués et 230 villages roumains dévastés par les Hongrois.

Partant de la place principale, l'ancienne rue de l'Union abrite un autre bâtiment de grande importance, celui de la Redoute: c'est ici qu'en 1848 a été proclamée l'Union et que s'est déroulé, à la fin du XIX^e siècle, le procès des dits Memorandistes, à qui le nom actuel de la rue rend hommage. Aujourd'hui, s'y trouve le Musée Ethnographique Transylvain.

Dans le prolongement de la rue de l'Union commence la rue Monostori, dans laquelle se situe l'autre bâtiment de l'Hôtel de Ville, siège du maire notoire de Cluj.

En levant les yeux du centre-ville vers la Citadelle, une immense croix attire le regard. La Citadelle a été construite de 1715 à 1723, époque durant laquelle les murailles de la ville avaient perdu leur fonction de défense et la ville commençait à vendre les fossés en tant que lotissements à bâtir et les pierres des murailles en tant que matériaux de construction. Sur l'un des portails resté intact de la Citadelle, figure une inscription relatant l'exécution de Stephan Ludwig Roth, dont les Saxons de Transylvanie en ont rétrospectivement fait un héros national. Au cœur de la Citadelle, un hôtel a été construit entre 1969 et 1974, à la place de l'ancien restaurant Belvedere. À l'origine, cet hôtel portait la même appellation, jusqu'au moment où en souvenir du nom du palais ayant donné lieu au second arbitrage de Vienne, il a été ainsi rebaptisé Hôtel Transilvania. La croix précitée, dont la précédente avait été retirée en 1950, s'élève devant cet hôtel. Ladite nouvelle croix inaugurée en 1995 comprend sur son piédestal une inscription dénaturant les événements de la Révolution de 1848.

Du côté sud de la Citadelle, sur la rive opposée du Someș, se situe le bâtiment du Théâtre Hongrois, qui fonctionnait à l'origine en tant que théâtre de plein air, l'ancienne bâtisse à structures en bois ayant été remplacée en 1910 par une construction en béton. La compagnie théâtrale hongroise a été contrainte de s'y transférer dès 1919.

Par ailleurs, l'entrée du quartier Grigorescu constitue un espace fortement ethnicisé: c'est ici que se dresse la statue de Horea, Cloșca et Crișan, chefs exécutés à Alba Iulia lors de la révolte paysanne éclatée à la fin du XVIII^e siècle, sur un fond dominé par l'Hôtel Napoca¹⁹. Cet espace doit sa particularité au fait que les quartiers récemment construits ne comportent aucun trait ethnique – il fait plutôt partie du noyau urbain.

Il est difficile d'établir une classification ethnique des espaces et des bâtiments précités, si ce n'est sur la base de leur usage. En effet, l'utilisation de ces espaces par les Roumains diffère de celle qu'en font les Hongrois, de même qu'une utilisation encore différente est prônée par la rhétorique officielle. Les Roumains n'organisent aucune cérémonie sur la place principale ou à Óvár, tandis que les Hongrois ne se rassemblent pas sur les places Avram Iancu et Mihai Viteazul. L'exploitation des espaces à des fins ethniques se manifeste également lors de la fête du 15 mars, célébrée traditionnellement avec les scènes suivantes: elle est ouverte par une messe œcuménique tenue à l'église Saint-Michel, puis le défilé passe par la rue de l'Université pour arriver à l'Hôtel Biasini de la rue Petôfi.

Or, l'utilisation des espaces au quotidien diffère considérablement de l'usage qui en est fait lors des fêtes. En effet, les places principale et Mihai Viteazul sont utilisées par tous et remplissent des fonctions pratiques, les deux constituant des nœuds urbains encombrés et les scènes de la vie économique de Cluj. En revanche, la place Avram Iancu n'est utilisée qu'à l'occasion des fêtes et des cérémonies. Le *dictat* de la pratique diffère de celui de la rhétorique nationaliste.

BIBLIOGRAPHIE

- BALOGH Ferenc, "A kolozsvári Főtér újkori arculatának kialakulása. Az együttes városfőképi értékeinek kibontakozása [Le développement de l'aspect de la place principale de Cluj à l'époque moderne. La formation des valeurs architecturales de ses constituants]", in: DÁNÉ Tibor Kálmán - EGYED Ákos - SIPOS Gábor - WOLF Rudolf (éds), *Erdélyi Múzeum-Egyesület [Association des Musées de Transylvanie]*, Association Culturelle Hongroise de Transylvanie, Cluj, 2001, pp. 260-273.
- BIRÓ Sándor, "A kolozsvári egyetem a román uralom alatt [L'université de Cluj sous le règne roumain]", in: BISZTRAY Gyula - SZABÓ T. Attila - TAMÁS Lajos (éds), *Erdély magyar egyeteme [Université hongroise de Transylvanie]*, Cluj, 1941, pp. 305-332.
- CSETRI Elek, "Kolozsvár népessége a középkortól a jelenkorig [La population de Cluj du moyen âge à nos jours]", in: DÁNÉ Tibor Kálmán - EGYED Ákos - SIPOS Gábor - WOLF Rudolf (éds), *Erdélyi Múzeum-Egyesület [Association des Musées de Transylvanie]*, Association Culturelle Hongroise de Transylvanie, Cluj, 2001, pp. 7-28.
- GAÁL György, *Kolozsvár. Milleniumi kalauz [Cluj. Guide du Millénaire]*, Polis Könyvkiadó, Cluj, 2001.
- KAPITÁNY Ágnes - KAPITÁNY Gábor, *Magyarság-szimbólumok [Symboles de l'identité hongroise]*,

Centre européen de Folklore - Fondation László Teleki, Budapest, 1999.

MAKKAI László, "A kolozsvári M. Kir. Ferenc József Tudományegyetem története 1872-1919 [Histoire de l'Université des Sciences François-Joseph de 1872 à 1919]", in: BISZTRAY Gyula - SZABÓ T. Attila - TAMÁS Lajos (éds), *Erdély magyar egyeteme [Université hongroise de Transylvanie]*, Cluj, 1941, pp. 153-187.

SONKOLY Gábor, "Az erdélyi identitások területi szempontú elemzése XVIII-XIX. századi példák alapján [Analyse territoriale des identités de Transylvanie à travers des exemples des XVIII^e et XIX^e siècles]", in: BÁRDI Nándor (éd.), *Konfliktusok és kezelésük Kelet-Európában [Conflits et leur gestion en Europe de l'Est]*, Fondation László Teleki, Budapest, 2000, pp. 123-137.

SZABÓ T. Attila, "A Ferenc József Tudományegyetem építkezéseinek története [Histoire des constructions de l'Université des Sciences François-Joseph]", in: BISZTRAY Gyula - SZABÓ T. Attila - TAMÁS Lajos (éds), *Erdély magyar egyeteme [Université hongroise de Transylvanie]*, Cluj, 1941, pp. 247-268.

NOTES

¹ *Ne jouant plus aujourd'hui un rôle décisif dans l'histoire de la région transylvaine, les Saxons peuvent être exclus de cette division.*

² Cf. *Sonkoly, 2000, pp. 123-125.*

³ *Kapitány – Kapitány, 1999, pp. 11-19.*

⁴ "La marche, la longue marche hongroise s'est mise en route / sous les ordres de Miklós Horthy" et "Nous sommes arrivés à Cluj".

⁵ "Mes jambes fatiguées me ramènent le soir chez moi / Cluj sera encore aux Hongrois."

⁶ "Bataillons, passez les Carpates..."

⁷ "Nous mourrons, nous lutterons, mais la Transylvanie, nous ne la céderons."

⁸ *Csetri, 2001, p. 9.*

⁹ *Csetri, 2001, p. 10.*

¹⁰ *Csetri, 2002, p. 16.*

¹¹ *Csetri, 2001, p. 20.*

¹² *Id., p. 24.*

¹³ *Id., p. 26.*

¹⁴ *Id., p. 28.*

¹⁵ *Balogh, 2001, p. 260.*

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Par ailleurs, plusieurs villes de Transylvanie ont érigé des statues en l'honneur du voïvode, des villes auxquelles il n'a jamais eu affaire, telles que Sepsiszentgyörgy, Zilah, etc.*

¹⁸ *Les cercles culturels des étudiants roumains ont été prohibés par la direction hongroise de l'université à la fin du XIX^e siècle. Arrivés au pouvoir, les Roumains ont confisqué l'université, que les Hongrois ont à nouveau récupérée pendant la Seconde Guerre mondiale (cf. Biró, 1941; Makkai, 1941; T. Szabó, 1941). Le pouvoir roumain nouvellement instauré a maintenu, pour quelque temps, des universités distinctes, puis a fusionné en 1959 l'Université Bolyai avec l'Université Babeş, donnant ainsi naissance à l'Université Babeş-Bolyai d'aujourd'hui.*

¹⁹ *L'appellation officielle roumaine de la ville était celle de Cluj jusqu'en 1974, lorsque le nom de l'ancienne ville de l'époque romaine y a été rattaché, formant ainsi l'actuel toponyme Cluj-Napoca.*

ÁRPÁD TÖHÖTÖM SZABÓ

Espaces visibles et invisibles à Cluj

Introduction

Dans la seconde moitié du XX^e siècle jusqu'à la chute (fictive) du régime communiste, il n'est apparu en Roumanie aucun conflit ethnique pouvant être discuté dans la sphère publique. Le pouvoir communiste n'a reconnu aucune dérive ou les a considérées comme des déviances. Après avoir renoncé à l'idéologie internationaliste stalinienne, l'État roumain s'est déclaré ethniquement homogène, où en son sein les communautés ethniques ne pouvaient faire l'objet de discours que de façon implicite ou à la seule initiative de l'État. L'État s'est donc réservé le droit d'en parler, et bien que les communautés ethniques ne se soient pas manifestées au niveau des discours, il a pris de sévères mesures pour une assimilation effective. L'un des principaux groupes-cibles a été la communauté hongroise, dont les membres, et notamment l'élite, représentaient un danger potentiel permanent pour la souveraineté et l'intégrité territoriale de l'État roumain. Ce discours discriminatoire ne pouvant de toute évidence être explicite, le pouvoir communiste a eu recours à plusieurs techniques, afin d'atrophier la communauté hongroise. D'une part, en rendant mixtes les écoles dispensant un enseignement en langue hongroise, il a expulsé les Hongrois des espaces où ils étaient jusqu'alors dominants, même si cette domination n'était que symbolique, et d'autre part, il a progressivement remplacé les membres hongrois de l'appareil du parti. Il a éliminé les Hongrois du pouvoir et entièrement exproprié les discours y étant relatifs. En sus, à la fin des années 1980, il a supprimé dans le discours public les noms hongrois, ce qui explique le fait de retrouver, dans la presse et les publications contemporaines de langue hongroise, le toponyme Cluj-Napoca et non pas son correspondant hongrois, Kolozsvár, ou les toponymes roumains, "donnés" lors de l'instauration du pouvoir roumain, des villages du Pays des Sicules, dont la population est pourtant entièrement hongroise.

L'ethnie hongroise s'est donc vue exclure du pouvoir, voire de ses établissements scolaires, et la communauté hongroise en tant que telle a disparu de la presse. La carte de la Roumanie est devenue entièrement homogène, de Szatmárnémeti à Giurgiu, en passant par Székelyudvarhely. L'émigration des Saxons s'est effectuée à marche forcée, parallèlement à la destruction des villages et à la mise en œuvre, dans les années 1950-60, d'une politique d'urbanisation dont l'objectif visait, entre autres, à bouleverser les rapports ethniques des villes de Transylvanie. C'est ainsi que Târgu Mureș et Cluj sont devenues des "villes fermées": l'immigration dans

ces villes a été entièrement dirigée par le parti communiste, selon ses propres conceptions, ce qui a eu pour conséquence que les quartiers nouvellement construits ont été peuplés en particulier d'immigrés provenant de la Moldavie.

Si l'on cherche à traduire ce bref aperçu dans le langage propre à la présente étude, on peut affirmer que les différentes ethnies ont été exclues de leurs propres espaces vitaux et privées de toute possibilité de définir leur identité ethnique. L'aspect et les espaces des villes de Transylvanie – tout comme d'ailleurs ceux d'autres villes de Roumanie – se sont profondément transformés. L'assimilation, l'émigration et le bouleversement de l'équilibre ethnique ont entraîné la disparition d'ethnies ayant été des composants traditionnels de ces villes, comme les Juifs, les Saxons, les Arméniens et les Hongrois. Dans les centres-ville de style majoritairement baroque ou éclectique, des statues de héros nationaux roumains ont été érigées, et à l'extérieur des centres-villes, des grands ensembles ont été construits sans aucun style, où la population y vivant ne pouvait ou ne savait utiliser le centre-ville.

Par ses proportions et les prémisses historiques, la communauté hongroise constituait le problème majeur aux yeux du pouvoir. Si en définitive les Saxons n'ont pas été expulsés directement par le pouvoir communiste, celui-ci a créé une atmosphère sociale qui a grandement contribué à ce que la quasi-totalité des membres de cette ethnie restés en Roumanie quittent le pays, eux aussi, dès l'ouverture des frontières. Bien évidemment, l'exclusion de certaines communautés de leur espace vital s'est avérée efficace dans un autre domaine aussi, notamment celui des discours. Le pouvoir s'est efforcé d'exclure les ethnies non seulement des espaces des villes et des communes, mais aussi du discours et de l'Histoire: les Hongrois avaient de moins en moins de possibilité d'utiliser leur langue maternelle, l'histoire de la Transylvanie a été réécrite en une histoire roumaine dans laquelle les personnages historiques hongrois n'y apparaissaient plus du tout ou seulement en tant que héros roumains, et les toponymes roumains ont définitivement effacé les particularités hongroises de l'image que le pays donnait à l'extérieur. Les Hongrois, et en général les minorités, ont été exclus du discours scientifique, tout comme des discours liés au pouvoir, donc légitimes.

Dans une ambiance où seul l'État avait le droit de formuler des aspirations légitimes, droit dont les communautés ne disposaient pas, les tensions ethniques se sont bien évidemment accumulées. Il n'est donc pas surprenant que les conflits ethniques artificiellement refoulés par le pouvoir aient ressurgi au lendemain du changement de régime. En effet, les Hongrois ont essayé de récupérer leurs espaces. Il leur semblait justifié, d'une part, de se sentir expulsés de ces espaces par un pouvoir illégitime et, d'autre part, de s'attendre à un soutien minimum de la part de la majorité, dans la mesure où celle-ci avait autant dénoncé les actes du pouvoir communiste que la minorité. Seulement, ils ont négligé le fait que le discours nationaliste énoncé par le pouvoir communiste n'était nullement l'apport du communisme, mais remontait à des racines beaucoup plus profondes, étant donc approuvé et soutenu par la majorité de la société roumaine. Par conséquent, les aspirations des Hongrois se sont confrontées à de vives résistances, et les communautés roumaine et hongroise ont bien dû envisager l'éventualité d'un conflit interethnique, qui a finalement éclaté à Tîrgu Mureş. L'enjeu en était d'exproprier d'abord le lycée Bolyai, puis la place principale.

Si le pouvoir communiste a – en principe – échoué, il a tout de même laissé le fardeau de son héritage. Le discours nationaliste a été largement adopté au sein des deux communautés, et peu seulement ont pu ou voulu voir les choses d'un œil objectif et agir en conséquence. La désignation symbolique des espaces est rapidement devenue l'une des techniques utilisées pour réaffirmer l'identité: dans le Pays des Sicules, de nouveaux monuments ont été inaugurés dans une série de villes et de communes, et dans bien des cas, il s'agissait de monuments détruits par les troupes roumaines en 1918 et en 1940. Il fallait donc reconquérir les espaces. Des jugements xénophobes sont apparus, voire se sont intégrés aux discours publics, tout comme des chants irrédentistes, provenant de la Seconde Guerre mondiale et louant Miklós Horthy ainsi que la réoccupation de la Transylvanie. Ces phénomènes n'ont pas non plus manqué du côté roumain, et notamment dans des situations où le discours européen s'est vu supplanté par un discours fortement nationaliste. Tel était le cas à Cluj.

Espaces, discours, symboles et héros mythiques

Nous traiterons donc ci-après des espaces à Cluj. Comme l'introduction a déjà pu le suggérer, la présente étude interprète les *espaces visibles* comme étant des espaces physiques réels, occupés par les individus et modélés par ces derniers à travers différents objets. Aussi, entend-elle par *espaces invisibles* les discours ou les pratiques visant l'utilisation des espaces, qui organisent les espaces réels au-delà ou à côté des objets créés par les individus. D'une part, l'espace se présente donc en tant qu'intersection pouvant être considérée comme l'ensemble des œuvres humaines situées en son sein même ou dans sa zone d'attraction (croisement ou élargissement de rues, points de repère dans la ville, etc.), autrement dit – pour employer une expression humoristique – le lieu de rencontre des pigeons et des touristes. D'autre part, il constitue cet espace virtuel qui se développe à partir du rapport entretenu avec l'espace, des pratiques d'utilisation de l'espace, des connaissances et du savoir liés à l'espace, de son histoire et du discours ayant trait à sa formation.

Bien évidemment, le terme "discours" est pris ici au sens que lui prête Foucault: la modalité d'organisation du savoir, le contrôle de la possibilité de parler et du contenu de ce que l'on dit. L'emploi d'une telle notion dans la présente étude est d'autant plus justifié que les espaces de la ville constituent des zones de conflits, dont la domination présente un enjeu majeur pour le pouvoir, ce qui fait que sont contrôlés aussi bien le discours que les actes y étant relatifs. Le discours est un moyen du pouvoir. "[...] dans toute société la production du discours est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire, d'en esquiver la lourde, la redoutable matérialité."¹ Plusieurs procédures sont donc à la disposition du contrôle mis au service du pouvoir, et peuvent être réparties en deux groupes. Le premier comprend les procédures d'exclusion (n'importe qui ne peut parler de n'importe quoi et n'importe où), tandis que le second englobe celles de restriction. Je ne présenterai que brièvement la première catégorie, étant celle qui nous intéresse ici. Ainsi par exemple, l'interdit est une procédure d'exclusion, dans le cas duquel la sexualité et la politique constituent les régions où la grille est la plus resserrée. Non seulement le discours traduit la lutte et

les systèmes de domination, mais il est “ce pour quoi, ce par quoi on lutte”. Le discours est le pouvoir même dont on cherche à s’emparer.² Comme nous le verrons plus tard, une telle lutte est (également) menée pour les espaces à Cluj: la conquête des espaces commence par la mise en place d’une pratique discursive qui cherchera à exclure toute éventualité d’intervention de *l’autre* et de mise en œuvre de son discours différent. C’est le pouvoir qui parle de l’espace, et il en parle conformément à ses propres intérêts. Et l’espace se modifie en fonction du discours. La lutte pour l’espace peut, à sa guise, inclure dans le discours ou en exclure certains éléments, en se légitimant elle-même et en mettant l’autre à l’écart du discours. À ce fait est lié l’autre système d’exclusion, à savoir l’opposition du vrai et du faux, la volonté de vérité.³ Or, c’est également le pouvoir qui est détenteur du droit de juger si une affirmation est vraie ou fausse. Les espaces à Cluj – ou selon une perspective plus large Cluj même, en tant qu’espace – se transforment en fonction du discours dont les pratiquants sont au pouvoir.

Le discours du pouvoir impose les symboles qui prédomineront, l’unité sémantique qui déterminera la représentation de l’espace et enfin, par une rétroaction, le processus de discours auquel le symbole s’intégrera. Le symbole fait partie du discours et constitue un instrument pour la politique et la manipulation. Dans ce sens, nous adopterons ici la définition suivante des symboles: contrairement aux signes, qui s’organisent toujours en systèmes fermés et doivent leur signification aux liens arbitraires, les symboles, et en particulier les symboles dominants, sont en eux-mêmes ouverts. Ils sont caractérisés par la polysémie, la complexité de l’association, l’ambiguïté, l’ouverture, ainsi que par la primauté du sentiment et de la volonté sur la raison, en connexion avec le caractère dynamique.⁴ À l’instar des discours, les symboles peuvent également être transformés et ajustés aux intérêts du pouvoir. Ce sont les intérêts prévalant à un moment donné qui déterminent ce qui revêtira une importance symbolique et sera l’objet vénéré d’une communauté donnée, le composant de l’identité ethnique, voire la limite entre *nous* et *eux*. C’est ainsi que dans les villages du Pays des Sicules, deviendront porteurs de signification ou de valeur symbolique les soldats sicules morts loin de chez eux au combat, dans la plupart des cas contre les Roumains, et érigés en héros communautaires par les plaques commémoratives inaugurées afin de leur rendre hommage et souvent à l’initiative d’intellectuels. Sont donc intégrés à la mémoire collective les soldats qui ont lutté – souligne-t-on bien – contre les Roumains, donc pour une Transylvanie hongroise. Un tel choix des symboles véhiculant des valeurs morales et s’imposant en étalon relève d’une pratique largement attestée à Cluj aussi: sont rehaussés au rang de héros ceux qui ont fait quelque chose pour la communauté roumaine et à l’encontre des Hongrois.

Ces héros symboliques composent le panthéon de la mythologie nationale. L’entrée au panthéon, la fête et la commémoration ont, bien sûr, leurs propres rites, leurs propres cérémonies. Les rites de la représentation de l’Histoire sont en général liés à un espace donné, dominé par un symbole. L’attitude adoptée à l’égard de l’espace est conditionnée par la manière dont le discours historique en vigueur se sert du symbole, façonne la mythologie et représente le désir collectif qui s’y incarne.⁵ Le mythe est donc le désir collectif incarné, tandis que le rite est une activité de nature symbolique et régie par des règles précises.⁶

Les rites représentent la réalité sociale en la déchiffrant, même s'il faut mettre le contenu cognitif du rite dans une forme métaphorique et symbolique. Avec la représentation symbolique de la nation, on crée la version officielle de la structure politique. Ces types des rites peuvent être considérés comme des textes collectifs, s'organisant de façon symbolique.⁷

Les rites font donc partie intégrante de la pratique discursive. Ils sont à la fois de nature exclusive et intégrante: par leurs règles, permettant aux individus d'y participer, ils reformulent l'idée de la cohésion, tout en exprimant la différence. Ceux qui pratiquent le même rite forment une même communauté, et si la série d'actions du rite et les techniques collectives de la mémoire le veulent, ceux qui restent à l'écart des rites représentent *l'autre*, voire l'ennemi.

Les espaces à Cluj

Dans la partie précédente, nous avons délimité les espaces à analyser et cherché à décrire les formes d'interprétation à l'aide desquelles nous définirons quelques notions fondamentales que nous utiliserons par la suite. En schématisant ce qui a été dit jusqu'à présent, on peut affirmer que l'objectif de la présente étude est d'examiner le rapport des espaces réels, donnant lieu aux rencontres des individus, aux textes y étant relatifs. Or, si cette affirmation est vraie, elle reste tout de même schématique: nous souhaitons traiter également la présence et le rôle d'autres types d'espaces, dans la mesure où ils entrent dans le cadre d'une telle étude. En effet, la dichotomie visible/invisible permettrait de suivre des approches tout à fait différentes: l'autre sujet connexe serait une comparaison des textes relatifs aux ethnies qui ont déjà disparu, mais ayant joué auparavant un rôle considérable dans la vie de la ville, à celles qui y sont encore présentes.

Cluj illustre bien la ville typique de Transylvanie: la première fondation de cette ville toujours existante est liée aux Hongrois. Lors de la deuxième fondation, après l'invasion des Mongols, les colonies germanophones occupaient déjà une place importante, gérant plus tard les affaires de la ville en alternance avec les Hongrois. La représentation à la direction de la ville était assurée sur un pied d'égalité jusqu'au moment où elles se sont entièrement assimilées à la communauté hongroise. Elles ont largement contribué à former l'aspect de la ville, ce qui a d'ailleurs été partout le cas là où elles se sont installées. Cependant, elles apparaissent bien dans les textes relatifs à la ville, même si ce discours n'est guère employé que par les Hongrois, tout comme les autres discours fondés sur les traditions multiculturelles de la ville. À ce "multidiscours" évoquant le passé appartiennent les Juifs, dont la majorité a été déportée au cours de la Seconde Guerre mondiale, les intellectuels arméniens hungarophones, provenant des anciens marchands arméniens assimilés et dont plusieurs représentants sont désormais des figures éminentes de la culture hongroise de Transylvanie, ou encore les pâtisseries albanais. Les discours dont ils font – différemment – partie divergent de ceux dont relèvent les ethnies toujours présentes dans la ville et menant une lutte symbolique entre elles: ils font partie intégrante du discours hongrois, puisque parler d'eux peut justifier la nature multiethnique de la ville – pour les Hongrois, c'est le discours vrai, à travers lequel leur présence elle aussi trouve sa justification historique. En revanche, les discours

roumains cherchent à exclure du discours historique toute référence aux autres ethnies: l'histoire est exclusivement roumaine, comme en témoignent bien les manuels scolaires utilisés.

En traduisant une fois de plus la dichotomie visible/invisible en une opposition existant/disparu (présent/passé), il est possible de prendre en considération d'autres groupes également. Il ne s'agit plus de communautés distinguées sur une base ethnique, mais de catégories socio-professionnelles: l'aristocratie de l'ancien Cluj et les agriculteurs du *Hóstát*. Bien que ces groupes ne soient pas établis transversalement aux frontières ethniques, la modalité des discours ne s'écarte pas considérablement de celle des discours relatifs aux ethnies. La raison en est que ni les aristocrates (la couche supérieure de la société), ni les agriculteurs du *Hóstát* (la couche sociale inférieure dans la hiérarchie de Cluj) n'étaient des Hongrois. Selon cette approche, les Roumains ne font pas partie de l'histoire de la ville. Une telle affirmation est incontestablement fautive, puisque leur première apparition confirmée par des sources écrites date de l'époque de Louis le Grand, lorsque quelques familles roumaines ont été implantées à Erdőfelek, dépendant de la ville de Cluj, afin de protéger la voie commerciale. Or, il est vrai que jusqu'en 1918, l'histoire de la ville s'inscrit dans l'ensemble de l'histoire hongroise, où les Roumains ne jouent qu'un rôle infime. Mais il est aussi vrai que l'histoire de la ville après l'instauration du pouvoir roumain se détache des traditions développées auparavant, et doit désormais se conformer aux règles d'un tout nouveau discours, même si on le sent souvent comme étant un peu forcé.

Cluj offre donc une riche palette de possibilités d'analyser le visible et l'invisible. Si j'ai tout de même formulé de la sorte la problématique sous-jacente à cette dichotomie, c'est pour une raison que les idées suivantes pourraient éclairer. Comme nous l'avons déjà constaté, chaque thème proposé jusqu'à présent conduit à la question des pratiques discursives, du discours du pouvoir, de l'exclusion et de la régulation. Toutefois, cette centralité se manifestant à la fois sur le plan mental et dans la réalité que représente la ville de Cluj, ne peut être mise en relief qu'à travers la définition des espaces fournie dans la deuxième partie. En effet, cette approche nous amène systématiquement aux autres interprétations possibles, tandis que l'on ne peut pas forcément faire la même constatation dans le sens inverse. En même temps, la stratification des espaces réels, qui constitue un point sensible dans le Cluj d'aujourd'hui, ne s'observe qu'à travers cette interprétation. Et en liaison avec ceci, on peut remonter très loin aussi bien dans l'histoire que dans l'articulation actuelle de la ville, qu'il s'agisse d'articulation ethnique ou sociale. De même, une analyse complexe permettrait-elle de mettre en évidence les mécanismes sous-jacents aux facteurs qui régissent l'utilisation des espaces. En somme, une telle analyse se prête à l'esquisse des paramètres qui structurent dans un même système les composants historiques, ethniques et sociaux de l'utilisation des espaces.

Le texte de l'histoire – évolutions superposées

Dès lors que la question s'est posée de savoir qui pouvait imposer sa politique de discours à Cluj, à savoir dès 1918, la ville est devenue la scène de nombreuses luttes symboliques. La ville elle-même faisait partie du discours, en même temps qu'à

l'intérieur de la ville, certains espaces sont devenus des signifiants qui, par l'importance ou la signification qu'ils comportaient, symbolisaient l'ensemble de la ville et de son histoire.

Il va de soi que ce phénomène a eu ses propres causes que l'on pourrait qualifier d'historiques. Située au croisement des voies commerciales traversant la Transylvanie de nord en sud et d'ouest en est, Cluj est devenue relativement tôt l'une des principales villes de cette région, en dépit du fait qu'à l'époque du voïvodat et de la principauté, le siège des souverains était situé à Alba Iulia. En effet, Cluj a donné lieu à une multitude d'événements notables, même encore avant que le pouvoir habsbourgeois ait transféré, à la fin du xviii^e siècle, le *Gubernium* de Sibiu à Cluj. Dans la période comprise entre l'arrivée effective des Habsbourg au pouvoir et la transplantation du *Gubernium*, la ville a été victime de la politique divisionniste des souverains, qui ont préféré installer le gouvernement au siège de l'*Universitas* saxonne, plutôt que dans cette ville étant à l'époque déjà presque entièrement hongroise et de plus protestante. Entre-temps, ils n'ont pas hésité à s'ingérer dans les affaires de la ville et ont cherché à se faire remarquer par une forte contre-attaque catholique, dont le résultat est aujourd'hui un bon nombre d'édifices classés. Le transfert du *Gubernium* a permis à la ville un développement sans entrave, et son importance ainsi que sa population n'ont cessé de s'accroître. C'est ici qu'a été fondée, en 1872, la première université transylvaine, ayant permis à la ville d'être dotée non seulement d'une position géopolitique favorable, mais aussi de cette importance qui, plus tard, a entraîné l'insertion de Cluj dans une série de discours.

Le pouvoir roumain a dû non seulement prendre en main la gestion politico-administrative, mais aussi imposer sa domination sur les espaces à Cluj, qui avait encore à cette époque un caractère hongrois et reflétait ainsi l'histoire hongroise. Il s'est confronté à la tâche de créer les conditions préalables pour mettre en place un discours qui camouflerait le caractère hongrois, ainsi qu'un ensemble de symboles et de cérémonies conformes à un tel discours. Il lui a fallu créer de nouvelles traditions afin de se faire accepter. Toutefois, il n'en a pas été autrement en 1940, lorsque les Hongrois ont récupéré la ville: les deux pouvoirs étaient bien conscients de l'insuffisance d'une simple occupation militaire et de la nécessité de dominer également les espaces symboliques.

Dans cette lutte, la ville se présentait à la fois en tant que partie intégrante de la Transylvanie et en tant qu'unité distincte. La Transylvanie constituait l'élément-clé de la politique nationaliste et du discours national des deux nations depuis qu'elles "se sont inventées"⁸ dans cette région, étant donné que parmi les dimensions constitutives d'une nation, la territorialité fondée sur l'ancienneté occupait une place primordiale. Et Cluj devenant le symbole de la Transylvanie, il était important que la nation au pouvoir définisse notamment dans cette ville l'appartenance de ce territoire.

Ainsi, Cluj, son centre-ville et sa place principale se sont érigés en un espace de mise en œuvre du discours nationaliste, de représentation des symboles et de mémorisation de l'histoire.

À cet effet, le centre-ville s'est avéré être le plus approprié, ayant fonctionné en tant que centre effectif de la ville et étant constitué de bâtiments qui témoignaient d'une histoire toujours présente. Cette histoire se reflétant dans les bâtiments était une histoire hongroise, même au moment de la production massive de traditions⁹

et l'est restée encore au moment de la production tardive de traditions par les Roumains. Cette situation convenait d'autant plus aux discours roumains qu'elle leur a permis non seulement d'insérer leurs propres traditions et histoire dans cet espace, mais aussi d'annuler dans une certaine mesure le discours hongrois et d'en créer un faux discours.

Les origines de la stratification de la ville et de la superposition des espaces remontent à plus loin dans l'histoire. Les espaces analysés dans cette étude se sont développés l'un à partir de l'autre et se sont superposés. Le tout premier noyau est *Óvár*, ayant eu la fonction de centre-ville à partir sa fondation jusqu'à l'époque du roi Sigismond, au début du XV^e siècle. Entouré de murailles et doté d'une porte, il assurait la défense de la ville. C'est ici qu'ont été construites les premières église et place (de marché) de la ville. Or, la croissance démographique a dépassé les murailles d'*Óvár*, et l'église Saint-Michel, érigée en l'honneur du statut accordé de ville franche royale, a déjà été construite en dehors de celui-ci. La nouvelle église est devenue le centre-ville avec le cimetière adjacent et le nouveau marché. Néanmoins, la structure spatiale de la ville se fondait toujours sur *Óvár*, d'une géométrie presque régulière. Les rangées de maisons et les rues construites plus tard se sont alignées sur le tracé des murailles du château, les enceintes extérieures ayant, elles aussi, pris la forme d'*Óvár*. La physionomie de la ville développée sur le territoire du nouveau château présentait une régularité très précise: à l'intérieur des murailles, les nouvelles rues se sont toutes formées parallèlement à celles-ci et se croisaient perpendiculairement, dans un angle très régulier de 90 degrés. Plusieurs d'entre elles partaient de la place principale qui, par son étendue, pouvait dominer l'ensemble de la ville. Or, les rues développées à l'extérieur des nouvelles murailles n'affichent pas une telle régularité, car pour la plupart, elles étaient occupées par la population paysanne desservant la ville. Néanmoins, une règle prévalait là aussi: pour des raisons de défense, les zones situées devant les murailles devaient rester libres, ce qui a permis à ces zones de devenir la cible de la nouvelle conquête des espaces (i.e. par les Roumains). Les espaces développés dans les zones libres situées devant les murailles s'ordonnent autour de l'ancien centre-ville selon un système de cercles concentriques.

L'actuel centre-ville est donc composé de trois zones se recoupant partiellement: le noyau est *Óvár*, un espace à caractère hongrois, vient ensuite l'ancien centre-ville (*Belváros*), délimité par les nouvelles murailles et conservant toujours son caractère hongrois, suivi enfin de sa périphérie qui, aujourd'hui, est considérée comme un espace roumain. Ces espaces superposés, constituant donc aujourd'hui le centre-ville, feront l'objet de l'analyse ci-après.

Si une analyse des nouveaux quartiers de grands ensembles entourant le noyau n'entre pas dans le cadre de la présente étude, quelques informations doivent tout de même en être fournies afin de faciliter la compréhension de notre raisonnement. Le centre-ville de Cluj et les quartiers construits plus tard ne forment pas une unité organique. Le centre-ville même est "sociopète", tandis que les quartiers sont "sociofuges"¹⁰; toutefois, le centre-ville représente pour l'ensemble de la ville l'espace de la résultante des forces. Ne comportant pas de lieux centraux, les quartiers ne parviennent pas à se détacher du centre-ville. Vivre la vie urbaine n'est possible que dans le centre-ville, qui est par conséquent très chargé. Ce caractère chargé est

également dû au rôle trop important qu'il joue dans la circulation. De la majorité des quartiers, le chemin menant aux autres quartiers, aux sites industriels ou à la gare passe nécessairement par le centre. Aussi, est-il d'autant plus chargé que les quartiers ne comportent pas d'espaces où l'identité ethnique peut s'affirmer. En effet, ils sont ethniquement homogènes et dépourvus de toute frontière ethnique ou zone de conflit. Par conséquent, les lignes de force se joignent au centre, qui permet à l'identité de s'affirmer et à l'histoire d'être présente. Les discours ne portent que sur cet espace et ne se formulent qu'ici. En effet, personne ne penserait à marquer par des symboles l'espace d'une jungle de béton, ethniquement neutre et sans aucun enjeu. Ces lieux ne possèdent pas une histoire comme le centre-ville en possède, et ne constituent donc pas le fondement des discours: même les grands ensembles les plus anciens n'ont pas plus de 40 ans, et leurs habitants, des citadins de première ou de deuxième génération, ne font pas partie du discours sur Cluj en tant que ville historique.

De même, les églises récemment construites dans ces quartiers ne sont-elles pas aptes non plus à désigner un espace. Ceci en particulier parce qu'elles ne comportent pas un surplus de valeur sémantique, voire l'éventualité d'afficher une signification dynamique et symbolique, et qu'elles n'ont pas d'espaces physiques. En effet, elles sont généralement insérées entre les blocs de béton, les zones trop étroites qui les entourent ne peuvent accueillir des masses, et à défaut d'une telle capacité, elles échappent aux préoccupations du pouvoir.

Óvár

Le noyau, la plus ancienne zone de la ville, ne revêt pas autant d'importance – ni par son étendue, ni par la place qu'il occupe dans les discours – que l'ensemble du centre-ville (*Belváros*) avec la place principale. Ceci étant, le caractère du discours portant sur l'espace d'*Óvár* ne diffère pas de celui dont la cible est l'ensemble du centre-ville, encore que le premier ne soit pas aussi accentué: plus il y a d'objets ayant trait à l'histoire hongroise et symbolisant la présence hongroise dans un espace donné de la ville, plus le discours portant sur celui-ci gagne de l'ampleur et de la véhémence. Vu que dans *Óvár* de tels objets n'abondent pas, les discours du pouvoir visant à les discréditer sont aussi moins denses, mais les techniques d'annulation n'y font pas totalement défaut. La place située devant l'ancienne église franciscaine était la toute première place de marché dans la ville, ayant perdu de son importance au moment de l'expansion de la ville et de l'ouverture du nouveau (Grand) Marché près de l'église Saint-Michel. À cette époque, les espaces n'avaient pas, ne pouvaient pas avoir un trait ethnique. L'utilisation des espaces était déterminée par la croissance démographique et les critères imposés par le commerce: en termes de valeur, on peut affirmer que ces espaces n'avaient pas une valeur symbolique, mais une valeur pratique, voire économique. Cependant, la centralité a toujours contribué au maintien ou au rehaussement de la valeur d'un espace donné. L'un des premiers hôpitaux de la ville ayant été fondé à *Óvár*, le premier monument séculier de Cluj, la colonne *Statua* (la colonne Caroline), érigée en hommage à l'impératrice Caroline Auguste pour sa contribution active à la cause des hôpitaux, a été transférée ici suite à l'aménagement de la place principale à la fin du

XIX^e siècle, et le Petit Marché a pris le nom de place Caroline. Comportant sur l'un des côtés un relief représentant des citadins vêtus à la hongroise, cette colonne se dresse toujours au centre de la place, encore qu'offusquée par les arbres. Derrière la colonne se profile, depuis les années de la dictature, le Musée d'Histoire devant lequel se dresse la statue de l'historien roumain Constantin Daicoviciu. Le musée et la statue ont ôté le caractère exclusivement hongrois de la place, qui ne rappelle plus l'impératrice Caroline, mais le lieu de sauvegarde de l'histoire roumaine et l'historiographie roumaine nationaliste. La preuve en est son appellation actuelle: l'ancienne place Caroline est désormais la place du Musée.

En suivant la logique habituelle du choix des noms, selon laquelle l'objet ou l'événement le plus décisif donne le nom à une rue ou une place, le Musée d'Histoire serait donc le principal objet de cette place. Sans doute, une telle considération résulte des différences entre les deux types de discours, roumains et hongrois, car il n'existe pas de hiérarchie qui puisse être considérée de façon objective et, de ce fait, établie. Le discours du pouvoir veut aujourd'hui que cette place porte ce nom. Pour les Hongrois, la seule chose à faire est de résister à cette appellation et de continuer à employer les anciens noms – les noms hongrois. Or, une telle attitude entraîne inévitablement des problèmes de communication entre Roumains et Hongrois, mais aussi entre Hongrois et Hongrois. Le dysfonctionnement de la communication entre Hongrois et Roumains est clair pour tous. Mais pourquoi parle-t-on de problèmes entre Hongrois et Hongrois, si en principe ils utilisent tous l'ancien nom de la place? Et bien, c'est parce que l'utilisation de l'appellation hongroise est loin d'être généralement répandue.

C'est la quantité de capital culturel – pour emprunter une expression de Pierre Bourdieu – qui détermine chez chacun l'utilisation de telle ou telle appellation: l'espace des prises de parti reflète l'espace des positions sociales à l'intermédiaire de celui de l'habitus.¹¹ En développant notre problématique à partir de la sociologie de Bourdieu, les Hongrois de Cluj peuvent être divisés, suivant la logique de notre étude, selon les groupes (culturels) ci-après: les habitants autochtones de la ville et les immigrés, ou encore les Hongrois possédant un capital culturel élevé et ceux chez qui ce capital est inférieur. Bien évidemment, une telle répartition est assez vague, puisque le groupe des immigrés tout comme celui des autochtones peuvent être sous-divisés, mais en même temps, la répartition ne met pas en œuvre des critères homogènes, car les différentes classes peuvent dans certains cas se recouper. En effet, un individu peut à la fois être un immigré et posséder un capital culturel d'un niveau inférieur, etc. Or, cette division n'est pas à rejeter entièrement, puisqu'elle révèle les prises de position propres à chaque groupe. Dans un tel contexte, l'utilisation du nom hongrois relèverait d'un choix culturel et serait plutôt liée aux autochtones (bien sûr en fonction des générations et des traditions familiales), vu que c'est leur conscience qui se relie effectivement à l'ancienne ville; dans l'autre répartition, les noms hongrois sont plutôt utilisés par ceux qui possèdent un capital culturel élevé, car ils empruntent cette conscience.

Dans les milieux intellectuels hongrois, être un intellectuel de Cluj signifie connaître l'histoire de la ville et le discours vrai du point de vue hongrois. Il est à noter ici que la prise en considération de ce genre de caractère ethnique trouve sans doute son origine dans cette conscience historiocentrique avec laquelle les Hongrois ap-

préhendent la ville, ce qui fait qu'ils voient comme porteurs d'"extra-valeurs" certains espaces qui, pour la majorité ne connaissant pas l'histoire de la ville, ne véhiculent aucune signification ethnique.

Cette sorte de conscience est donc propre aux Hongrois, mais ce n'est pas pour autant que le pouvoir ignore les espaces désignés par le discours hongrois. Au contraire, il cherche en permanence à entraver ou à invalider le discours hongrois. En restant toujours dans l'exemple d'*Óvár*, la maison natale du roi Mathias Corvin illustre bien cette tendance. Sans doute sous l'influence de l'historiographie roumaine, même l'opinion publique hongroise de la Transylvanie n'a longtemps vu la naissance du roi Mathias dans cette maison que dans l'optique d'une éventualité, alors qu'aujourd'hui, une série de preuves confirment qu'il est effectivement né ici. L'inscription sur la plaque commémorative, inaugurée à la fin du XIX^e siècle suite à une action efficace de la part de la direction de la ville, ne remet pas en cause ce fait. Or, la plaque posée en langues roumaine et anglaise sur le mur de la maison natale en 1995, cette fois-ci à l'initiative de la direction actuelle, comporte déjà cette formule: "... naquit dans cette maison, conformément aux traditions historiques". Le texte souligne ensuite que le roi Mathias fut le plus grand roi de Hongrie, mais qu'il fut en même temps roumain, car fils de János Hunyadi ou Iancu Hunedoara selon l'historiographie roumaine. Le discours historique hongrois ignore ce fait, ou du moins le connaît différemment: d'après celui-ci, Cluj à cette époque était une ville hungaro-saxonne, et si le roi Mathias est peut-être d'origine roumaine, ceci n'avait aucune importance dans une période où la loyauté ne se fondait pas sur la notion actuelle de la nation, mais sur la féodalité, le roi et la religion.

Ces exemples viennent illustrer la différence flagrante entre les discours: pour les Hongrois, l'histoire de la ville commence après l'installation des Hongrois dans le Bassin carpatique, tandis que pour les Roumains, elle remonte à l'époque romaine. Dans le cas des deux versions, l'objectif est clair: prouver l'ancienneté et, à travers ceci, justifier le droit à ce territoire.

Le centre-ville et la place principale

L'exemple d'*Óvár* a déjà permis d'observer les tendances qui obtiennent leur véritable poids en rapport avec les autres zones du centre-ville et les objets encadrant la place principale. Cette place est d'autant plus importante pour le discours du pouvoir que sa physionomie actuelle s'est développée au tournant du XIX^e siècle, au moment du premier épanouissement du nationalisme hongrois. Par conséquent, l'aspect de la ville s'est vu doté de traits fortement hongrois, parallèlement au rehaussement de sa dignité par l'aménagement. À la fin du siècle dernier, le Grand Marché situé autour de l'église a été supprimé et déplacé sur la place Széchenyi. La suppression signifiait que les bâtiments entourant l'église ont été démolis afin de mieux dégager celle-ci de la place. À ce moment-là, l'église dominait la place. Toujours est-il que la vague de production de traditions, très en vogue en Europe comme en Hongrie, a aussitôt atteint Cluj, et la direction de la ville a décidé d'ériger un monument à l'effigie du roi Mathias Corvin, natif de la ville. Avec une telle décision, la place a définitivement perdu ses fonctions pratiques et économiques et s'est transformée en une place à valeur symbolique, faisant désormais partie du

panthéon de l'Histoire. C'est grâce à cette nouvelle qualité que tous les actes symboliques servant à confirmer la présence ethnique dans cet espace ont pu s'imposer plus tard. Dès lors, la statue du roi et l'église dominaient la place principale, les deux énonçant la gloire de l'histoire hongroise.

La statue du roi Mathias a été inaugurée en 1902, en présence de nombreux personnages éminents des sphères politique et publique. Aussi, cette réaffirmation du caractère hongrois de la ville a-t-elle été suivie de près par le centre d'alors, Budapest, qui a eu une réaction positive à l'égard de cette tendance. Au lendemain de l'arrivée des Roumains au pouvoir en 1918, la place a été rebaptisée place de l'Union, ce qui correspondait aux objectifs de l'historiographie roumaine de l'époque, notamment à celui de faire apparaître le peuple roumain comme si, au long des siècles, il n'avait aspiré à autre chose que de s'unir dans un même pays. Or, une telle assertion est fautive; la preuve en est que, jusqu'à la Première Guerre mondiale, les aspirations nationalistes roumaines visaient une autonomie et non pas une unification.¹² Mais l'histoire devait être réécrite – et elle l'a été – et le nom nouvellement donné à la place principale rappelait ce moment historique où le rêve s'était réalisé¹³. En outre, c'est ici qu'a été placée en 1924 la statue de la louve, cadeau offert par le Pape aux étudiants roumains en visite à Rome. Ces nouveaux éléments ont supprimé le caractère exclusivement hongrois de la place; de plus, le premier acte symbolique d'appropriation de l'espace de la part des Roumains se référait à la tradition romaine, soit d'une ancienneté précédant la présence hongroise.

On comprend bien que la riposte du côté hongrois ait tardé: le discours est, à chaque époque, dirigé par les représentants du pouvoir, et faute de pouvoir, il est impossible d'entreprendre des actions valables. Si la "roumanisation" de la ville avait déjà commencé à cette époque, elle était encore, bien sûr, moins systématique qu'elle n'est devenue plus tard, au moment de l'instauration du pouvoir communiste. Toutefois, les fonctionnaires ont été révoqués et substitués par des fonctionnaires du Royaume (*Regat*), qui ne possédaient aucune racine dans cette ville encore à majorité hongroise. Or, le système ainsi mis en place n'a pas duré longtemps, car le second arbitrage germano-italien de Vienne a permis aux Hongrois de récupérer la position de locuteur légitime. Cependant, vu que cette légitimité avait des pieds d'argile, les Hongrois ont dû la renforcer.

Le pouvoir hongrois a, lui aussi, eu recours à la pratique bien établie de se servir de l'histoire. Dans ce discours, il n'était plus suffisant de remonter simplement jusqu'au roi Mathias et ses chefs, il a donc fallu fouiller *stricto sensu* dans les profondeurs. En effet, des fouilles archéologiques ont été entamées en 1943 sur la place principale, dont l'objectif peu implicite était d'explorer des traces provenant de l'époque de l'installation des Hongrois dans le Bassin carpatique et de prouver ainsi l'ancienneté, et donc la primauté des Hongrois. L'opinion publique hongroise voyait dans cette série d'actes un simple ravage de la place, jusqu'au moment où des traces incontestablement hongroises ont été effectivement trouvées. Avec la mise à jour de la preuve d'une présence ancestrale, le public a entièrement pris le parti des fouilles et de leur arrière-plan idéologique. De même, la presse a rapporté avec enthousiasme les os trouvés qu'elle tenait pour preuve de la présence des Hongrois conquérant le Bassin carpatique et présumait une continuité de ce moment historique jusqu'au présent, en passant par le roi Mathias.¹⁴ C'était la théorie de conti-

nuit hongroise, qui n'a eu que peu de temps pour déterminer les discours légitimes, étant donné qu'en 1944, les représentants du pouvoir ont une nouvelle fois changé. Et leur discours à eux envisageait de prouver une continuité tout à fait différente, une continuité dont le point final résidait dans le pouvoir actuel.

Les espaces du centre-ville ont servi de moyens pour une nouvelle réécriture de l'histoire et une nouvelle création de traditions. Si le pouvoir communiste n'est pas rentré dans les discours ethniques de manière explicite, il l'a d'autant plus fait de façon subversive. L'une de ces techniques résidait dans le déplacement d'une partie de la population de la ville et l'implantation de nouveaux immigrés, ainsi que dans la transformation simultanée de l'aspect de la ville. Une fois de plus, les Hongrois n'ont rien pu faire contre de tels changements, faute de moyens de riposte. L'arrivée d'immigrés a gonflé la population de Cluj et a bouleversé les rapports ethniques. La ville est devenue roumaine, mais il a fallu en créer les fondements historiques et prouver la présence roumaine. Le centre-ville n'offrait pas beaucoup de possibilités, mais la direction de la ville des années 1990 a, de façon multiple, rattrapé le manque d'imagination du pouvoir communiste.

Le début des années 1990 a assuré pour les deux ethnies, bien que dans une proportion inéquitable, la possibilité de se définir et de le faire en le marquant par des symboles. Certes, leurs écoles ont été restituées aux Hongrois, mais d'autres actions publiques, analogues à celles entreprises dans les villes du Pays des Sicules, n'ont pu se produire en raison de l'attitude agressive et du discours exclusif de la direction de la ville. La figure et les actes du maire de Cluj se sont inscrits dans la sphère publique, et au sens de son discours, la ville est devenue exclusivement roumaine. Par conséquent, non seulement les drapeaux se sont mis à proliférer sur les poteaux électriques, mais également les couleurs de ce symbole national ont été peintes d'abord sur les bancs publics, puis sur les balises des trottoirs et enfin sur les poubelles. Les couleurs dominantes de la ville sont donc celles du drapeau national: le rouge, le jaune et le bleu.

Or, la désignation symbolique des espaces ne s'est pas épuisée avec les drapeaux et la peinture: la statue du roi Mathias et la place principale, considérées comme les symboles du Cluj hongrois, ont été, elles aussi, intégrées à ce processus de "transethnicisation". La statue du roi s'est vue dotée d'une plaquette comportant la citation de Nicolae Iorga, selon laquelle le grand roi ne fut vaincu dans ses combats que par son propre peuple à Moldvabánya – bien évidemment, son propre peuple signifie ici le peuple roumain. C'est également à ce moment que le monument des dits Mémorandistes a été inauguré sur la place principale. Ce monument rappelle implicitement l'État hongrois nationaliste qui, à la fin du XIX^e siècle, avait condamné les intellectuels roumains de Transylvanie aspirant à l'autonomie. Or, un tel geste n'indique plus simplement un maniement de l'histoire dans les processus de légitimation, mais il signifie beaucoup plus: il véhicule désormais l'image de l'ennemi qui a causé le plus grand mal au peuple roumain. De bon voisin de la Roumanie communiste, on passe à l'ennemi numéro un. Et ce passage est d'autant plus dangereux que certains membres de la nation en cause vivent à Cluj. Par ailleurs, une enquête menée illustre bien l'attitude que les Roumains adoptent à l'égard des Hongrois: la majorité d'entre eux estiment que la Roumanie entretient de bons rapports avec les pays voisins, mais s'il était question de conflit belliqueux, la plupart

des interrogés envisageraient cette éventualité avec la Hongrie.¹⁵ Le monument des Mémorandistes joue donc un rôle bien précis sur la carte mentale de la ville, tout comme d'ailleurs les fouilles archéologiques qui chambardent depuis quelques années la place principale. Il semble que l'histoire se répète et suive de manière étonnante la même logique...

Toujours en cours, ces fouilles archéologiques ont été entamées en 1994, dans le but explicite d'explorer les traces romaines et prouver par cela l'existence de la ville déjà à cette époque ainsi que la présence continue de la culture roumaine. C'était le discours sur la continuité roumaine ranimé et davantage diffusé: tandis que le pouvoir communiste n'a fait qu'ajouter au nom de la ville celui de l'ancienne localité romaine – transformant ainsi Cluj en Cluj-Napoca –, la direction actuelle de la ville ne s'en est pas contentée, et elle a désigné le lieu de commémoration de l'ancienneté roumaine là où la présence hongroise était la plus évidente. Interprétant ces événements comme une provocation, la communauté hongroise a protesté par un cordon vif, conjointement avec des intellectuels roumains qui auraient voulu voir les valeurs de la ville préservées. C'est entre autres grâce à l'aplomb de ces intellectuels que n'a pas éclaté de conflit interethnique similaire à celui de Tîrgu Mureş.¹⁶

Le dernier élément de la transformation de l'aspect de la place principale est une petite colonne placée sur le trottoir en face de la statue du roi Mathias, dont l'intérêt réside dans le texte inscrit sur son piédestal. D'après cette inscription, c'est à cet endroit que la digne copie /conforme/ de la colonne de Trajan se dressera: cette composante de l'histoire daço-romaine s'inscrit dans la narration historique locale, et non seulement dans les manuels scolaires, mais aussi dans les espaces symboliquement conquis, tandis que sa valeur se rehausse au niveau symbolique, en s'intégrant à l'histoire sacrée.

La périphérie du centre-ville

Il existe deux techniques pour effacer le caractère hongrois. La première consiste en l'interférence, la superposition et la suppression, tel que l'exemple d'*Óvár* et de la place principale le démontre, tandis que l'autre porte sur la pratique de créer de nouveaux espaces, qui s'observe notamment aux franges du centre-ville. Laissés à l'origine libres pour des raisons militaires, ces espaces ont commencé à être bâtis ou aménagés au moment où les murailles entourant la ville perdaient leur importance. Toutefois, la ville ne les ayant pas intégrés en son sein, ils n'ont pas pu développer un caractère hongrois accentué et sont devenus conséquemment les territoires-cibles de la création roumaine d'espaces. Cette périphérie roumaine forme aujourd'hui une sorte d'anneau autour du centre-ville gardant encore son aspect hongrois.

C'est ainsi que s'est développé l'*alter ego* de la place principale, l'actuelle place Avram Iancu. Après l'instauration du pouvoir roumain, d'abord le théâtre hongrois est devenu roumain, puis, dans la période de l'entre-deux guerres, la cathédrale orthodoxe a ensuite été construite. La statue d'Avram Iancu a été inaugurée au début des années 1990, ce qui a conféré à cette place son aspect définitif. Tout comme sur la place principale, l'église et la statue y constituent également les deux objets principaux. Aussi, le rite de l'utilisation de l'espace a-t-il été établi: la cérémonie de commémoration de l'unification, érigée en fête nationale après le changement de régime, est organisée chaque

année sur cette place. Le langage de cette fête comporte deux éléments sémantiques majeurs : l'église orthodoxe et la statue. La cathédrale représente l'Église orthodoxe qui, outre l'histoire roumaine, comporte le plus le caractère roumain. Si elle n'a jamais été officiellement érigée en religion d'État, elle l'est devenue *de facto* après la prohibition en 1948 de l'Église catholique de rite grec et, dans bien des cas, elle a également desservi le pouvoir communiste. La statue d'Avram Iancu rappelle les événements de 1848, lorsque – à en croire l'historiographie roumaine – l'une des aspirations principales des Hongrois avait été de réprimer le mouvement roumain. En sa qualité de chef du mouvement, Avram Iancu a largement contribué à faire prévaloir les intérêts roumains.¹⁷ Juxtaposée à ces deux symboles – l'église orthodoxe et la figure du chef de 1848 – s'organise la commémoration des événements du 1^{er} décembre 1918. Chaque année, l'histoire est rejouée et l'acte d'unification symboliquement réaffirmé. La base en est fournie par l'historiographie roumaine des dernières décennies, qui place au cœur de son discours les luttes pluriséculaires menées pour l'unification.¹⁸ L'année 1918 ne serait que l'apogée de cette lutte, lorsque des centaines de milliers de personnes se sont rassemblées à Alba Iulia; l'unification n'est donc pas l'œuvre de politiciens, mais celle des masses, du peuple roumain. Aussi, la postérité se souvient-elle des aïeux comme des composants de la masse.

Les symboles, la réécriture de l'histoire et le discours historique sont les instruments de la manipulation des masses. Des masses qui n'ont pas de souche à Cluj ni, de ce fait, une conscience liée à la ville, des masses qui, ne pouvant afficher leur appartenance ethnique dans les quartiers de grands ensembles, utilisent à cet effet les espaces du centre-ville – et les utilisent comme on les dirige. En employant une fois de plus la notion de capital culturel, on peut considérer, là aussi, l'utilisation de l'espace comme étant le résultat de ce capital, ce qui interprète l'utilisation des espaces par la population (roumaine) de Cluj comme un choix culturel. Le résultat de ce choix et du discours manipulant du pouvoir est la préservation de la place Avram Iancu aux fins de la commémoration historique et des rites rejouant l'histoire, tout comme le fait que la population majoritaire adopte un comportement passif, sinon positif, vis-à-vis des événements se déroulant sur la place principale et des discours y étant relatifs.

L'axe formé par le théâtre roumain, la statue d'Avram Iancu et la cathédrale orthodoxe a été élargi dans les années 1990 par deux objets notables : à son extrémité méridionale a été entamée la construction de l'église catholique de rite grec, tandis que son extrémité septentrionale a vu l'inauguration du monument du Soldat Héroïque, cet ensemble de symboles représentant le passé roumain belliqueux par un soldat pour chaque époque. La frange orientale comprend encore les statues de Baba Novac, chef de Mihai Viteazul, et du prince moldave Alexandru Ioan Cuza, unificateur de la Valachie et de la Moldavie. Le centre-ville se termine sur ces statues.

L'espace le plus important du côté nord est la place Széchenyi. C'est ici que le marché a été transféré suite à l'aménagement de la place principale, puis réinstallé, à l'époque du communisme, derrière un bâtiment dépourvu de tout caractère. La place a été aménagée en place d'armes et la statue de Mihai Viteazul y a été inaugurée. C'est le lieu de représentation de l'unification des territoires roumains, car en dépit des opinions souvent contradictoires d'historiens roumains, l'acte de la première unification est aujourd'hui attribué au voïvode vlaque.¹⁹

Le côté ouest est délimité par l'Hôtel de Ville, siège du maire, et par la place Lucian Blaga, tandis que la frange méridionale se termine dans l'ancienne rue Petőfi, aujourd'hui rue Avram Iancu.

Quant aux espaces à caractère roumain et évoquant l'histoire roumaine qui encerclent le centre-ville, on peut affirmer que là où l'ancienne structure urbaine le permettait, le discours transformant le paysage urbain a opéré avec plusieurs symboles ou actes symboliques. L'évolution des espaces a donc suivi une logique de superposition, et là où il était possible, un processus d'annulation s'est mis en route, que ce soit à Óvár ou au centre-ville, et en particulier à la périphérie de celui-ci.

Quelques idées en guise de conclusion

L'appropriation symbolique des espaces et le discours qui en découle sont pratiqués par celui qui parvient à occuper la position du locuteur légitime, c'est-à-dire celui qui détient le pouvoir. Cela signifie dans le Cluj d'aujourd'hui la mise en œuvre du discours nationaliste roumain, mais en considérant les exemples historiques, doivent également être prises en compte les fouilles archéologiques effectuées par les Hongrois en 1943. Par conséquent, on peut tirer la conclusion que le pouvoir a recours à de telles solutions dans le cas où il s'efforce d'affermir sa propre légitimité ébranlée.

En effectuant une classification des actions entreprises par le pouvoir communiste et la direction de la ville dans les années 1990 et ayant pour cible le centre-ville, nous retrouvons en position centrale les discours ou les événements historiques suivants: 1) la ville de l'époque romaine et la continuité daco-romaine (la modification du nom de la ville, les fouilles archéologiques et la colonne de Trajan); 2) tout événement se manifestant dans l'historiographie roumaine comme une unification (la statue de Baba Novac, la place Mihai Viteazul et la statue du chef, la statue d'Alexandru Ioan Cuza, la place principale rebaptisée place de l'Unité et les cérémonies organisées sur la place Avram Iancu à l'occasion du 1^{er} décembre); 3) la lutte contre l'opresseur hongrois (la statue d'Avram Iancu, la place et la rue portant son nom, ainsi que le monument des dits Mémorandistes). D'une manière générale, on peut affirmer que l'histoire telle qu'elle se présente dans la ville évoque le passé roumain belliqueux, et est formulée de façon à ne laisser aucun doute quant à l'identité de l'ennemi. Cette image de l'ennemi est renforcée par des panneaux ou des plaques en prolifération depuis quelque temps, qui, dans bien des cas, visent à invalider la conscience suggérée par les bâtiments et les monuments à caractère hongrois ou évoquant certains actes du pouvoir hongrois opprimant.

Or, la masse dépourvue de toute culture urbaine constitue un terrain fertile pour ce genre de discours. Elle peuple les espaces de la ville selon des modèles diffusés par le pouvoir qui lui est tout à fait légitime. En revanche, les aspirations et les discours régionalistes, nés à la fin des années 1990 à l'initiative d'intellectuels progressistes roumains et hongrois, et visant à supprimer la politique centralisée de Bucarest, se perdent dans la foule des propagandes nationalistes stridentes et ne parviennent pas à atteindre la masse. Ou bien s'ils y parviennent, ce n'est qu'à travers un filtre contrôlé par le pouvoir légitime, la masse

n'y voyant plus que des discours séparatistes, financés par les Hongrois. Le maniement et le contrôle du discours fonctionnent avec une efficacité remarquable, et le pouvoir organise les événements dispersés en une structure apparemment unie, incluant des symboles, des héros et des rites, par lesquels il se fait célébrer.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDREESCU, Gabriel, "Pages from the romanian-hungarian reconciliation: 1989-1999. The role of civic organizations", in: NASTAS, Lucian-SALAT Levente (éds), *Interethnic relations in post-communist Romania*, Ethnocultural Diversity Resource Center, l.i., pp. 89-123.
- BODÓ Julianna (éd.), *Miénk a tér? Szimbolikus térhasználat a székellyöldi régióban [L'espace est à nous? Utilisation symbolique des espaces dans le Pays des Sicules]*, Pro-Print Könyvkiadó, Csíkszereda, 2000.
- BOIA, Lucian, *Történelem és mítosz a román köztudatban [Histoire et mythe dans la conscience collective roumaine]*, Kriterion, Bucarest – Cluj.
- BOURDIEU, Pierre, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Seuil, Paris, 1996.
- CASSIRER, Ernst, "A modern politikai mítoszok technikája [La technique des mythes politiques modernes]", in: ZENTAI Violetta (éd.), *Politikai antropológia [Anthropologie politique]*, Budapest, OsIrisz – Láthatatlan Kollégium, 1997, pp. 37-51.
- CONNERTON, Paul, "Megemlékezési szertartások [Cérémonies de commémoration]", in: ZENTAI Violetta (éd.), *Politikai antropológia [Anthropologie politique]*, OsIrisz – Láthatatlan Kollégium, Budapest, 1997, pp. 64-83.
- FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours. Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970*, Gallimard, Paris, 1971.
- GAAL György, *Kolozsvár. Milleniumi kalauz [Cluj. Guide du Millénaire]*, Polis Könyvkiadó, Cluj, 2001.
- HALL, Edward T., *La dimension cachée*, Seuil, Paris, 1978.
- HOBBSAWM, Eric, "Tömeges hagyomány-termelés: Európa 1870-1914 [Production massive de traditions: Europe 1870-1914]", in: HOFER Tamás–NIEDERMÜLLER Péter (éds), *Hagyomány és hagyományalkotás [Tradition et création de traditions]*, Budapest, 1987.
- PÉTER László, *Etnikai közösségek mediatizált bemutatása az 1934-es és 1994-es régészeti ásatások példáján [Présentation médiatisée des communautés ethniques à travers l'exemple des fouilles archéologiques de 1934 et de 1994]*, mémoire de fin d'études universitaires, Université des Sciences Babeş-Bolyai, faculté de Sociologie, Cluj, 1997.
- TURNER VICTOR, "Szimbólumtanulmányok [Études sur les symboles]", in: HOPPÁL Mihály - NIEDERMÜLLER Péter (éds), *Jelképek – kommunikáció – társadalmi gyakorlat. Válogatott tanulmányok a szimbolikus antropológia köréből [Symboles – communication – pratique sociale. Sélection d'études d'anthropologie symbolique]*, Tömegkommunikációs Központ [Centre pour les Communications de masses], Budapest, 1983, pp. 173-186.

NOTES

¹ Foucault, 1971, p. 11.

² Id., p. 12.

³ Id., p. 16.

⁴ Turner, 1983, p. 183.

- ⁵ Doutté, cité par Cassirer, 1997, p. 39.
- ⁶ Connerton, 1997, p. 65.
- ⁷ Id., p. 67.
- ⁸ Anderson, 1989, p. 14.
- ⁹ Hobsbawm, 1987.
- ¹⁰ Hall, 1978.
- ¹¹ Bourdieu, 1996.
- ¹² Boia, d.i., p. 139.
- ¹³ "Le rêve réalisé" est le titre d'un texte extrait d'un manuel scolaire de langue hongroise, utilisé dans les années 1980 dans les classes de primaire.
- ¹⁴ Péter, 1997, p. 31.
- ¹⁵ Barometrul, 2001, pp. 31-32.
- ¹⁶ Andreescu, d.i., p. 98.
- ¹⁷ D'après l'historiographie hongroise, le clivage entre Hongrois et Roumains en 1848 a abouti, entre autres, à l'incendie provoqué par les Roumains de Zalatna, de Nagyenyed et d'autres communes.
- ¹⁸ Boia, d.i.
- ¹⁹ Boia, d.i., p. 23.

ELEK BARTHA

Les confessions et les espaces religieux à Cluj

Introduction

Traiter du sujet des confessions est, dans le cas de Cluj, au moins aussi délicat qu'étudier les groupes ethniques, et peut-être encore plus de la perspective d'une étude historique, l'appartenance ethnique n'ayant pas joué, jusqu'à l'époque moderne, un rôle aussi important dans la ville que l'appartenance confessionnelle.¹ Un exemple intéressant que l'histoire de cette ville nous fournit, témoigne du fait qu'à la fin du XVIII^e siècle, ses habitants s'avouaient être tantôt saxons, tantôt hongrois, en fonction des circonstances ou des nécessités.² L'identité ethnique était donc dynamique, contrairement à l'appartenance confessionnelle, solidement figée.

À cette époque, la ville était déjà bien articulée quant aux deux sortes d'appartenance, à cela près que l'appartenance confessionnelle avait plus de poids que celle ethnique. Aujourd'hui, elle maintient toujours cette diversité d'antan, bien que certaines religions aient désormais moins d'adeptes et que d'autres soient apparues entre-temps.

Les changements survenus à Cluj n'ont pas toujours été pacifiques: tantôt les citoyens cherchant à protéger leurs privilèges s'y sont opposés, tantôt le pouvoir étatique a forcé la ville, malgré les vives protestations, à accueillir une nouvelle confession en son sein. Ainsi, ces changements pouvaient correspondre soit à des aspirations *intra-muros*, soit à des contraintes extérieures. Malgré la liberté de culte, ayant dorénavant une tradition de presque 450 ans en Transylvanie, le débat autour de la question de l'appartenance religieuse ne cesse de ressurgir, eu égard entre autres aux événements des cinquante dernières années. Il conviendrait donc d'étudier les espaces religieux de la ville en s'appuyant, parallèlement, sur les principaux faits historiques.

En effet, il est d'autant plus impossible d'ignorer les données historiques que l'apparition d'institutions religieuses a joué, comme on le sait bien, un rôle prépondérant dans le développement urbain en Europe, mais aussi en Transylvanie. Sur une grille d'évaluation relative au niveau d'urbanisation des villes médiévales, les *loci credibilia*, les différents ordres monastiques et les hôpitaux gérés par ces derniers, qui contribuent tous à former l'aspect urbain d'une commune donnée, acquièrent une place importante. En effet, les communes ne se transforment pas en villes uniquement en raison de leurs potentiels économiques, tel que le droit de marché ou leur localisation près de grands axes commerciaux, mais également étant donné l'apparition d'un système institutionnel quelque peu indépendant de la vie écono-

mique. Ainsi, Cluj figurait à l'époque au premier rang des villes de Transylvanie, cette position étant due aussi bien aux foires s'y tenant qu'aux ordres monastiques s'y étant installés, ainsi qu'aux services fournis par ces derniers: avec ses quatre foires et ses six établissements religieux, la ville précédait de dix points les autres villes, devenant ainsi même à cette époque la première en Transylvanie.³

Elle ne perd de cette importance et ne cesse d'être la première ville qu'au moment où les événements historiques, comme par exemple l'insurrection de 1848, lui causent des pertes humaines considérables, et qu'en même temps elle se voit exposée aux pratiques répressives du pouvoir et devancée ainsi dans la hiérarchie urbaine par d'autres villes, telles que Nagyszeben (Sibiu) ou Brassó (Braşov). Or, elle a toujours eu la capacité de se revitaliser et de se renouveler, puisque les débats de nature religieuse n'ont finalement jamais empêché les différentes Églises de s'imposer en tant que moteur de développement à Cluj.

En raison de l'évolution historique particulière de la ville, aujourd'hui quasiment toutes les confessions du christianisme occidental y sont présentes, tout comme les religions catholique de rite grec, orthodoxe et israélite. D'après les données issues du recensement de population de 1992, les confessions dotées d'une église dans la ville sont les suivantes: orthodoxe, catholique de rite grec, catholique, calviniste, luthérienne (y compris la confession d'Augsbourg), uniate et israélite. En outre, nombreux sont les adeptes de différentes Églises néoprotestantes et de sectes, qui disposent également d'oratoires.

Les statistiques d'aujourd'hui, concernant les adeptes de toutes les confessions figurant dans le recensement de population de 1992 révèlent des données fort intéressantes. Parmi les 328 602 habitants constituant la totalité de la population de Cluj, 216 075 (65,8%) appartiennent à la religion orthodoxe, 21 677 (6,6%) sont catholiques de rite grec, 22 575 (6,9%) sont catholiques, 48 156 (14,7%) représentent le calvinisme, 732 (0,3%) le luthéranisme, 4 409 (1,2%) sont uniates, 340 (0,1%) sont israélites et 14 998 (4,6%) relèvent d'autres religions. On peut constater que si les orthodoxes sont en majorité, leur proportion reste bien en dessous de celle de l'ethnie roumaine (65,8% et respectivement 75,6%). Certes, les Roumains sont partagés, mais cela n'a pas d'importance dans la plupart des cas, vu que contrairement à la situation à la fin du XVIII^e siècle, aujourd'hui l'identité ethnique l'emporte sur l'identité religieuse. Cette constatation s'applique également à la communauté hongroise. Confessionnellement, elle est également hétérogène, puisque la majorité des Hongrois sont calvinistes⁴, viennent ensuite les catholiques puis, en moindre nombre, les uniates, et finalement les luthériens.

En dépit de leur nombre inférieur, les uniates ne peuvent être contournés dans la présente étude, car ils ont joué pendant la Réforme un rôle considérable dans l'histoire de la ville, ont maintenu et maintiennent toujours des écoles de grande renommée. Aussi, c'est bien à leur activité que la proclamation du principe de la liberté de culte est-elle liée.

À l'instar des uniates, il faut également prendre en compte les israélites qui, bien que moins présents dans l'histoire de la ville que les adeptes des religions chrétiennes et beaucoup moins nombreux de nos jours, se désignent des espaces particuliers avec leurs édifices culturels bien distincts, ornés de motifs orientaux importés par les Juifs séfarades essaimés. Tout en s'intégrant au paysage urbain, ces édifices

affichent les traits typiques d'une culture profondément différente. Il est aussi à noter que, à de rares exceptions près, la population chrétienne de la ville n'a que peu de connaissances des Juifs, de leur vie, pratiques et cérémonies religieuses, ainsi que de la vocation actuelle de leurs synagogues. En quelque sorte, si les Juifs prennent de l'importance, c'est notamment parce qu'ils sont peu connus.

Un fait intéressant que ces données statistiques révèlent encore consiste en ce que le nombre des adeptes d'autres religions soit aussi élevé. Nous avons déjà mentionné la présence dans la ville des représentants d'Églises néoprotestantes, tels que les pentecôtistes, les baptistes ou les adventistes, gagnant de plus en plus d'importance. À titre de curiosité, notons que les membres de la communauté tzigane du quartier Irisz sont des pentecôtistes dévoués et respectent strictement les prescriptions de leur religion, bien évidemment selon leur propre interprétation. Il est déjà arrivé qu'un programme multiethnique ait dû être organisé un dimanche au lieu d'un samedi à cause de leurs principes religieux, ou encore qu'un vendredi, des membres de cette communauté qui marchandaient dans un car partant de Hongrie à destination de Cluj aient, à six heures de l'après-midi, abandonné tout commerce pour ouvrir leurs psautiers et chanter jusqu'à Cluj. Ce sont ces Tziganes que l'on peut voir tous les jours vendre des montres ou des bibelots devant les magasins de bijoux ou aux endroits les plus fréquentés du centre-ville.

Nous ne traiterons dans cette étude que des confessions ayant développé, à travers leurs édifices cultuels, leurs propres espaces, aussi limités qu'ils soient, et déterminant ainsi le paysage architectural ou confessionnel de la ville, articulant la vie de ses habitants ou régissant l'utilisation de l'espace. Il est avant tout question ici des Églises historiques et de leurs édifices, et ceci pour deux raisons. D'une part, parce que leurs adeptes se trouvent en majorité dans la ville et sont donc très présents par leurs valeurs religieuses, ainsi que par leur gestion du temps et de l'espace. D'autre part, parce que leurs édifices cultuels se situent dans le centre-ville déterminant l'aspect de toute la ville, à un endroit donc où, tout en s'adaptant à leur environnement, ils attribuent le ton dominant aux places et aux bâtiments avoisinants.

Environnement, églises, hommes

Il va de soi que le rapport de l'homme à l'église est tout à fait différent dans un milieu urbain que dans un milieu rural. Tandis qu'en campagne l'église commande, par le tintement des cloches, la gestion du temps des habitants, il est difficile de faire la même constatation dans le cas des villes, et ceci pour plusieurs raisons. Dans les villages, l'église (généralement une pour chaque village) s'inscrit dans l'environnement écologique et joue un rôle-clé dans la vie de l'homme s'adaptant à la nature. Elle ne règle pas uniquement la gestion du temps au quotidien, mais articule également la vie sacrée et profane tout le long de l'année. Ici, le moindre intervalle temporel délimité par l'église est le jour. En campagne, l'église fait partie intégrante et toujours présente de l'environnement de l'homme: même si ce dernier ne la voit pas, ses cloches lui indiquent qu'elle est à proximité.

En revanche, dans l'environnement urbain, bâti et anorganique, l'église ne constitue que l'un des objets bâtis, et non pas un facteur principal auquel on se conforme.

Si la religion est encore capable, bien que de moins en moins, d'articuler l'année en profane et en sacré, l'église ne s'impose plus en tant qu'organisatrice de la vie quotidienne. Les citoyens écoutent la radio ou regardent la télé le matin avant d'aller travailler, pour s'informer constamment sur les minutes révolues, contrairement aux villageois qui observent le passage du temps en fonction des moments de la journée. C'est également de la radio ou de la télé qu'ils apprennent la météo et décident ensuite comment s'habiller, et en passant en ville, ils regardent non pas l'horloge de l'église, mais les panneaux digitaux, qui les informent non seulement de l'heure mais aussi de la température ou fournissent encore d'autres données plus ou moins utiles. Et le week-end arrivé, ils cherchent à s'en débarrasser.

Pour les habitants de la ville, la semaine ne s'organise pas sur une base sacrale, mais se répartit en jours ouvrables et en week-end, ou en jours fériés, ces derniers revêtant de plus en plus un caractère profane. S'il fait beau le dimanche – on apprend la météo de la télé –, les habitants de Cluj déferlent sur les sentiers aux alentours de la ville; les grands jours fériés, tous ceux qui peuvent se le permettre partent à la campagne. Les églises ne jouent plus le même rôle-clé qu'auparavant. Les modes de vie de ceux qui articulent encore le temps de façon traditionnelle et de ceux qui le divisent en temps de travail et en temps de repos s'affrontent souvent: les festivals d'été organisés au centre-ville ayant généralement lieu aux environs des églises, et notamment de l'église Saint-Michel, les bruits du festival s'y infiltrent. Recherchant le divertissement, la masse ne considère plus cette aire comme un espace servant à des fins culturelles, mais comme un éventuel lieu de loisir. En outre, les zones des églises représentent à *nouveau* un poids prépondérant dans la vie économique. Si l'on insiste sur le terme "à nouveau", c'est parce que la place principale, avec l'église Saint-Michel, a abrité jusqu'à son aménagement à la fin du XIX^e siècle le Grand Marché de la ville et a ainsi joué un rôle économique considérable.⁵ On retrouve aujourd'hui cette fonction économique au moment des festivals, sous les tentes des marchands offrant divers articles, des poteries de Korond aux objets sculptés de Beszterce ou de Máramaros, en passant par tout type de kitsch. Parallèlement aux festivals, différentes expositions ou campagnes publicitaires gagnent progressivement du terrain autour des églises. Elles sont avant tout organisées sur la place de la cathédrale orthodoxe, les fouilles archéologiques entamées sur la place principale rendant cette dernière inapte à accueillir des événements nécessitant de vastes espaces.

Or, les fonctions des édifices culturels se sont également transformées: dans bien des cas, une fonction pragmatique se superposant à la fonction religieuse l'emporte sur cette dernière. Point de repère connu par tous, l'espace public délimité par l'église sert en effet de lieu de rencontre ou de point de départ pour toute sorte d'animation. Le point central, et donc de repère, à Cluj est l'église Saint-Michel, dominant la place principale: c'est le point de départ et c'est aussi le point d'arrivée. C'est le lieu de rencontre des groupes de touristes, faisant que l'église n'est souvent pas vue autrement qu'un simple monument architectural. On peut admirer ses proportions et sa simplicité, écouter son histoire, ou encore s'émerveiller devant la gigantesque coupole de l'église uniate ou la magnifique grille en fer forgé de l'église calviniste, mais alors on manque bien de sensibilité au sacré. Et l'on comprend mieux l'inscription plurilingue placée dans l'église Saint-Michel, interdisant la visite aux heures de messe.

À l'aube du XXI^e siècle, Cluj offre donc un panorama confessionnel bien diversifié; vu de la Citadelle, le centre-ville est dominé par les clochers des églises⁶, mais comme nous l'avons déjà évoqué, les fonctions de ces édifices se modifient parallèlement à la perte de terrain de la religion. Il convient de noter ici que le recul de la religion est certes une tendance générale, mais son ampleur varie d'une confession à l'autre. Les résultats d'une enquête récente montrent bien que les Roumains sont plus pratiquants que les Hongrois, et les deux ethnies partagent cette opinion.⁷

Liberté de culte

L'historiographie hongroise ainsi que l'histoire de l'Église considèrent, non sans fierté, la Transylvanie comme étant le premier État au monde à avoir proclamé la liberté de culte, à la Diète de Torda de 1568. Pourtant, le chemin y ayant mené n'a pas été sans difficulté, et a bien souvent été ensanglanté. Ayant également opté pour cette voie, Cluj a contribué activement à la réforme de la religion. Les débats religieux ont souvent bouleversé la vie de la ville, et ses antagonismes ont persisté même après la proclamation du libre exercice de culte. En effet, la ville n'a pu en bénéficier que si une ingérence extérieure ne venait pas la troubler.

Le premier ordre monastique à Cluj a été fondé par les frères bénédictins, installés au XI^e siècle à Kolozsmonostor, une commune encore indépendante à cette époque, dans laquelle ces moines ont construit leur monastère en y créant un *locus credibilis*. Ceci a permis à Cluj de s'élever au rang des premières villes. Son importance s'est vue davantage rehaussée par les dominicains, dont l'apparition est de toute évidence liée, selon les thèses d'Erik Fügedi, à la formation d'un caractère urbain.⁸ Tandis que les bénédictins n'occupaient encore que le village de Kolozsmonostor, les dominicains s'étaient déjà installés à Cluj même, à l'intérieur des murailles. C'est à la place de la première église de la ville, celle de l'ancien centre-ville (*Óvár*), détruite lors de l'invasion des Mongols, que les dominicains ont bâti leurs propres église et monastère. Ils en ont disposé jusqu'au moment où, une fois leurs privilèges perdus, les rois de Hongrie les ont concédés aux franciscains.⁹

L'apparition d'Ordres mendiants, dont les franciscains, constitue également un facteur d'urbanisation majeur. Ils sont arrivés dans la ville sous le règne du roi Mathias, leur première église étant celle qui est aujourd'hui l'église calviniste de la rue Farkas, près de laquelle ils ont construit un couvent dès le XV^e siècle. Entretemps, le roi Charles Robert accordait à Cluj le statut de ville franche royale et les privilèges allant de pair. C'est en l'honneur de ce statut que la construction de l'église Saint-Michel a été entamée sur le grand marché, vu qu'au centre de la place principale se dressait déjà l'église Saint-Jacques, utilisée plus tard par les marchands et les membres de la nation exclue de l'église principale.¹⁰

Dans cette ville à population mixte, saxonne et hongroise, la proportion des Hongrois n'a cessé d'augmenter, et les représentants de cette ethnie ont également voulu prendre part à la gestion de la ville. À l'origine, celle-ci revenait exclusivement aux Saxons, mais suite aux relations que les citoyens de Cluj entretenaient avec les nobles de l'arrière-pays, ainsi qu'au nombre croissant d'installations dans la ville, les proportions ethniques se sont de plus en plus équilibrées, le nombre des

habitants hongrois augmentant davantage non seulement à l'extérieur, mais aussi à l'intérieur des murailles. Soutenus par János Hunyadi et Miklós Szilágyi, ils ont fini par obtenir en 1458 le droit de participer à la gestion de la ville sur un pied d'égalité avec les Saxons.¹¹ Ceci a entraîné une certaine division confessionnelle, puisque des cités *Hóstát*, le quartier des rues Szentpéteri ou Kül-Magyar était habité par les Hongrois, *Hídelve* par les Saxons et Monostor par des Roumains qui, de toute évidence, n'appartenaient pas au christianisme occidental, ni les Roumains de *Felek*, constituant à cette époque la communauté servile dans la ville. Or, étant donné leur statut de servage, ces derniers n'étaient pas en mesure de participer à la vie de la ville comme les citoyens de plein droit.¹²

La Réforme a profondément bouleversé les structures à Cluj, dont les citoyens ont adopté les nouvelles religions réformées. Une assemblée nationale partielle, tenue à Cluj en 1556, a décidé la sécularisation des biens de l'Église. L'église franciscaine de la rue Farkas et l'abbaye bénédictine de Kolozsmonostor se sont vues totalement abandonnées pour plusieurs décennies. Saxons et Hongrois se sont convertis en uniates, ils ont repris, au centre-ville, les édifices des dominicains et transformé le couvent en école. Or, le mouvement de recatholicisation n'a pas tardé d'émerger et a provoqué, au cours du même siècle, l'installation dans la ville des jésuites, conviés par le prince de Transylvanie István Báthory, et expulsés plus tard par ce même prince.¹³

Nombre de Saxons se sont progressivement convertis au calvinisme, et à partir de 1638, des adeptes de cette confession pouvaient, eux aussi, être élus au conseil de la ville jusqu'alors homogène en matière de religion, tandis que les proportions ethniques restaient invariables. Réparti en 50 membres saxons et 50 membres hongrois, le conseil devait comprendre 10 ou 13 calvinistes de chaque côté, mais à long terme, la proportion de 75-25% ne convenant plus aux calvinistes de plus en plus puissants, une parité de 50-50% était établie entre les deux nations et les deux confessions. À la suite de l'invasion des Mongols en 1685 et la chute de la ville de Várad, Cluj s'est transformée en une place forte des confins militaires, a perdu son autonomie, et sa population s'est vue accorder et ses habitants sont devenus des vassaux. L'installation dans la ville d'une multitude de nobles et de magnats a bouleversé l'ordre traditionnel de la société de Cluj. La situation est devenue d'autant plus complexe qu'à la fin du xvii^e siècle, beaucoup de Saxons se sont convertis à la foi luthérienne, faisant eux aussi désormais partie des cent membres du Conseil.

Avec la fin du système des confins militaires en 1712, Cluj reprend son statut et ses privilèges, et le régime de parité entre les uniates et les calvinistes est rétabli jusqu'en 1716, lorsque les uniates se voient confisquer leur église Saint-Michel. Dès lors, les catholiques obtiennent une place au Conseil, en même temps que les catholiques de rite grec font également leur apparition.¹⁴

Aussi, le principe de rotation était-il en vigueur pour le poste de curé de l'église Saint-Michel – et ceci déjà à l'époque des catholiques –, puisque les Hongrois et les Saxons assuraient cette fonction sur une base d'alternance annuelle. La Réforme met un terme à ce système de rotation, et la fonction d'archiprêtre est assurée par Gáspár Heltai et Ferenc Dávid, deux pasteurs saxons parlant parfaitement le hongrois. Dans les années ayant suivi, de vifs débats ont souvent accompagné la nomination des prêtres. L'avant-dernier archiprêtre uniате était encore saxon (1689), bien

que des prêtres uniates de langue allemande étaient déjà été "importés" de Pologne, ce pays étant le seul en dehors de la Transylvanie à connaître la religion uniata de langue allemande. L'une des particularités du système de rotation réside dans le fait que les années paires, lorsque la fonction de maire était assurée par un Hongrois, les messes à l'église Saint-Michel (la Grande église) étaient prononcées en hongrois, tandis que les années impaires, les prêtres prêchaient en allemand (saxon), et la nation, ainsi exclue de la Grande église, utilisait la chapelle Saint-Jacques (la Petite église), construite à côté de l'église Saint-Michel. Cet ordre comportait encore une particularité: deux prêtres hongrois et deux autres saxons ont été affectés auprès de l'archiprêtre.¹⁵

Cette structure binationale prévalait également dans le fonctionnement de l'école de la ville, devenue plus tard le Collège uniata, et jusqu'à la scission en 1564 entre les Églises calviniste et luthérienne, des centaines d'étudiants saxons faisaient leurs études au Collège uniata.

La dislocation de la Principauté de Transylvanie et l'instauration du pouvoir des Habsbourg ont amené à l'abolition de la liberté de culte et de certains privilèges, ainsi qu'à une ingérence dans l'autonomie de la ville. Le premier pas vers une contre-attaque catholique a été de confisquer aux uniates l'église principale, puis d'implanter différents ordres religieux dans la ville. En définitive, cela ne présentait pas forcément un inconvénient pour Cluj, dans la mesure où les ordres installés y avaient fondé des établissements scolaires de grande renommée. En sus, l'édit de tolérance de Joseph II a permis aux uniates de construire une nouvelle église à la place de celle confisquée et de commencer, par la suite, leur activité d'enseignement.

La première église ne relevant pas du christianisme occidental a été bâtie à la fin du xviii^e siècle, suivie de l'église catholique de rite grec au début du XIX^e. À celles-ci s'est ajoutée quelque temps plus tard la première synagogue, ce qui a davantage diversifié le spectre confessionnel de la ville.¹⁶

Si l'on peut affirmer qu'au XIX^e siècle, la vie religieuse était plutôt paisible à Cluj, une telle affirmation est beaucoup moins valable pour le XX^e. En effet, la reconnaissance de quelque pouvoir que ce soit était incompatible avec l'idéologie communiste, ce qui a abouti à une mainmise sur les biens des différentes Églises et à une persécution de leurs adeptes, la religion catholique de rite grec ayant même été interdite.

Dans la Roumanie d'aujourd'hui, tout comme en Transylvanie et donc à Cluj, les orthodoxes sont en majorité. Un petit détour historique permet d'observer des données surprenantes dans le cas de cette ville. Ainsi par exemple, d'après les données issues du recensement de population de 1850, outre les adeptes d'autres religions, 2 384 catholiques de rite grec et 164 orthodoxes vivaient à Cluj, le nombre des premiers dépassant de loin celui des derniers. Aujourd'hui, la situation est radicalement différente: il y a 216 075 orthodoxes et 21 677 catholiques de rite grec, cette fois-ci, le nombre d'orthodoxes dépassant de loin celui des catholiques de rite grec. Si j'ai souligné cet exemple, tout en ignorant les autres confessions, c'est parce qu'il témoigne bien des phénomènes sous-jacents aux changements survenus. Tandis que le nombre des Roumains a augmenté, le nombre des catholiques de rite grec au sein de l'ethnie roumaine a diminué. Cependant, il est improbable que les variations de la croissance démographique soient à l'origine de cette tendance. Dans bien

des cas, les catholiques de rite grec se sont convertis, sous l'effet de la pression, à la religion orthodoxe, augmentant ainsi le nombre des adeptes de cette confession. Ce phénomène est étroitement lié au fait que la religion catholique de rite grec s'est vue interdite, tandis que la religion orthodoxe a été érigée en une sorte de religion d'État, bien que cela n'ait jamais été officiellement reconnu. Les papes orthodoxes sont souvent devenus serviteurs du régime.

Le fardeau de cet héritage pèse encore sur la situation actuelle. Les Églises historiques hongroises se sont alliées pour réclamer à l'unanimité la restitution de leurs biens, de même que les catholiques de rite grec revendiquent les bâtiments qui leur appartenaient auparavant. Or, si cette restitution n'a toujours pas eu lieu, c'est pour plusieurs raisons: en rendant leurs biens aux Églises historiques hongroises, le centre-ville deviendrait hongrois aussi bien en termes de paysage urbain que de droit de propriété, fait qui pourrait d'ailleurs se produire dans le cas également d'autres grandes villes de Transylvanie. De même qu'il est impossible de restituer les biens de l'Église catholique de rite grec, la majeure partie ayant été concédée à l'Église orthodoxe au moment de la confiscation.

Il semble donc que depuis sa proclamation, la liberté de culte ne soit pas toujours parvenue à sortir du cadre idéologique et à s'imposer dans la pratique. Certes, les églises ont souvent changé de propriétaires, et des religions ont disparu en même temps que d'autres sont apparues, mais les églises dominent toujours le panorama du centre-ville. Si elles ne peuvent plus structurer la vie des habitants de la ville comme elles peuvent encore le faire là où paysages, hommes et œuvres ne cessent de faire partie d'une même unité organique, elles constituent toujours les centres ou les nœuds du plan de la ville et déterminent les espaces centraux des cartes "mentales". Les églises subsistent, seules leurs fonctions ont changé.

Confessions et édifices culturels

Comme nous l'avons déjà mentionné dans l'introduction, sont présentes à Cluj toutes les grandes confessions du christianisme occidental, tout comme les religions orthodoxe et israélite. La ville accueille donc en son sein des catholiques, des calvinistes, des luthériens, des uniates, des catholiques de rite grec, des orthodoxes et des israélites. Traditionnellement présentes à Cluj, ces confessions sont celles qui ont façonné sa physionomie actuelle par l'intermédiaire de leurs principaux édifices culturels autour desquels des espaces religieux se sont formés.

En dehors des Églises historiques, les différentes Églises néoprotestantes sont également apparues, telles que les baptistes, les pentecôtistes, les témoins de Jéhovah, etc. Parce qu'elles ne disposent que d'oratoires, ces religions n'ont quasiment aucune influence sur l'aspect de la ville et la formation d'espaces confessionnels. Aucun discours qui affecterait de temps en temps la vie des Églises historiques n'est lié à ces nouvelles Églises; elles ne prennent part ni aux polémiques partageant les différentes confessions d'origine locale, voire historique, ni aux négociations entre celles-ci et l'État. Importé par les étudiants arabes, l'islam a également fait son apparition, mais n'a que peu d'impact sur la ville, les habitants autochtones ne se convertissant pas à cette religion.

Il est à constater que la proportion des adeptes des églises néoprotestantes et des sectes ne cesse d'augmenter. Ce phénomène est dû au fait que les Églises historiques traversent une certaine période de crise, ou qu'elles s'avèrent incapables de gérer correctement, au niveau de la communauté, les crises provoquées par les changements sociaux. Ceci étant, elles restent toujours les plus importantes et continuent à modeler l'aspect de la ville par leur présence, et les débats qui surgissent autour d'elles remontent dans bien des cas jusqu'à l'époque de la Réforme. Cluj a apporté une contribution majeure à la diffusion de la Réforme: elle était la ville où ont œuvré de célèbres prédicateurs, où Ferenc Dávid a fondé la religion uniate et Gáspár Heltai son imprimerie, mais elle représentait également l'une des principales cibles de la Contre-Réforme.

Bien évidemment, on ne peut pas négliger le fait que les polémiques de nature religieuse ont très souvent, et notamment aujourd'hui, une connotation ethnique. Il s'agit ici de l'évidence selon laquelle les Roumains sont orthodoxes ou catholiques de rite grec, tandis que les Hongrois sont les adeptes des confessions du christianisme occidental, mais il convient également de souligner les oppositions déjà mentionnées entre catholiques de rite grec et orthodoxes. En revanche, dans le cas des mouvements néochrétiens, l'appartenance ethnique ne constitue pas un critère principal.

Les frontières confessionnelles recouvrant souvent les frontières ethniques, les espaces ethniques se présentent pour la plupart en tant qu'espaces religieux et vice versa. Il est possible de retracer la formation des espaces confessionnels parallèlement au développement de la ville et à l'apparition des édifices culturels.

La première église à Cluj a été construite aux XI^e-XII^e siècles dans le centre historique (*Óvár*), sur la partie orientale de la place Caroline, là où se profile l'actuelle église catholique. En face d'elle se situait le Petit Marché, ayant reçu ce nom au moment de l'expansion de la ville au-delà d'*Óvár*; le Grand Marché s'étendait à côté de l'église Saint-Michel, dont la construction était désormais achevée, et de l'église Saint-Jacques. C'est également ici qu'a été édifiée, après l'invasion des Mongols, l'église de style roman tardif qui, à l'origine, servait d'église paroissiale, pour être ensuite concédée aux dominicains s'installant dans la ville. Longtemps possédée par cet ordre monastique, elle a finalement été transformée en église franciscaine. Lorsque l'église et le monastère se sont avérés trop étroits, les dominicains les ont reconstruits en style gothique.¹⁷

L'expulsion des moines au moment de la Réforme, en 1556, marque le début d'une période caractérisée par le prosélytisme, les polémiques religieuses et les appropriations d'églises. En 1558, une école ouvrait ses portes dans le monastère et, dès 1568, dispensait l'enseignement dans un esprit uniate. Cette activité a été poursuivie jusqu'au retour des Habsbourg en 1693, lorsque l'édifice a été repris par les jésuites qui, à leur tour, l'ont concédé dans un état délabré aux franciscains en 1725, au moment de leur déplacement dans la rue de l'Université. C'est à cette époque que la reconstruction de l'église a été entamée, ayant abouti à la formation de l'église baroque telle qu'elle est aujourd'hui. En 1949, les ordres monastiques sont supprimés, l'église restant la propriété catholique, mais le monastère est transformé en conservatoire de musique et fonctionne toujours en tant que tel. L'espace n'est donc resté que partiellement un espace confessionnel, mais d'une forte présence catholique témoigne le fait que cette église soit encore connue à Cluj comme l'église des frères. Ornée de

vitraux typiques de style gothique tardif ou début Renaissance, la façade ouest de l'église et du monastère domine la partie est de la place Caroline.

L'église suivante par ordre chronologique est l'église Saint-Jacques, qui était située jusqu'au xviii^e siècle sur la place du Grand Marché et utilisée par les marchands après la construction de l'église Saint-Michel. À l'époque de la prédominance des pratiquants des religions réformées, l'importance de cette église résidait dans le fait que l'alternance des Saxons et des Hongrois ne prévalant pas dans le seul domaine de la gestion de la ville, mais aussi dans l'utilisation de l'église principale Saint-Michel, la nation exclue de celle-ci se servait de l'église Saint-Jacques. Or, elle ne figure plus sur la carte de la ville datant du xvii^e siècle, puisque, après avoir brûlé dans un incendie au début de ce même siècle, elle n'a jamais été reconstruite. Cet exemple illustre bien l'intersection des rayons d'influence des églises, mais pendant que les deux nations utilisaient l'église principale selon un système d'alternance, l'utilité de la petite église n'a pas été remise en cause, les deux co-existant encore à cette époque.¹⁸

Si l'on tient à une présentation par ordre chronologique, il convient de passer du centre-ville à Kolozsmonostor, ce quartier qui n'a été rattaché à Cluj qu'en 1884 et qui abrite l'abbaye bénédictine fondée sous le règne de Saint-Ladislas et dotée à l'époque d'une fonction de *locus credibilis*. L'abbaye a cessé de fonctionner pendant la Réforme, puis elle est devenue la propriété des jésuites et l'est restée jusqu'à la suppression de cet ordre en 1773. Elle a été foudroyée, mais a également été la scène des invasions successives des Mongols ou des batailles entre les *kouroutz* (les Hongrois luttant pour l'indépendance) et les *labants* (les Autrichiens de l'Empire des Habsbourg), qui l'ont sérieusement ravagée, les pierres de l'édifice délabré ayant finalement servi à la construction du lycée catholique. En 1896, les catholiques l'ont reconstruite et l'ont louée aux catholiques de rite grec en 1923. Dès 1948, l'année de la prohibition de l'Église catholique de rite grec, elle a été reprise par les orthodoxes, qui l'ont restituée à l'Église catholique en 1994, après avoir consacré la nouvelle église orthodoxe à Monostor. Restaurée par des experts, elle est aujourd'hui connue au sein de la population de Cluj sous le nom de Kálvária (*Calvaire*). Elle fournit un bel exemple à la superposition des espaces ethnique et confessionnel, dans la mesure où une fête de la minorité hongroise qui est à la fois une célébration catholique, la Fête du Millénaire, y est organisée. Aussi, ce phénomène témoigne-t-il des aspirations de l'élite à créer des traditions, dans la mesure où cela a été le seul moyen pour rendre effectivement cet espace à la communauté hongroise de la ville.

L'église suivante selon l'ordre chronologique est l'église Saint-Michel, qui constitue le centre de la ville ainsi qu'un espace hongrois avec la statue du roi Mathias Corvin. Tout en étant aujourd'hui la propriété de l'Église catholique, son attribut principal n'est pas le caractère catholique, mais elle forme plutôt un espace hongrois. Là encore, nous sommes témoins des frontières floues entre l'ethnique et le religieux. Seuls peu de Roumains se rendent compte de la division confessionnelle des Hongrois, et souvent, ils ne connaissent pas l'appartenance à telle ou telle confession d'un édifice culturel marqué par une croix. En voici un exemple: nombre de Roumains font le signe de la croix en passant même devant une église catholique, et l'on peut également observer ce phénomène dans l'autobus passant devant l'église

Saint-Michel. Aux yeux de la communauté hongroise, cette église constitue aujourd'hui l'un des plus importants édifices à Cluj, ayant une valeur symbolique pour cette ethnie, et non seulement pour les catholiques, mais aussi pour les adeptes d'autres confessions. Elle est située sur la place principale de la ville, qui abrite également les sièges des plus grandes institutions urbaines.

Sa construction a été entamée lorsque la ville a connu une expansion au-delà du centre historique, *Óvár*, et qu'elle s'est vue accorder le statut de ville franche royale et les privilèges allant de pair. En 1316, seule une petite église a encore été construite, mais qui s'est ensuite progressivement agrandie, ce dont témoignent les indulgences promettant la rémission des péchés à tous ceux qui auraient fait une donation pour la nouvelle église. Néanmoins, la construction n'a finalement été achevée qu'après plus d'un siècle, sous le règne du roi Sigismond, à l'exception de la tour et de la façade qui n'ont été terminées que bien plus tard. Elle a été plusieurs fois ravagée par des incendies, dont le plus dévastateur a été celui de 1697. Les dégâts n'ont été réparés qu'en 1742-44, et l'église s'est vue dotée d'une tour baroque. Or, cette tour non plus n'a pas tenu longtemps, car elle a dû être effondrée après avoir été touchée par un éclat de foudre et un tremblement de terre en 1763. Ce n'est qu'en 1837, suite à une longue collecte de dons, que sa reconstruction a été entamée, dont le résultat est l'actuelle tour néogothique achevée en 1859. À cela s'ajoute encore le réaménagement à la fin du XIX^e siècle de la place de l'église, visant à démolir les immeubles environnants et à dégager ainsi une esplanade. C'est également à ce moment qu'a été percée, face au mur est de l'église, la rue *Szentegyház*, au début de laquelle ont été construits des hôtels particuliers, propriétés de l'Église catholique¹⁹, des immeubles que celle-ci revendique aujourd'hui et faisant l'objet de débats entre l'Église et l'État. Le centre-ville comprend d'ailleurs beaucoup de bâtiments appartenant aux différentes Églises, et notamment à celles du christianisme occidental, ce qui explique la réticence de l'État roumain à les restituer.

Par ailleurs, à l'exception de deux d'entre elles, toutes les églises situées au centre-ville de Cluj, soit dans les quartiers s'étendant à l'intérieur des remparts, constituent la propriété hongroise. L'une des exceptions est l'église catholique de rite grec de la rue *Kismester* (aujourd'hui *Ioan Bob*), dont le permis de construction a été accordé par le gouverneur *György Bánffy* suite à la demande de l'évêque catholique de rite grec *Ioan Bob*. Elle a été achevée en 1805; le nom de l'édificateur y figure aujourd'hui sur une plaque. La rue, elle aussi, porte le nom de l'évêque, tout comme l'école primaire de langue roumaine en face de l'église. Située dans une ruelle très étroite, cette petite église de style baroque a été utilisée par les orthodoxes de 1948 jusqu'aux années 1990.

L'autre exception est l'église de la rue *Deák Ferenc*, construite à l'origine pour l'ordre des frères mineurs, avec un cloître à côté. Suite à l'instauration du pouvoir roumain, elle a été concédée aux catholiques de rite grec qui ont pu l'utiliser en tant que cathédrale, conformément à un décret du Pape émis en 1926. Avec la prohibition de la religion catholique de rite grec, les orthodoxes s'en sont accaparés. Dans les années 1990, lorsque la question de la restitution est devenue d'actualité, les adeptes des deux confessions se sont affrontés dans des débats ardents qui ne manquaient pas de connotation politique, d'autant plus que la restitution des églises catholiques de rite grec a posé bien des problèmes dans plusieurs communes de

Transylvanie. Ces difficultés dérivait du ralliement d'un grand nombre de Roumains catholiques de rite grec à la religion orthodoxe sous l'effet des persécutions et des conversions forcées, l'argument des orthodoxes s'appuyant notamment sur le fait qu'il n'y avait plus personne à qui restituer les églises catholiques de rite grec. Le 20 février 1998, le Tribunal de Bucarest rendait l'église aux catholiques de rite grec, qui l'ont effectivement reprise le 13 mars suivant.²⁰ Le 20 mars, 1 500 popes protestaient dans une procession contre la restitution de l'église aux catholiques de rite grec. Les querelles ont été si violentes que les policiers ont dû surveiller la manifestation de crainte que les adeptes des deux confessions ne s'affrontent. Aujourd'hui, l'église est utilisée par les catholiques de rite grec, mais après le changement de régime, en attendant la restitution de leur église, ils ont dû tenir les messes en plein air, devant la statue du roi Mathias de la place principale.

À l'heure actuelle, une église catholique de rite grec est en construction en dehors du centre-ville, non loin de la cathédrale orthodoxe, sur la place située derrière le Théâtre National et le bâtiment de l'Inspection départementale de l'Éducation nationale. Par ailleurs, cette place se structure dans la configuration suivante: au nord, elle est délimitée par le bâtiment de l'Institut de Théologie protestante en face duquel s'élève le monument du Soldat héroïque, plus au sud se trouve la cathédrale orthodoxe, suivie de la statue d'Avram Iancu, elle-même opposée au Théâtre Roumain, derrière lequel se profilent le bâtiment de l'Inspection départementale et l'église catholique de rite grec.

En revenant au centre-ville, l'église qui suit selon l'ordre chronologique est l'église calviniste de la rue Farkas. L'atmosphère de la rue, les nombreux bâtiments à caractère hongrois et la statue de Saint-Georges font de ce quartier un des espaces les plus hongrois de Cluj, où les aspects ethniques l'emportent sur les religieux. En effet, l'appartenance confessionnelle est, là aussi, reléguée au second rang: seuls les Hongrois voient éventuellement cet espace comme un espace confessionnel. Construite bien avant la Réforme, cette église n'a pas toujours été utilisée par les calvinistes. Ils ne l'ont obtenue qu'en 1622, dans un état quelque peu délabré, à titre de donation de Gábor Bethlen (à cette époque, l'église Saint-Michel revenait aux uniates), mais depuis, ils continuent à s'en servir. La partie est de la rue Farkas est donc calviniste, abritant également la paroisse du centre-ville, non loin de laquelle se trouve, à l'intersection de la rue Király, le Lycée Apáczai Csere János, successeur du *collegium* réformé.

En revanche, l'entrée de la rue, du côté ouest, est catholique; c'est ici que se situe l'église baroque des piaristes, encore que sa façade surplombe la rue de l'Université. Cette église a été construite par les jésuites de 1718 à 1724, mais une fois cet ordre supprimé, Marie-Thérèse a invité les piaristes à y dispenser l'enseignement. Juxtaposée à l'église, une école a également été bâtie par les jésuites, cédée d'abord au *Gubernium* s'installant à Cluj, qui l'a cédée à son tour à l'université. L'actuel bâtiment de l'université a été construit lorsque la taille de l'ancien s'est avérée insuffisante. Les piaristes ont aménagé leur couvent sur le côté opposé de la rue Farkas. Avec la suppression de cet ordre en 1948, le bâtiment est devenu la propriété de l'université, et vu qu'il abrite la rédaction du journal multilingue *Echinox* depuis sa fondation, les étudiants le connaissent aujourd'hui sous le nom d'*Echinox*. La plus grande et plus belle salle baroque de la ville, le réfectoire, ainsi que la cour ont

été loués par une boîte de nuit dans les années 1990. L'église des piaristes est connue aujourd'hui comme une église universitaire, puisqu'elle constitue le centre de la vie religieuse des étudiants catholiques. À l'entrée de la rue Farkas, en face du bâtiment principal de l'université, se trouve le lycée de Théorie Báthory István, l'école catholique de la ville.

Après avoir été exclus de l'église de la place principale, les uniates se sont rassemblés pendant des décennies dans des oratoires provisoires. En 1791 ils ont finalement eu la possibilité d'entamer la construction de leur église, qui a été achevée en 1796, comme en témoigne l'inscription au-dessus de l'entrée: "In honorem solius Dei MDCCXCVI". Ici, plusieurs lotissements sont ou ont été la propriété des uniates. L'ancien collège uniате se situait à l'ouest de l'église, alors que le nouveau, portant aujourd'hui le nom de Sámuel Brassai et fonctionnant en tant que siège de l'évêché, a été construit à l'est de l'édifice.

L'Institut de Théologie protestante se situe également dans cette rue, mais en dehors des anciens remparts, tandis qu'à l'extrémité se profile, dans son style néoclassique, l'église calviniste à deux tours.

En passant par l'église à deux tours, le chemin mène à l'église portant le nom du village de Szentpéter (Saint Pierre), ayant été auparavant son église paroissiale. Dévastée à plusieurs reprises, elle est devenue propriété des uniates pendant la Réforme. En 1712, les catholiques l'ont récupérée et l'ont cédée à l'ordre des frères mineurs retournant dans la ville. Après leur installation dans le centre-ville, ces derniers n'y ont laissé que quelques moines pour desservir le culte. À la somptuosité de l'église s'ajoute le portail votif qui, à l'origine, a été placé devant l'église Saint-Michel par le curé d'alors, suite à une épidémie de peste ayant ravagé la ville pendant plusieurs années; il a été déplacé devant cette église en 1899, au moment de l'aménagement de la place principale. Commémorant la fin de cette même épidémie, une colonne votive baroque s'érige derrière l'édifice, ayant été à l'origine posée dans un petit square baroque à l'intersection de la rue Farkas et de celle de l'Université. La statue de la Vierge a été saccagée dans les années 1980, et l'église se perd dans la foule des H.L.M fabriquées à l'époque communiste – là, on arrive au quartier Mărăști.

La cathédrale orthodoxe a été construite de 1923 à 1933 non loin d'ici, sur la place Avram Iancu, située en dehors des anciennes murailles et abritant également le Séminaire de Théologie orthodoxe. Là non plus, les frontières ethniques ne se distinguent pas clairement des frontières confessionnelles, puisque la population de Cluj n'aborde pas la question de la domination des espaces du côté des confessions, mais de celui des symboles ethniques. Une église orthodoxe plus ancienne se trouve dans la rue Görögtemplom; elle a été construite en 1795, en face des remparts méridionaux, grâce aux donations des marchands grecs habitant dans la ville.

Tout comme l'église calviniste à deux tours, la cathédrale et l'église orthodoxes de la rue Görögtemplom, l'église calviniste "au coq" de la rue Monostor se situe non pas dans le centre-ville proprement dit, mais dans sa zone d'attraction. Ayant reçu son nom d'après le coq ornant son clocher, elle a été construite en 1913 sur initiative de la communauté calviniste de Monostor et selon les plans de l'architecte Károly Kós. Certains éléments de l'architecture typique de la région de Kalotaszeg y sont appliqués, et son soffite est orné de motifs hongrois.

Autrefois fort présente dans la ville, la communauté juive ne compte aujourd'hui plus que, selon les estimations, 300-400 membres environ, leur présence dans la ville étant marquée par les synagogues. La plus ancienne d'entre elles est celle de la rue Zsidótemplom, construite en 1850 dans un style classique à la place de l'ancien bain rituel. Protecteurs des Juifs de Transylvanie, l'évêque catholique a également participé à la cérémonie de consécration. Dans les années 1880, lors de la sécession de la communauté néologue, elle est devenue le centre des Juifs orthodoxes (aujourd'hui, la communauté juive loue l'édifice, qui abrite les studios locaux d'une chaîne de télévision commerciale nationale, une imprimerie et la rédaction d'une revue artistique). Toujours en fonction, la synagogue néologue de l'avenue François-Joseph date de 1886.²¹ À côté de la communauté néologue, constituée en particulier des membres de l'*intelligentsia* et de la grande bourgeoisie, une autre communauté regroupant les industriels (*Poalé Cedek*) s'est formée après la Première Guerre mondiale, et a construit sa propre synagogue en 1921 dans la rue Malom, sur les rives du Someş. Sous le régime communiste, la synagogue servait de dépôt pour les pancartes utilisées pendant les défilés et pour l'Opéra hongrois, et a été fortement endommagée. Depuis 1997, la communauté juive la loue à une fondation d'art contemporain. Le quatrième édifice culturel israélite se trouve dans la rue Mikes. Cette synagogue en ruine a été rénovée dans les années 1990 par une entreprise spécialisée dans le commerce des meubles.

Vu le nombre de confessions disposant d'une église au centre-ville, il est clair que dans bien des cas les espaces confessionnels s'y recourent. Pour cette raison, mais aussi pour les raisons historiques énumérées ci-haut, on peut constater que le caractère confessionnel des espaces du centre-ville n'est pas statique, mais affiche une tendance dynamique. Ce caractère s'enrichit généralement d'une connotation ethnique, et ceci surtout dans le cas des confessions hongroises, car pour les Hongrois, la religion a longtemps constitué le seul domaine où ils pouvaient exprimer leur identité face au pouvoir politique dictatorial. Cependant, ce caractère dynamique permet également aux différentes confessions de s'immiscer dans l'espace des autres: les catholiques de rite grec ont longtemps utilisé la place principale.

Une des caractéristiques des grands ensembles construits dans les décennies du communisme est qu'ils ont entièrement supprimé les frontières ethniques et prohibé les frontières confessionnelles – aucune église ne provient de cette époque. En résultat du "vide" apparu dans les années 1990, une série d'églises ont été construites dans les quartiers des grands ensembles, encore qu'elles ne soient pas en mesure de créer des espaces autour d'elles, car opprimées par les immeubles en bloc: les églises ne parviennent pas à les surplomber et à fonctionner en tant qu'organisatrices de centres. À défaut d'espace physique, elles sont incapables d'accueillir les "institutions" qui accompagnent d'habitude les églises dans les villes. D'où le fait qu'elles ne s'acquittent que rarement de fonctions auxiliaires, certes, mais non moins importantes, qui feraient d'elles des points de rencontre ou des centres de la vie économique ou culturelle.

Le nombre d'églises orthodoxes s'est considérablement multiplié. Tout comme la cathédrale orthodoxe, elles sont de style néobyzantin, et font souvent déjà office de lieux culturels bien avant même que leur construction soit achevée, les prêtres disant éventuellement la messe dans des églises à moitié finies.

Les églises hongroises récemment construites suivent une architecture plus audacieuse, rompant avec les formes traditionnelles. Ce sont surtout des églises calvinistes, la population hongroise qui s'est installée à Cluj étant originaire de régions protestantes.

BIBLIOGRAPHIE

- Binder Pál, *Közös múltunk [Notre passé commun]*, Kriterion, Bucarest, 1982.
- Csetri Elek, "Kolozsvár népessége a középkortól a jelenkorig [La population de Cluj du moyen âge jusqu'à nos jours]", in: Dáné Tibor Kálmán-Egyed Ákos-Sipos Gábor-Wolf Rudolf (éds), *Erdélyi Múzeum-Egyesület, Erdélyi Magyar Közművelődési Egyesület*, Cluj, 2001, pp. 7-28.
- Deja Aristide-Schwarz Lucian, *Sinagoga din România*, Editura Hasefer, d.i., 136.
- Gaál György, *Kolozsvár. Milleniumi kalauz [Cluj. Guide du Millénaire]*, Polis Könyvkiadó, Cluj, 2001.
- Kelemen Lajos, "A kincses város [La ville aux trésors]", in: *Művészettörténeti Tanulmányok*, Kriterion, Bucarest, 1982, pp. 45-165.
- Onin Bogdan, "Disensiuni între Biserica Ortodoxă și Biserica Greco-Catolică în România anilor '90.", in: *Caietele Tranziției*, n° 1, 1997, pp. 40-45.
- Rüsz Fogarasi Enikő, "Központi helyek az erdélyi középkori vármegyékben [Lieux centraux dans les comitats de la Transylvanie médiévale]", in: Bárdi Nándor (éd.), *Erdélyi várostörténeti tanulmányok*, Pro-Print, Csíkszereda, 2001, pp. 20-43.
- Sonkoly Gábor, " '...édes Hazánknak ezen első Magyar fővárosa.' Az átmenet problémái: Kolozsvár 1790-1848 között ['...cette première capitale hongroise de notre chère patrie.' Les problèmes de la transition de 1790 à 1848]", in: Bárdi Nándor (éd.): *Erdélyi várostörténeti tanulmányok*, Pro-Print, Csíkszereda, 2001, pp. 119-146.

NOTES

¹ Sonkoly, 2001, p. 127.

² *Lorsqu'il s'agissait de défendre leur autonomie, les membres du Conseil se déclaraient Hongrois, alors que s'il était question de modifier les ordonnances de l'empereur, ce qui supposait la présence d'Allemands dans la ville, ils "devenaient" bien évidemment Saxons.* Cf. Sonkoly, 2001, p. 130.

³ Cf. Rüsz Fogarasi, 2001, pp. 21-43.

⁴ *Au cours de son histoire, Cluj a adopté les idéologies de la Réforme; en outre, Kalotaszeg et le plateau de Transylvanie appartiennent à sa zone d'attraction. La plupart des immigrants hongrois de Cluj proviennent de ces deux régions calvinistes, d'où la prédominance de cette religion au sein de la population hongroise de la ville. Il n'est pas à négliger non plus le fait que Cluj a été le centre de la Réforme en Transylvanie, et c'est ici que l'Institut de Théologie protestante poursuit toujours ses activités.*

⁵ *Il convient de noter qu'à l'époque, cette église servait également aux fins religieuses des marchands qui, par la suite, ont même obtenu leur propre église ici (voir la suite).*

⁶ *Serait-il symbolique le fait que les premiers objets que l'on voit en arrivant dans la ville en venant d'Erdőfelek sont les clochers et les croix de deux églises: l'église orthodoxe roumaine et l'église catholique hongroise?*

⁷ *Barometrul*, 2001, pp. 9-10.

⁸ Thèses citées par Rüzš Fogarasi, 2001, p. 30.

⁹ Kelemen, 1982, pp. 105-107.

¹⁰ Ibid.

¹¹ Binder, 1982, pp. 202-205.

¹² Ibid.

¹³ Kelemen, op. cit., pp. 45-47.

¹⁴ Binder, 1982, pp. 208-211.

¹⁵ Binder, 1982, pp. 211-222.

¹⁶ Csetri, 2001, pp. 7-11.

¹⁷ Kelemen, 1982, pp. 105-165.

¹⁸ Ibid.

¹⁹ Kelemen, op. cit.

²⁰ Onin, 1997, pp. 41-45.

²¹ Deja – Schwarz, d.i., p. 136.

BAZIL MIHÁLY TELENKÓ

La structure spatiale du cimetière de Házsongárd

*La configuration ethnique de Cluj au XX^e siècle selon
la perspective de la "cité des morts"*

Memento mori

La naissance, le moment de la conception implique l'idée de fragilité humaine. La fin, la mort est inhérente au commencement. Notre condition humaine est vouée à la dualité de la vie et de la mort, et nous imprégnons notre monde réel de tous les éléments de cette vision dualiste. La mort nous rappelle aussi bien la possibilité de la perfection et de l'accomplissement des êtres humains à travers le dépassement relatif des limites imposées par le déterminisme biologique, que la probabilité du déclin absolu. À chaque époque, l'Homme doit affronter l'idée de la mort, envers laquelle il doit adopter une attitude ou une autre. Ces attitudes se structurent en un ensemble plus vaste, notamment à travers les actions conscientes et inconscientes de l'individu, porteur de la culture. Ce système de rapports suscite des mécanismes foncièrement complexes sous l'effet de la nature humaine universelle du sujet et de ses fonctions sociales. D'où la nécessité de prendre en considération l'environnement naturel et l'espace vital.

La conception dualiste de la nature humaine, selon laquelle l'homme est fait d'un corps périssable et d'une âme immortelle, a ouvert et continue d'ouvrir de nouvelles perspectives dans l'étude ethnographique du culte des défunts. Le monde des cimetières, les rites de mémoire et de piété constituent les principaux niveaux de réflexion de l'approche ethnographique des recherches scientifiques. Ainsi, l'ethnographie étudie le rapport à la mort à travers les systèmes de croyances y étant relatives et en tant que dimension constitutive de l'espace vital, un élément objectif et territorialisé de la structure spatiale. Ces deux facteurs ne sauraient être dissociés, dans la mesure où le moteur des actions est notamment la croyance. Les cadres de la présente étude ne permettent pas de traiter en détail la question de savoir si la croyance opère en fonction des principes posés par un personnage dominant de la communauté, et si oui jusqu'à quelle limite, ni celle de savoir quelle place occupe-t-elle dans l'ensemble des normes d'une communauté donnée. Toutefois, il nous semble important de soulever ces questions, puisque sans elles, seules des images instantanées apparaîtront et non pas le processus sous-jacent au culte des morts.

Lorsque l'on parle de processus, il faut prendre en considération que vie et mort ne sont nullement dissociables. Aussi, dans la vie des communautés fondées sur les traditions, ces deux formes d'existence ne se sont-elles pas écartées, et la conception moniste du monde a rendu l'expérience de la mort naturelle. Comme Ernő Kunt l'affirme¹, la notion de mort est quasiment un tabou dans les sociétés modernes. Elle n'entre ni dans l'espace public, ni dans les conversations quotidiennes en famille ou entre amis.² "L'individu affronte seul l'idée de la fragilité humaine, de la mort."³

Sur le plan du rapport à la mort et, étroitement lié à celui-ci de la culture funèbre, la pertinence de deux notions essentielles devra être mise en évidence. D'où la distinction, dans la présente étude, entre "mort personnelle" et "mort dans la mémoire", tout en prenant en considération que l'Homme a tendance à oublier sa propre finitude: sa distanciation consciente par rapport à la mort se voit ainsi transposée au niveau de l'inconscient et devient instinctive⁴, l'idée de la mort apparaissant plutôt de façon indirecte.

On entend par "mort personnelle" l'expérience de la mort par l'Homme, que ce soit à travers la perte d'un être cher ou la prise de conscience, à un moment donné de sa vie, de sa propre fragilité. À cette expérience personnelle est étroitement lié le fait de repenser et d'exprimer la crainte et l'angoisse de la "mort dans la mémoire", soit la mort absolue, lorsque même le souvenir du défunt s'est déjà effacé du monde des vivants.

L'Homme protège donc instinctivement sa vie. En empruntant une expression bien fréquente dans la pensée scientifique de nos jours, on pourrait dire que l'individu défend les valeurs résultant de l'identité.⁵

L'existence au-delà de la vie de l'individu, la subsistance se réalise à plusieurs niveaux. Il va de soi qu'une analyse détaillée de cette question serait mise en évidence à travers le rapport de l'individu à la communauté, ce qui impose la nécessité de distinguer le rôle des intérêts communautaires de celui des intérêts individuels. Bien que la présente étude ait pour objectif d'examiner l'utilisation d'un cimetière par une commune, voire une communauté, le rôle et la position de l'individu subjectif sont mis en avant de plusieurs aspects. Il est possible d'observer, d'une part, chez l'individu une aspiration à l'existence au-delà de sa présence sur terre et, d'autre part, sur le lieu de mémoire du passé et à travers le culte, une subsistance et une transmission des valeurs qui ne sont nullement indépendantes des objectifs communautaires.

En grandissant, tout être humain se dessine progressivement une image consciente de la mort. Cette construction s'effectue soit directement, lorsqu'un membre de sa famille ou de son milieu décède, soit indirectement, lorsque l'enfant est progressivement confronté à l'interprétation communautaire de la notion de mort. L'un des exemples illustres de ce dernier cas est l'apprentissage du soin des tombes, des commémorations de la Toussaint ou d'autres dimensions pertinentes de l'ensemble des traditions de la communauté. Bien évidemment, la présence de la mort peut également se manifester par d'autres éléments, moins spectaculaires, et ne pas s'incarner seulement dans la (re)mémoration de la personne aimée. Ainsi, il arrive que la notion de la mort soit transmise à travers la formulation narrative des valeurs de la communauté – que ce soit la famille, la communauté villageoise ou le

groupe ethnique – ou, éventuellement, une parabole.⁶ En dehors de sa fonction de socialisation, cette transmission vise à garder en mémoire la vision de la dualité universelle.

Il me semble indispensable d'aborder la notion de vision de la mort pour étudier un cimetière, ainsi que les valeurs réelles et symboliques y étant relatives.

Ma recherche se fonde sur des données recueillies au moyen de méthodes ethnographiques, qui contiennent des informations sur le passé du cimetière de Házsongárd, ou bien qui reflètent l'état actuel de l'utilisation de cet espace sacré. À cet effet, je me suis servi non seulement de données historiques, mais également d'entretiens effectués avec des personnes ayant un rapport, d'une façon ou d'une autre, avec le cimetière. Je me suis fixé pour objectif de présenter, sur la base d'ouvrages publiés en la matière aussi bien que de mes collectes ou mes expériences empiriques, un panorama général de ce cimetière qui est devenu, dans les dernières décennies, l'un des éléments symboliques de la structure spatiale du conflit interethnique et idéologique entre Roumains et Hongrois de la ville de Cluj. Par conséquent, je ne fournirai ici ni une liste des défunts reposant dans le cimetière de Házsongárd, ni une présentation de leur vie, tout comme je n'analyserai pas en détail les épitaphes et les motifs figurant sur les stèles. En effet, ces questions sont traitées dans nombre d'ouvrages publiés sur le passé du cimetière.⁷

Dans l'un de ses ouvrages, György Gaál, spécialiste éminent du cimetière de Házsongárd, affirme que personne ne connaissait mieux Házsongárd que Lajos Kelemen, célèbre historien transylvain du XIX^e siècle, qui arpentaient ses allées et ses sentiers du tournant de siècle jusqu'aux années 1960. Il esquissait des croquis sur les changements survenus et guidait les curieux, sans avoir pour autant rassemblé, à notre grand regret, ses connaissances relatives à la cité des morts dans un ouvrage de synthèse.⁸ Le plan cadastral du cimetière de Házsongárd avait déjà été élaboré par l'employé du cadastre d'origine polonaise, Kázmér Knapienszky. En 1888, László Kóváry, chef du comité chargé du cimetière du conseil municipal, lui a rendu son travail en lui demandant de le compléter par un nécrologe mis à jour depuis 1886. Néanmoins, ses notes ont disparu après sa mort en 1896 et sa tombe a été supprimée, n'ayant donc laissé aucune trace dans ce cimetière sur lequel portait l'intégralité de son œuvre.⁹

Le tournant du siècle a vu la publication de quelques études concernant les épitaphes du cimetière. Celle de Farkas Deák a été publiée dans *Archeológiai Értesítő* (Bulletin Archéologique) de 1879, mais il est également à mentionner l'étude de Gergely Benczédi sur la sépulture uniate, parue dans les volumes de 1886 et 1887 de *Keresztény Magvető* (Semis Chrétien).

Deux étudiants de Lajos Kelemen, Hiller Kohn et Gyula Zsakó, ont été les premiers à dresser, sur demande de leur professeur, un inventaire scientifique des stèles de Házsongárd.¹⁰ Dédié au savant émérite, l'ouvrage de János Herepei n'a été publié qu'en 1988, pourtant achevé dès 1950: il s'agit de la monographie d'histoire culturelle la plus exhaustive de toutes les publications scientifiques portant sur le cimetière de Házsongárd.¹¹ La valeur de cet ouvrage précieux réside, entre autres, dans l'exploration et la description de plusieurs stèles provenant des XVI^e-XVII^e siècles, qui ont désormais disparu du fait de négligences ou de profanations, tout en portant également une attention sur les colonnes tronquées. Les résultats de ses

recherches ne peuvent être contournés par les chercheurs en ce domaine, pour lesquels ils servent de base, de point de départ à leurs travaux.

Entre-temps, l'étude de György Gaál a été publiée en mars 1972 dans la revue *Korunk* (Notre ère) sous le titre "Le Panthéon de Házsongárd", devenant par la suite un des piliers des initiatives prises afin de sauver le cimetière. Dans son ouvrage publié en 1997, il évoque que par l'influence de cet article, ayant eu un écho très positif, "la sauvegarde de Házsongárd est immédiatement devenue la cause de toute la communauté hongroise de Transylvanie".¹²

Dans le contexte de l'histoire des recherches concernant le cimetière de Házsongárd, il reste à souligner l'ouvrage de László K. Kovács, qui offre un aperçu sur les traditions funèbres des habitants de Cluj.¹³ Publié en 1944, ce livre présente non seulement en détail l'utilisation du cimetière, mais son approche ethnographique s'étend également sur l'analyse des croyances liées à la mort.

On peut donc constater que Házsongárd figure au centre des préoccupations de la communauté hongroise à partir du milieu des années 1970. Cela signifie, en effet, qu'il s'intègre dans la conscience collective de la population non seulement en tant que lieu de sépulture, mais aussi que panthéon des valeurs nationales de la communauté hongroise, étant de ce fait à protéger et à soigner.

Le passé de Házsongárd

Les pierres taillées témoignent de notre nature humaine, de même que nos cimetières recèlent l'héritage des temps révolus. Ils tiennent en mémoire des idées et des vies, reliant ainsi passé et présent.

L'espace entouré ne renferme pas seulement un monde de qualité différente, caché du regard de l'observateur, mais raccorde aussi l'espace des défunts avec celui des vivants. Le monde des cimetières n'est mort qu'en apparence: il constitue cette scène où les proches des défunts peuvent laisser leurs souvenirs ressurgir et rester en contact avec la personne aimée. En même temps, il offre au chercheur un regard sur le passé et le présent d'une communauté donnée.

Parfois, un cimetière n'a pas seulement une fonction de contact entre le monde des défunts et la vie quotidienne des vivants, mais revêt également un contenu symbolique plus profond. Ma problématique porte sur les variations des fonctions symboliques et réelles de l'espace désigné comme le "lieu de repos" des morts dans la culture locale au XX^e siècle.

Le plus célèbre, et sans doute plus ancien cimetière des Hongrois de Transylvanie toujours en service est le cimetière de Házsongárd, qui évoque aujourd'hui une notion bien particulière. Bien qu'utilisé à l'origine pour désigner la colline située à l'extérieur de la muraille méridionale de Cluj, le nom propre s'identifie aujourd'hui au cimetière de la ville.¹⁴ La direction municipale a été contrainte de transformer certaines parties de la colline en cimetière au cours de la grande épidémie de peste de 1585-86. Si au départ la majorité des habitants de Cluj se sont opposés à l'idée d'inhumer les morts non pas dans le carré de l'église et selon les traditionnels rites funèbres religieux, mais sur un territoire *extra-muros*, les mesures prises par la municipalité visant à interdire les enterrements à l'intérieur des enceintes de la ville ont trouvé leur effet et créé les fondements de Házsongárd tel qu'il se présente

aujourd'hui.¹⁵ C'est effectivement à ce moment que s'est vue abrogée à Cluj la loi sur la sépulture, adoptée encore sous le règne du roi Saint-Ladislas¹⁶, qui stipulait que les défunts devaient être enterrés dans les carrés des églises. C'est entre autres grâce aux lois de Saint-Ladislas que l'inhumation dans les carrés d'églises, les cimetières et les cloîtres s'est développée relativement tôt à Cluj.¹⁷

Les inhumations *intra-muros* se sont vues progressivement supplantées, parallèlement à la saturation des carrés des églises, par les enterrements dans l'étroite bande de terrain située entre les murailles intérieures et extérieures. Ce phénomène s'explique par la croissance démographique que Cluj a connue dès le XV^e siècle, et non pas parce que la population avait entièrement renoncé aux inhumations dans les cimetières. Depuis les recherches de János Herepei, on sait que les habitants de la ville continuaient à pratiquer l'enterrement dans les carrés d'églises jusqu'au XIX^e siècle.¹⁸

La question de la création du cimetière de Házsongárd a déjà été soulevée lors d'une assemblée municipale en mai 1564 et est restée à l'ordre du jour jusqu'à la décision finale de l'assemblée, le 11 mai 1585. C'est à ce moment que la décision a été prise de délimiter à des fins sépulcrales le terrain situé à l'extérieur de la petite porte de l'enceinte donnant sur la rue Torda.¹⁹ Si la décision cherchait à contrecarrer la distinction des inhumations sur la base des conditions matérielles, le nouveau cimetière figurait, des décennies durant, dans la conscience collective en tant que lieu de sépulture des pauvres. Le fait qu'à l'origine seules les victimes des épidémies étaient enterrées ici et que les plus aisés tenaient toujours aux carrés des églises a largement contribué à la diffusion de cette vision.²⁰ Herepei explique l'attachement des couches plus aisées aux anciens lieux de sépulture par le conservatisme qui les caractérise, tandis que les couches plus pauvres acceptent mieux la situation en raison de la contrainte de leurs conditions.²¹ Il est intéressant de noter que cette époque n'est pas encore marquée par une séparation ethnique dans le règlement du cimetière. En effet, l'histoire des parties du cimetière se séparant sur une base religieuse fournit davantage d'exemples aux régularités du clivage ethnique.

Au XVIII^e siècle, le cimetière était encore entouré de vergers, qui ont été par la suite rasés et dont le terrain a été annexé à celui-ci par des décrets municipaux, parallèlement à la saturation des lieux de sépulture.

Le plan élaboré sur la base des croquis de János Herepei n'indique séparément que le cimetière saxon, dit luthérien, en dépit du fait que simultanément à la division officielle du cimetière, les noms distinctifs des autres parties étaient encore d'usage jusqu'au début du XX^e siècle. À l'exception du cas des Juifs, une telle distinction ne signifie bien évidemment pas que seuls les membres de l'ethnie ou de la confession dénominant l'espace en question y auraient été enterrés. Dès le XIX^e siècle, la population utilisait le cimetière de façon désordonnée, rendant impossible la distinction claire des espaces homogènes ni au regard de l'époque, ni sur la base de groupes caractérisés par un certain statut social ou de certaines conditions matérielles.

Néanmoins, la distinction est justifiée par la prédominance dans ces espaces de tombes des membres de groupes que les dénominations révèlent. Ainsi, il est de coutume de parler du cimetière juif dans le cas de la zone située à l'est de la parcelle III/A, cette dernière ayant été longtemps qualifiée de cimetière tzigane. Les défunts inhumés aux frais de la municipalité ont obtenu leur lieu de repos éternel dans les fos-

ses communes de la parcelle III/B, qui a ainsi reçu le nom de cimetière des pauvres. Alors que le tiers supérieur, du côté sud, de la parcelle III/B était utilisé par les uniates, les deux tiers du nord de la parcelle, ainsi que la II/C constituaient le cimetière du Hóstát, ou autrement dit calviniste. La parcelle II/C était jusqu'en 1881 le lieu de sépulture gratis appartenant aux dites Sociétés aventureuses.²² Distingué sur le plan, le cimetière saxon ou luthérien est le seul à relever, même de nos jours, de la compétence de l'Église. Bien que juridiquement la communauté religieuse dispose de la partie septentrionale de celui-ci, à peine la moitié des tombes sont des tombes de luthériens. Plus haut se situe le dit Jardin, appelé aussi cimetière des magnats en raison des cryptes et tombeaux somptueux de l'aristocratie. Jusqu'aux années 1960, le verger appartenait à la propriété du compte Miklós Bánffy, chef séculier de la paroisse calviniste, qui a fait don de ce territoire à son Église. Il s'est avéré en 1961 que faute d'acte translatif légal, le Jardin est devenu la propriété de l'État. Ce fait s'est par ailleurs avéré d'autant plus défavorable pour la communauté calviniste qu'au moment des collectivisations, les parcelles en propriété des Églises n'ont pas été confisquées.²³ Néanmoins, dans les années 1960-1980, plusieurs chefs de l'Église calvinistes y ont été enterrés, puisque l'État ayant autorisé cette Église à assigner un certain nombre de concessions.²⁴ L'agrandissement vers le sud du cimetière de Házsongárd a entraîné la délimitation du nouveau cimetière orthodoxe, qui sert, même à l'heure actuelle, de lieu de sépulture notamment pour la population roumaine de la ville.

La présente étude met en relief les parcelles formées au cours des trois premiers siècles de l'existence du cimetière. Au regard de la période allant jusqu'au début du XX^e siècle, elles témoignent plutôt d'une cohabitation hungaro-saxonne, tandis que l'époque suivante a connu, et connaît toujours, l'intégration progressive de la population roumaine dans le règlement relatif au cimetière.²⁵

Conflits ethniques – luttes idéologiques

Lors de ma première visite, au milieu des années 1990, dans le cimetière de Házsongárd²⁶ – qui s'est avérée insuffisante pour explorer toutes les tombes de personnages célèbres ayant eu un grand impact sur la culture hongroise²⁷ –, plusieurs questions et doutes ont surgi. Aurons-nous, touristes de Hongrie, la permission d'entrer dans le cimetière? Si non, quelle sera la cause, voire le prétexte du refus? Nos doutes n'étaient pas sans fondement, et d'autres groupes avaient également les mêmes incertitudes.²⁸ La question se pose alors: quel est le facteur qui suscite de telles tensions au sein de groupes distincts? Quelle en est la cause? Ces doutes constituent-ils effectivement des problèmes réels?

Si j'utilise le terme "doute" au pluriel, c'est parce qu'il convient de distinguer les craintes des deux groupes ethniques à plus forte proportion de l'actuel Cluj. Il est à souligner que chacun des deux tient le cimetière de Házsongárd pour sien, ce qui, d'une part, relie entre eux les membres des ethnies, mais d'autre part, les sépare aussi. Alors que la volonté de soigner et aménager le lieu de repos de leurs morts est commune chez les deux ethnies, la conception ethnospécifique de l'aménagement du cimetière constitue un clivage majeur.

Situé en centre-ville et bien fréquenté, le cimetière de Házsongárd voit son expansion limitée par la ville qui l'encadre. Bien qu'au milieu des années 1970 un

nouveau cimetière d'une surface plus élargie ait été ouvert dans le quartier Monostor et que Házsongárd soit désormais encombré, l'ancien cimetière reste toujours en fonction.

Les deux derniers siècles ont vu la restructuration radicale de la "cité des morts", et ceci non seulement en raison des limites spatiales imposées, mais aussi des transformations ethniques de la physionomie de la ville et des tensions interethniques.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, le système administratif roumain s'est aussi instauré à Cluj. Par conséquent, des établissements scolaires de langue roumaine et d'autres institutions ont ouvert leur porte, causant ainsi le premier tournant majeur dans la composition ethnique de la ville au XX^e siècle. Cette croissance démographique est le mieux reflétée par les données issues des recensements de population effectués en 1910 et 1920. En effet, tandis qu'en 1910 la ville ne comptait encore qu'environ 60 000 habitants, ce chiffre dépassait déjà les 83 000 en 1920.²⁹ Les aspects ethniques de la croissance démographique se manifestent également dans la structure du cimetière. La communauté roumaine y prend de plus en plus d'envergure dès le milieu des années 1920, en louant la majorité des concessions temporaires situées aux plus beaux endroits de Házsongárd.

Si le taux de population de Cluj dépasse les 100 000 habitants à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, plus de la moitié se déclare appartenir à l'ethnie hongroise. L'industrialisation accélérée mise en route dans les années 1960 constitue la véritable charnière dans le développement de la configuration ethnique de la ville, entraînant la diminution de la proportion des Hongrois à moins d'un quart de la population totale de la ville, s'élevant désormais à 350 000 habitants.³⁰ Les données statistiques viennent illustrer la motivation des deux ethnies de tenir chacune le Házsongárd pour sien.

Les changements survenus dans le cimetière au cours du siècle dernier ont dû, en principe, se manifester proportionnellement à la croissance démographique. Il est donc naturel que l'aspect du cimetière ethniquement quasi-homogène au début du XX^e siècle ait subi des mutations et que les proportions des concessions à l'aube du XXI^e reflètent la prédominance de la population roumaine dans la ville.

Les problèmes résultent des droits de concession, prescrits par le règlement relatif au cimetière en vigueur dans la ville. Il va de soi que la duplicité de la crainte évoquée ci-dessus provient des lacunes de la réglementation. Certes, le règlement relatif au cimetière dispose de l'ordre sépulcral, mais l'application des dispositions comporte des contradictions. Plusieurs cas ont été relevés à Cluj témoignant d'un favoritisme à l'égard de certains groupes au détriment d'autres. Le désavantage n'est pas forcément de nature matérielle, mais il implique également l'anéantissement du contenu symbolique de certaines sépultures liquidées.

La duplicité de la crainte résulte de cette situation double. La minorité hongroise de la ville se sent souvent discriminée, ce qu'illustre par exemple le démantèlement du passé historique se reflétant à Házsongárd. S'il est effectivement possible de racheter des concessions à n'importe quel endroit du cimetière, leur répartition relève en grande mesure de la compétence des autorités administratives roumaines³¹, qui préfèrent favoriser leur propre ethnie.³² De même, les craintes de la population roumaine semblent-elles s'alimenter par l'insuffisance de la représentation apte à justifier le passé roumain. Partout, des traces et monuments hongrois indiquent l'his-

toire de Cluj, sans laisser place à la représentation de la présence historique de l'ethnie roumaine. Et jusqu'à présent, même Házsongárd n'a pas subi de transformation fondamentale allant dans un tel sens. Le changement ethnique, que l'on a pu observer ces cinquante dernières années à Cluj, se manifeste de façon moins spectaculaire dans la structure de l'ancien cimetière. En effet, la sépulture et la palette de symboles des stèles ne reflètent pas encore clairement l'image d'une ville à majorité roumaine, malgré une volonté de faire ainsi que la poursuite de l'utilisation du cimetière quasiment complet laisserait éventuellement présumer. C'est à cette ambition qu'est lié le rôle des touristes.

En effet, le cimetière de Házsongárd est le lieu de repos éternel pour nombre de Hongrois célèbres, qu'ils aient été les grands personnages de l'histoire hongroise ayant joué un rôle-clé dans la vie de Cluj ou les représentants illustres de la culture hongroise: hommes politiques, chefs religieux, savants, médecins, poètes, écrivains, artistes, etc. Dans bien des cas, les groupes de touristes arrivent à Cluj avec des préjugés fondés sur les informations, souvent explicitement négatives, que les médias transmettent.³³

Les tombeaux du cimetière ne sont pas protégés par la loi sur les monuments, seul l'ensemble du cimetière étant classé. Dès les années 1970, plusieurs initiatives ont été prises pour adopter une liste unique des tombeaux classés, qui aurait inclus les tombeaux roumains, hongrois et saxons possédant une grande valeur, mais elles ont échoué. Dans les années 1990, afin de sauvegarder les valeurs du cimetière de Házsongárd, certains tombeaux ont été marqués de l'inscription "no iv monuments history", indiquant la protection du monument, mais ceci ne concernait toutefois qu'un nombre infime de tombeaux.³⁴ C'est sans doute parallèlement à ces initiatives que la liste des tombeaux, élaborée par la Société Kelemen Lajos pour la Protection des Monuments, a été annexée au projet de loi roumaine sur les monuments n'ayant toujours pas fait l'objet d'une adoption.³⁵ Les tombeaux désignés sont protégés sur plusieurs plans. D'une part, il n'est nul besoin de racheter la concession, ce qui est d'autant plus important que le règlement relatif au cimetière complique dans une grande mesure le rachat des concessions, et d'autre part, la responsabilité de l'entretien de ces lieux de sépulture incombe à la section administrative du cimetière.³⁶ Or, la liste des tombeaux protégés est loin d'être complète. De plus, l'entretien des tombeaux classés n'est pas sans difficulté, comme en témoigne l'initiative prise par la Fondation de Házsongárd en vue de rénover le mausolée Sigismund. Situé à gauche de l'entrée du cimetière, sur la parcelle II/A, le mausolée est l'un des plus beaux tombeaux du cimetière, construit dans un style néoclassique et orné d'un blason. La Fondation a obtenu 500.000 forints des Hongrois de Hongrie pour la rénovation du tombeau délabré, mais les travaux ont été largement entravés par la bureaucratie locale.³⁷ Voilà un autre exemple pour illustrer les tentatives de destruction systématique, quoique non agressive, des objets représentant le passé historique hongrois au cimetière de Házsongárd, car exposés aux intempéries, les tombeaux se désagrègeront au fil du temps.

Apport du XX^e siècle, plusieurs tombeaux ont été retirés sur la base des propositions élaborées selon le principe – et sous le prétexte – de réutiliser les pierres sépulcrales.³⁸ Non sans contenu ethnique, le règlement relatif au cimetière adopté dans les années 1960, ayant précédé le règlement en vigueur précité, allait clairement à l'en-

contre des mémoires historiques de l'ethnie hongroise.³⁹ Il régissait le rachat des concessions selon une structure similaire aux règles sur la succession des maisons. Ceci constituait une entrave à la subsistance des tombeaux. Le règlement stipulait que les démarches relatives à la succession devaient être effectuées en présence d'un notaire, et la succession ne pouvait toucher qu'un membre de famille apparenté au plus au troisième degré et excluait tous les étrangers. Or, nombreux sont les ancêtres enterrés dans le cimetière de Cluj de personnes ayant émigré de la ville et n'y possédant plus de famille.⁴⁰ Ces règlements visent à limiter le rôle physique de l'espace sacralisé ethniquement aussi, en suivant le principe de "ce que je ne vois pas n'existe pas". La situation n'a pas changé fondamentalement, même après le tournant pris en 1989. La modification du règlement a fait deux concessions essentielles. D'une part, elle a élargi le cercle des membres de famille ayant droit à la succession jusqu'au quatrième degré, et d'autre part, elle a permis aux étrangers de racheter la concession en devises⁴¹, dont le montant a été fixé à 3 500 USD, ce prix n'étant quasiment abordable que pour les ressortissants de pays occidentaux.⁴²

Il convient de revenir sur les dispositions du Chapitre II du règlement en vigueur, qui laissent des marges de manœuvre au courant idéologique dominant. En effet, le contact avec les membres de famille concernés par une concession n'est pas réglementé, ce qui entraîne souvent la suppression des sépultures. Nombre de cas confirment que les membres de famille ne reçoivent aucun courrier sur l'échéance de concession des lieux de sépulture négligés ou oubliés par la famille; par conséquent, la section administrative du cimetière démonte les tombeaux concernés une fois la concession arrivée à échéance.⁴³ Ceci crée la possibilité de concéder de nouvelles parcelles, et la politique bien établie prévaut dans ce domaine aussi: les nouvelles concessions étant autorisées par la mairie, celles-ci sont accordées à ceux qui sont proches de cette institution.

Les entretiens que j'ai effectués ont attiré mon attention sur le cas du tombeau d'István Kedves (1782-1864) du village de Csíkszentdomokos, une histoire que György Gaál a également décrite.⁴⁴ La colonne ornée d'un blason et d'une croix aurait dû être enlevée au milieu des années 1980, car il était question d'enterrer dans cette sépulture l'un des chefs politiques de l'époque. Lorsque les ouvriers se sont mis à déplacer la colonne, un passant l'ayant vu a averti la paroisse. Suite à cet avertissement, les fidèles ont gardé la tombe pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que les fossoyeurs aient renoncé à détruire le monument.⁴⁵

Il arrive aussi parfois que le tombeau ne soit démonté qu'au moment où la concession passe au nouveau "locataire". Ceci va souvent de pair avec la réutilisation même des précieuses pierres de taille en tant que matière concassée pour la construction des nouveaux tombeaux en béton, en causant ainsi la destruction totale de la sépulture originelle.⁴⁶

"Ils écrasent les anciens tombeaux et ruinent toute l'image." L'aspect et le milieu des tombeaux du cimetière sont donc importants pour les membres de chacune des deux ethnies. D'une part, en raison de l'attitude personnelle et de la motivation suscitée par la crainte de la "mort dans la mémoire", où la valeur universelle de l'Homme est mise en relief, et d'autre part, en raison notamment de l'appropriation symbolique de l'espace que forme le cimetière de Házsongárd. Que l'on observe les motivations personnelles ou l'aspect du cimetière, il en ressort que les anciennes sépultures

se sont marginalisées. En effet, le développement technologique a souvent un grand impact sur les goûts, ce qui contribue également à l'émergence des différentes tendances. La propagation des tombeaux en béton au cimetière de Házsongárd est attribuée à la population roumaine. Largement répandue, cette forme de construction répondait mieux à leurs goûts. Étant donné les processus ethniques soulignés ci-dessus, les anciennes stèles traditionnellement taillées se sont vues supplantées au cours du XX^e siècle par des masses de tombeaux en béton, ce qui a radicalement transformé l'atmosphère de Házsongárd. Bien souvent, il semble impossible de déceler les traces historiques dans cette multitude de stèles en béton ou en marbre, produits des cinquante dernières années. Dans la majorité des cas, il s'agit de la destruction des tombeaux hongrois. Il est également arrivé qu'en retournant sur la tombe de ses ancêtres, un membre de famille émigré ait rencontré des difficultés pour retrouver la sépulture maintes fois visitée, car les tombeaux roumains environnants avaient été entre-temps rénovés et, de ce fait, élargis.⁴⁷ On peut donc parler non seulement d'une appropriation symbolique de l'espace, à travers par exemple les stèles rehaussées recelant ainsi les autres tombeaux⁴⁸, mais aussi d'une appropriation réelle.

Une application conséquente du règlement relatif au cimetière pourrait limiter les possibilités d'appropriation réelle des espaces, à condition bien sûr qu'un inventaire complet des tombeaux existants soit élaboré dans le cadre d'un aménagement global du cimetière. Dans la section administrative, les concessions sont inventoriées dans un livret dont certaines pages effritées par l'usure ne contiennent plus les anciennes concessions ou les données ne sont plus lisibles. En revanche, le registre du cimetière luthérien s'avère être plus fiable.

Tout en étant une unité distincte et bien délimitée, le cimetière luthérien ou saxon fait partie intégrante de Házsongárd. Néanmoins, la séparation de cette partie du cimetière gérée par l'Église consiste moins en l'accès par son propre portail qu'en ce qu'elle abrite les stèles préservées, voire sauvées d'autres parcelles du cimetière. En effet, elle a maintes fois servi d'abri pour les pierres en voie d'effondrement, témoignant du passé historique. Les groupes ou les associations ayant pour but de préserver les valeurs de Házsongárd y ont contribué en grande mesure. C'est ainsi qu'a été transférée en face de la maison de l'intendant du cimetière luthérien la seule stèle du XVI^e siècle subsistant toujours. Datant de 1599 et portant une épitaphe en allemand, la petite stèle de *Felten Waida* a été découverte durant l'été 1972 par des étudiants en histoire qui nettoyaient des tombeaux dans la parcelle II/B.

Outre son activité facultative portant sur la sauvegarde des valeurs, la Fondation de Házsongárd qui a été créée en 1999 fonctionne dans un esprit interconfessionnel. L'un des objectifs de la fondation est de restaurer chaque année quelques tombeaux, en ayant recours aux donations de particuliers ou d'autres fondations, ainsi que d'entretenir certains des tombeaux les plus abandonnés. Cette activité de la fondation est soutenue par les Églises historiques hongroises de Transylvanie et les établissements scolaires hongrois de grande renommée situés à Cluj. Par ailleurs, un nombre croissant d'étudiants contribuent aujourd'hui, dans un cadre organisé, à l'entretien du cimetière de Házsongárd.⁴⁹

S'il est vrai qu'à l'heure actuelle l'objectif principal est donc de préserver les valeurs et que les différents groupes ou collecteurs cherchent à se conformer à cet esprit, il est tout aussi vrai que les transformations de la structure spatiale du cime-

tière de Házsongárd ont toujours été régies par une idéologie quelconque, en l'occurrence par la vision de la société locale et la conception dominante y étant liée. À l'époque de la création du cimetière, la ligne de partage était encore dessinée par les différences de statut social et économique, alors que le modèle idéologique de nos jours résulte d'une motivation ethnique et, étroitement liée à celle-ci, confessionnelle. Elle s'est, au juste, construite sous l'effet conjugué de la constellation politique prédominante et des particularités locales, auquel s'est ajoutée la détermination de la décision de l'individu. Le cimetière de Házsongárd constitue aujourd'hui l'un des problèmes centraux de la rivalité ethnique dont la Transylvanie fait l'objet, puisque la transformation de l'aspect ethnique au cours des cinquante dernières années ne se reflète que partiellement dans le plus ancien cimetière de Cluj. Or, au lieu d'une conciliation des idéologies et donc d'une cohabitation pacifique, c'est l'opposition des visions qui l'emporte, ne laissant pour le moment aucune chance pour la recherche de voies communes.

Un espace de mémoration

Au cours de ses 450 ans d'histoire, le cimetière de Cluj a été à maintes reprises le théâtre de combats réels.⁵⁰ Toutefois, les chercheurs d'aujourd'hui observent la persistance des luttes sur d'autres plans. Tout en rejetant l'idée que le cimetière de Házsongárd serait le foyer des antagonismes ethniques, il est à noter qu'en tant que problème réel, il implique une source potentielle de conflits interethniques. Si l'on accepte la thèse selon laquelle l'homme s'efforce d'élargir ses limites, y compris celles de son espace physique, les ethnies distinctes cherchent, elles aussi, à préserver et transmettre à la postérité les espaces jouant un rôle-clé dans la sauvegarde et la subsistance de leurs propres cultures. Or, les traces du passé disparues, les restes ne peuvent transmettre que des quasi-vérités, et notamment celles de l'ethnie dominante. Les colonnes sépulcrales du cimetière pluriséculaire représentent en même temps un segment de l'histoire de la ville, et en renonçant à ce segment, la communauté renonce également à une dimension constitutive objectivée de l'histoire.

De même, la lutte des idéologies menée pour le théâtre le plus représentatif du combat de la vie et de la mort s'effectue à travers l'historicité de la séparation et de l'appartenance commune. On observe l'opposition du présent de la vie et du passé de la culture. Ce qui est primordial pour l'individu, c'est la représentation du présent qui n'est pas sans contenu ethnique au cimetière de Házsongárd. Lorsque l'on parle ici de caractère ethnique, il ne faut pas penser seulement à la facilité d'acquisition des concessions pour certains groupes, mais aussi au processus naturel résultant de l'effectif accru de la communauté roumaine. Enfin, il est également important de noter que s'agissant d'un cimetière public, il ne devrait en principe relever de la compétence et de la gestion d'aucune des deux ethnies.

Nous avons déjà évoqué que la notion de mémoire figure en tant que mot-clé dans le cas du cimetière de Házsongárd. D'une part cette mémoire se voit dotée d'un contenu personnel, lorsqu'un proche de l'individu décède, et d'autre part, le défunt représente la communauté sociale, religieuse ou ethnique dont il était membre. Ce phénomène apparaît clairement dans les différents rituels, au cours desquels le proche du défunt suit les normes propres à la communauté. Au niveau de l'es-

pace du cimetière de Házsongárd, ceci se manifeste sur plusieurs plans: dans l'organisation des pompes funèbres, dans les traditions ethnospécifiques y étant relatives, dans les façons de préparer le tombeau, dans l'ensemble de ses symboles ou, dans une certaine mesure, dans la pratique funèbre de la mémoire.

Le rôle social primordial de la mémoire est de relier passé et présent, tout en nous révélant notre identité, notre origine et, dans une certaine mesure, notre devenir. À travers les actions, nous pouvons observer les rapports aux différents phénomènes culturels, ce qui renvoie à l'acceptation de certaines normes communautaires et à l'identification à celles-ci.

Aujourd'hui, Házsongárd est avant tout un cimetière. La grande majorité de ses tombeaux constitue la scène de la mémoire personnelle, de l'activité de remémoration des proches du défunt. Néanmoins, il ne faut pas oublier non plus les tombeaux reflétant le passé historique qui, dans bien des cas, ne sont plus liés à des descendants. L'espace de la mémoire se divise ainsi en espaces de la mémoire individuelle et collective. Dans les deux cas, la visite au cimetière peut être considérée comme un acte "rituel". En fournissant une interprétation élargie de la notion de rite, il est possible d'affirmer que chacun des visiteurs du cimetière de Házsongárd suit un quelconque rituel. C'est dans le contexte des remises en terre aux XIX^e et XX^e siècles que Gabriela Kiliánova reformule la notion de rite, en l'interprétant en fonction des actes rituels. Elle entend par ce terme une activité qui comprend de façon implicite l'identification à un groupe donné, à une communauté ou à une société.⁵¹ En partant d'une telle interprétation, il est possible de formuler l'hypothèse selon laquelle chaque individu visitant le cimetière de Házsongárd, que son intention soit celle de se remémorer ses proches décédés ou simplement de se promener sur un lieu de mémoire historique dans une ambiance évoquant le passé du célèbre cimetière, agit de manière à exprimer une appartenance à tel ou tel groupe.

L'objectif des touristes hongrois visitant le cimetière de Házsongárd est d'explorer le théâtre du grand passé historique: hommage aux ancêtres glorieux. Un tel acte peut également véhiculer une expression de solidarité avec la communauté hongroise de Transylvanie. Sans doute, la crainte des groupes résulte de l'imprévisibilité de l'accueil et, de ce fait, du rapport qu'une ethnie entretient avec l'autre. En effet, la communauté roumaine considère les Hongrois arrivant de la mère-patrie comme étant proches de la communauté hongroise de Transylvanie et non pas forcément comme de simples touristes, la nationalité hongroise constituant le critère décisif de l'appréciation.⁵² Institution dotée d'une force identitaire ayant un contenu symbolique considérable, le cimetière de Házsongárd revêt donc une forte connotation ethnique. Dans un tel contexte, il n'est pas étonnant que la direction municipale aspire à maintenir le fonctionnement initial du cimetière, pourtant encombré, jusqu'à ce que la physionomie de celui-ci reflète entièrement sa propre idéologie. C'est à l'opposé de cette approche que se situe l'opinion des chercheurs scientifiques du cimetière de Házsongárd, selon laquelle l'ancien cimetière devrait être fermé et transformé en un parc commémoratif, suivant le modèle allemand.

Notre étude a présenté à travers le cimetière de Házsongárd certains aspects des changements survenus au cours du XX^e siècle dans la structure socio-ethnique de la ville de Cluj, sans pour autant fournir une analyse exhaustive. Le panorama esquissé pourrait être complété par des recherches plus approfondies portant, entre

autres, sur les traditions funèbres clairement distinctes chez les deux ethnies, ainsi que sur le rôle des différents rites et cérémonies. Tout en ouvrant de nouvelles perspectives, la présente étude se veut être une évaluation des rapports interethniques, et nous permet de mieux comprendre les modèles de cohabitation mis en pratique dans la ville ethniquement mixte de Cluj.

BIBLIOGRAPHIE

- GAÁL György, *Tört kövön és porladó keresztben. Pusztuló múlt és fájó jelen a Házsongárdi temetőben [Sur les stèles brisées et les croix s'effritant. Passé déperissant et présent douloureux au cimetière de Házsongárd]*, Stúdium Könyvkiadó, Cluj, 1997.
- GAÁL György, "A Házsongárd perspektívái [Les perspectives du cimetière de Házsongárd]", in: KÁNTOR Lajos – KOVÁCS Kis Gyöngy (éds), *Kulcsok Kolozsvárhoz. A föl nem adható város [Les clés de Cluj. La ville à ne pas quitter]*, Mozaik Kiadó, Szeged, 2000, pp. 23-25.
- GAÁL György, *Kolozsvár. Milleniumi kalauz [Cluj. Guide du Millénaire]*, Polis Könyvkiadó, Cluj, 2000.
- HEREPEI János, *A Házsongárdi temető régi sírkövei. Adatok Kolozsvár művelődéstörténetéhez [Les stèles du cimetière de Házsongárd. Contribution à l'histoire culturelle de Cluj]*, Akadémia Kiadó, Budapest, 1988.
- HORVÁTH Mihály, *A kereszténység első százada Magyarországon [Le premier siècle du christianisme en Hongrie]*, Budapest, 1878.
- JAKAB Elek, *Kolozsvár története [Histoire de Cluj]*, t. I, Buda, 1870.
- JAKAB Elek, *Kolozsvár története [Histoire de Cluj]*, t. II-III, Budapest, 1888.
- KILIÁNOVÁ, Gabriela, "Kollektív emlékezet és identitás-formálás. Közép-európai temetési szertartások a hagyománytól a modernitás felé [Mémoire collective et construction de l'identité. Rites funèbres centre-européens, de la tradition vers la modernité]", in: *Regio*, 2001/3, pp. 47-68.
- KUNT Ernő, *A halál tükrében [Dans le reflet de la mort]*, Magvető Kiadó, Budapest, 1971.
- SZABÓ István, *A középkori magyar falu [Le village médiéval hongrois]*, Budapest, 1969.

Statistiques

- Magyar Szent Korona Országainak 1910. évi népszámlálása [Le recensement de la population des "pays de la couronne hongroise" en 1910]*, Budapest, 1912.
- Magyar Statisztikai Közlemények [Bulletin Statistique Hongrois]*, nouvelle série, vol. 69, Budapest, 1923.

NOTES

¹ Cf. Kunt, 1981.

² Id., p. 12.

³ Id., p. 13.

⁴ Il nous paraît des plus naturels que les besoins de l'Homme servent essentiellement à la survie. Ainsi, on mange parce que l'on ne peut pas vivre sans nourriture, on s'habille parce que sans vêtements, les effets écologiques mettraient notre vie en péril, etc.

⁵ Il est à souligner que ces valeurs ne se construisent pas à partir des seuls composants per-

sonnels de l'identité, mais sont aussi influencées par l'ensemble de normes locales, communautaires et sociales de la communauté donnée.

⁶ Un exemple en est l'expression "Memento Mori" faisant l'objet du titre de ce chapitre: souviens-toi de la mort. Il est possible que cette tournure ne s'imprime pas dans la conscience de l'enfant, et notamment si celui-ci n'a pas une culture latine. Or, en l'illustrant et en lui donnant sa force suggestive, il est probable que cette locution reste dans sa mémoire toute sa vie. Parfois, c'est le parent même qui demande à son enfant de regarder sa paume, les lignes de laquelle formant au milieu une lettre "M". Les deux "M" des deux paumes seraient les initiales de la locution latine **Memento Mori**, souviens-toi de la mort.

⁷ Voir, entre autres, Herepei, 1988 et Gaál, 1997.

⁸ Gaál, 1997, pp. 24-25.

⁹ Id., p. 25.

¹⁰ Kohn – Zsakó, "A kolozsvári Házsongárdi temető sírkövei 1700-ig [Les stèles du cimetière de Házsongárd à Cluj jusqu'en 1700]", in: Erdélyi Múzeum [Musée de Transylvanie], nos 5-6, Cluj, 1911.

¹¹ Herepei, *A házsongárdi temető régi sírkövei. Adatok Kolozsvár művelődéstörténetéhez [Les anciennes stèles du cimetière de Házsongárd. Contribution à l'histoire culturelle de Cluj]*, Budapest, 1988.

¹² Gaál, op. cit., p. 26.

¹³ K. Kovács, *A kolozsvári hóstátiak temetkezése [Les traditions funèbres chez les agriculteurs du Hóstát à Cluj]*, Cluj, 1944.

¹⁴ Id., p. 5.

¹⁵ Id., p. 9.

¹⁶ Le décret du synode de Szabolcs, tenu le 13 juin 1092 sous la présidence du roi Saint-Ladislas, visant à supprimer les coutumes funéraires des populations païennes du Bassin carpatique, stipulait: "que jeûne au pain et à l'eau celui qui n'enterrerait ses morts dans le carré d'une église". Cf. la loi I/25 de Saint-Ladislas et la loi I/23 de Kálmán. Voir aussi Horváth, 1878, p. 425; Szabó., 1969, p. 97.

¹⁷ Herepei, 1988, p. 19.

¹⁸ "Et on enterrait encore les morts dans le cimetière du calvaire de Kolozsmonostor même au cours du siècle dernier." Cf. Herepei, op. cit., pp. 19-20.

¹⁹ "Vu le fléau de Dieu, la croissance journalière des décès et l'insuffisance des lieux de sépulture en raison du nombre élevé des cadavres y gisant, faisant que partout où l'on fossoie, on se heurte à des cadavres: ils ont décidé, avec le conseil suprême, de délimiter à l'extérieur de la Petite Porte de la rue Torda, là où se trouve aujourd'hui une melonnière, un terrain approprié et spacieux pour le lieu de sépulture, où tout pauvre et tout riche seront enterrés sans distinction..." Cf. Jakab, 1888, t. II, pp. 347-348.

²⁰ Gaál, op. cit., p. 9.

²¹ Herepei, op. cit., p. 24.

²² Gaál, op. cit., p. 24. Les Sociétés aventureuses assuraient dans le quartier Hóstát le service des pompes funèbres jusqu'aux années 1940. Cf. K. Kovács, op. cit.

²³ Sur le plan figurant ci-haut, ce territoire s'étend sur la colline située au sud des pointillés.

²⁴ Bien évidemment, ces concessions devaient être louées à l'État et non pas à l'Église. Cf. Gaál, op. cit., p. 24.

²⁵ Jusqu'en 1919, rares étaient les tombeaux roumains au cimetière de Házsongárd, et leurs

épitaphes n' étaient gravées qu' en hongrois ou, à la limite, en deux langues.

- ²⁶ *Lorsque l' on effectue des recherches ethnographiques dans une commune donnée, l' un des moyens les plus efficaces pour obtenir un grand nombre d' informations sur la communauté est de mener une enquête dans son cimetière. En effet, l' ensemble des symboles d' un lieu de sépulture fournit des données essentielles sur les rapports aussi bien sociaux qu' ethniques, économiques ou confessionnels prévalant au sein de la commune en question. Bien évidemment, une telle étude ne peut constituer qu' un fragment de l' ensemble de la recherche, encore qu' elle en fasse partie intégrante.*
- ²⁷ *La visite guidée des cca. 400 tombes célèbres du cimetière de Házsongárd demanderait une journée entière. Cf. Gaál, 2001, p. 166.*
- ²⁸ *Ainsi par exemple, les enseignants accompagnant les groupes de lycéens en visite à Házsongárd leur ont conseillé d' y entrer sans appareil photo ou caméra vidéo.*
- ²⁹ *Cf. Magyar Szent Korona Országainak 1910. évi népszámlálása [Le recensement de la population des "pays de la couronne hongroise" en 1910], 1912, et le recensement de 1920 in: Magyar Statisztikai Közlemények [Bulletin Statistique Hongrois], 1923.*
- ³⁰ *Voir Gaál, 1997, pp. 16-17.*
- ³¹ *"Chapitre premier – Dispositions générales, article 2: Les territoires désignés aux fins sépulcrales et soumis aux dispositions du présent règlement relèvent de la propriété de l' État et de la gestion de la Municipalité de Cluj. Article 4: Les lieux de sépulture ne peuvent être créés, étendus ou supprimés qu' en respectant les dispositions des lois y étant relatives et les plans de systématisation." Citation provenant du règlement relatif au cimetière.*
- ³² *La structure du cimetière et des lieux de sépulture est réglementée "d' en haut", parfois non sans contenu idéologique. György Gaál souligne le fait que la physionomie du cimetière exproprié par les forces au pouvoir est modelée par la politique en vigueur à sa guise. Cf. Gaál, 1997, p. 21.*
- ³³ *Il suffit de penser à l' activité du maire Gheorghe Funar, qui exprime ouvertement des sentiments anti-hongrois.*
- ³⁴ *"...l' ensemble du cimetière a cependant été classé, ce qui n' est pas valable. Autrement dit, [le classement] n' est appliqué en aucun cas. Dans les années 1990, on a de plus inscrit, avec les Hongrois, sur quelques-uns d' entre eux la formule "no iv monuments history", signifiant donc qu' ils sont classés en tant que monuments. Mais dans leurs registres, il est également écrit quelque part qu' il s' agit de monuments, et dans ce cas, nul besoin est de racheter la concession. En même temps, aucune crypte néogothique n' est classée. Les critères du classement étaient étranges, c' était peut-être la date, mais ceux-ci n' avaient pas de date."*
- ³⁵ *Gaál, 2000, p. 24.*
- ³⁶ *Le Chapitre II du règlement relatif au cimetière en vigueur dispose du rachat des concessions, ainsi que de l' utilisation, de l' aménagement et de l' entretien des tombes. En voici quelques articles, dont l' interprétation quelque peu malveillante ne permet qu' aux connaisseurs expérimentés du cimetière de se rendre compte de la disparition de certains tombeaux. Article 9: Une parcelle peut être concédée à une personne pour une durée de vingt ans, elle est le lieu de sépulture de l' ayant droit, de son époux(se) et des membres de sa famille apparentés au quatrième degré. Article 11: Le droit d' usage cesse si la période de concession arrive à terme, si l' ayant droit renonce de plein gré à son droit ou dans les conditions stipulées par l' article 9 du présent règlement. La section*

administrative du cimetière accorde un délai de 90 jours pour renouveler la concession, au-delà duquel le droit de renouveler la concession cesse et la parcelle est intégrée à la liste des lieux de sépulture à concéder. Article^o12, al. 1: Dans le cas où la concession arrive à échéance et que la parcelle abrite un tombeau, les anciens propriétaires sont tenus de le démonter et de l'emporter dans un délai de 60 jours à compter de l'échéance de la concession. Dans le cas contraire, la section administrative du cimetière démonte le tombeau, le garde aux frais du propriétaire pendant un an, au-delà de laquelle limite elle applique la décision n^o III de 1951 sur les biens abandonnés; al. 2: Dans le cas où la concession arrive à échéance et que la parcelle revient à la gestion de la section administrative, si un personnage éminent de Cluj gît dans la sépulture en cause ou que le tombeau représente en lui-même une valeur artistique ou historique, ces parcelles ne peuvent plus être reconcédées, et les frais d'entretien sont à la charge de la section administrative du cimetière.

³⁷ "Au fait, ils ont aussi peur, parce qu'au départ, il était question de rénover le mausolée. Nous avons reçu 500.000 forints de la Hongrie. Nous avons acheté les matériaux, tout. Et le directeur nous a dit de commencer les travaux. [...] Parce que le cimetière n'est classé comme monument que dans son ensemble. En bloc. Il figure donc sur la liste en tant que bloc, et il a dit de commencer les travaux par la toiture. Dès qu'on s'y est mis, ils ont tout arrêté, et puis, au bout de deux mois de supplication, l'adjoint au maire – un Hongrois – s'est chargé de prendre l'affaire en main personnellement et d'obtenir l'autorisation, et puis, quatre mois sont passés et il n'a pas pu obtenir une simple autorisation, à laquelle il faut répondre dans un délai de 6 semaines. C'est une crypte nationalisée. Là, tout au début, à l'entrée, cet immense tombeau. Et il y a les descendants. J'ai essayé de leur dire de demander l'autorisation eux-mêmes, en disant que la crypte était en train de s'écrouler, et nous l'avons annexé à la requête. Et finalement, au bout de quatre mois, il s'est avéré que le document s'était égaré, ils ont demandé la soumission d'une nouvelle requête, et après que celle-ci soit restée deux mois sans réponse et que les journalistes voulaient tous en faire une grande histoire, je les ai arrêtés, pour qu'ils ne nuisent pas à l'affaire. [...] tout s'écroulera si l'histoire est étalée dans les journaux. Et l'effet sera justement l'inverse, on ne pourra pas se défendre, argumenter et se référer aux droits, mais justement le contraire. Nous devons nous comporter de façon à ce que eux, ils nous permettent, comme une grâce, la rénovation partielle – juste pour éviter qu'il ne s'effondre – du tombeau en propriété d'État, alors qu'elle serait financée par des capitaux étrangers, hongrois, et eux, ils nous font une grâce. C'est hallucinant."

³⁸ On sait depuis les descriptions de György Gaál que le cimetière de Házsongárd étant bâti sur un terrain argileux et marneux, la seconde moitié du XX^e siècle a souvent vu les tombeaux construits sur des piliers de béton souterrains. En ce cas, dans le fondement en béton les pierres placées l'étaient souvent à partir des stèles délabrées et apparemment abandonnées. Dès les années 1960, plus de dix groupes bétonnaient les sépultures du Házsongárd, en rivalisant parfois pour abattre même les pierres de taille des colonnes gothiques en bon état. Cf. Gaál, 1997, p. 22.

³⁹ "...si l'on considère le nombre des tombeaux en béton sans aucun goût qui sont érigés chaque jour à Házsongárd [...]. Ils écrasent les anciens tombeaux et ruinent toute l'image."

⁴⁰ Gaál, 2000, p. 24.

⁴¹ Voir les articles du règlement relatifs à ce sujet: Chapitre IX – Dispositions finales,

article 44: En cas de décès de l'ayant droit, le droit est successible conformément aux lois sur la succession du Code civil roumain; article 45: La concession peut être transférée aux membres de famille apparentés au quatrième degré; jusqu'au deuxième degré, la succession et la transcription s'effectuent gratuitement, dans tout autre cas, des frais de succession et de transcription sont à verser par les successeurs; article 46: Un ressortissant d'un pays étranger ou un citoyen roumain résidant dans un pays étranger peut préserver sa concession à condition d'en verser le prix en devises.

⁴² Gaál, 2000, p. 24.

⁴³ "Par exemple, cela arrive au clergé catholique, où il n'y a pas de famille, n'est-ce pas. Ou encore chez les aristocrates qui se sont dispersés dans les pays occidentaux, qui ne s'y intéressent plus ou qui ne sont pas en mesure de s'en occuper ou avant même qu'ils se réveillent, il n'y a plus de tombeau. Et le pire, c'est qu'ils ne laissent pas... maintenant, ils ont étendu [le droit de succession] du premier au quatrième degré de parenté, c'est-à-dire aux cousins, à l'enfant du frère ou de la sœur, et personne d'autre n'a le droit de la racheter, pas même une institution."

⁴⁴ Gaál, 1997, p. 52.

⁴⁵ "Il y avait, par exemple, le tombeau d'István Kedves, et on l'a concédé à quelqu'un d'autre dans l'ère Ceaușescu. À ce moment, on descendait la croix. Et alors, les fidèles sont venus pour encercler et sauver la croix. Le tombeau est toujours tronqué certes, mais au moins il a été sauvé par une telle manifestation. Mais ce n'est pas toujours le cas. C'est tout à fait par hasard. En général, ça passe inaperçu. J'ai cherché, par exemple, des étudiants du conservatoire de musique pour qu'ils entretiennent et soignent les tombeaux de musiciens, et quand nous sommes allés au cimetière pour retrouver, à l'aide d'un plan, le tombeau de János Seprődi, et bien, il n'était plus là. La pierre avait disparu."

⁴⁶ "... ceci n'a aucune trace, parce que le constructeur du nouveau tombeau peut immédiatement démolir l'ancien et se servir des pierres dans son béton sans être condamné [...] il y avait une statue en fer de József Teleki, on nous en a confié la réparation, et on a vu une grande stèle en grès des années 1800 utilisée dans le béton du tombeau d'à côté."

⁴⁷ La chaîne de télévision Duna a récemment transmis un entretien, dans lequel un homme, originaire de Cluj mais vivant en Hongrie, parlait de la crypte de sa famille, située dans le cimetière de Házsongárd. Lorsque l'homme a visité sa ville natale au milieu des années 1990, il a eu du mal à retrouver la crypte autour de laquelle entre-temps plusieurs tombeaux roumains avaient été dressés et un sentier bitumé construit. Non seulement ils encerclent le tombeau de sa famille, mais de plus, un segment du nouveau sentier passe par celui-ci.

⁴⁸ "Le long des allées, on voit clairement tous ces immenses tombeaux en marbre qui ont été érigés ces dernières années et qui cachent complètement les autres tombeaux situés derrière."

⁴⁹ Il va de soi que le plus grand nombre de groupes d'étudiants visitent le cimetière notamment pendant la Toussaint. La fondation publie chaque année dans la presse ses remerciements à ceux qui contribuent à son activité. C'est ici que les écoles et les classes ayant participé aux travaux sont énumérées. Les organisateurs cherchent à répartir les étudiants de façon à les affecter à l'entretien des tombeaux de personnages éminents des domaines proches de la spécialisation de l'établissement dont ils relèvent. Ainsi, par exemple, les étudiants du conservatoire de musique soignent les

tombeaux des musiciens ou des professeurs de musique.

⁵⁰ Ainsi, par exemple, les combats menés dans le cimetière à l'époque de la conquête des Turcs ou du soulèvement entraîné par Rákóczi. Cf. Herepei, 1988, op. cit., pp. 30-34.

⁵¹ Kiliánova, 2001, p. 52.

⁵² Ainsi, par exemple, un touriste arrivant de Hongrie n'est pas sur un pied d'égalité avec un touriste provenant d'un pays ouest-européen.

Les petites Églises hongroises à Cluj

L'objectif de la présente étude – pour préciser son titre quelque peu inexact – est de présenter et d'étudier les aspects hongrois des petites Églises et des nouveaux mouvements religieux à Cluj, n'étant pas considérés en Roumanie comme des Églises historiques. Il s'agit plus précisément des *Témoins de Jéhovah*, de l'*Église adventiste du septième jour*, de l'*Église baptiste*, de l'*Église pentecôtiste*, de la *Communauté chrétienne évangélique*, de la *Communauté Ecclésia* et de l'*Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours*. Pour plus de simplicité et pour éviter les difficultés d'un développement théorique, nous désignerons par la suite chacune de ces formations par les termes "petite Église", "secte" ou "mouvement religieux", et leurs unités par "communauté", "congrégation" ou "association".

Aperçu historique

Jusqu'à la signature du Traité de Trianon (4 juin 1920), la Transylvanie, Cluj inclus, appartenait à la Hongrie, l'histoire de ses confessions ayant fait, elle aussi, partie intégrante de l'histoire des Églises hongroises. Or, même après ce tournant, la Hongrie n'a cessé d'exercer une influence considérable sur les Églises hongroises de Roumanie. En effet, pour les Églises historiques (catholique, catholique de rite grec, calviniste, uniate et luthérienne), maintenir les relations avec la mère-patrie était avant tout important dans la perspective de la préservation de l'identité nationale, tandis que souvent l'existence même des petites confessions dépendait du soutien matériel et moral de leurs homologues de Hongrie. Aussi, les mouvements néoprotestants se sont-ils implantés en Roumanie par l'intermédiaire de ce pays.

Selon une approche juridique, la législation sous la révolution de 1848 marque le premier événement majeur dans l'histoire des petites Églises: l'article 2 de la loi XX stipule que "Dans cette patrie, une égalité et une réciprocité parfaites sont garanties sans distinction pour toute confession légalement établie". Certes, à cette époque, les congrégations des premières petites Églises se trouvaient encore à l'état embryonnaire et loin de ce que l'on pourrait appeler des confessions "établies", mais cette loi peut être considérée comme un premier pas vers la liberté absolue de culte et de conscience. En réalité, il a fallu attendre cinquante ans pour que cette loi soit adoptée¹, mettant un terme à la persécution des deux plus importantes petites Églises de l'époque, à savoir les baptistes et les nazaréens: "beaucoup s'inquiétaient de l'expansion rapide des petites confessions à caractère protestant, les nazaréens et

les baptistes. Appelées 'sectes' dans la terminologie des Églises historiques jusqu'à une période récente, ces communautés se sont érigées, grâce à cette loi, au rang de *religio licita*, ce qui les a protégées des tracasseries de la gendarmerie ou de la milice, propres au statut illicite². Néanmoins, l'opinion générale ecclésiastique continuait – et continue toujours – de reprocher aux nouveaux cultes d'accaparer notamment les adeptes les plus fidèles et dévoués des Églises historiques. La liste des accusés de "conquête des âmes" ne s'est pas épuisée avec les seuls nazaréens et baptistes, mais incluait également les socialistes agitant parmi les ouvriers, installés dans la ville en pleine industrialisation.

À cette époque, il était quasiment impossible d'évaluer l'effectif des petites Églises en raison des procédés statistiques (de recensement de population) de l'État. En effet, les nouvelles Églises n'ayant pas encore été reconnues, elles n'étaient pas énumérées dans le formulaire de recensement, leurs adeptes ne pouvant donc cocher que la rubrique "divers". Cette pratique a été modifiée en 1896, avec l'inclusion dans le formulaire de la catégorie des baptistes. Par conséquent, nous ne disposons de données relatives aux reconversions de cette période qu'en référence aux baptistes: "les baptistes se sont le plus emparés des adeptes de l'Église calviniste: jusqu'à la fin de 1913, au total 716 hommes et 945 femmes calvinistes se sont ralliés à l'Église baptiste. Viennent ensuite dans l'ordre les Églises catholique (232 hommes et 289 femmes), orthodoxe (258 hommes et 199 femmes) et luthérienne (180 hommes et 223 femmes)".³

Principal moteur des mouvements de réveil puritains, le processus d'urbanisation et de modernisation a largement contribué à la transformation de Cluj en l'un des centres religieux (de petites Églises) aussi bien de la région que, dans le cas de certains mouvements, du pays. C'est d'ici qu'ont rayonné les mouvements adventiste et baptiste et que les Témoins de Jéhovah, appelés alors Étudiants de la Bible, ont organisé leur activité missionnaire visant d'autres pays. En voie de modernisation, la société de Cluj a fourni un cadre solide pour l'activité missionnaire organisée par région et la subsistance de toutes les sectes. Selon les statistiques de l'époque, "il est également à constater que l'Église baptiste maintient fortement ses adeptes".

À l'issue de la Seconde Guerre mondiale, l'État roumain a cherché à limiter l'influence des Églises. Toutefois, la loi sur le culte en vigueur depuis 1948 comporte plusieurs lacunes concernant le rapport de l'État à l'Église orthodoxe roumaine, laissant ainsi la possibilité d'ériger ce culte en une sorte de religion d'État.⁴

Or, traiter l'orthodoxie roumaine comme une religion d'État n'implique pas seulement une question religieuse. "En Roumanie, dans les circonstances actuelles, la déclaration de l'appartenance confessionnelle s'enrichit d'une forte connotation ethnique. (On ne saurait s'étonner de l'exclamation sentimentale d'un expert, en l'occurrence le président du Comité national de statistique: *il est fier du caractère du peuple roumain*, qui a su préserver sans faille sa foi ancestrale.)⁵ En effet, dans l'opinion publique, les Roumains apparaissent comme étant orthodoxes, les Hongrois comme calvinistes ou uniates, tandis que les Tziganes religieux sont en particulier des adeptes de la religion pentecôtiste. En réalité, ce spectre est bien évidemment beaucoup plus nuancé. Ce n'est pas un hasard si l'Église uniate considère comme un problème sérieux la question de savoir s'il faut créer ou non des congrégations purement roumaines où la liturgie serait de langue roumaine. Nous

verrons plus tard que les petites Églises et les nouveaux mouvements religieux se sont confrontés, eux aussi, au problème de la langue, mais leur dynamique particulière leur a permis une transition plus souple. Il semble que l'imbrication des aspects ethnique et religieux de l'identité aussi bien de l'individu que du groupe aient un poids plus considérable dans le cas des Églises aux racines historiques.

La dictature en Roumanie n'a pas apprécié, dès le début, le renforcement des Églises néoprotestantes. Notamment, elle a lutté par tous les moyens possibles pour entraver le fonctionnement des Églises baptiste et pentecôtiste, puisque leurs pasteurs appelaient les adeptes à une sorte de résistance politique, afin de forcer l'État à respecter l'autonomie des Églises et renoncer à la politique officielle de l'athéisme. La réplique de l'État a consisté en une campagne de presse compromettant les différentes confessions, à laquelle se sont ajoutés les harcèlements de la police. L'agression des Témoins de Jéhovah a été particulièrement violente. Si aujourd'hui les petites Églises et les nouveaux mouvements religieux sont déjà protégés par la loi, nombre d'entre eux, qu'ils soient légalement reconnus ou non, font l'objet d'une discrimination de la part de certaines autorités, de même que l'orthodoxie roumaine s'efforce d'entraver leur activité missionnaire. Plusieurs confessions, telles que par exemple les Témoins de Jéhovah, le Mouvement réformateur adventiste ou l'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours, n'ont pu se faire enregistrer en tant qu'Églises, car les données nécessaires à l'enregistrement ont été notées de façon arbitraire ou éventuellement falsifiées, souvent en cédant à la pression de l'Église orthodoxe roumaine. L'État n'a inscrit aucune nouvelle confession sur la liste des Églises reconnues depuis 1990.⁶

Identité ethnique – identité religieuse

Toute nation possède une forte propension à fonder son propre État souverain. Si une société perd son autonomie, le processus de construction nationale (ou de sauvegarde de la nation) s'articulera autour d'une institution de haute importance n'étant pas reliée aux oppresseurs. Dans la plupart des cas, cette institution est l'Église, qui commence à fonctionner en tant qu'institution quasi-politique et représente éventuellement le lieu d'ancrage de la culture nationale.⁷ Les Églises historiques hongroises se voient souvent, et parfois par contrainte, attribuer la fonction de dépositaire de la "culture hongroise", tandis que les petites Églises refusent d'assumer la tâche de former une identité ethnique. L'un des adeptes de l'Église adventiste de Cluj répondait ainsi à la question de savoir pourquoi les congrégations roumaine et hongroise s'étaient séparées: "*Pour des raisons linguistiques. Il ne faut pas penser au chauvinisme ou au nationalisme, parce que ce genre de choses n'existe pas chez nous. Elles existent encore chez quelques adeptes qui n'ont pas encore très bien compris ce que le christianisme était*".⁸ Lors de leur activité missionnaire, les Témoins de Jéhovah envoient un proclamateur hongrois chez les Hongrois et roumain chez les Roumains, "*car cela nous permet une communication plus efficace [...] jusqu'à ce que les gens sortent de leurs préjugés*".

En étudiant l'interaction de l'ethnique et du confessionnel, on ne peut contourner la question de savoir dans quel milieu social observer le processus mentionné. Le clivage est profond entre village et ville, normes fermées et normes flexibles.

En effet, l'émergence d'une communauté adventiste à Mezőfele est en grande partie due aux personnes qui se sont installées, voire mariées dans le village, dans la mesure où "les individus appartenant aux catégories sociales précitées ont une tendance à la conversion parce qu'il est plus facile pour eux de s'opposer aux normes en vigueur au sein de la communauté villageoise"⁹. Aussi, dans les habitudes nuptiales, les rapports ethniques jouent-ils un rôle plus significatif en campagne que dans les congrégations urbaines de même confession. "Dans les communes et dans la période étudiées, les communautés ethniques ont pu mettre en œuvre le principe de l'endogamie. Les lignes de partage ethniques s'avèrent être les plus consolidées et les moins perméables."¹⁰ Les communautés hongroises des petites Églises de Cluj n'abordent qu'en deuxième lieu la question de l'endogamie selon l'appartenance ethnique, le principe de la conformité religieuse l'emportant sur celle-ci lors du choix du conjoint. Dans un tel contexte, le milieu privilégié pour le choix du partenaire est sa propre communauté religieuse, une autre congrégation de la même Église ou éventuellement une autre Église proche en matière de principes religieux. Les pentecôtistes peuvent aussi contracter un mariage avec des adeptes de confessions qui admettent l'Évangile dans son ensemble et pratiquent le baptême à l'âge de raison. Selon un pasteur baptiste "*tant qu'il [l'adepte] va dans une communauté chrétienne, soit ! que le bon Dieu le bénisse. Mais quand il va dans une communauté qui n'est de toute évidence pas conforme au dogme chrétien [...], nous estimons nécessaire de l'informer et de prier pour lui*". Le respect de l'endogamie religieuse est fonction de l'appréciation du mariage extracommunal. En se référant à la Bible, les Témoins de Jéhovah sont les plus stricts à ce sujet; dans le cas des autres sectes, l'opinion du pasteur est souvent un facteur décisif. Dans l'Église adventiste, étant donné le nombre relativement élevé de mariages mixtes, la célébration du culte est traduite. Ceci étant, les couples mixtes ne restent dans la communauté que si le conjoint roumain possède un niveau suffisamment élevé en hongrois, sinon ils s'inscrivent dans une communauté roumaine.

La langue est l'un des plus forts éléments organisateurs de l'identité. "En Transylvanie, parmi les Églises historiques, les Églises catholique, calviniste, uniate et presbytérienne synodale sont traditionnellement de langue maternelle hongroise. À l'exception de l'Église catholique, chacune d'entre elles établit dans ses statuts que la langue d'usage interne est le hongrois."¹¹ On a noté que les petites Églises ont résolu le problème de l'utilisation de plusieurs langues plus tôt que les Églises historiques. Le fait que la majorité de ces Églises aient été fondées par les Hongrois et qu'elles aient au début regroupé des adeptes hongrois y a grandement contribué. Cependant, le nombre des adeptes roumains a affiché une augmentation plus dynamique que celui des Hongrois. La cause en est multiple. Le pasteur de l'Église pentecôtiste estime que le peuple roumain "*est un peuple de culture différente, sa religion, la religion orthodoxe, est plus éloignée du mouvement pentecôtiste [...], il a ses saints, ses icônes, des choses que l'on peut quasiment considérer comme étant des idoles, qui lui ont permis de se rendre compte plus facilement que cette forme de messe et cette adoration qu'il pratiquait n'étaient pas d'origine biblique, et de se rallier plus facilement au mouvement pentecôtiste*". Or, selon le prêtre baptiste, "*il n'y a pas eu de Réforme dans les milieux roumains, elle n'a pas atteint l'orthodoxie, et les adeptes sont par conséquent plus ouverts au Verbe*". À l'heure

actuelle, le nombre d'adeptes roumains des petites Églises de Cluj dépasse de loin celui des Hongrois. Le tableau suivant récapitule l'effectif des adeptes des différents mouvements (il relève d'un phénomène général que les congrégations hongroises ne peuvent qu'estimer le nombre de leurs adeptes roumains, alors qu'elles connaissent précisément celui des adeptes hongrois).

Tableau 1

Adeptes des petites Églises à Cluj
d'après les données fournies par leurs chefs (2002)

Témoins de Jéhovah	Hongrois	400-500
	Roumains	1400-1500
Église adventiste du septième jour	Hongrois	326
	Roumains	≈200
Église baptiste	Hongrois	230
	Roumains	≈8000
Église pentecôtiste	Hongrois	152
	Roumains	6000
Communauté chrétienne évangélique	Hongrois	130
	Roumains	30
Communauté Ecclésia	Hongrois	100
	Roumains	10
Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours	Hongrois	10
	Roumains	80

Si nous ne disposons pas d'autres inventaires similaires concernant les périodes précédentes à Cluj, le recensement de la population de 1992 nous fournit au moins des données relatives à la répartition confessionnelle en Transylvanie (tableau 2).

Tableau 2

Répartition confessionnelle en Transylvanie d'après les données issues du
recensement de population de 1992

Orthodoxe	5 360 102	69,1%
Catholique	854 935	11,0%
Calviniste	796 574	10,3%
Catholique de rite grec	206 833	2,7%
Pentecôtiste	158 970	2,0%
Baptiste	94 630	1,2%
Uniate	75 978	1,0%
Autres	175 291	2,7%
Luthérien	36 264	
Adventiste	29 180	

Presbytérien synodal	20 184
Évangélique	12 372
Byzantin primitif	3 891
Israélite	2 763
Chrétien primitif	1 058
Musulman	534
Divers	45 323

L'un des principaux facteurs agissant sur l'évolution de l'effectif des adeptes hongrois est l'émigration. S'accélégrant en Roumanie depuis le changement de régime en 1989, ce processus constitue un problème majeur non seulement pour les petites Églises, mais aussi pour les Églises historiques. La situation est d'autant plus complexe que les intellectuels sont en particulier ceux qui recherchent de nouvelles perspectives en Hongrie ou, en continuant leur itinéraire, dans les pays occidentaux. Selon les estimations, une centaine de milliers de Hongrois auraient quitté la Roumanie depuis 1988.¹² À Cluj, les Églises adventiste et pentecôtiste ont rapporté une perte de respectivement 90 et 80 adeptes due à l'émigration, qui a également décimé les autres communautés.

Présentation des petites églises comportant un trait hongrois

Le choix de présenter les Églises étudiées suit une double logique: d'une part, une telle enquête n'a pas encore été réalisée et, d'autre part, une telle publication, fondée sur la collecte de données empirique, suscite aussi bien l'intérêt des milieux scientifiques de Cluj (et de Roumanie) que celui des Églises concernées elles-mêmes.¹³

La carte n° 1 reflète la répartition spatiale des différentes Églises (1 – les Témoins de Jéhovah; 2 – l'Église adventiste du septième jour; 3 – le Mouvement réformateur de l'Église adventiste du septième jour; 4 – l'Église baptiste; 5 – l'Église pentecôtiste; 6 – la Communauté chrétienne évangélique; 7 – la Communauté Ecclésia; 8 – l'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours). On peut constater que les petites Églises sont plutôt localisées dans les zones périphériques de la ville (à l'exception de l'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours qui loue provisoirement des locaux dans le centre-ville), alors que les grandes Églises dominent le centre-ville historique. En même temps, les confessions néoprotestantes gagnent davantage de terrain dans les quartiers de grands ensembles qui ont émergé parallèlement à l'industrialisation, ce phénomène s'étant manifesté récemment sous forme de création d'oratoires.

Carte 1. Les petites Églises hongroises à Cluj Les Témoins de Jéhovah

Les Témoins de Jéhovah forment le mouvement le plus dynamique de la Transylvanie. Dans l'ensemble de la Roumanie, 399 communautés y ont été recensées en 1995, tandis que ce chiffre s'élève déjà à 549 en 2001.

En Transylvanie, la première congrégation des "Étudiants de la Bible" a été fondée en 1911 par Károly Szabó et József Kiss à Tîrgu Mureş. Les premiers adeptes

sont encore persécutés, voire même emprisonnés pour cinq ans en 1914. Après leur libération, ils créent leur quartier général à Cluj en 1924, qui sert plus tard de centre de coordination des activités missionnaires en Roumanie, en Hongrie, en Bulgarie, en Yougoslavie et en Albanie. À ce moment-là, ils parviennent déjà à forger une communauté forte, comptant 150 membres, dont en particulier les Hongrois de la ville. Ils se nomment les Témoins de Jéhovah depuis 1931.

Le changement de régime constitue un tournant décisif dans la vie des Témoins de Jéhovah. Avant 1989, ils étaient régulièrement exposés aux harcèlements de la part de l'État, allant souvent de pair avec l'emprisonnement. Étant quasiment inaccessibles en Roumanie, les tracts, brochures et publications de l'Association étaient en général importés et multipliés clandestinement. Même encore en 1996, leur congrès a été interdit à Bucarest sous la pression de l'Église orthodoxe, et il a fallu l'organiser à Budapest. Dans le régime précédent, leur refus d'accomplir le service militaire leur a valu une peine de prison de 2 à 5 ans. Si l'année 1989 a apporté une certaine détente à ce sujet, la décennie suivante a de nouveau vu des procès intentés contre les objecteurs de conscience.

À l'heure actuelle, 14 congrégations roumaines et 5 hongroises fonctionnent dans la ville, chacune comptant 80 à 120 adeptes. Les réunions ont lieu dans trois "Salles du Royaume" (avec quatre congrégations hongroises dans la rue *Porumbeilor* et une dans la rue *Câmpului*). Le plus grand complexe se constitue de 4+1 salles, sans compter les dépendances. Utilisées par les différentes congrégations conformément à une alternance réglementée, ces salles sont construites en fonction du lieu du domicile des adeptes et portent le nom du quartier respectif (p.e. *Irisz*, *Bulgaria*, etc.). Dans chaque salle, un local séparé et insonorisé est à la disposition des mères avec des enfants en bas âge, dans lequel elles peuvent suivre les activités au moyen d'un système de sonorisation. Les locaux ont été construits à partir de ressources propres, sans solliciter d'aide publique.

L'ordre établi de la vie religieuse réserve le mardi à l'Étude de Livre, tandis que le milieu de la semaine est voué à l'École Théocratique, où les adeptes présentent 5 à 15 commentaires de certains passages de la Bible, donnant également la parole aux non-baptisés. Entre deux séances, deux minutes sont allouées pour donner des conseils aux intervenants. Le dimanche, des exposés de 45 minutes sont présentés pour le grand public, suivis d'une étude de la Tour de Garde en groupe.

Les congrès regroupant plusieurs milliers de participants jouent un rôle considérable dans la vie des communautés (pendant l'été 2002, 6 200 Témoins ont participé au congrès tenu dans le stade de la ville, la proportion de Hongrois y ayant avoisiné les 10%). Les baptêmes par immersion sont administrés dans le cadre de congrès organisés trois fois par an. À Braşov, Tîrgu Mureş et Cluj, l'ensemble du programme se déroule en deux langues (séances simultanées), alors qu'à Oradea, seule la langue hongroise est utilisée.

L'Église adventiste du septième jour

En Hongrie "le prêtre catholique polonais converti à la foi adventiste, Michael B. Czechowski (1818-1876) fut le premier à annoncer le prochain (second) avènement du Christ, mais nous ne disposons pas de données relatives aux résultats de

son œuvre. Il lui succéda l'allemand Louis Richard Conradi (1856-1939) de Hambourg. À la suite de son activité furent baptisés les premiers adventistes à Cluj en 1892¹⁴. Leur nombre avoisinait les 90 en 1920.

C'est en 1992 que la communauté hongroise, comptant 326 adeptes, s'est séparée de la communauté roumaine disposant alors de 200 membres. À partir des années 1980, la congrégation hongroise a subi une perte d'environ 90 adeptes due à l'émigration, la balance des tranches d'âge ayant basculé en faveur d'une proportion élevée de membres âgés (50%). L'effet en est devenu manifeste à partir de 1995, année où dans la communauté, qui avait jusque lors connu une croissance dynamique, le nombre de décès a augmenté. Les causes des transformations négatives survenues dans la vie religieuse à la suite du changement de régime s'expliquent généralement par d'un côté une certaine mollesse allant de pair avec l'influence occidentale et de l'autre, "*une multiplication des tentations*".

Les congrégations des communes voisines (Bogártelke, Türe, Vista) n'ont guère que des adeptes âgés en leur sein.

Un lycée adventiste fonctionne dans le quartier Monostor, mais n'a actuellement pas lancé de classes hongroises faute de nombre suffisant d'inscriptions. L'Université Babe-Bolyai dispense une formation de théologie adventiste en langue roumaine.

Le nombre de mariages mixtes (roumano-hongrois) est élevé au sein de l'Église. Dans le cas où le conjoint roumain comprend le hongrois, le couple reste en général dans la communauté. La traduction simultanée assurée pour les Roumains au moyen d'écouteurs est, elle aussi, censée promouvoir cette tendance.

L'Église dispose d'un important réseau de relations à l'étranger. Ainsi par exemple, elle bénéficie du soutien de la Hongrie sous forme d'envoi de livres, ou utilise régulièrement les séances missionnaires provenant des États-Unis et diffusées sur la chaîne *Adventist Television Network*. Elle projette également de créer sa propre station radio.

La ségrégation du Mouvement Réformateur de l'Église adventiste du septième jour date de 1944. La différence la plus apparente entre les deux communautés réside dans le végétarisme et l'interdiction de manier des armes, ce dernier principe ayant été, sous la dictature communiste, à l'origine des baptêmes après l'accomplissement du service militaire.

L'Église baptiste

Dans le cas de Cluj, on peut parler de deux sources du baptême. "C'est ici que sont apparus le plus tôt les tracts et les livres missionnaires anabaptistes, et que Ferenc Dávid prêchait dans l'église Saint-Michel, presque dix ans durant, ses doctrines contestant la validité du baptême des enfants et d'autres doctrines typiquement anabaptistes. La seconde source du baptême en Transylvanie est János Rottmayer qui, le 20 mai 1846, exactement deux ans après son immersion, s'est installé à Pest-Buda* [...], puis en août 1866 à Cluj."¹⁵

Son père étant d'origine allemande et sa mère hongroise, Rottmayer a facilement trouvé des adeptes dans cette ville ethniquement mixte. Son activité missionnaire étendue a amené, entre autres, à la création dans les plus grandes communes des dépôts de Bibles qu'il ravitaillait à partir de Cluj.

La première année, il a fondé l'École du dimanche à Cluj, avec 35 à 40 participants permanents. Après un départ multiethnique, la secte s'est orientée progressivement, dès 1891, vers une mission hongroise.

D'après des rapports de congrès, en 1991 la Roumanie abritait 1 000 congrégations de langue roumaine, avec 85 000 fidèles. L'Union congrégationnelle des baptistes hongrois de Roumanie se composait de 189 communes et de 9 104 adeptes.¹⁶

À l'heure actuelle, il existe à Cluj 230 membres hongrois, ce chiffre s'élevant même à 320 si l'on considère les familles des adeptes. Environ 250 à 300 personnes participent au culte du dimanche, et les étudiants baptistes de l'université de la ville sont répertoriés en tant que membres provisoires. Selon un pasteur hongrois, *"nous avons beaucoup d'étudiants, et pas seulement les baptistes, qui viennent dans la communauté parce qu'ils la considèrent comme un foyer, leur chez soi"*. Ces étudiants sont en particulier issus du rang des calvinistes.

Les baptistes roumains de Cluj disposent de huit congrégations, chacune d'entre elles étant plus grande que leurs homologues hongrois, la plus vaste comptant 1 500 adeptes. Les communautés roumaines affichent un développement bien plus dynamique.

La congrégation hongroise fonctionne à sa place actuelle depuis 1978. Avant cette date, elle a célébré le culte pendant 17 ans dans les mêmes locaux que la congrégation roumaine, le pouvoir communiste ayant ordonné dans les années 1960 la démolition de leur oratoire en voie d'élargissement situé dans la rue Magyar.

La vague d'émigration marquant la période de l'après-1989 a agi de manière considérable sur la composition de cette communauté, qui a ainsi vécu la perte de la majorité de ses intellectuels. Le nombre des nouveaux adeptes est inférieur, chacune des deux dernières années n'ayant vu que l'adhésion d'un seul membre.

Si l'Église baptiste maintient avant tout *"des relations se construisant du bas"* avec les Églises historiques hongroises proches de leurs doctrines, elle organise toutefois des programmes communs avec la Communauté chrétienne évangélique et l'Église pentecôtiste. À des occasions spéciales, les baptistes hongrois visitent également les congrégations roumaines, mais *"dans le sens inverse, c'est plus difficile et plus rare, vu que les Roumains ne comprennent pas bien le hongrois"*.

L'Église pentecôtiste

Les prémices de l'Église pentecôtiste à Cluj remontent à la fin des années 1940, encore que les résultats actuels des recherches ne fournissent pas de données exactes relatives à la date. En 1922, une communauté fonctionnait déjà dans le département d'Arad. La première congrégation à Cluj a été fondée par les Hongrois, mais plus tard des Roumains y ont également adhéré. À partir de ce moment, le culte a été célébré en deux langues.

Dans les années 1960, cinq congrégations fonctionnaient déjà dans la ville, qui en accueille aujourd'hui douze, dont dix sont constituées d'adeptes roumains, une de Tziganes de langue roumaine et une de Hongrois. L'effectif des communautés varie entre 500 et 1 200 membres. À l'heure actuelle, parmi les plus de 6 000 pentecôtistes de Cluj, 152 appartiennent à l'ethnie hongroise (le chiffre reflète le nombre de baptisés). L'effectif s'enrichit encore de 58 enfants que l'on ne saurait considérer comme membres à part entière, étant donné que le baptême est administré à l'âge de raison.

La congrégation fonctionne à sa place actuelle dans la rue *Senin* depuis 1987. Le premier oratoire, celui de la rue Hagyma, a continué d'être utilisé conjointement par les communautés roumaine et hongroise, mais les problèmes que suscitaient les horaires ont justifié la séparation en 1977.

L'âge moyen au sein de la communauté est de 38 ans. Après le changement de régime, nombre de jeunes, notamment des intellectuels, sont partis pour la Hongrie dans l'espoir d'y trouver de meilleures conditions de vie.

Or, la communauté n'est pas formée des seuls habitants de Cluj. Les habitants des villages voisins dans lesquels aucune communauté pentecôtiste n'a été fondée, fréquentent également les réunions en ville, faisant parfois 20 km pour le culte du dimanche matin.

L'Union congrégationnelle des pentecôtistes hongrois de Transylvanie a été créée en 1993, avec pour siège l'oratoire hongrois à Cluj. L'oratoire abrite également l'école biblique, organisée par l'Union et dispensant une formation sur trois ans. Le programme d'études et les matériaux y sont fournis par la communauté pentecôtiste de Hongrie.

Les relations de cette Église se fondent sur le principe de doctrines analogues. D'où les séances de lecture et d'interprétation de l'Évangile organisées conjointement avec l'Église baptiste, ou encore les conférences et éventuellement les baptêmes communs avec la Communauté Ecclésia.

Ne recevant aucune subvention de la part de l'État, l'Église est contrainte de financer ses dépenses de ses propres ressources (cette constatation vaut d'ailleurs pour toutes les petites Églises traitées dans la présente étude). Outre la cotisation obligatoire des adeptes, il est possible de verser la dîme depuis 1995, mais les recettes augmentent aussi grâce à des contributions volontaires occasionnelles.

La Communauté chrétienne évangélique

La congrégation de Cluj a été fondée en 1930 par un groupe de l'Église baptiste ayant fait sécession pour des raisons doctrinales. Constituant toujours les piliers de la communauté, ces principes de foi n'admettent pas le clergé – l'évangélisation étant effectuée par les laïques – et s'attachent dans une grande mesure aux doctrines apostoliques (l'une des raisons de la sécession a d'ailleurs été la sécularisation excessive des baptistes).

Comptant aujourd'hui 130 adeptes, la congrégation hongroise a longtemps poursuivi ses activités sous le même toit avec la congrégation roumaine, tout en célébrant le culte du dimanche séparément, mais a fini par obtenir son propre oratoire en 1995. L'effectif actuel de la communauté roumaine comprend 30 à 35 adeptes.

La majorité des membres de la communauté hongroise relève de la tranche d'âge moyenne, un quart est issu de la jeune génération, tandis que la proportion des adeptes âgés est relativement inférieure (environ 15%).

Bien que les difficultés que l'émigration soulève se manifestent également au sein de cette communauté, celle-ci n'est pas dépourvue de représentants de l'*intelligentsia*. Depuis la transition, une dizaine de famille ont émigré dans les pays occidentaux.

La Communauté chrétienne évangélique poursuit une activité missionnaire étendue, qui inclut la diffusion de tracts et de publications dans la rue ou les program-

mes d'évangélisation organisés dans les villages à proximité. Le résultat en a été la création des communautés de Szék, d'Ördögkeresztúr et de Bágyon. Or, les activités missionnaires n'ont pas toujours été sans troubles, puisque la dictature communiste les a interdites sous peine d'emprisonnement. En dépit de telles mesures, la communauté n'a pas toujours respecté la restriction de la liberté d'association et de réunion. Certes, le changement de régime a facilité la tâche des missionnaires et la diffusion des publications, mais *"dans la démocratie, les gens sont plus occupés, ils ont moins de temps pour la vie religieuse, de ce point de vue, la communauté s'est appauvrie"*. Tout comme à l'Évangile, les membres de cette communauté s'attachent davantage aux habitudes nuptiales. Non seulement ils ont tendance à maintenir le principe de l'endogamie confessionnelle, mais ils ne sortent guère du cadre ethnique. La communauté est partisane du baptême en âge de raison, le nombre d'immersions étant d'une à deux par an.

En dehors des communautés évangéliques similaires de Cluj, la communauté maintient des relations avec les Églises calviniste et baptiste. Des évangélisations communes ont régulièrement lieu lors de la semaine des prières du début de l'année. (La majorité des nouveaux adhérents à la communauté sont issus de l'Église calviniste.) Ces occasions donnent également place à la fanfare et au chœur de la communauté.

La communauté Ecclésia

L'histoire de la communauté chrétienne Ecclésia de Cluj remonte à la fin des années 1980, lorsque les membres d'un club chrétien ont décidé de créer une communauté indépendante de toute appartenance confessionnelle. Au départ, elle fonctionnait en tant que petit cercle informel, puis avec l'expansion progressive, les chefs de la communauté ont choisi de lui procurer un statut juridique sous le nom de Communauté chrétienne Ecclésia de Cluj.

Dans l'optique de ses doctrines et de sa dynamique, elle fait partie de la nouvelle génération des sectes évangéliques. La preuve en est la proportion élevée de jeunes et d'intellectuels, tandis que la tranche d'âge moyenne y est sous-représentée. L'un des jeunes adeptes de la communauté estime que s'il en est ainsi, c'est parce que *"ils étaient encore trop impliqués dans le communisme, alors que nous avons déjà eu la possibilité de réfléchir autrement"*.

La communauté n'admet que le baptême à l'âge de raison, mais qui n'entraîne pas forcément l'appartenance de l'adulte baptisé à la communauté. L'immersion ne suit pas une cérémonie rituelle particulière et peut être quasiment effectuée dans un endroit quelconque, *"dans une baignoire, un ruisseau ou une rivière"*. L'adhésion au groupe est validée à partir du moment où l'individu décide d'accepter l'ordre interne et les doctrines de la communauté. Ses adeptes affirment que l'attraction de cette jeune communauté réside notamment dans l'ambiance conviviale et inspirante qui y règne. Ils considèrent la vie communautaire et l'évangélisation non pas comme un objectif, mais comme un moyen leur permettant de *"faire des choses de qualité dans tous les domaines de la vie"*.

La langue du culte et des réunions de prières étant le hongrois, les adeptes roumains sont rares dans la communauté, qui leur assure tout de même une traduction simultanée.

Le culte se déroule dans l'ordre propre aux associations évangéliques: louanges, partage de la Parole de Dieu et de la Sainte Cène, ainsi que prières pour les missionnaires, les malades et pour ceux qui ont besoin d'un soutien moral.

L'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours

Les Saints des derniers jours, communément appelés mormons, sont présents en Roumanie depuis 1990, et à Cluj depuis 1997. La langue de leur activité missionnaire étant le roumain ou l'anglais, les premiers adhérents à cette secte étaient issus de l'ethnie roumaine. Aujourd'hui, la communauté compte 90 membres, dont 10 hongrois.

En tant que partie de son activité missionnaire, l'Église organise des cours de langue anglaise gratuits sur huit semaines. Ceci est, soi-disant, "*une opportunité pour les gens de connaître l'Église*". Or, moins de 5% des participants aux cours se joignent finalement à cette communauté.

Les adeptes sont, pour la plupart, issus de la génération des jeunes. Aussi est-il attesté que dans un couple seul un des partenaires, généralement la femme, se convertit, tandis que l'autre ne le fait qu'avec un écart temporel considérable, comme il en a par exemple été le cas pour une famille hongroise.

L'expérience acquise au cours de l'activité missionnaire montre que parmi les pratiquants d'une religion, les orthodoxes témoignent d'une aversion profonde contre les Saints des derniers jours. L'activité missionnaire est d'autant plus efficace que la traduction du Livre de Mormon est disponible dans toutes les langues concernées. Le nombre des adeptes hongrois n'a pas tendance à augmenter en raison de la liturgie en langue roumaine, et les chefs de l'Église estiment que rien ne changera à ce sujet jusqu'à ce que le hongrois ne soit, lui aussi, adopté comme langue de la liturgie, ce qu'ils n'envisagent d'ailleurs pas dans un avenir proche.

*

Les petites Églises hongroises de Cluj n'étant pas considérées comme historiques entretiennent des relations plus ou moins étroites avec les communautés hongroises admettant des doctrines similaires, tant dans le domaine du mariage que sur le plan communautaire-liturgique. Exception faite aux Témoins de Jéhovah et à l'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours, envers lesquels toutes les Églises adoptent une attitude de rejet.

À Cluj, les grands ensembles du quartier *Mănăştur* (Monostor), qui logent une centaine de milliers de personnes, constituent la principale scène de l'expansion des communautés religieuses. Là aussi, ce sont avant tout les communautés roumaines, affichant un développement plus dynamique que les communautés hongroises, qui gagnent du terrain. Pour les communautés hongroises, il est d'une importance vitale de maintenir ou d'intégrer les jeunes dans la communauté, puisque l'*intelligentsia* hongroise, et notamment la couche jouant un rôle-clé dans les communautés évangéliques ne cesse de quitter le pays depuis la fin des années 1980.

BIBLIOGRAPHIE

- BORZÁSI István, *Rottmayer János és az erdélyi baptizmus [Jean Rottmayer et le baptisme en Transylvanie]*, manuscrit, Cluj, d.i.
- CSATA Zsombor - KISS Dénes - KISS Tamás - SÓLYOM Andrea, "Vallás és modernizáció a Mezőségen [Religion et modernisation sur le plateau de Transylvanie]", in: *WEB. Szociológiai folyóirat [Revue de sociologie]*, n° 8-9, 2001.
- CSOHÁNYI János, *Az 1894-95. évi magyarországi egyházpolitikai törvények és a református közvélemény [Les lois hongroises de 1894-95 sur le culte et l'opinion publique protestante]*, Cahiers d'étude du Département d'Histoire des Églises de l'Académie Théologique Protestante de Debrecen, n° 10, Debrecen, 1987.
- DANIEL, Krystyna - DURHAM, W. Cole, "A vallási azonosságtudat mint a nemzeti identitás összetevője [L'identité religieuse en tant que composante de l'identité nationale]", in: *Fundamentum*, 1997/2.
- International Religious Freedom Report*, Released by the Bureau of Democracy, Human Rights and Labour, 2001.
- KARNER Károly, *A felekezetek Magyarországon a statisztika megvilágításában [Les confessions en Hongrie dans la perspective statistique]*, Debrecen, 1931.
- KISS Dénes, "Egy hetednapos adventista közösség kialakulása. A vallási konverziót befolyásoló tényezők [Le développement d'une communauté adventiste du septième jour. Les facteurs de la conversion religieuse]", in: *WEB. Szociológiai folyóirat*, n° 8-9, 2001.
- ORBÁN Lajos - VETESI László, "Magyar egyház, de milyen nyelven? [Église hongroise, mais en quelle langue?]", in: *Kisebbségkutatás [Étude des minorités]*, 2001/1.
- SZABÓ László, *A vallásügy romániai szabályozása 1989 után [La réglementation relative au culte dans la Roumanie de l'après-1989]*, manuscrit, d.i.
- SZILVÁSI József, *A hetednapos adventizmus eredete és fejlődése [L'origine et le développement du mouvement adventiste du septième jour]*, Bibliothèque de l'Histoire Théologique Adventiste, n° 2, École supérieure de Théologie adventiste, Budapest, 1997.
- VARGA E. Árpád, "Az erdélyi magyarság lélekszámáról [Sur l'effectif des Hongrois de Transylvanie]", in: *Tiszatáj*, 1994/8.

NOTES

¹ La loi 43 de 1895 et, élaboré sur la base de celle-ci, le décret ministériel n° 77092 de 1905.

² Csohány, 1987, p. 118.

³ Karner, 1931, p. 41.

⁴ L'article 29 de la Constitution roumaine est celui qui régit la question de la liberté de conscience, et donc de culte. L'article stipule que "la liberté de conscience est garantie", "les cultes religieux sont libres et ils s'organisent conformément à leurs propres statuts, dans les conditions fixées par la loi" et que "les cultes religieux sont autonomes par rapport à l'État". L'article 6 reconnaît et garantit aux personnes appartenant aux minorités nationales le droit de conserver leur identité religieuse. Or, toujours en vigueur, la loi de 1948 sur le culte se trouve en contradiction avec plusieurs points de la Constitution de 1991, ce qui a incité l'État à entamer en 1990 des négociations avec les représentants des quinze confessions reconnues. Toutefois, au lieu du projet adopté par tous, le gouvernement a

finalement soumis à l'approbation, une décennie plus tard, une autre proposition, inacceptable pour les Églises historiques hongroises de Transylvanie et pour les petites Églises. Les principales lacunes du projet de loi en seraient, d'après les arguments, l'absence d'égalité en matière d'éducation religieuse et le désarroi régnant autour de la restitution des biens confisqués aux Églises. Selon le projet, le seuil de l'effectif des adeptes des religions reconnues par l'État est de 0,5% de l'ensemble de la population du pays, et la condition préalable pour accorder la personnalité juridique à une communauté religieuse est un effectif supérieur à 5% de l'ensemble de la population de la commune où se trouve son siège. Si ces dispositions s'appliquaient, des Églises historiques, telles que l'uniate ou la luthérienne, perdraient leur légitimité. De l'arrière-plan de la discrimination envers les Églises minoritaires témoigne le fait que le projet mentionne l'Église orthodoxe roumaine en tant qu'Église nationale, en dépit du principe d'égalité stipulé dans la Constitution et du refus en 1990 par l'Église même de ce statut privilégié.

⁵ Varga E., 1994.

⁶ International Religious Freedom Report, 2001.

⁷ D'après Daniel - Durham, 1997.

⁸ Propos recueillis par Bencze.

⁹ Kiss, 2001, p. 60.

¹⁰ Csata - Kiss - Kiss - Sólyom, 2001, p. 42.

¹¹ Orbán - Vetési, 2001.

¹² Varga E., 1994.

¹³ L'expérience acquise lors du travail que j'ai effectué sur le terrain montre que le mythe de l'inaccessibilité des petites Églises subsiste toujours tant chez les scientifiques que chez les "laïques". Or, dans la pratique, ces confessions saisissent toutes les occasions qui se présentent pour nuancer, sinon briser cette image.

¹⁴ Szilvási, 1997, p. 3.

* Ancien nom de Budapest en usage avant l'unification des trois villes (Buda, Óbuda et Pest) en 1873. [NdT]

¹⁵ Borzási, d.i., p. 3.

¹⁶ Op. cit., p. 7.

ALBERT ZSOLT JAKAB

Les graffiti à Cluj

Vandalisme, manifestation du primitivisme, déchet importé de l'Occident, épave/malheur du globalisme: autant de qualifications fonctionnant en tant qu'adjectifs permanents dans les discours quotidiens sur les graffiti. Or, une analyse scientifique du langage parasite doit s'effectuer sans porter de jugements de valeur d'ordre esthétique, ni utiliser des catégories notionnelles qui exprimeraient de tels jugements. Pour le chercheur, cette culture, liée en particulier à l'illettrisme, ne relève pas uniquement du barbarisme, mais elle est aussi d'une autre signification, d'une autre donnée. Peut-on, doit-on condamner ce langage pour le simple fait qu'il montre le revers de l'image culturelle acceptée et tant vénérée, que nous avons colorée, décorée et à laquelle nous nous sommes identifiés? Mon objectif est d'étudier cette culture et d'interpréter son existence dans l'espace d'une même ville, et ceci en ma qualité de chercheur-anthropologue autochtone. Quelle est l'image de la réalité qui se construit dans le cas des graffiti? Comment cette image se forme-t-elle, quelles sont les informations transmises par les graffiti et quel est le mode de transmission? Telles sont les questions qui se posent sur le monde construit à travers les moyens visuels des graffiti.

*

L'une des causes principales et plus manifestes des hostilités interethniques à Cluj réside dans la volonté symbolique de la part de l'administration locale roumaine d'occuper, de posséder et de créer des espaces. Dans cette tendance, les actes et le comportement anti-minoritaires du maire de Cluj, Gheorghe Funar, jouent un rôle important. Le maire est le secrétaire général du parti considéré comme étant d'extrême gauche et appartenant à l'aile nationaliste¹, le PRM (Partidul România Mare – Parti de la Grande Roumanie). Étant donné les mesures et le comportement qu'il a adoptés contre les Hongrois, le clivage interethnique local se creuse davantage. Il a été élu maire de Cluj pour la première fois en 1990, puis réélu à plusieurs reprises, ce qui témoigne de sa popularité et de sa "continuité" dans la ville. Par conséquent, la ville de Cluj s'avère être un terrain tout à fait adapté aux fins de l'étude des rapports interethniques.

Le cas de la place principale, plus précisément des places principales, illustre le mieux cette lutte symbolique dont l'espace constitue l'enjeu. L'ancien centre-ville (hongrois) de Cluj se situait autour de la place Mathias, appelée aujourd'hui place Unirii. C'est là que se trouvent l'église catholique hongroise Saint-Michel, de style gothique, et la statue du roi Mathias Corvin, érigée en 1902. Faisant partie du pa-

trimoine mondial, cette dernière est devenue, au fil du temps, le symbole de l'ethnie hongroise locale. Le pouvoir roumain, représenté par Funar, cherche à attirer l'attention sur un autre centre-ville, créé récemment autour de la place Avram Iancu, et englobant la cathédrale orthodoxe roumaine, la statue d'Avram Iancu inaugurée en 1994, le bâtiment du Théâtre National Roumain ayant été la propriété hongroise jusqu'en 1918, ainsi que des institutions militaires et administratives. Érigée en place principale depuis 1990, sa priorité serait mise en relief par les fêtes nationales ou commémoratives roumaines qui y sont organisées. C'est ici qu'ont lieu les différents discours ou réunions politiques, les serments militaires, l'accueil solennel du président de la République et les divers événements fort soutenus par la mairie (décernement de prix, événements sportifs, concerts pour la jeunesse roumaine, etc.) censés créer un autre public, notamment roumain. Tous ces gestes confèrent à cette place choisie une force symbolique² et s'interprètent comme des démarches visant une appropriation de l'espace allant à l'encontre de l'ethnie hongroise.

Outre ses aspirations à populariser et s'approprier cette place principale roumaine, le maire s'efforce aussi de dégrader l'ancienne place principale (hongroise). Une telle action correspond à la volonté d'ignorer entièrement l'occupation antérieure de l'espace par une autre ethnie, celle effectuée par l'ethnie opposée venant se superposer à l'espace donné³. Cette intention ressort également de la profanation de la statue du roi Mathias Corvin et de ses environs. Les souverains roumains ont été les vassaux du plus grand et célèbre roi de Hongrie, la Moldavie, principauté roumaine, ayant été ainsi soumise à la Hongrie. Or, sur la plaque posée par ordre du maire sur le piédestal de la statue se lit cette affirmation d'historien erronée: "BIRUITOR IN RĂZBOAIE, INVINS/ NUMAI LA BAIJA DE PROPRIUL/ SĂU NEAM, CÂND INCERCA SĂ/ INVIŢĂ MOLDOVA NEBIRUITĂ"⁴. Cette inscription aspire à présenter ce roi de Hongrie comme un souverain d'origine roumaine.

Aussi, à la volonté de compromettre les symboles nationaux hongrois s'ajoute une série de fouilles archéologiques, en cours depuis plus d'une décennie et censées justifier l'hypothèse selon laquelle la présence des Roumains dans cette région d'Europe précède l'installation des Hongrois. Le maire s'applique à faire passer dans l'opinion publique les ruines médiévales explorées pour des traces daço-roumaines.⁵ Afin d'appuyer cette "thèse", il envisage d'ériger une copie de la colonne de Trajan en face de la statue. De même, la construction de toilettes publiques sur la place Mathias se traduit comme un geste de dégradation: autrement, ce genre de moyens de civilisation sont un peu plus dissimulés dans une ville.

La signification d'un tel geste, souvent explicite, à l'encontre de la minorité hongroise de Cluj est tout à fait évidente pour cette dernière. Et elle l'interprète en tant que tel. Par ailleurs, on peut observer une sorte de protestation tacite contre cette forme d'utilisation des espaces: les Hongrois n'aiment pas la statue d'Avram Iancu de la place principale roumaine, ils en ont une opinion négative et font la parodie, dans les discours quotidiens, de la balourdise artistique du "Jeannot". Tout comme ils refusent de participer aux événements organisés sur cette place. Le lieu de rencontre de la jeunesse hongroise demeure la place Mathias, tandis que les jeunes Roumains sortent sur la place Avram Iancu.

Similairement, l'ensemble de la ville de Cluj s'articule aussi en des espaces tacitement ethniques; il existe bien des villes ou des communes plus compactes en

matière ethnique. Les quartiers *Hóstát*, situés dans la ville ou dans ses environs, ont été démolis conformément à la politique d'assimilation visant à liquider les "blocs" de Hongrois, ces derniers ayant été installés dans le quartier Gheorgheni (Györgyfalva), en cours de construction à ce moment-là. Le quartier Grigorescu (anciennement Rákóczi) reste le seul à toujours compter une majorité hongroise. La population des quartiers Mărăști et Mănăștur (Monostor) est issue de l'exode rural en provenance des villages roumains plus lointains, ces quartiers étant de la sorte surpeuplés de Roumains. Or, le pouvoir roumain cherche à éliminer les espaces ethniques, ce qui correspond à une volonté de les transformer tous en espaces roumains dans la conscience collective. C'est aussi dans cet objectif de créer un paysage urbain purement roumain que les drapeaux nationaux sont placés en masse et de façon permanente sur tous les bâtiments et poteaux de la ville, la peinture rappelant le tricolore roumain des bancs publics et des balisages des rues, le toponyme figurant en une seule langue sur le panneau de la ville, etc.

Travaillant avec zèle pour générer ce genre de conflits interethniques, le maire se laisse souvent porter par des gestes théâtraux. Ainsi par exemple, dans le but de provoquer les Hongrois, il a organisé, au moment de la signature de l'Accord de bon voisinage et de coopération conclu entre la Roumanie et la Hongrie, une marche et une cérémonie funèbres. Avec ce geste symbolique spectaculaire, il a soit disant enterré la paix des Roumains, la croix de bois portant l'inscription: "Linia teia Românilor. 16 septembrie 1996. Ora 12.00."⁶ C'est également comme une insulte envers la minorité hongroise que l'on peut interpréter les tentatives du maire de faire retirer du bâtiment du Consulat de Hongrie le drapeau aux couleurs de ce pays, tout comme le panneau qu'il a fait poser devant le consulat, signalant que cet établissement était le siège des services d'espionnage hongrois.

Mais Cluj est aussi une ville d'étudiants. Des écoles, des universités et des centres de formation de haut niveau fonctionnent dans cette ville, qui attirent les jeunes souhaitant faire des études ou suivre une formation professionnelle. Cluj accueille un nombre fort élevé, même à l'échelon national, d'étudiants (plus de 40 000), la proportion des Roumains par rapport aux Hongrois y étant de l'ordre de trois pour un quart. Outre la charge bien sûr, les étudiants, dans leur ensemble, représentent aussi et stimulent par leur âge, leurs intérêts, etc., des (sub)cultures, des coutumes, des formes de comportement ou des mentalités propres à la jeunesse. Les résultats d'enquêtes préalables indiquent également que les tagueurs sont, pour la plupart d'entre eux, issus de ces tranches d'âge et catégorie socio-professionnelle. Autrement dit, ce sont bien les étudiants qui véhiculent cette alternative à la culture, la majorité des graffiti faisant l'objet de notre étude étant les produits de coutumes ou goûts subculturels. À Cluj, les discours politiques ou la vie publique ont aussi cette caractéristique qui fait que la présence des étudiants dans la ville rend la vie publique très animée, alors que leur absence affaiblit l'effervescence: ce sont eux qui stimulent les événements se déroulant dans la ville.

*

Avant d'entamer l'étude proprement dite des tags, il convient de préciser la notion de graffiti et d'en délimiter la valeur usuelle. Dans l'ouvrage *Világirodalmi Lexikon*

(Encyclopédie de la littérature universelle), Vilmos Voigt donne la définition suivante pour l'article "graffiti": "des textes courts, des slogans ou des vers marqués sur le mur ou à d'autres endroits publics"⁷. Pour sa part, István Szerdahelyi ne les considère pas comme des types de texte formant une catégorie distincte: "la notion ne signale qu'un contexte différant du contexte habituel (livre, papier, papyrus, etc.) dans lequel l'écriture est produite"⁸ – écrit-t-il dans le même ouvrage, sous l'article "épigraphie". L'auteur ne distingue donc les textes produits que sur la base du contexte matériel, ignorant toute distinction entre épigraphe et graffiti.

L'importance de différencier épigraphe et graffiti est soulignée par Géza Balázs: "interprétant la première comme une écriture acceptée et de nature officielle, et le second comme spontané et persécuté"⁹. Dans une telle répartition, les deux types de textes se distinguent clairement. Opposés à l'épigraphe, voire à l'écriture au sens plus large du terme, les graffiti ont une connotation péjorative. Ils constituent une forme textuelle et un langage qui forment – contrairement à la représentation picturale, à la structure formelle ainsi qu'au message, de contenu et d'intention sérieux, de l'épigraphe – une entité hors-esthétique en termes de contenu non conforme et de représentation picturale. C'est ce type de texte subculturel qui se situe au centre de mon étude. Pour plus de simplicité, les notions de tag, de graffiti et de texte¹⁰ seront utilisées ici en tant que synonymes.

Dans la plupart des cas, les graffiti ne sont pas produits par hasard sur les surfaces où ils figurent. Les espaces physiques quotidiens sont loin d'être homogènes, leurs valeurs usuelles ou leurs significations symboliques étant bien différentes. Étudiant les transformations structurelles de la Publicité, Jürgen Habermas parle, dans son modèle, de la division de l'espace public en sphères publique et privée.¹¹ Cette séparation, voire opposition des différentes sphères se révèle également dans le cas des espaces physiques et virtuels (mentaux). Dans la pratique, elle devient visible et saisissable à travers le geste de "vivifier l'espace"¹². Les différents espaces se forment, en effet, à partir de l'attitude que l'on adopte à leur égard ou du processus au cours duquel on s'identifie à eux.

Les graffiti se réservent les espaces publics (et quasi-publics) à leurs propres fins. Ce phénomène est également valable dans le cas de Cluj, où les textes sont inscrits sur les places publiques, sur les murs des immeubles situés dans les rues fréquentées, des écoles ou des stades et dans leurs environs, c'est-à-dire à des endroits que l'on appellerait l'espace vital (social) "ici et maintenant"¹³ de la population de Cluj. Cet espace vital peut être désigné, conformément à la terminologie phénoménologique des sciences sociales, par le concept "monde vital"¹⁴.

La rue est ou devient un espace social. Les graffiti non seulement remplissent, mais aussi possèdent ces espaces. Ils s'approprient des surfaces remplies pour transmettre, faire circuler leurs contenus, le mur ou la surface où les graffiti sont réalisés, se transformant ainsi en support du message transmis. Dans cette action se révèle la magie verbale de la dénomination ou de la saisie: le geste de la création des graffiti se saisit d'une partie du mur ou du bâtiment au moyen d'un nom, d'une formule ou d'un texte¹⁵; en outre, s'approprier d'une surface publique est également vu comme une gloire¹⁶. Le choix du lieu-cible des graffiti peut impliquer une volonté plus ou moins explicite de s'approprier l'espace donné – c'est le cas, par exemple, de la dégradation des surfaces de monuments, de statues ou d'écoles faisant

désormais état d'espaces symboliques \bar{n} , mais le lieu peut aussi bien ne servir que de prétexte, d'à-propos pour les tags, comme c'est généralement le cas. Il s'est déjà avéré au moment du recueil des graffiti que les surfaces abandonnées, non entretenues attirent davantage les dessins, les tags. En même temps, les tagueurs favorisent plutôt les bâtiments publics que les immeubles ou maisons de propriétés privées et les portails. Les textes sont créés, au regard de la technique et des moyens utilisés, par grattage ou dessin, en utilisant du feutre, de la craie ou une bombe, cette dernière étant le moyen le plus répandu.

La bibliographie en matière de graffiti affirme unanimement que les tags constituent en même temps et avant tout une forme de communication. La théorie de Dell Hymes¹⁷ interprète la parole comme un trait essentiel des subcultures, et propose plusieurs termes techniques pour analyser l'usage communautaire de celle-ci. Au lieu d'adopter automatiquement l'ensemble de son modèle, nous ne nous servirons ici que des aspects de cette théorie aptes à fournir une réponse au comportement du langage et au "comment" de cette culture. D'où la nécessité d'aborder le sujet du côté de l'individu et de la situation de communication.

Existant depuis 1989 et reflétant les événements majeurs des douze dernières années, les textes ont été recueillis de décembre 2001 à mai 2002. Afin de faciliter l'analyse des graffiti, le corpus est divisé, selon les contenus, en groupes thématiques plus ou moins vastes. Le classement établi prend en considération l'appartenance sociale, la tranche d'âge et les centres d'intérêts de ceux qui semblent être, d'après les textes recueillis, les interpellateurs et les interpellés. Le classement a donc abouti à la formation de quatre grandes unités thématiques: les graffiti de nature politique ou portant sur la vie publique, les graffiti liés aux religions ou aux sectes, ceux reflétant les événements sportifs, ainsi que d'autres graffiti de la jeunesse.

Les graffiti de nature politique ou ayant un rapport avec la vie publique

Selon toute probabilité, les graffiti appartenant à ce groupe thématique sont réalisés par les jeunes s'intéressant aux affaires publiques et sont soutenus par la génération fort préoccupée de son avenir et de celui du pays.

Au cours des douze dernières années, la Roumanie a traversé une période de bouleversements politiques majeurs qui ont eu un impact considérable sur la vie publique à Cluj. Accompagnant et reflétant les événements politiques survenus depuis 1989, les graffiti commentent et jugent les grands moments de ce processus politique. (Avant 1989, il était impossible d'exprimer une opinion politique en public, le régime politique d'alors contrôlant également la sphère publique.) Afin de comprendre les textes politiques, il convient de les placer dans le contexte politico-social ayant servi de cadre aux événements commentés par les graffiti. Par conséquent, nous fournirons, parallèlement à l'analyse, les informations constituant l'arrière-plan des textes et de leur création, faisant prévaloir de la sorte un certain ordre chronologique.

Les graffiti de ce groupe traitent aussi bien des affaires intérieures que des événements internationaux. Les textes relatifs à la politique nationale sont ceux qui commentent la révolution de 1989, les élections présidentielles et, au niveau local, celles des maires, ainsi que les rapports interethniques. Les événements mondiaux,

s'infiltrant en particulier à travers les médias, qui n'ont pas d'impact considérable sur la vie politique et sociale de la Roumanie, mais qui préoccupent tout de même les habitants de Cluj, font l'objet des graffiti de la politique internationale.

Le changement de régime survenu en décembre 1989 apparaît comme une césure dans l'histoire de la Roumanie. Les textes recueillis, tout comme la naissance même de la culture des graffiti, datent de cette période. La transition politique ne s'est pas faite sans affrontement, puisque le régime dictatorial de l'époque a cherché à étouffer la révolution en déployant les forces armées qui, dans les plus grandes villes, ont tiré sur les masses de manifestants. Cet acte de violence a provoqué des morts parmi la population civile un peu partout dans le pays. Plusieurs plaques commémoratives, placées aux différents points de Cluj, rappellent les pertes humaines que cette ville a également dû subir: ÎN MEMORIA CELOR CARE S-AU/ JERTFIT PENTRU LIBERTATE ŞI/ DEMOCRAŢIE ÎN ZILELE DE/ 21-22 DECEMBRIE 1989¹⁸. Dans les coins de la ville où des gens sont morts à la suite de ces événements, des plaques commémoratives ont été placées portant l'inscription AICI AU CĂZUT ÎN/ 21 DECEMBRIE 1989/EROII MARTIRI¹⁹, suivie du nom et de l'âge de chaque victime.

Or, autant un hommage est rendu chaque année aux martyrs roumains et hongrois dans le cadre de commémorations solennelles (VEŞNICA CINSTIRE/ EROILOR NOŞTRI/ 22 DECEMBRIE 1989; NE INCHINĂM/ ÎN FAŢA JERTFEI LUI/ PENTRU LIBERTATE²⁰), autant les coupables n'ont toujours pas été inculpés devant le tribunal. C'est ce fait que cherchent à dévoiler et à commenter les graffiti étayant les inscriptions des plaques commémoratives, en prévenant que LES ASSASINS ERRENT PARMÎ NOUS (A GYLKOSOK KÖZÖTTÜNK JÁRNAK). Ce texte divulgue ce qui n'a pas été suffisamment mis en lumière par les discours politiques. Les responsables des pertes humaines subies pendant la révolution n'ont toujours pas été inculpés ni condamnés devant un tribunal.

Un tagueur qui ne s'est pas rendu compte de l'actualité politique de ce graffiti ou qui n'a tout simplement pas pris en considération son contexte, l'a lu comme une phrase surréelle et, en jouant sur une lecture horrifique, y a ajouté: LES VAMPIRES ERRENT PARMÎ NOUS (A VÁMPÍROK KÖZTÜNK JÁRNAK). Cette allusion est fondée sur le fait folklorique selon lequel la croyance relative aux vampires se localise dans cette région d'Europe. La figure imaginaire du vampire fait partie intégrante des traditions nationales roumaines, ce qui est, par ailleurs, censé soutenir aujourd'hui les aspirations visant à créer et diffuser une image nationale en prévoyant la construction d'un *Dracula Land*.

Suite aux changements survenus en 1989, le pays a eu le choix entre plusieurs formes constitutionnelles à adopter. Le roi légitime de Roumanie, Michel, issu de la famille Hohenzollern-Sigmaringen de la noblesse allemande et au pouvoir encore au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, a été détrôné et s'est exilé en 1947. Bien que quatre décennies soient passées depuis, la société de Roumanie compte toujours en son sein des partisans de la monarchie, qui auraient bien voulu revoir le roi déchu à la tête du pays. Aussi, des textes monarchistes ont-ils fait leur apparition après la révolution: TRĂIASCĂ REGELE MIHAI! ; TRĂIASCĂ REGELE!; TRĂIASCĂ REGELE ÎN PACE ŞI ONOARE!; REGELE ŞI PATRIA²¹. Finalement, le pays a opté pour une démocratie parlementaire, ou du moins il a commencé à suivre la voie de la démocratisation.

Les premières élections législatives démocratiques ont eu lieu le 20 mai 1990. Se définissant auparavant comme un mouvement pan-national visant la prise du pouvoir, le FSN (Frontul Salvării Naționale – Front de Salut National) s’est transformé en un parti politique se portant candidat aux élections, qui lui ont finalement apporté la victoire. Le leader du parti, Ion Iliescu, a été élu président *ad intérim* de la République, et le mouvement pour le changement de régime, devenu désormais le parti du gouvernement, a obtenu 70% des sièges à l’Assemblée et 91 sièges sur 119 au Sénat.²² Les graffiti politiques créés à ce moment protestaient contre la position monopolistique du parti du gouvernement: POLITICA FĂRĂ OPOZIȚIE = DICTATURĂ; VREM/ COALIȚIE/ NU FESEENISM²³. Les tagueurs craignaient également une réinstauration du régime communiste: NU VREM ALT 1946 CU MINCIUNI/ ȘI TĂLHĂRIE²⁴.

En 1992, Ion Iliescu et son parti rebaptisé FDSN (Frontul Democrat Salvării Naționale – Front Démocratique de Salut National) ont une nouvelle fois remporté les élections. C’est au moment du changement de gouvernement en 1996 que sont apparus les graffiti tels que JOS ILIESCU; JOS COMUNISMUL; ILIESCU COMUNIST²⁵. Parfois, ces textes protestant contre Ion Iliescu s’accompagnaient de l’un des symboles répandus du communisme: la faucille et le marteau. L’opinion publique jugeait également que ce président, tout comme son parti, suivaient les traditions communistes. Autrement dit, le processus de démocratisation du pays n’était encore qu’embryonnaire. De ce fait témoigne également un autre texte plus long et adoptant un ton ironique-humoristique: S.Q.-uniști oprîți/ război civil rece că/ ne predăm/ noi²⁶. Aux yeux des tagueurs de Cluj, non seulement ce parti politique, mais aussi d’autres organisations culturelles (nationalistes) passaient pour des communistes. Dans ce contexte, ils considéraient le parti du gouvernement comme étant l’égal de l’ancien Parti Communiste Roumain (Partidul Comunist Român) et de l’organisation “culturelle” nationaliste Vatra Românească, comme le prouvent les graffiti du genre: VATRA = FSN = PCR.

Au premier tour des élections de 1996 (le 3 novembre), le parti du gouvernement et le président sortants n’ont pas obtenu suffisamment de suffrages pour remporter la victoire. Les graffiti réalisés à ce moment-là portent des jugements sur le gouvernement au pouvoir sans interruption depuis 1989: 7 ANI DE MINCIUNE/ CORUPȚIE/ ȘI HOȚIE²⁷; et “démissionnent” le président sortant: VÂND URGENT ILIESCU²⁸. D’autres exhortent à voter pour le parti rival, le CDR (Convenția Democratică Română n Convention Démocratique Roumaine), en représentant également son symbole, la clé, par des “textes graphiques”²⁹: DEȘTEPTAREA —; VOTAȚI —³⁰. Le symbole de la CDR et son slogan électoral (Vote pour la clé!) font l’objet d’un tag moqueur figurant sur le portail d’une maison: VOTAȚI/ CHEIA DE/ LA POARTĂ³¹.

Le second tour (le 3 décembre) a apporté la victoire à la CDR et à son président, Emil Constantinescu. Les graffiti qui ont vu le jour à ce moment-là condamnent et médisent l’ancien gouvernement, tandis qu’ils acclament le nouveau. Plusieurs images et textes graphiques font leurs adieux au pouvoir sortant avec la formule NU/ PDSR³², à laquelle a été ajouté, à côté du sigle du parti, le symbole de la faucille et du marteau, souvent dessiné dans un signe d’interdiction. L’un des textes graphiques affiche le visage d’Ion Iliescu derrière les barreaux, la signification de cette caricature étant expliquée par le texte l’accompagnant: 3 MANDATE³³, vu que le président s’est porté candidat pour un troisième mandat. D’autres textes saluent ou encourage-

gent les nouveaux président et gouvernement sous forme de jeux de mots ou de vers: VICTORIEMil³⁴; CDR, CDR/ ILIESCU/ nu mai e!³⁵. En effet, les gens attendaient le véritable changement de régime des nouveaux gouvernement et président: *Revoluția acuma*; Adevărul/ acum!³⁶.

En mars 1997, certains graffiti commentent ou jugent les mesures prises par le nouveau gouvernement en matière de politique économique et d'inflation: ȚAPUL ȘI CU/ CHIORUL OMOARĂ/ POPORUL; CDR = SĂRĂCIE; CDR = RAHAT³⁷, en même temps que d'autres huent le président: JOS EMIL ȚAPU!; JOS ȚAPU!; JOS CAPRA!³⁸. L'appellation țapul (bouc) ou Capra (chèvre) est le sobriquet donné au président Constantinescu à cause de sa barbe particulière, alors que le mot Chiorul (aveugle, louche) renvoie aux problèmes oculaires et aux lunettes épaisses du Premier ministre Victor Ciorbea.

L'éclipse solaire et les élections présidentielles s'approchant (1999 et 2000) ont fourni un bon prétexte pour l'un des graffiti, qui comparait la période Constantinescu au noir, à l'absence de toute lumière. Le texte rejette le président: JOS/ ECLIPSA/ JOS ȚAPUL³⁹.

Les élections présidentielles tenues le 26 novembre 2000 ont également laissé leurs empreintes sur les murs de Cluj. Les graffiti créés avant le premier tour avaient tendance à huer les partis politiques: JOS CDR!; JOS PNL!; JOS PNȚCD!; JOS PNȚ-iștii!⁴⁰. Parmi les candidats au poste de président, plusieurs ont été soutenus par les graffiti: ISĂRESCU, ILIESCU, VADIM. La majorité des textes produits avant le premier tour favorisent le technocrate Mugur Isărescu: ISĂRESCU PREȘEDINTE!⁴¹, de même qu'ils condamnent le post-communiste Ion Iliescu, ayant fait ses études à Moscou, et le candidat extrémiste pro-Grande Roumanie, Corneliu Vadim Tudor: CINE NU GÂNDEȘTE/ VOTEAZĂ/ ILICI SAU VADIM⁴². Le prénom Ilici (Ilitch), sobriquet attribué à Ion Iliescu, se moque du candidat russophile de gauche. Aussi, les graffiti s'attaquent-ils à Iliescu en raison de sa troisième candidature, dite "chapitre", inadmissible dans un régime politique démocratique: NOI CU ILIESCU "CAP" III/ CONCLUZIE: NU-L VOTAȚI⁴³. Et à Vadim pour son intolérance et ses politiques agressives suivies aussi bien au cours de sa carrière que pendant la campagne électorale: VADIM/ SPAIMA CURVELOR⁴⁴.

Ces élections ont apporté la victoire au PDSR, qui avait perdu celles de 1996. Le second tour des présidentielles (le 10 décembre) devait trancher entre le candidat de ce parti, Ion Iliescu, et celui du PRM extrémiste, Corneliu Vadim Tudor. C'est sans doute de l'opposition déçue que fait partie le tagueur ayant écrit sur un mur le texte ci-après: PE ORICARE IL VOTAȚI/ TOT RĂMÂNEȚI ÎNȘELAȚI⁴⁵. Néanmoins, les deux candidats ont aussi trouvé des supporters parmi les tagueurs. Les textes tels que Moș Guerillă/ PREȘEDINTE!; VOTAȚI Moș Guerillă!⁴⁶ étaient là pour encourager le candidat du PDSR. Moș Guerillă (Père Guérilla) est le sobriquet d'Iliescu, présentant, au niveau de la forme, des similitudes avec le mot roumain Moș Guerillă (Père Noël) sur lequel il joue. Les tagueurs s'appliquant à populariser le candidat adepte de la Grande Roumanie l'ont "cajolé" avec un svastika dessiné en dessous de son nom (Vadim). Au demeurant, les idéologies extrémistes n'étaient pas loin non plus des tagueurs qui ont "rebaptisé" la rue Potaissa d'après le chef de l'ancienne Garde de Fer roumaine, jouissant d'une mauvaise réputation. Ils ont inscrit sur le mur d'un immeuble situé dans cette rue le "nom de rue" STRADA C. Z. CODREANU⁴⁷, ainsi que l'ancienne devise de l'organisation fasciste: SUS GARDA/ TOTUL/ PENTRU ȚARĂ⁴⁸.

Les élections municipales de la période de l'après-1989 figurent aussi au centre des préoccupations de l'opinion publique à Cluj. Gheorghe Funar a été élu maire de cette ville pour la première fois en 1992. Avant les municipales de 1996, l'opposition a présenté ses adieux au maire avec les graffiti dispersés un peu partout dans la ville: JOS FUNAR; MUIE FUNAR; SUGE/ FUNAR; ADIO GHIȚĂ; ADIO GHIȚĂ = PENSIONAREA⁴⁹. C'est après sa troisième élection au poste de maire (en 2000) qu'a vu le jour ce graffiti orné de: FUNAR 4 EVER. Quelques mois plus tard, il a été complété par l'opposition et se lit aujourd'hui: FUCK FUNAR 4 EVER, ce qui suggère une signification tout à fait différente de l'éternité... En Roumanie, les élections se déroulent sur une base plus ou moins ethnique, et ceci vaut également pour les municipales à Cluj. Ce phénomène nous permet de prendre le risque d'affirmer que les textes anti-Funar sont produits par des tagueurs appartenant à l'ethnie hongroise, encore que le contre-camp du maire ne manque pas de Roumains.

Le texte le plus récent relatif au maire a été inscrit en mars 2002 sur le monument érigé notamment à son initiative pour rendre hommage aux héros roumains, et considéré comme l'un des symboles de l'ethnie roumaine de Cluj: Te iubesc Funar⁵⁰, suivi d'une signature affichant le prénom Attila. Le cynisme du texte réside non seulement dans le choix de la surface utilisée pour le graffiti, mais aussi dans le fait que le tagueur soit, comme sa signature le prouve, un Hongrois, puisque le prénom Attila ne peut être que hongrois, ou plus précisément, c'est le prénom le plus *magyar* possible. Or, les mesures prises par le maire contre les habitants hongrois de la ville sont, pour ces derniers, clairement défavorables. D'où la connotation ironique aux yeux de tous du texte en question.

Parmi les graffiti politiques, il en existe quelques-uns qui comprennent une remarque ou une opinion générale (négative) concernant l'état actuel et l'avenir du pays ou du système en vigueur. Ce sont tantôt des tags exprimant une vision pessimiste (ROMANIA IS DEAD), tantôt des textes critiquant le système avec véhémence (SYSTEM FUCKED UP; FUCK/ THE ROUMANIAN/ SYSTEM!). Un texte situé à l'entrée d'un immeuble évalue, non sans ironie, la situation du pays: ROMANIA/ fi/ PRIMA LA/ DREAPTA⁵¹.

Le reste des graffiti liés à la politique intérieure parle des rapports ou antagonismes interethniques, et est issu de la problématique des majorités et des minorités. Le sujet qui figure sans cesse, depuis la transition de 1989, à l'ordre du jour de la vie politique en Roumanie est la question de l'éducation en langue hongroise et de la création, ou de la restitution, de l'université et des lycées hongrois indépendants, ainsi que des bâtiments étant la propriété de l'Église. Auparavant, Cluj disposait de plusieurs universités hongroises. La troisième dans l'ordre chronologique a été créée en 1872⁵², ayant d'abord porté le nom du souverain (Université des Sciences François-Joseph), puis rebaptisée Université des Sciences János Bolyai, d'après le célèbre scientifique. En 1959, le pouvoir roumain d'alors s'en est emparé et l'a arbitrairement fusionnée avec l'École supérieure roumaine Victor Babeș⁵³, en y réduisant progressivement l'enseignement en hongrois et le nombre d'étudiants suivant leurs études dans cette langue. Cette réduction a finalement abouti à la suppression définitive de l'enseignement en hongrois dans certaines facultés (ainsi par exemple, à l'université Technique ou à l'université d'Agronomie, l'enseignement en langue hongroise n'a toujours pas repris). Jusqu'à présent, dans les discours politiques, le pouvoir a systématiquement refusé de traiter la question de restituer

l'université hongroise ou a affiché une attitude négative à ce sujet. Le graffiti en hongrois BOLYAIT! en témoigne clairement, reflétant les débats, toujours d'actualité, autour du sort de l'Université des Sciences János Bolyai.

Les graffiti en hongrois SZABAD ERDÉLY!⁵⁴, que l'on peut retrouver d'ailleurs dans plusieurs villes, revendiquent l'autonomie de la Transylvanie. Il en est de même pour le tag non moins répandu ERDÉLY⁵⁵.

Le texte TOȚI UNGURI SUNT TURISȚI!⁵⁶, inscrit sur l'office du pasteur hongrois, est révélateur des rapports interethniques. Son contenu ou sa présence même étant mal vus, ce graffiti a été effacé, ce que les tagueurs ont interprété comme un défi lancé à leur égard et ils y ont, en effet, répondu avec un nouveau texte inscrit sur la surface repeinte: UNGURI/ SUNT TRIȘTI; UNGURII/ SUG⁵⁷. Le graffiti "ornant" le mur de l'école hongroise Sámuel Brassai est déjà clairement déshonorant pour les Hongrois: MUIE LA UNGURI⁵⁸. Il n'est pas fortuit que le texte patriotique roumain IUBESC ROMANIA⁵⁹ figure sur le mur du lycée hongrois Apáczai Csere János, puisqu'il constitue un signe, une sorte de manifestation contre l'ethnie hongroise représentée par cet établissement. Pour les habitants de la ville, l'appartenance ethnique et le message du tagueur vont de soi. Or, par son contenu, le texte inscrit sur le portail du lycée est déjà une insulte plus explicite envers les Hongrois: SUGEȚI TOȚI PULA/ DIN APAȚAI⁶⁰. L'appartenance ethnique du tagueur coule de source en lisant le nom du lycée Apáczai écrit incorrectement, à la roumaine (Apațai).

Dans l'ensemble, on peut affirmer que les graffiti de nature politique présentent un langage de l'opposition qui s'organise, comme nous avons déjà pu l'observer, à l'encontre du pouvoir et du discours officiel. Cependant, il arrive aussi que les graffiti soient là pour confirmer, voire développer d'une façon plus triviale les discours officiels ou officieux. À ce groupe appartient, par exemple, le texte ayant été inscrit sur un panneau publicitaire de la "place principale roumaine" à l'occasion de la fête nationale roumaine, le 1^{er} décembre (en l'occurrence 2001): MUIE/ LA/ UNGURI DE 1. DECEMBRIE⁶¹, puisque son contenu et le message nationaliste qu'il véhicule sont proches des discours prononcés à la cérémonie.

C'est également dans un but confirmatif qu'ont vu le jour les textes produits à la suite de l'organisation par les Hongrois, le 15 mars 2002, de la cérémonie commémorant la fête nationale hongroise liée à la Révolution de 1848, ainsi que de la fête organisée au même moment par les Roumains pour célébrer le dixième anniversaire de l'élection du maire. Ces graffiti sont, d'une part, le texte inscrit sur le mur du lycée hongrois István Báthory: MUIE/ UDMR⁶² et, d'autre part, celui figurant sur l'église hongroise: MUIE/ HUNGARY⁶³, les deux injuriant la Hongrie et l'ensemble de la communauté hongroise de Roumanie. La Hongrie peut également faire l'objet de diffamations en raison de la loi qu'elle a récemment adoptée, et faite adopter à la Roumanie aussi, sur le statut des Hongrois vivant en minorité sur le territoire de pays voisins.

C'est la communication, le dialogue interethnique qui s'effectue à travers la volonté de marquer les symboles locaux des ethnies en cohabitation. Tel est par exemple, du côté hongrois, le cas du monument roumain mentionné ci-haut, ou encore, du côté roumain, le marquage des statues du roi Mathias et de la Sainte Trinité par des tags⁶⁴, des noms de groupes de musique, etc.⁶⁵, l'étiquette BRȚCH de l'église calviniste de la rue Farkas, ainsi que les graffiti, présentés ci-haut, figurant

sur les murs des écoles hongroises. Ce phénomène s'interprète quasiment comme une procédure magique: enlaidir les établissements et les symboles d'une ethnie signifie aussi agresser, insulter l'ethnie en question. Barbouiller, violer ou déshonorer les symboles ethniques n'est pas autre chose que s'approprier de l'espace et ignorer les autres ethnies. Au regard de la mise en œuvre de ces gestes ou signes à l'intention des autres groupes ethniques, il est à constater que leur répartition entre les différentes ethnies est loin d'être équilibrée. La proportion des textes visant à déshonorer les Hongrois ou agresser leurs symboles est excessivement plus élevée que celle des graffiti créés par les Hongrois, manifestant une pareille intention.⁶⁶ Outre le cas du monument roumain déjà mentionné, cette dernière catégorie de graffiti comprend aussi le texte *FUCK YOU!*, inscrit sur le groupe monumental de la școala Ardeleană⁶⁷. Cette statue s'élève devant le bâtiment principal de l'Université des Sciences Babeș-Bolyai, ce qui outrage les habitants hongrois de la ville, interprétant sa présence devant l'université qui était hongroise comme une emprise très contrariante sur l'espace.

Les principaux événements survenus sur la scène internationale et transmis par les médias ont également laissé des traces à Cluj sous l'apparence de graffiti. Néanmoins, la quantité de ce type de textes est infime, les événements se déroulant à l'intérieur du pays détournant sans doute l'attention des crises internationales. Le peu de graffiti ayant tout de même été produit dans ce domaine renvoie souvent au scandale ayant éclaté autour du président Clinton: *KLINTON FUCK YOU; LEVINSZKY*. Les tagueurs n'ont pas épargné non plus la question de l'adhésion de la Roumanie à l'OTAN, envers laquelle ils ont unanimement adopté une attitude défavorable: *NU LA NATO; JOS NATO; NU MAI INSULTATI NATO*⁶⁸. Certains textes graphiques présentent un svastika avec les quatre lettres du sigle OTAN, chacune située sur une branche coudée.

Les graffiti liés à la religion ou aux sectes

Ce groupe thématique du corpus de graffiti recueillis comprend des textes internationalement connus et répandus. Les textes ou les propagandes religieuses de ce type dérivent de la tradition des graffiti telle qu'elle est présente dans le monde occidental. Ce sont, en quelque sorte, des graffiti importés. Expriment souvent un idéal religieux, la plupart de ces tags créent un monde ou une réalité virtuels et idéalisés. Si dans la Roumanie de l'avant-1989 les sectes étaient réprimées, la nouvelle démocratie instaurée a permis de propager librement toutes sortes d'idéologies religieuses. Aujourd'hui, les représentants des sectes peuvent sans aucune entrave nous arrêter dans la rue ou frapper à nos portes afin de prêcher leur foi. L'Église orthodoxe se voit désormais contrainte de céder un pied-à-terre aux nouvelles religions. Il est intéressant d'observer la manière dont l'orthodoxie, qui représente d'ailleurs une forte dévotion, passe aux nouvelles religions.

Les graffiti religieux transmettent leurs propos ou leurs messages à travers les éléments ou les thèmes de la culture chrétienne. La majorité de ces graffiti contiennent des devises ou des expressions figées, issues de la Bible, et ont trait à Dieu et ses incarnations: *ISTEN; ISUS E DOMN; ISUS IS THE LORD; ISUS E VIU; DUMNEZEU ESTE/ DRAGOSTE; ISUS/ LUMINA/ LUMII*⁶⁹; ou à ses rapports aux hommes: *ISUS TE IUBEȘTE; ISUS VINE CURÂND*⁷⁰. Le corpus comprend également une formule de salut pascal: *HRISTOS A INVIAT/ ADEVĂRAT A ÎNVIAT*⁷¹.

Parmi les sectes, les athées, les adeptes du satanisme (et les anarchistes) se représentent dans le domaine des graffiti. Contrairement aux textes religieux chrétiens, ils véhiculent une vision pessimiste de la situation actuelle et de l'avenir: NO FUTURE; /U HOLBI END OF/ THE/ ROAD; GOD IS AWESOME; FUCK GOD; SATANIĂ, accompagnés de symboles du satanisme (et de l'anarchisme) comme des croix ou des étoiles à cinq branches renversées. Cette volonté profanatrice est aussi, en dehors du refus catégorique des valeurs chrétiennes, une provocation de l'ethnie donnée: ainsi par exemple, le texte SATAN figurant sur le mur de l'église calviniste hongroise est sans conteste une insulte envers cette ethnie.

Il arrive parfois, bien qu'on ne puisse pas parler de tendance générale, qu'un individu se serve d'une citation de la Bible pour divulguer son conflit avec un autre. Un habitant de la ville a eu un différend avec son nouveau voisin, en train de construire sa maison, au sujet des limites à désigner entre les deux parcelles. De cette querelle témoigne le texte qu'il a inscrit sur son propre portail pour afficher ce conflit en public: BIBLIA ZICE/ DEUTERONOM CAPITOL 27/ VERSEĂ 17/ "BLESTEMAT SĂ FIE/ CEL CE VA MUTA HOTARELE/ APROAPELUI/ SĂU"⁷².

Les graffiti reflétant la vie et les événements sportifs

Liés à des activités sportives et de loisir, ces graffiti se divisent en deux grandes unités thématiques. La première comprend ceux qui s'organisent autour de l'équipe de football locale et qui sont produits par les supporters de celle-ci, tandis que la seconde consiste en des graffiti reflétant les événements sportifs nationaux ou internationaux, suscitant un plus grand intérêt.

Le premier groupe est donc celui des graffiti concernant et popularisant l'équipe de foot Universitatea de Cluj et de ceux qui huent les équipes adversaires. Ces tags occupent non seulement toute la surface utilisable de la grille entourant le stade de l'équipe et les murs des immeubles voisins, mais sont aussi dispersés un peu partout dans la ville.

Les graffiti ornant la grille du stade relèvent d'une rhétorique tout à fait particulière. Ici, le premier tag était le NO MAN'S LAND, renvoyant probablement à l'aspect vide, privé encore de graffiti de la grille qui, de ce fait, était certainement considérée comme "sans propriétaire". Or, les deux ou trois dernières années ont bien démenti ce contenu, étant donné qu'aujourd'hui, il n'y a pratiquement plus de surface vierge sur la grille. Les tagueurs se définissent partout dans la ville comme étant des camps de supporters, des ultras de "U" FANATICS; "U" ZEBRAS COMMANDO; GRUPPO CENTRALE; VECCHIA GUARDIA ULTRAS; VECCHIA GUARDIA CLUJ. Dans ces dénominations, ils mettent toujours en relief la lettre "U" représentant l'équipe, mais peuvent également, et ils le font volontiers, ne marquer que cette lettre sur les murs de la ville, sans aucun texte. Ils soulignent aussi assez souvent la date de 1919, année de la création de l'équipe et de la naissance de son camp de supporters: ULTRAS/ DIN/ 1919; SUPERIORI/ DIN 1919⁷³. C'est en s'appuyant sur cette date avancée, même en comparaison nationale, de la création de l'équipe que les tagueurs accablent les autres équipes, qui ont d'ailleurs souvent obtenu et obtiennent encore les meilleurs résultats au niveau national:

Steaua Voi unde
Dinamo Ați fost
1919...RAPID CIOROILOR⁷⁴?

Les tagueurs-supporters définissent également leur propre situation, leur *ars poetica*: PATRIOTI LOCALI “U”/IMPOTRIVA SUDIȘTILOR/PARAZIȚI⁷⁵. C’est en fonction de ce programme de popularisation déclaré qu’ils encouragent leur équipe et parlent en son nom: SUPERIORI PANA LA MOARTE; HAI “U”; 4 EVER DOMINĂM/ campionatul; “U” SUPERIORI/ MEREU; 2000 DOMINAȚIA INCEPE... “U”; IN MEMORIAM “U” 2000⁷⁶; et complimentent les joueurs: MERSI/ NELUȚU⁷⁷; NELUȚU/ 4 EVER/ “U”. C’est ce même sentiment de supériorité qui les guide en qualifiant d’autres équipes, leurs joueurs et leurs supporters: MUIE/ STEAUA; MUIE/ GLORIA; SUG/ DINAMOVIȘTII; STELIȘTII/ SUG PULA; MORI/ JEANE/ LA FUNDENI; MORI/ PĂDUREANU; MUIE/ MITICĂ⁷⁸. Comme nous pouvons le constater, les graffiti de ce groupe cherchent avant tout à produire de l’effet. Les tagueurs s’appliquent à faire la publicité de l’équipe pour la ville et à éveiller l’intérêt des habitants de Cluj pour l’équipe favorite. Il n’est pas fortuit que ces graffiti soient apparus en masse justement au moment où la performance de l’équipe s’est dégradée et de moins en moins de victoires ont été remportées.

Les textes visant à populariser l’équipe jouent sur un sentiment fondamental pour les habitants de la ville, à savoir le patriotisme local. C’est ce sentiment que les textes expriment ou cherchent à éveiller ou à activer chez les lecteurs des graffiti. La majorité des textes proclament l’appartenance de l’équipe à la ville: “U” CLUJ. L’apparition des noms de villes ou de régions au lieu des noms des équipes adversaires s’inscrit, elle aussi, dans cette logique: “U” ANTI BUCUREȘTI/ ANTI TOȚI; SUDIȘTI PROȘTI⁷⁹, etc. Ainsi, la critique des équipes s’effectue indirectement, à travers la ville ou la région donnée. De l’autre côté, de celui de la popularisation, les tagueurs se servent du rôle central que joue Cluj en Transylvanie: “U” CLUJ/ CAPITALA/ ARDEALULUI⁸⁰. Souvent, l’acte de popularisation ou de diffamation revêt, à l’instar des manifestations de supporters, une forme immodérée, voire abusive: TOȚI SUG PULA; MAMĂ, TE IUBESC, DAR NU CA PE “U”⁸¹.

Parmi les graffiti ayant trait à la vie sportive locale et marqués sur les places publiques de la ville, les plus fréquents sont les suivants: MUIE RAPID; MUIE STEAUA; ANTI GLORIA; SUDIȘTI PROȘTI; “U” ANTI BUCUREȘTI/ ANTI TOȚI; SUPER “U”; “U” 4 EVER; “U” PREDATU – ÎL PRINCIPE⁸². Dans la plupart des cas, ces textes sont accompagnés de la forme abrégée de l’équipe popularisée et proposée comme une alternative: “U” CLUJ, qui peut aussi apparaître sous forme de jeu de mots: NUMAI/ “U”^{NA}.

Il y a quelques années, l’autre équipe locale, la CFR était encore considérée comme l’adversaire de l’Universitatea. C’est de la victoire éclatante de cette dernière que témoigne le graffiti affichant le résultat U – CFR 10 – 0 et le texte BULLSHIT! accompagné de la personnification de l’adversaire: un homme pendu, avec le sigle CFR autour de son cou.

La majorité des textes appartenant au deuxième groupe, ayant donc trait aux événements sportifs nationaux et internationaux, se rapportent également au foot. (Outre les noms de vedettes, tels que le joueur de basket SCOTTIE PIPPEN 33 et le joueur de foot DEL PIERO, ainsi que le texte FORZA ROMA, je n’ai pas trouvé de graffiti aussi représentatifs que ceux du premier groupe.)

Lors de la Coupe du Monde de 1994, la Roumanie a remporté le match contre les États-Unis. C'est à ce moment qu'ont vu le jour les graffiti du genre ROMANI ANEXAȚI S.U.A!; S.U.A. PAMÂNT ROMANESC!!!⁸³. Toujours lors de cette Coupe du Monde, l'équipe roumaine a remporté le match Roumanie – Argentine, une victoire fêtée par les graffiti affichant le résultat: ROMANIA 3 – 2 ARG(ENTINA).

De même, le nom du joueur très performant dans le match Hongrie – Roumanie en 2001 est indiqué à plusieurs endroits de la ville: ADRIAN ILIE.

En 2001, lors des éliminatoires de la Coupe du Monde de 2002, la Roumanie devait également jouer contre la Slovénie. S'appuyant sur les bons résultats que l'équipe roumaine avait obtenus aux matchs précédents, les Roumains s'attendaient à la victoire de celle-ci, comme le confirment les graffiti produits à ce moment-là et prévoyant la victoire écrasante de l'équipe nationale et la défaite honteuse de l'adversaire: ROMANIA – SLOVENIA 666 – 0; coprofagia/ salvează/ SLOVENIA⁸⁴. Or, les prévisions avaient tout faux: la défaite n'a pas été celle des Slovènes, mais de l'équipe roumaine, qui n'a ainsi pas été sélectionnée pour la Coupe du Monde.

Les graffiti de la jeunesse

Ce groupe est constitué des graffiti liés en particulier aux générations de jeunes, plus précisément aux lycéens. Bien qu'étant les plus nombreux à Cluj, ces textes sont très souvent "impossibles à recueillir". En effet, il n'est guère de surfaces qui ne soient pas remplies de graffiti, de remarques, de noms, de gravures, d'images, etc. Ces textes expriment les thèmes, les sentiments ou les visions du monde qui préoccupent le plus cette société en transition. Ils ont pour fonction de communiquer à la société l'existence et les préférences de la génération des jeunes, ainsi que d'en promouvoir le processus d'auto-identification. À l'intérieur de la subculture des jeunes, les graffiti permettent de distinguer plusieurs domaines, tels que les noms de groupes de musique, de chanteurs ou de vedettes, les devises, les sujets sexuels (tabous), les textes commémoratifs, etc.

Les tags perpétuant les noms de groupes ou de vedettes constituent la majeure partie des graffiti de la jeunesse. Quasiment tous les groupes de musique moderne célèbres sont présents sur les murs: BUG MAFIA; PARAZIȚII; GUNS'N'ROSES; DEPECHE MODE; METALLICA; KREATOR; SEPULTURA; KEEP THE FAITH; RAMMSTEIN, etc., qui correspondent aux goûts de la jeunesse de Cluj en matière de musique. Au regard des genres musicaux, plusieurs catégories horizontales peuvent être distinguées au sein de la jeunesse: des rockers, des punks, des amateurs de rap, de techno, de manele, etc. Ces différents groupes viennent soit médire du goût des autres (MUIE MANELIȘTOR⁸⁵), soit faire la publicité de leurs propres goûts, de leurs propres philosophies (BORN TO ROCK, DRINK & FUCK).

Le fait de représenter sur les murs les noms de groupes ou de chanteurs permet aux jeunes de se créer un espace mental dans lequel ces favoris se présentent. Les jeunes se servent des groupes et des vedettes afin d'aménager leur espace vital, qu'ils transforment ainsi en quelque chose de convivial. Les textes de ce type se retrouvent davantage dans les environs des écoles, contrebalançant ainsi, en quelque sorte, la culture officielle qui en émane. Les idées ou les paroles des stars, transmises aux jeunes par les médias, deviennent des maximes, des aphorismes et se font ins-

crire sur les murs en tant que philosophie ou vision propre des tagueurs. Telle est, par exemple, la phrase empruntée à l'idole Kurt Cobain: PUNK'S NOT DEAD, où encerclée, la lettre "A" figure sous sa forme de symbole de l'anarchie.⁸⁶ Étant par ailleurs le symbole des punks, des rebelles contre toutes sortes d'autorité ou de système, le signe de l'anarchie est aussi utilisé avec prédilection par les jeunes: on peut également le retrouver sur les surfaces à Cluj soit inclus dans des textes, soit isolé.

Les textes renvoyant à des clubs ou des boîtes de nuit font également partie intégrante de ce groupe: FRANCO & NERO, JUNGLE, etc. Le graffiti SIDA ÎN OK⁸⁷ est né suite à la (fausse) alerte selon laquelle dans cette boîte de nuit très populaire, le public se faisait piquer avec des seringues contaminées par le SIDA. Plus tard, les premières lettres de ce texte compromettant ont été effacées, le texte, doté désormais d'une virgule et d'un point d'exclamation, ayant été transformé en publicité pour la boîte: DA, ÎN OK!⁸⁸.

Certains graffiti à thème érotique sont des déclarations d'amour (TE IUBESC/ MIHAI; SZERETLEK MARIKA⁸⁹; MARY; I LOVE YOU MAN, etc.), avec des cœurs fléchés stylisés. D'autres sont des représentations plus brutes, plus obscènes de la sexualité, traitée comme taboue dans la société. Les textes relatifs aux parties génitales ou à l'acte sexuel sont loin d'être rares et ont, de toute évidence, pour vocation de transgresser les tabous. De même, les tagueurs sont guidés par une volonté de porter atteinte à la pudeur et de manifester un comportement anticonformiste lorsqu'ils choisissent des endroits très fréquentés pour inscrire ces textes. Tel est, par exemple, le cas du graffiti SEX ÎN GRUP⁹⁰, ayant été placé dans le quartier résidentiel des rives du Someș, et complété plus tard par ÎN NATURĂ⁹¹. L'une des expressions obscènes les plus communes est, comme nous l'avons déjà vu, le mot MUIE⁹². Profitant de l'analogie formelle, l'un des tagueurs ingénieux a inséré cette expression obscène dans l'un des vers de la version roumaine de l'Ave Maria. Le jeu de mot réside dans le complément de ce mot: BINECUVINTATĂ EȘTI ÎNTE MUIERI⁹³.

Il existe également d'autres graffiti ayant trait à la sexualité, comme cette phrase drôle STOP THE COKALLAR'S INVAZION, ou les parodies des publicités de préservatifs: DUREX MAKERS OF CONDOM!, SAFE YOUR LIFE USE CONDOM. Quelqu'un a également établi une liste des ses amies considérées comme étant encore vierges:

TOPU VIRGINILOR⁹⁴

1. Balonca
2. Jula
3. Banceu
4. Chelu
5. Șoicu

Outre le geste de l'occupation de l'espace et de l'expression des opinions, il est impossible d'ignorer la manifestation d'un désir de laisser les traces de sa propre existence, ce qui fait partie du "rituel du tourisme"⁹⁵. Tout comme ailleurs, les textes commémoratifs⁹⁶ sont très fréquents à Cluj. Une partie d'entre eux commencent ou se terminent par la formule Itt járt..., a fost aici, ...was here⁹⁷: Itt járt M. István; POGĂ WAS HERE; Ștefă and KöpKișen.. Parfois, ces "traces" prennent une allure parodique: Napoleon was here/ No I wasn't. C'est également dans ce groupe que peuvent être classées les images murales colorées de grande dimension, les

graffiti à la new yorkaise⁹⁸ qui, par l'application de plusieurs couleurs, disposent aussi de fonctions autres que la volonté de laisser des traces. Des graffiti réalisés avec des techniques plus complexes, se rapprochant du domaine de l'art, ont récemment fait leur apparition, leur quantité ne cessant d'augmenter depuis. La création de tels tags relève déjà d'une volonté d'expression artistique.

*

Après avoir classé les graffiti et analysé leur contenu, il convient de les aborder du côté des tagueurs. Il est important d'examiner cette forme alternative à la communication du point de vue des individus ou des groupes d'individus qui la font vivre. Sans tenir compte de l'hypothèse, expliquant d'ailleurs la formation des textes et étant en partie acceptable, selon laquelle la production des graffiti aurait également un rapport avec la structuration du temps, il reste une question qui n'a pas encore trouvé de réponse. Pourquoi ces graffiti? Qu'est-ce qui amène les tagueurs à choisir cette forme publique de communication?

Une analyse des rapports généraux et de la structure de la société roumaine éluciderait ce problème et nous conduirait à la réponse recherchée. La démocratie préconisant et s'efforçant d'appliquer le principe de l'égalité de droit et de la liberté d'expression n'est, dans la réalité, qu'illusoire, vu que l'individu n'est pas à même de se prévaloir du droit à la libre expression de son opinion par la voie officielle, devant les forums. La liberté de la presse ne veut pas dire, en réalité, que n'importe qui puisse transmettre ses idées au travers des médias et influencer ou modifier le système politique et social en vigueur. De même que les médias ne sont pas en mesure de refléter l'opinion de chaque individu.

La disparité sociale, qui se manifeste également sous cet angle, suscite un sentiment de soumission et de dépendance chez les individus privés de toute possibilité d'exercer une influence sur le système socio-politique en vigueur. Ces rapports asymétriques sont aussi déterminés par les réglementations, les ordres ou les alternatives venant d'en "haut".

Les tagueurs sont donc issus de ce groupe d'individus qui n'ont pas l'occasion de se faire entendre autrement. Il est important de souligner que tout le monde n'utilise pas cette forme alternative à la communication, qui est, par conséquent, inapte à refléter l'opinion plus nuancée de la société élargie. Les graffiti stimulent la "communication à l'envers"⁹⁹: la communication fondée sur le principe "le message d'un pour tous"¹⁰⁰ passe de l'individu vers la communauté. Dans un tel contexte, l'affirmation selon laquelle les graffiti sont "la fierté de la liberté d'opinion"¹⁰¹ trouve son acceptation. Les tags permettent en effet à l'individu de présenter ses préférences, son désaccord ou ses goûts à un public plus large, de proposer des alternatives et d'influencer d'une façon plus directe le public. S'agissant de problèmes touchant à la fois les ethnies roumaine et hongroise, les deux profitent de ce moyen de communication.

Dans le cas des discours politiques ou publics, les graffiti constituent un bon moyen pour les individus ou groupes d'individus n'ayant aucune influence sur le gouvernement ou la politique du pays, de protester ou de faire connaître leurs opinions. Les graffiti politiques s'organisent transversalement aux discours officiels et réagissent aux mesures ou aux processus portant sur une population plus large.

Par leur nature, les graffiti font vivre un discours opposé aux discours officiels du pouvoir. D'où leur tendance à se cristalliser notamment au moment de bouleversements et de crises politiques ou économiques.¹⁰² Tacitement se sont formés les espaces dans lesquels ces textes doivent être placés où il "convient" de les placer. Il est une tendance visible qui crée dans la ville les espaces où les tagueurs peuvent "se dévouer". Ainsi par exemple, n'étant plus d'actualité, le texte VÎND URGENT ILIESCU¹⁰³ a vu un autre texte plus actuel s'ajouter sur la même surface, qui "démissionne" le nouveau président: VÎND URGENT ȚAPU¹⁰⁴. De même, le graffiti JOS ȚAPU!¹⁰⁵ a ensuite été supplanté par un autre, cette fois-ci popularisant ISĂRESCU.

L'existence des graffiti relatifs à la religion ou aux sectes s'explique également par le fait que dans la société moderne, les valeurs chrétiennes et religieuses ne se trouvent pas forcément au centre de l'attention ou n'ont pas suffisamment de publicité. Ces textes comblent les vides ou les lacunes qui ne sont pas ou guère comblées par les médias. Cependant, dans la forme qu'ils revêtent, ils entretiennent des relations avec les lecteurs, c'est-à-dire les gens de la rue, qui sont généralement aptes aux contacts ou aux rapports religieux: elles se fondent sur la familiarité. Les graffiti de ce type révèlent donc un processus de démocratisation religieuse, à l'instar des prêcheurs qui abordent les gens dans la rue et se considèrent comme étant de simples "chrétiens", hors-église ou hors-confession. La présence de ces phénomènes dans une ville fortement orthodoxe constitue la preuve de l'émergence d'un pluralisme religieux. L'état et le mode de vie idéaux que ces textes prêchent ne se manifestent pas autrement qu'au seul niveau de la volonté, ce qui fait que, dans le cas des graffiti de ce genre, un clivage se creuse entre les situations réelle et virtuelle.

Une observation des graffiti ayant trait à la vie sportive locale montre que les textes de ce type, présentés ci-haut, déferlent dans la ville, notamment au moment où le succès de l'équipe est remis en cause et sa performance se dégrade. Car elle se voit alors marginalisée et beaucoup moins reconnue dans les médias; en contrepartie, les graffiti produisent un effet publicitaire et fonctionnent d'ailleurs en tant que tels: ils cherchent à "vendre" l'équipe au public (local). Or, révélant l'existence d'un camp de supporters zélés, ils peuvent tout aussi bien opérer dans le sens de l'équipe en l'encourageant et en lui redonnant confiance en soi. C'est dans cette thématique des graffiti que la population de Cluj semble être la plus unie. En effet, il n'existe aucun texte qui médise les équipes locales et nationales, ou qui encourage l'adversaire. Ces tags sont aussi les plus tolérés sur les places publiques de Cluj, contrairement aux graffiti politiques ou à ceux de la jeunesse. Depuis leur création, les graffiti situés aux environs du stade sont toujours présents, et même se multiplient. S'il est vrai que certains textes popularisant ou médisant les équipes ont été effacés de l'entrée du stade (en mars 2002), leur contenu ou tout simplement leur existence n'étant pas ou ne pouvant être acceptés dans cet espace officialisé par les receveurs, il est tout aussi vrai que les autres graffiti demeurent encore intacts sur les grilles.

La production des graffiti de la jeunesse est autant due à la sous-représentation dans les médias qu'à la situation défavorisée des jeunes dans la société adulte. Non seulement ils se voient exclus, par leur âge, des mécanismes de décision, mais ils se retrouvent également en minorité dans une société où la proportion de cette génération est bien inférieure. Si ces textes existent, c'est aussi parce qu'ils s'impo-

sent en tant que forme de révolte de la génération représentée par les tagueurs, générée par le rôle secondaire ou défavorisé que la société lui a attribué. D'un tel caractère réfractaire témoigne aussi le fait que la majorité de ces textes portent sur des sujets tabous. La forte mise en relief de l'érotisme et de la sexualité, ainsi que la volonté de transgresser les tabous sont sans conteste l'expression de la rébellion. Pour les tagueurs, le geste de créer les graffiti remplit, de façon évidente et accentuée, la fonction de "soupape sociale".

Il reste encore à examiner le sort des graffiti. Les deux ethnies présentes dans la ville utilisent donc ces formes de communication que sont les graffiti. Le public, qui les lit et les décode, et dans l'environnement duquel existent ces textes et cette culture, se confronte au même monde textuel. Autrement dit, pour le comportement fondé sur la création des graffiti, les mêmes conditions ou circonstances prévalent pour toutes les ethnies. Les graffiti parlent des problèmes ou des aspirations de l'ethnie roumaine et de l'ethnie hongroise, et s'adressent à toutes les deux.

Dans son étude portant sur les noms de rue à Cluj¹⁰⁶, Gábor Barna constate que les ethnies de la ville utilisent les espaces de façon dissemblable, sinon opposée, les cartes mentales des Hongrois différant considérablement de celles des Roumains. Ainsi, plusieurs "mondes dénommés" ou "*ethnoscapes*"¹⁰⁷ coexistent. "Parallèlement aux noms officiels roumains, les noms hongrois sont également utilisés de façon latente. Or, sous-jacentes à ce monde dénommé, il existe aussi une autre histoire, une autre approche historique et une autre identité. Ces histoires se joignent tout au plus, mais ne se recouvrent que rarement. Dans beaucoup de cas, elles ne sont pas complémentaires, mais exclusives."¹⁰⁸ Cependant, dans les espaces relevant des ethnies, l'attitude que les Hongrois et les Roumains adoptent vis-à-vis des graffiti est tout à fait homogène: les habitants de Cluj se comportent de la même manière dans l'espace des graffiti, indépendamment de leur appartenance ethnique. Autrement dit, lorsqu'ils rencontrent les graffiti, ils n'agissent pas en tant que membres de l'une des ethnies, mais en leur qualité d'habitants de la ville, qui condamnent unanimement la présence de tels tags et l'effet qu'ils exercent sur leur environnement. Ils lisent tous le même contenu, lisent les textes de la même façon, à l'égard desquels ils peuvent manifester un acte d'approbation ou, au contraire, de refus.

Curieusement, les graffiti à Cluj n'ajoutent pas aux tracasseries ethniques générées par le pouvoir roumain, en l'occurrence Funar. Bien évidemment, les tags rapportent des conflits interethniques d'origine ou d'aspect local, encore que ce type de textes apparaît dans une moindre proportion, si l'on considère que les provocations interethniques de la part du pouvoir roumain sont plus fréquentes et plus fortes à Cluj que dans d'autres communes ou villes ethniquement mixtes de la Transylvanie. La rareté des textes concernant les rapports interethniques s'explique sans doute par le fait que les affrontements de cette nature s'expriment, se résolvent ou se règlent régulièrement dans la presse, ce genre de discours étant revendiqué par les médias.

Corpus des graffiti recueillis

Les graffiti de nature politique ou ayant un rapport avec la vie publique
- dans l'après-1989 immédiat:

A GYILKOSOK KÖZÖTTÜNK JÁRNAK (LES ASSASINS ERRENT PARMINOUS); et plus tard: A VÁMPÍROK KÖZTÜNK JÁRNAK (LES VAMPIRES ERRENT PARMINOUS)

REGELE ŞI PATRIA! (ROI ET PATRIE!)

TRĂIASCĂ REGELE MIHAI! (VIVE LE ROI MICHEL!)

TRĂIASCĂ REGELE PACE ŞI ONOARE (QUE LE ROI VIVE EN PAIX ET DANS L'HONNEUR)

REGELE _I PATRIA (ROI ET PATRIE)

- après les premières élections démocratiques en 1990:

POLITICA FĂRĂ OPOZIȚIE = DICTATURĂ (LA POLITIQUE SANS OPPOSITION = DICTATURE)

NU VREM ALT 1946 CU MINCIUNI ŞI TÎLHĂRIE (NOUS NE VOULONS PAS UN AUTRE 1946 AVEC MENSONGE ET ESCROQUERIE), sur laquelle figure ADIO GHIȚĂ (ADIEU GHIȚĂ)

VREM/ COALIȚIE/ NU FESENIŞM (NOUS VOULONS UNE COALITION ET PAS DU FÉSÉNISME – mot créé à partir du sigle FSN)

SUPEREROI VENIȚI CU NOI (SUPERHÉROS, VENEZ AVEC NOUS)

- au moment des élections de 1996 :

JOS ILIESCU (À BAS, ILIESCU)

JOS ILIESCU (À BAS, ILIESCU, accompagné de la faucille et du marteau)

JOS COMUNIŞMUL (À BAS LE COMMUNISME)

ILIESCU COMUNIŞT (ILIESCU COMMUNISTE)

ILIESCU = PCR (ILIESCU = PCR, Parti Communiste Roumain)

S.Q.-unişti opriȚi/ război civil rece că/ ne predăm/ noi (S.Q.-unistes [= ex-communistes], arrêtez la guerre civile froide, parce que nous nous rendons)

VATRA=FSN=PCR

- après le premier tour des élections de 1996 (le 3 novembre) :

7 ANI DE MINCIUNE/ CORUPȚIE/ ŞI HOȚIE (7 ANS DE MENSONGE, DE CORRUPTION ET D'ESCOQUERIE)

VÎND URGENT ILIESCU (À VENDRE D'URGENCE ILIESCU)

DEŞTEPTAREA — (RÉVEIL —)

VOTAȚI — (VOTE POUR LA —)

VOTAȚI/ CHEIA DE/ LA POARTĂ (VOTE POUR LA CLÉ DU PORTAIL)

- après le second tour des élections de 1996 (le 3 décembre) :

NU PDSR (NON AU PDSR, accompagné de la faucille et du marteau)

VICTORIEmil!

CDR, CDR/ ILIESCU/ nu mai e! (CDR, CDR, ILIESCU n'existe plus)

Adevărul/ acum! (La vérité maintenant)

RevoluȚia acuma (De la révolution maintenant)

- après mars 1997 :

ȚAPUL ŞI CU/ CHIORUL OMOARĂ/ POPORUL (LE BOUC ET L'AVEUGLE TUENT LE PEUPLE)

CDR = SĂRĂCIE (CDR = PAUVRETÉ)

CDR = RAHAT (CDR = MERDE)

JOS EMIL ȚAPU! (À BAS LE BOUC EMIL!)

JOS ȚAPU! (À BAS LE BOUC!)

JOS CAPRA (À BAS LA CHEVRE)

- en 1999 :

JOS/ ECLIPSA/ JOS ȚAPUL (À BAS L'ÉCLIPSE, À BAS LE BOUC)
VÎND URGENT ȚAPU (À VENDRE D'URGENCE LE BOUC)

- avant le premier tour des élections de 2000 (le 26 novembre) :

JOS CDR! (À BAS LA CDR!)

JOS PNL! (À BAS LE PNL!)

JOS PNȚCD! (À BAS LE PNfiCD!)

Jos PNȚ-iștii! (À BAS LES PNfi-istes!)

ISĂRESCU

ISĂRESCU PREȘEDINTE! (ISĂRESCU PRÉSIDENT!)

CINE NU GÂNDEȘTE/ VOTEAZĂ/ ILICI SAU VADIM (QUI NE PENSE
PAS VOTE ILITCH OU VADIM)

ILIESCU

VADIM

NOI CU ILIESCU „CAP” III./ CONCLUZIE: NU-L VOTAȚI (NOUS AVEC
ILIESCU “CHAP.” III/ CONCLUSION: NE VOTEZ PAS POUR LUI)

VADIM/ SPAIMA CURVELOR (VADIM, LE CAUCHEMAR DES PUTES)

- avant le second tour des élections de 2000 (le 10 décembre) :

PE ORICARE ÎL VOTAȚI/ TOT RĂMÂNETI ÎNȘELAȚI (QUICONQUE
VOUS VOTEZ, DÉCUS VOUS SEREZ)

Moș Guerillă/ PREȘEDINTE! (Père Guérilla PRÉSIDENT!)

VOTAȚI Moș Guerillă! (VOTEZ POUR le Père Guérilla!)

VADIM (avec le svastika en dessous)

STRADA C. Z. CODREANU SUS GARDA/ TOTUL/ PENTRU ȚARĂ (RUE
C.Z. CODREANU, DEBOUT! LA GARDE DE FER, TOUT POUR LA PATRIE)

- en rapport avec les élections du maire :

Jos Funar (À bas Funar)

MUIE FUNAR (SUCE FUNAR)

SUGE/ FUNAR (SUCE FUNAR)

ADIO GHIȚĂ (ADIEU GHIȚĂ)

ADIO GHIȚĂ = PENSIONAREA (ADIEU GHIȚĂ = LA RETRAITE)

FUNAR 4 EVER (plus tard: FUCK FUNAR 4 EVER)

Funar te iubesc/ Attila (Je t'aime, Funar/ Attila)

- divers :

iubesc ROMÂNIA (j'aime la ROUMANIE)

ROMANIA IS DEAD

SYSTEM FUCKED UP

!!! FUCK/ THE ROUMANIAN/ SYSTEM

FUCK THE ARMY

ROMÂNIA/ fi/ PRIMA LA/ DREAPTA (ROUMANIE fi LA PREMIÈRE À
DROITE)

BOLYAIT! (BOLYAI!)

NO MAN'S LAND

SZABAD ERDÉLYT! (LA TRANSYLVANIE LIBRE!)

ERDÉLYORSZÁG TUNDÉRORSZÁG (LA TRANSYLVANIE, PAYS DES FÉES)

ERDÉLY (TRANSYLVANIE)

- dialogue interethnique :

TOȚI UNGURI SUNT TURIȘTI! (TOUS LES HONGROIS SONT DES TOURISTES!)

UNGURII SUG (LES HONGROIS SUCENT)

UNGURII SUNT TRIȘTI (LES HONGROIS SONT TRISTES)

BITCH

MUIE LA UNGURI „DE 1 DECEMBRIE” (SUCEZ, LES HONGROIS À L'OCCASION DU 1^{er} DÉCEMBRE)

MUIE/ LA/ UNGURI (SUCEZ, LES HONGROIS)

MUIE/ UDMR (SUCE, RMDSZ – Union Démocratique des Hongrois de Roumanie)

MUIE/ HUNGARY (SUCE, LA HONGRIE)

SUGEȚI TOȚI PULA/ DIN APAȚAI (SUCEZ TOUS UNE BITE D'APÁCZAI)

- politique internationale :

NU LA NATO (NON À L'OTAN)

JOS NATO (À BAS L'OTAN)

NU MAI INSULTAȚI NATO (NE FORCEZ PAS [L'ADHÉSION À] L'OTAN)

LEVINSZKY

KLINTON/ FUCK/ YOU

Les graffiti liés à la religion ou aux sectes

ISUS TE IUBEȘTE (JÉSUS T'AIME)

ISTEN (DIEU)

ISUS E DOMN (JÉSUS EST LE SEIGNEUR)

ISUS IS THE LORD

ISUS E VIU (JÉSUS EST VIVANT)

DUMNEZEU ESTE/ DRAGOSTE (DIEU EST L'AMOUR)

ISUS/ LUMINA/ LUMII (JÉSUS EST LA LUMIÈRE DU MONDE)

ISUS VINE CURÎND (JÉSUS VIENDRA BIENTÔT)

HRISTOS A ÎNVIAT/ ADEVĂRAT A ÎNVIAT (JÉSUS-CHRIST EST RES-SUSCITÉ, VRAIMENT RESSUSCITÉ)

BIBLIA ZICE/ DEUTERONOM CAPITOL 27/ VERSEĂ 17/ „BLESTEMAT SĂ FIE/ CEL CE VA MUTA HOTARELE/ APROAPELUI/ SĂU” (LA BIBLE DIT, DEUTÉRONOME 27, PSAUME 17: “MAUDIT SOIT CELUI QUI DÉPLACE LES BORNES DE SON PROCHAIN”)

SATAN (avec en dessous une étoile à cinq branches renversée et encerclée)

NO FUTURE

U/HOLBI END OF/ THE/ ROAD

GOD IS AWESOME

FUCK GOD

SATANIĂ (SATAN)

Les graffiti de la vie sportive

- de la vie sportive locale :

PATRIOȚI LOCALI ”U” ÎMPOTRIVA SUDIȘTILOR PARAZIȚI (LES PATRIOTES LOCAUX “U” CONTRE LES PARASITES DU SUD)

„U” FANATICS

„U” ZEBRAS COMMANDO
 GRUPPO CENTRALE
 VECCHIA GUARDIA ULTRAS
 VECCHIA GUARDIA CLUJ
 „U” CLUJ
 „U”
 „U” 4 EVER
 „U” PREDATU – IL PRINCIPE
 ULTRAS/ din/ 1919 (ULTRAS DEPUIS 1919)
 SUPERIORI/ DIN 1919 (SUPÉRIEURS DEPUIS 1919)
 1919... /STEAUA/ DINAMO/ RAPID/ VOI UNDE/ AȚI FOST/ CIOROILOR
 ? (1919... STEAUA DINAMO RAPID, OÙ VOUS ÉTIEZ, CIOROILOR ?)
 Forza „U” Cluj
 2000 DOMINAȚIA ÎNCEPE...„U” (2000 LA DOMINATION
 COMMENCE...„U”)
 SUPERIORI PÂNĂ LA MOARTE HAI „U” (SUPÉRIEURS JUSQU’À LA
 MORT, ALLEZ „U”)
 „U” CLUJ CAPITALA ARDEALULUI („U” CLUJ, CAPITALE DE LA
 TRANSYLVANIE)
 MUIE MITICĂ (SUCE, MITICĂ)
 MORI PĂDUREANU (MORT À PĂDUREANU)
 ANTI GLORIA (CONTRE GLORIA)
 MUIE GLORIA (SUCE, GLORIA)
 MUIE STEAUA (SUCE, STEAUA)
 MUIE RAPID (SUCE, RAPID)
 MUIE DINAMO (SUCE, DINAMO)
 STEAUA/ DINAMO/ RAPID/ SUGE (STEAUA DINAMO RAPID SUCENT)
 4 EVER DOMINĂM CAMPIONATUL (ON DOMINE 4 EVER LE CHAM-
 PIONNAT)
 STELIȘTII SUG PULA (LES STEAUAISTES SUCENT)
 „U” SUPERIORI MEREU („U” ÉTERNELLEMENT SUPÉRIEURS)
 MERSI NELUȚU (MERCİ, NELUȚU)
 ANTI BUCUREȘTI/ ANTI TOȚI (CONTRE BUCAREST, CONTRE TOUS)
 MUIE: BUCUREȘTI, MITICĂ (SUCE, BUCAREST, MITICĂ)
 IN MEMORIAM „U” 2000
 „U”- CFR 10 – 0
 BULLSHIT! (homme pendu, avec le sigle CFR autour du cou)
 MAMĂ, TE IUBESC, DAR NU CA PE „U” (MAMAN JE T’AIME, MAIS
 PAS AUTANT QUE LA „U”)
 TOȚI SUG PULA (TOUS SUCENT DE LA BITE)
 „U” NELUȚU 4 EVER „U”
 MORI JEANE LA FUNDENI (MORT À JEANE LA FUNDENI)
 ANTITOȚI (CONTRE TOUS)
 FAN CLUB SUPERIORI (FAN CLUB SUPÉRIEUR)
 SUG DINAMOVIȘTII (LES DINAMOVISTES SUCENT)
 NUMAI „U”NA; „UNA” (UNE SEULE, „U”NE)

SUDIȘTI/ PROȘTI (CONS DU SUD)

- des événements sportifs nationaux :

ROMÂNII ANEXAȚI S.U.A.! (ROUMAINS, ANNEXEZ LES USA!)

S.U.A. PAMÂNT ROMÂNESC!!! (LES USA – TERRE ROUMAINE!!!)

ROMÂNIA 3 – 2 ARG(ENTINA)

ROMÂNIA – SLOVENIA 666 – 0

coprofagia salvează SLOVENIA (La coprophagie sauve la SLOVÉNIE)

ADRIAN/ ILIE

- divers :

SCOTTIE PIPPEN 33

DEL PIERO

FORZA ROMA

Les graffiti de la jeunesse

SIDA ÎN OK (SIDA À O.K.); plus tard: DA, ÎN OK! (OUI À O.K.)

MUIE MANEȘTILOR (SUCEZ, LES MANÉLISTES)

I be walking/ god like a dog

TE IUBESC MIHAI (JE T' AIME MIHAI)

SZERETLEK MARIKA (JE T' AIME MARIKA)

MARY, I LOVE YOU MAN

I KILL YOU

ONLY YOUTH ZONE

DUREX MAKERS OF CONDOM

SAFE YOUR LIFE USE CONDOM

STOP THE COKALLAR'S INVAZION

BINECUVÎNTATĂ EȘTI ÎNTRE MUIERI (VOUS ÊTES BÉNIES ENTRE
TOUTES LES FEMMES)

Life is/ ashes/ PUNK'S NOT DEAD

SUCK MY DICK

SUCK MY POCKET

SEX ÎN GRUP (SEX EN GROUPE); plus tard: ÎN NATURĂ (DANS LA
NATURE)

TOPU VIRGINILOR (TOP 5 DES VIERGES): 1. BALONCA; 2. JULA; 3.
BANCEU; 4. CHELU; 5. _OICU

BIG LORD SHIT & ME

Ștefă and KöpKișen

Itt járt M. István (M. István était ici)

POGĂ WAS HERE

JOHNNY ȘI ANDREI (JOHNNY ET ANDREI)

Napoleon was here/ No I wasn't

Lieux et dates de recueil des graffiti

1. A GYILKOSOK KÖZÖTTÜNK JÁRNAK (rue Ploiesti, le 20 mars 2002)

2. REGELE ȘI PATRIA! (rue Szászfenesi, le 7 janvier 2002)

3. POLITICA FĂRĂ OPOZIȚIE=DICTATURĂ (rue Állomás, le 10 mars 2002)

4. NU VREM ALT 1946 CU MINCIUNI ȘI TÎLHĂRIE; avec en dessous ADIO
GHIȚĂ (rue Állomás, le 10 mars 2002)

5. SUPEREROI VENIȚI CU NOI (rue Drăgălina, le 20 décembre 2001)
6. NU PDSR (avec le symbole du communisme, la faucille et le marteau; rue Bolyai János, le 8 janvier 2002)
7. Revoluția acuma (rue Ioan Rațiu, le 2 avril 2002)
8. JOS CAPRA (rue Fortăreței, le 19 mars 2002)
9. JOS/ ECLIPSA/ JOS ȚAPUL (rue Potaissa, le 19 mars 2002)
10. JOS EMIL/ ȚAPU! (rue Ioan Rațiu, le 10 mars 2002)
11. ADIO GHIȚĂ (rue Plopilor, le 14 décembre 2001)
12. ADIO GHIȚĂ= PENSIONAREA (rue Clinicilor, le 17 mars 2002)
13. ADIO GHIȚĂ= PENSIONAREA (rue Clinicilor, le 17 mars 2002)
14. FUCK FUNAR 4 EVER (le 11 décembre 2001)
15. Funar te iubesc/ Attila (Citadelle, le 14 mars 2002)
16. UNGURII SUG (rue Gaál Gábor, le 20 décembre 2001)
17. UNGURII SUNT TRIȘTI (rue Gaál Gábor, le 20 décembre 2001)
18. UNGURII SUG; UNGURII SUNT TRIȘTI (rue Gaál Gábor, le 20 décembre 2001)
19. UNGURII SUN' TRIȘTI (rue Gaál Gábor, le 20 décembre 2001)
20. MUIE LA UNGURI „DE 1 DECEMBRIE” (place Avram Iancu, le 11 décembre 2001)
21. MUIE/ LA/ UNGURI; LEVINSZKY (avenue du 1^{er} décembre 1989, lycée Brassai, le 14 mars 2002)
22. MUIE/ UDMR (rue Universității, école Báthory, le 23 mars 2002)
23. MUIE/ UDMR (rue Septimiu, école, le 27 mars 2002)
24. BITCH (rue Kogălniceanu, église calviniste hongroise, le 19 décembre 2001)
25. iubesc ROMÂNIA (rue Gaál Gábor, lycée Apáczai, le 23 mars 2002)
26. ERDÉLY (rue Mecanicilor, le 10 mars 2002)
27. SZABAD ERDÉLYT! (avenue Horea, le 11 décembre 2001)
28. Les tags figurant sur le groupe monumental de Matthias (place Matthias, le 10 mars 2002)
29. Les tags figurant sur la statue de la Sainte Trinité (place du Musée, le 14 décembre 2001)
30. STRADA C. Z. CODREANU/ SUS GARDA/ TOTUL/ PENTRU/ ȚARA (rue Potaissa, le 19 mars 2002)
31. ISĂRESCU; avec en dessous JOS ȚAPU! (rue Șincai utca, le 19 mars 2002)
32. VOTAȚI Moș Guerillă (avenue Moșilor, le 11 décembre 2001)
33. Moș Guerillă PREȘEDINTE! (avenue Moșilor, le 11 décembre 2001)
34. VADIM (rue Șincai, le 19 mars 2002)
35. ROMÂNIA fi PRIMA LA DREAPTA (rue Brătianu, le 14 décembre 2001)
36. ROMANIA IS DEAD (Octavian Petrovici, le 14 décembre 2001)
37. System fucked up (rue Gaál Gábor, le 23 mars 2002)
- 38.!!! FUCK THE ROUMANIAN SISTEM (Petunieci, le 7 janvier 2002)
39. KLINTON/ FUCK/ YOU (rue Ioan Rațiu, le 10 mars 2002)
40. ISUS TE IUBEȘTE (rue Szászfenesi, le 14 décembre 2001)
41. † HOLBI END OF THE ROAD (rue Monostor, le 11 décembre 2001)
42. SATAN (rue Kogălniceanu, église calviniste hongroise, le 23 mars 2002)
43. BIBLIA ZICE/ DEUTERONOM CAPITOL 27/ VERSEĂ 17/ „BLESTEMAT SĂ FIE/ CEL CE VA MUTA HOTARELE/ APROAPELUI/ SĂU”

(avenue Brâncuși, le 28 mars 2002)

44. NO MAN'S LAND (rue du Stade, le 19 décembre 2001)
45. PATRIOȚI LOCALI "U" ÎMPOTRIVA SUDIȘTILOR PARAZIȚI; „U” CLUJ (rue du Stade, le 19 décembre 2001)
46. S"U"PERIORI/ DIN 1919 (rue du Stade, le 19 décembre 2001)
47. 1919.../ STEAUA/ DINAMO/ RAPID/ VOI UNDE/ AȚI FOST/ CIOROILOR ? (rue du Stade, le 19 décembre 2001)
48. Forza „U” Cluj; 2000 DOMINAȚIA ÎNCEPE... „U” (rue du Stade, le 19 décembre 2001)
49. SUPERIORIPÂNALAMOARTE HAI„U” (rue du Stade, le 19 décembre 2001)
50. „U” CLUJ CAPITALA ARDEALULUI (rue du Stade, le 19 décembre 2001)
51. GRUPPO CENTRALE; "U"LTRAS din 1919 (rue Splaiul Independenței, le 19 décembre 2001)
52. MORI PĂDUREANU; MUIE GLORIA; STEAUA DINAMO RAPID SUGE; „U” (rue Splaiul Independenței, le 19 décembre 2001)
53. 4 EVER DOMINĂM CAMPIONATUL; STELIȘTII SUG PULA (rue du Stade, le 19 décembre 2001)
54. „U” SUPERIORI MEREU; MERSI NELUȚU; ANTI BUCUREȘTI/ ANTI TOȚI (rue du Stade, le 19 décembre 2001)
55. MUIE GLORIA; MUIE STEAUA (rayé); FORZA PETROLUL (rayé) (rue du Stade, le 19 décembre 2001)
56. IN MEMORIAM „U” 2000 (avec en dessous „U”1919 et MUIE GLORIA); „U”- CFR 10 – 0 (rue du Stade, le 19 décembre 2001)
57. BULLSHIT! (homme pendu, avec le sigle CFR autour du cou) PULA (rue du Stade, le 19 décembre 2001)
58. MAMĂ, TE IUBESC, DAR NU CA PE „U”; TOȚI SUG PULA (rue du Stade, le 19 décembre 2001)
59. „U” NELUȚU 4 EVER „U” (rue du Stade, le 19 décembre 2001)
60. MORI JEANE LA FUNDENI (rue du Stade; le 19 décembre 2001)
61. ANTITOȚI; FAN CLUB SUPERIORI; SUG DINAMOVIȘTII (rue du Stade, le 19 décembre 2001)
62. MUIE RAPID (le 18 décembre 2001)
63. NUMAI „U”NA; „UNA” (rue Splaiul Independenței, le 18 décembre 2001)
64. „U” ANTI BUCUREȘTI/ ANTI TOȚI; MUIE MITICĂ (rue Moldovei, le 11 décembre 2001)
65. ANTI BUCUREȘTI/ ANTI TOȚI; „U”; MUIE STEAUA (rue Barițiu, le 18 décembre 2001)
66. MUIE STEAUA (rue Coșbuc, le 11 décembre 2001)
67. MUIE: BUCUREȘTI, MITICĂ; „U” CLUJ (rue Garibaldi, le 7 janvier 2002)
68. SUDIȘTI/ PROȘTI (rue Argeș, le 18 décembre 2001)
69. ANTI GLORIA; coprofagia salvează SLOVENIA (rue du Stade, le 19 décembre 2001)
70. ADRIAN/ ILIE (rue Avram Iancu, le 5 mars 2002)
71. SCOTTIE PIPPEN 33 (rue Splaiul Independenței, le 18 décembre 2001)
72. SIDA ÎN OK; DA, ÎN OK! (rue Pietrișuri, le 10 mars 2002)
73. MUIE MANELIȘTILOR (rue Kogălniceanu, le 23 mars 2002)

74. I be walking/ god like a dog (rue Inocențiu Micu Klein, le 19 mars 2002)
75. TE IUBESC MIHAI (avenue Horea, le 11 décembre 2001)
76. DUREX MAKERS OF CONDOM (avenue Alexandru Vlahuța, le 3 avril 2002)
77. STOP THE COKALLAR'S INVAZION (rue Tipografiei, le 19 décembre 2001)
78. BINECUVÂNTATĂ EȘTI ÎNTRE MUIERI (rue Plopilor, le 14 décembre 2001)
79. Life is/ ashes/ PUNK'S NOT DE_D; SUCK MY DICK (le 19 décembre 2001)
80. Mur rempli de tags (avenue Drăgălina, le 21 décembre 2001)
81. BIG LORD SHIT & ME (rue Szászfenesi, le 7 janvier 2002)
82. Ștefă and KöpKișen CT 06. 2001 (place du Musée, le 19 décembre 2001)
83. Napoleon was here/ No I wasn't (rue Kogălniceanu, le 20 décembre 2001)
84. Image murale (rue Splaiul Independenței, le 18 décembre 2001)
85. Image murale et graffiti à la new yorkaise (rue Splaiul Independenței, le 18 décembre 2001)
86. Graffiti à la new yorkaise (rue Splaiul Independenței, le 18 décembre 2001)

BIBLIOGRAPHIE

- ANONYME, *A romániai magyar főiskolai oktatás [L'enseignement en hongrois dans les écoles supérieures de Roumanie]*, Cluj, d.i.
- BALÁZS Géza, "A tetoválás és tetovált szövegek magyar néprajzi kutatása [Recherche ethnographique hongroise des graffiti]", in: PETŐFI S. János - BÉKÉS Imre - VASS László (éds), *Szemiotikai szövegtan 7. A multimédiális kommunikátumok szemiotikai-textológiai megközelítéséhez, [Sémiotique textuelle t. 7. Contribution à l'approche sémiotique-textuelle des communications multimédias]*, Szeged, 1994a, pp. 69-83.
- BALÁZS Géza, "Beszélő falak. Ötszáz különféle magyar graffiti, 1980-1990 [Murs éloquentes. Cinq cents différents graffiti hongrois, 1980-1990]", in: *Magyar Csoportnyelvi Dolgozatok 64. [Études hongroises sur les langages des groupes]*, Budapest, 1994b.
- BALÁZS Géza, "A firkálások kutatása és nyelvi jellemzői Magyarországon [Recherche sur les graffiti et le langage des graffiti]", in: *Magyar Nyelvőr 3. [Puristes de la langue hongroise 3]*, 1987, pp. 330-338.
- BARNA Gábor, "Mentális határok – megduplázott világok [Frontières mentales- mondes dédoublés]", in: *Folklorisztika 2000-ben. Tanulmányok Voigt Vimos 60. születésnapjára [Le folklore en 2000. Folklore-littérature-sémiotique. Études en hommage au 60^e anniversaire de Vilmos Voigt]*, t. II, Budapest, 2000, pp. 689-701.
- BIRÓ A. Zoltán et alii, "Mentális környezet [Environnement mental]", *Janus VIII. 1*, 1991.
- BODÓ Julianna - BIRÓ A. Zoltán, "Szimbolikus térfoglalási eljárások [Procédés d'appropriation symbolique des espaces]", in: *Miénk itt a tér? Szimbolikus térhasználat a székegyföldi régióban [L'espace est à nous? Utilisation symbolique des espaces dans le Pays des Sicules]*, Pro-Print Könyvkiadó, Csíkszereda, 2000, pp. 9-42.
- GRASSKAMP, Walter, "A kézírás árulkodó (Címszavak egy graffiti-esztétikához) [Le manuscrit est éloquent (Notes pour une esthétique des graffiti)]", in: KOVÁCS Ákos (éd.), *Budapesti falfirkák [Graffiti à Budapest]* – exposition organisée conjointement par la Galerie d'Art et le Centre national de la Culture dans la salle Fényes Adolf, Budapest, 1986, pp. 91-103.
- HABERMAS, Jürgen, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Payot, 1978.

- HERNÁDI Miklós, "A házfalak kommunikációja [La communication des murs]", in: Kovács Ákos (éd.), *Budapesti falírkák [Graffiti à Budapest]* – exposition organisée conjointement par la Galerie d'Art et le Centre national de la Culture dans la salle Fényes Adolf, Budapest, 1986, pp.45-52.
- HYMES, Dell, "A beszélés néprajza" [L'ethnographie de la parole], in: Pap Mária - Szépe György (éds.), *Társadalom és nyelv. Szociolingvisztikai írások [Langue et société. Études sociolinguistiques]*, Budapest, 1975, pp. 93-146.
- INCZE Éva, "Egy áltemetés és szimbólumai [Un pseudo-enterrement et ses symboles]", in: *Korunk 12. [Notre ère]*, Cluj, 1997, pp. 26-34.
- KÓSA András, "Románia: új kormánnyal az új évezredben? [Roumanie: nouveau gouvernement pour le nouveau millénaire?]", in: *Pro Minoritate*, été 2001, pp. 207-224.
- KRESALEK Dávid, "A város mint kiállítóterem, avagy a legpublikusabb tárlatokról. A graffiti Magyarországon [La ville en tant que sale d'exposition, ou sur les galeries les plus publiques. Les graffiti en Hongrie]", in: *Tabula 3 (2)*, Budapest, 2000, pp. 316-327.
- LACHMANN, Richard, "Graffiti – karrier és ideológia [Graffiti – carrière et idéologie]", in: Bíró Judit (éd.), *Deviációk [Déviances]*, Új Mandátum Könyvkiadó, Budapest, 1998, pp. 232-252.
- NIEDERMÜLLER Péter, "Paradigmák és esélyek [Paradigmes et chances]", in: *Replika*, n°s 13-14, 1994, pp. 89-129.
- SZERDAHELYI István, Les articles "Littérature épigraphique" et "Épigraphie" in: *Világirodalmi Lexikon [Encyclopédie de la Littérature Universelle]*, t. 3, Akadémia Kiadó, Budapest, 1975, pp. 77-81.
- TRESTYÉNI Tamás, "Szövegelméleti tézisek. A reprezentáció, a kommunikatív cselekvés és az informativitás szempontjai szövegek vizsgálatában [Thèses de théorie textuelle. La représentation, la communication et l'information dans l'analyse textuelle]", in: Petőfi S. János - Békési Imre (éds.), *Szemiotikai szövegtan [Sémiotique textuelle]*, t. 4: *A verbális szövegek megközelítési aspektusaihoz (I.) [Les approches des textes verbaux]*, Szeged, 1992, pp. 7-33.
- VEREBÁLYI Kincső, "A szépírástól a képfírásig. Jegyzetek a népi grafika válfajairól [De la calligraphie à la pictographie. Notes sur la variété des graphiques populaires]", in: *Népi kultúra – népi társadalom XVIII. [Culture populaire – société populaire]*, 1995, pp. 205-236.
- VARGA E. Árpád, *Erdély etnikai és felekezeti statisztikája IV., Fehér, Beszterce-Naszód és Kolozs megye. Népszámlálási adatok 1850-1992 között [Statistiques ethniques et confessionnelles de la Transylvanie, t. IV: Départements d'Alba, de Bistrița-Năsăud et de Cluj]*, Fondation László Teleki, Pro-Print Könyvkiadó, Budapest – Csíkszereda, 2001.
- VOIGT Vilmos, l'article "Graffiti" in: *Világirodalmi Lexikon [Encyclopédie de la Littérature Universelle]*, t. 3, Akadémia Kiadó, Budapest, 1975, p. 714.

NOTES

- ¹ Cf. Kósa: "En Europe centre-orientale, où les élections démocratiques n'ont pas de tradition, les forces nationalistes apparaissent, dans la majorité des cas, sur l'aile gauche, contrairement à l'Europe occidentale et centrale, où les nationalistes sont considérés comme étant de droite", 2001, p. 213.
- ² Cf. Bodó, 2000, p. 30.
- ³ Cf. Bodó, 2000, p. 34.
- ⁴ GLORIEUX DANS LES COMBATS, VAINCU SEULEMENT PAR SON PEUPLE À BAIA, LORSQU'IL CHERCHA À CONQUÉRIR LA MOLDAVIE, L'INCONQUÉRABLE.
- ⁵ Selon l'historiographie nationale roumaine, le peuple roumain dérive des daço-roumains.
- ⁶ "La paix des Roumains. Le 16 septembre 1996. 12 h 00." À ce sujet, voir: Incze, 1997.

⁷ Voigt, 1975, vol. III, p. 714.

⁸ Szerdahelyi, 1975, vol. III, p. 77.

⁹ Balázs, 1987, p. 330.

¹⁰ Les graffiti ou les tags peuvent être également considérés comme des textes. Selon la définition donnée par Tamás Terestyéni, peut être considéré comme texte "tout produit (artefact) humain servant l'objectif de la communication, qu'il s'agisse de texte verbal pris au sens quotidien du terme ou de tout autre produit de la communication: dessin, peinture, film, musique, danse, etc. – tout ce qui véhicule un message (intentionné) quelconque (dans une interprétation quelconque)", 1992, p. 7.

¹¹ Habermas, 1978.

¹² Biró et alii, 1991, p. 47.

¹³ Ibid.

¹⁴ Terme créé par Alfred Schütz, cité par Niedermüller, 1994, pp. 100-103.

¹⁵ Grasskamp, 1986, p. 94.

¹⁶ Lachmann, 1998, p. 240.

¹⁷ Hymes, 1975.

¹⁸ À LA MÉMOIRE DE CEUX QUI SE SONT SACRIFIÉS POUR LA LIBERTÉ ET LA DÉMOCRATIE LES 21 ET 22 DÉCEMBRE 1989.

¹⁹ ICI TOMBÈRENT LES MARTYRS HÉROÏQUES, LE 21 DÉCEMBRE 1989.

²⁰ HOMMAGE ÉTERNEL À NOS HÉROS, LE 22 DÉCEMBRE 1989; NOUS DÉFÉRONS À LEUR SACRIFICE POUR LA LIBERTÉ.

²¹ VIVE LE ROI MICHEL! ; VIVE LE ROI! ; QUE LE ROI VIVE EN PAIX ET DANS L'HONNEUR! ; ROI ET PATRIE.

²² Kósa, 2001, p. 212.

²³ LA POLITIQUE SANS OPPOSITION = DICTATURE; NOUS VOULONS UNE COALITION ET PAS DU FÉSÉNISME (mot créé à partir du sigle FSN).

²⁴ NOUS NE VOULONS PAS UN AUTRE 1946 AVEC MENSONGE ET ESCROQUERIE.

²⁵ À BAS ILIESCU; À BAS LE COMMUNISME; ILIESCU COMMUNISTE.

²⁶ S.Q.-unistes (= ex-communistes), arrêtez la guerre civile froide, parce que nous nous rendons.

²⁷ 7 ANS DE MENSONGE, DE CORRUPTION ET D'ESCOQUERIE.

²⁸ À VENDRE D'URGENCE ILIESCU.

²⁹ Kincsó Verebélyi appelle la liaison entre l'image et le texte "image textuelle", 1995, p. 222. La définition donnée par Géza Balázs semble mieux convenir à notre cas, puisqu'elle désigne les rapports plus organiques, contextuels ou grammaticaux de l'image et du texte par le terme "texte graphique" (1994a, p. 222). C'est donc ce dernier concept que nous adopterons ici.

³⁰ RÉVEIL —; VOTE POUR LA —.

³¹ VOTE POUR LA CLÉ DU PORTAL.

³² NON AU PDSR. Le FDSN a été rebaptisé PDSR en 1996 (Partidul Democrat Social Român – Parti Social-Démocrate Roumain), Cf. Kósa, 2001, p. 209.

³³ 3 MANDATS.

³⁴ Le jeu de mot se fonde sur la fusion de la dernière lettre du mot roumain victorie (victoire) et de la première du prénom Emil.

³⁵ CDR, CDR, ILIESCU n'existe plus.

³⁶ De la révolution maintenant; La vérité maintenant!

³⁷ LE BOUC ET L'AVEUGLE TUENT LE PEUPLE; CDR = PAUVRETÉ; CDR = MERDE.

³⁸ À BAS EMIL LE BOUC! ; À BAS LE BOUC! ; À BAS LA CHÈVRE!

³⁹ À BAS L'ÉCLIPSE, À BAS LE BOUC!

⁴⁰ À BAS LA CDR! ; À BAS LE PNL! ; À BAS LE PNfiCD! ; À BAS LES PNfi-istes! (PNL – Partidul Național Liberal, Parti National Libéral; PNȚCD – Partidul Național Țărănesc Creștin și Democrat, Parti National Paysan, Chrétien et Démocrate; PNȚ – Partidul Național Țărănesc, Parti National Paysan).

⁴¹ ISĂRESCU PRESIDENT!

⁴² QUI NE PENSE PAS VOTE ILTCH OU VADIM.

⁴³ NOUS AVEC ILIESCU “CHAP.” III/ CONCLUSION: NE VOTEZ PAS POUR LUI.

⁴⁴ VADIM, LE CAUCHEMAR DES PUTES.

⁴⁵ QUICONQUE VOUS VOTEZ, DÉÇUS VOUS SEREZ.

⁴⁶ Père Guérilla PRÉSIDENT!; VOTEZ POUR le Père Guérilla!

⁴⁷ RUE C. Z. CODREANU.

⁴⁸ DEBOUT! LA GARDE DE FER, TOUT POUR LA PATRIE.

⁴⁹ À bas Funar; SUCE FUNAR; SUCE FUNAR; ADIEU GHIȚĂ; ADIEU GHIȚĂ = LA RETRAITE.

⁵⁰ Je t'aime Funar.

⁵¹ ROUMANIE fi LA PREMIÈRE À DROITE.

⁵² Anonyme, d.i., p. 8.

⁵³ Anonyme, d.i., pp. 21-27.

⁵⁴ LA TRANSYLVANIE LIBRE!

⁵⁵ LA TRANSYLVANIE.

⁵⁶ TOUS LES HONGROIS SONT DES TOURISTES!

⁵⁷ LES HONGROIS SONT TRISTES; LES HONGROIS SUCENT.

⁵⁸ SUCEZ, LES HONGROIS!

⁵⁹ J'AIME LA ROUMANIE.

⁶⁰ SUCEZ TOUS UNE BITE D'APÁCZAI.

⁶¹ SUCEZ, LES HONGROIS À L'OCCASION DU 1^{er} DÉCEMBRE.

⁶² SUCE, UDMR (abréviation de l'appellation roumaine – Uniunea Democrată Maghiară din România – de l'organisation confédérale hongroise, la RMDSZ – Romániai Magyar Demokrata Szövetség – Union Démocratique des Hongrois de Roumanie).

⁶³ SUCE, HUNGARY.

⁶⁴ Pris ici au sens de la “signature” personnalisée du nom d'adoption du tagueur.

⁶⁵ Effectuant également un classement des graffiti sur la base de la motivation, Hernádi désigne ce genre de dégradation d'une surface par le terme de “graffiti déflorisants”, 1986, p. 49.

⁶⁶ Voir le corpus des graffiti ci-après.

⁶⁷ L'École de Transylvanie est un groupement scolaire ayant été créé au XIX^e siècle et représenté par quelques intellectuels roumains.

⁶⁸ NON À L'OTAN; À BAS L'OTAN; NE FORCEZ PAS [L'ADHÉSION À] L'OTAN.

⁶⁹ DIEU; JÉSUS EST LE SEIGNEUR; JÉSUS IS THE LORD; JÉSUS EST VIVANT; DIEU EST L'AMOUR; JÉSUS EST LA LUMIÈRE DU MONDE.

⁷⁰ JÉSUS T'AIME; JÉSUS-VIENDRA BIENTÔT.

⁷¹ JÉSUS-CHRIST EST RESSUSCITÉ, VRAIMENT RESSUSCITÉ.

⁷² LA BIBLE DIT, DEUTÉRONOME 27, PSAUME 17: “MAUDIT SOIT CELUI QUI DÉPLACE LES BORNES DE SON PROCHAIN”.

⁷³ ULTRAS DEPUIS 1919; SUPÉRIEURS DEPUIS 1919.

⁷⁴ STEAUA OÙ VOUS Dinamo étiez

1919... RAPID CIOROILOR? (Le mot roumain cioroilor signifie marmot tzigane, c'est ainsi que les Roumains de Transylvanie se moquent de leurs compatriotes du Sud.)

- ⁷⁵ LES PATRIOTES LOCAUX "U" CONTRE LES PARASITES DU SUD.
- ⁷⁶ SUPÉRIEURS JUSQU'À LA MORT; ALLEZ "U"; ON DOMINE 4 EVER le championnat; "U" ÉTERNELLEMENT SUPÉRIEURS; 2000 LA DOMINATION COMMENCE... Æ "U"; IN MEMORIAM "U" 2000.
- ⁷⁷ MERCI, NELUȚU.
- ⁷⁸ SUCE, STEAUA; SUCE, GLORIA; LES DINAMOVISTES SUCENT; LES STEAUAÏSTES SUCENT LA BITE; MORT À JEANE LA FUNDENI; MORT À PĂDUREANU; SUCE, MITICĂ.
- ⁷⁹ "U" CONTRE BUCAREST/ CONTRE TOUS; CONS DU SUD.
- ⁸⁰ "U" CLUJ, CAPITALE DE LA TRANSYLVANIE.
- ⁸¹ TOUS SUCENT DE LA BITE; MAMAN, JE T' AIME, MAIS PAS AUTANT QUE LA "U".
- ⁸² SUCE, RAPID; SUCE, STEAUA; CONTRE GLORIA; CONS DU SUD; "U" CONTRE BUCAREST/ CONTRE TOUS; SUPER "U"; "U" 4 EVER; "U" PREDATU – IL PRINCIPE.
- ⁸³ ROUMAINS, ANNEXEZ LES USA!; LES USA – TERRE ROUMAINE!!!
- ⁸⁴ La coprophagie sauve la SLOVÉNIE.
- ⁸⁵ SUCEZ, LES MANÉLISTES.
- ⁸⁶ Cf. Grasskamp: "ce signe a conquis la culture de graffiti quasiment comme un programme", 1986, p. 92.
- ⁸⁷ SIDA À OK.
- ⁸⁸ OUI À OK!
- ⁸⁹ JE T' AIME MIHAI; JE T' AIME MARIKA.
- ⁹⁰ SEX EN GROUPE.
- ⁹¹ DANS LA NATURE.
- ⁹² SUCE.
- ⁹³ VOUS ÊTES BÉNIE ENTRE TOUTES LES FEMMES.
- ⁹⁴ TOP 5 DES VIERGES.
- ⁹⁵ Grasskamp, 1986, p. 94.
- ⁹⁶ Appelés "épigraphes de visiteurs" ou "graffiti de touristes" par Géza Balázs (1994b, p. 20).
- ⁹⁷ Versions en hongrois, en roumain et en anglais de la formule "... était ici".
- ⁹⁸ Cf. Kresalek.
- ⁹⁹ Hernádi, 1986, p. 45.
- ¹⁰⁰ Balázs.
- ¹⁰¹ Grasskamp, 1986, p. 96.
- ¹⁰² Cf. la définition de Voigt: les graffiti "sont d'une nature plus internationale que l'on ne penserait et populaires notamment en cas de crises politiques (p.e. en 1968 en Europe)", 1975, III, p. 714.
- ¹⁰³ À VENDRE D'URGENCE ILIESCU.
- ¹⁰⁴ À VENDRE D'URGENCE LE BOUC.
- ¹⁰⁵ À BAS, LE BOUC!
- ¹⁰⁶ Cf. Barna, 2000.
- ¹⁰⁷ Barna, 2000, p. 693.
- ¹⁰⁸ Id., p. 696.

Au croisement de la paysannerie et de la bourgeoisie

Les variations de l'exploitation agricole au sein de la communauté Hóstát de Cluj au XX^e siècle

Plus grande ville de Transylvanie et centre régional, Cluj influence depuis des siècles l'économie de la région environnante. L'agriculture et l'élevage des villages appartenant à son arrière-pays se sont adaptés aux besoins de la population urbaine.¹ Cluj a exercé un effet significatif même sur la société locale de Kalotaszeg, région pratiquant une exploitation paysanne archaïque en apparence indépendante du marché urbain.² Le processus d'urbanisation et de modernisation a sans cesse influencé, depuis le xviii^e siècle, le rapport entretenu par la ville avec ses environs. Les centres industriels développés aux XIX^e et XX^e siècles ont modifié les fonctions de Cluj et des villages appartenant à son arrière-pays dans la division régionale du travail.

La dichotomie qui s'exprime par les oppositions ville/arrière-pays, moderne/traditionnel, paysan/ouvrier ou urbain/rural attire l'attention sur la présence simultanée de différentes stratégies existentielles dans cette région.

Les villages roumains et hongrois appartenant à l'hinterland de Cluj et pratiquant une exploitation traditionnelle ont longtemps préservé leur caractère de communauté fermée³, et leur activité économique reflète, même de nos jours, une certaine mentalité paysanne.⁴ En même temps, les modes d'exploitation des populations vivant dans les zones extérieures à Cluj et exerçant une activité paysanne, constituent un bel exemple de caractéristiques de la mentalité paysanne se transformant sous les effets historiques et économiques.

Notre étude vise à explorer, sur la base d'une dimension historique, les variations de la mentalité paysanne s'adaptant aux conditions urbaines, et ceci à travers la présentation de l'exploitation au XX^e siècle d'un groupe bien particulier, celui des agriculteurs d'un quartier de Cluj - *Hóstát*, porteurs même aujourd'hui des traditions hongroises de la société en voie de modernisation.

Les spécialistes étudiant la communauté du *Hóstát* de Cluj partagent des opinions radicalement différentes. Tandis que Gábor Sándor la décrit, dans les années 1940, en tant que communauté s'opposant à l'embourgeoisement et préservant son

caractère rural même à proximité de la grande ville⁵, les résultats des recherches effectuées, dans les années 1980, par László Pillich, László Vetési et Zoltán Vincze présentent cette communauté notamment comme l'héritière des valeurs bourgeoises.⁶ Ces auteurs estiment que les différences entre les deux recherches ne constituent pas, en réalité, des contradictions, car la comparaison des résultats met en relief le changement continu. En effet, les événements historiques et sociaux survenus au XIX^e siècle peuvent, en l'espace de quelques décennies, radicalement transformer le statut et le mode de vie des populations, qui, auparavant, n'auraient guère changé au cours des siècles.

La communauté fermée des agriculteurs du *Hóstát* a longtemps été marquée par un caractère paysan, ce qui lui a notamment permis de préserver jusqu'aux années 1960-70 certains éléments des anciennes valeurs bourgeoises de Cluj. En effet, elle vivait, au fond, conformément à la mentalité paysanne, en suivant le principe du moindre changement possible et une stratégie de défense n'adoptant que très lentement toute nouveauté ou innovation, pendant qu'elle était contrainte, afin de subsister dans un milieu urbain, de s'adapter aux défis imposés par la ville en voie d'urbanisation. Certains groupes de cette communauté se sont progressivement convertis à un mode de vie moderne, en adoptant celui de la bourgeoisie urbaine en tant que biens culturels constitutifs de cette dernière. D'où le fait que c'est notamment au sein de ce qui reste aujourd'hui de la communauté locale du *Hóstát*, ayant longtemps tenu tête à la modernisation, que l'on retrouve les traces du mode de vie et des valeurs de la bourgeoisie hongroise⁷ du tournant du siècle.

Nous ne disposons pas de données relatives à l'origine et à la formation de la communauté paysanne du *Hóstát*; elle s'est probablement développée à partir de populations rurales installées à l'extérieur de l'enceinte de la ville, dont la composition n'a cessé de changer⁸. Il existe aujourd'hui deux approches concernant son origine. Selon la première, le noyau de cette communauté se constituait de soldats-brigands (*hajdú*), qui se seraient installés aux pieds des murailles de Cluj suite à l'appel soit du prince de Transylvanie István Bocskai, soit du calviniste dévoué György Rákóczi I^{er}, ou éventuellement de Gábor Báthori⁹. La seconde conception estime que le toponyme *Hóstát* dérive d'un toponyme allemand (*Halfstadt* ou *Hochstadt*), qui s'est introduit dans la langue hongroise sous sa forme également de nom commun qui désigne "une ville ou un quartier extérieurs"¹⁰. Dans le cas de Cluj, ces territoires correspondaient aux zones situées à l'extérieur de l'enceinte médiévale.

En leur qualité de citoyens de la ville, les habitants du *Hóstát* se nommaient déjà dans la première moitié du XX^e siècle non pas agriculteurs, mais "terriers" (à l'image des cordonniers, bijoutiers, etc.), puisqu'ils étaient à la fois bourgeois et agriculteurs. Dans la définition que cette communauté se donnait d'elle-même, coexistaient donc l'acceptation d'un caractère paysan différent de celui des villageois et la conscience d'une appartenance à la bourgeoisie de la ville.

Les agriculteurs du *Hóstát* se sont spécialisés, presque un siècle durant, dans le maraîchage et l'horticulture, en destinant leur production au marché de Cluj et en s'ajustant aux variations de l'offre et de la demande de la ville. Néanmoins, ils ont également joué un rôle considérable dans la subsistance de la population avec d'autres types de produits alimentaires: ils délivraient le lait et vendaient du cochon aux habi-

tants de Cluj. Assurant donc l'approvisionnement de Cluj, les "terriers" du *Hóstát* faisaient partie intégrante de la structure urbaine jusqu'aux années 1950-60.

Afin d'interpréter les pratiques d'exploitation des agriculteurs de Cluj, il convient de donner un aperçu des événements historiques et sociaux qui ont considérablement influencé les stratégies d'exploitation et de subsistance au XX^e siècle de cette communauté locale. Mettre en parallèle les événements locaux et la dimension du pouvoir imposant et contrôlant un ensemble de conditions et de circonstances extérieures est d'autant plus nécessaire qu'à défaut d'une telle comparaison, les causes et les moteurs des changements ne sauraient être compris. Les populations de cette région ont été influencées non seulement par le processus de modernisation opérant dans le monde entier et le socialisme déterminant le développement des pays d'Europe centrale et orientale, mais aussi par le fait qu'au cours du XX^e siècle, les habitants de Cluj, étant par ailleurs de souche hongroise, ont appartenu tantôt à la Hongrie, tantôt à la Roumaine.

L'impact de l'histoire sur les stratégies d'exploitation des agriculteurs du *Hóstát* à Cluj

En Hongrie, de la seconde moitié du XIX^e siècle jusqu'à la Première Guerre mondiale, tous les secteurs de l'économie (chemins de fer, banques, crédits) ont connu une prospérité spectaculaire, atteignant une apogée au tournant du siècle.

Au milieu du XIX^e siècle, plus de 70% de la population de Transylvanie, dont Cluj, exerçaient encore une activité agricole¹¹, alors qu'au tournant du siècle, un processus d'industrialisation accélérée se mettait en route. La tendance à l'entrepreneuriat, due au surplus de capitaux, a entraîné un développement inouï des industries, soutenues également par les politiques visant à promouvoir l'industrialisation. Les grandes entreprises et usines (producteurs de tabac, de bière, d'allumettes, industrie du cuir, usines de gaz, chantiers ferroviaires, etc.) en prolifération depuis la mise en application des lois de 1890 sur l'industrie et le développement industriel, ont suscité une croissance démographique spectaculaire à Cluj. (Tandis qu'en 1850, la population de la ville n'atteignait pas le seuil des 17 000 habitants, elle dépassait déjà les 60 000 en 1910.)¹²

Le marché intérieur et la consommation se sont, eux aussi, accrus parallèlement au développement infrastructurel et à l'urbanisation. S'il est vrai que la prospérité générale, l'industrialisation et l'urbanisation ont diminué le poids et les potentialités du secteur primaire, il n'en est pas moins vrai que la croissance démographique a augmenté la demande en produits agroalimentaires.¹³ Cette demande a accéléré la restructuration de l'agriculture. L'abolition du servage en 1848 a été la condition préalable à l'émergence de la production agricole capitaliste, s'ajustant aux nouveaux rapports de marché. Au tournant du siècle, la consolidation de la structure capitaliste de la propriété foncière a permis, à Cluj également, de moderniser l'agriculture et d'introduire la production agricole capitaliste.¹⁴ Parallèlement à la seule production céréalière, une culture plus diversifiée de plantes industrielles est apparue, l'élevage intensif étant aussi en voie de diffusion.¹⁵

Deux secteurs ont connu la plus grande prospérité. La demande accrue en laitages et en légumes a entraîné un développement dynamique de la production laitière et du maraîchage, ayant conditionné l'exploitation à Cluj jusqu'à nos jours.

Une réforme de l'élevage s'est imposée en vue de résoudre le problème d'approvisionnement de la population urbaine. On peut observer dans le Cluj du tournant de siècle également cette tendance caractérisant l'ensemble du continent européen, qui cherchait à contrecarrer la crise agricole due à l'industrialisation, en développant l'élevage bovin et la production laitière.¹⁶ Afin d'atténuer les difficultés, les autorités et les associations spécialisées de Cluj ont réuni leurs forces pour améliorer et coordonner les activités des unités d'exploitation et de production de la ville. Elles ont, entre autres, adopté des réglementations visant à rattraper le retard en matière de conditions vétérinaires. De même, des réglementations de construction ont-elles prescrit des critères de construction pour les étables et les granges, ainsi que des mesures visant la prévention de la pollution du sol.¹⁷ Dès l'ouverture des abattoirs publics en 1887, les abattoirs privés se sont vus prohibés et supprimés.¹⁸ Grâce à ces réglementations, l'élevage s'est ajusté aux conditions urbaines. Des expositions et des foires étaient organisées pour stimuler l'élevage bovin. Certes, des initiatives ont été prises pour améliorer la race bovine hongroise (dite grise), utilisée pour ses qualités bouchères et comme bêtes de traction, mais le véritable changement n'a été apporté que par le passage à un nouveau spécimen. En effet, c'est à ce moment qu'a été diffusée la race bovine tachetée, utilisée à la fois pour ses propriétés bouchères et laitières et en tant que bête de traction.¹⁹

La demande en produits maraîchers de la population urbaine en forte croissance explique le développement dynamique de l'horticulture et du maraîchage à Cluj. Les conditions urbaines y ont créé une situation particulière. Dans ce secteur, la technologie de production des agriculteurs du Hóstát s'inscrivait dans la logique de l'agriculture extensive et s'écartait considérablement des critères en vigueur à l'époque. Néanmoins, les producteurs provenant des villages ne représentaient pas une véritable concurrence pour les agriculteurs du Hóstát, car la proximité du marché accordait à ces derniers une position plus favorable. Tout comme dans le cas de l'élevage bovin, la ville a pris des mesures pour améliorer l'horticulture et le maraîchage et en augmenter l'efficacité. Ainsi, en 1892 a été créée, sous l'égide de la ville, l'Association des Horticulteurs de Transylvanie, dont la vocation était de diffuser au sein des producteurs les nouvelles technologies, ainsi que les spécimens transylvains et étrangers par l'intermédiaire de l'organisation d'expositions permanentes, de la création de sites d'expérimentation et de la formation pratique des agriculteurs. Or, cette initiative n'a pas connu de succès retentissant. L'apparition des maraîchers bulgares a marqué un tournant décisif. Ces derniers louaient en groupes des plantations de 2 à 5 arpents dans les plaines appartenant à la ville et situées du côté des villages de Szászfenes et de Szamosfalva, et les amendaient en utilisant des engrais et en les arrosant avec de l'eau de puits ou de la rivière Someş. Leur compétence en matière de maraîchage leur a permis d'assurer la grande majorité de la demande en produits d'horticulture de Cluj. En retard par rapport à ce maraîchage irrigué et menacés ainsi de disparition, les agriculteurs du Hóstát ont progressivement adopté les méthodes et techniques de l'horticulture de type bulgare. Deux phénomènes ont contribué à l'adoption de cette nouvelle technologie. D'une part, beaucoup parmi les agriculteurs du Hóstát avaient travaillé chez les "Bulgares" en tant que jardiniers, maraîchers, domestiques ou colons, ayant ainsi acquis ce nouveau type d'exploitation. D'autre part, l'Association économique de

Cluj, conjointement avec le ministère compétent et la Coopérative de crédit des agriculteurs de Cluj, a créé en 1913 un site maraîcher de type bulgare. Afin de transmettre le savoir aux agriculteurs, l'Académie économique de Kolozsmonostor dispensait de formations sur un ou deux ans dans le domaine de la culture fruitière et maraîchère. Les nouvelles technologies acquises ont permis aux agriculteurs du Hóstát d'augmenter leur compétitivité. De plus, les maraîchers bulgares disparaissant progressivement dès l'éclatement des guerres dans les Balkans, ils sont finalement parvenus à détenir le monopole dans ce domaine.²⁰

En raison du remarquage des frontières au lendemain de la Première Guerre mondiale, des territoires hongrois ont été rattachés à la Roumanie²¹, Cluj devenant, elle aussi, une ville roumaine. Sur les territoires annexés, les meilleures conditions techniques, ainsi que les technologies plus modernes et efficaces ont permis un niveau de production agricole plus élevé que dans les autres régions de Roumanie. Cependant, la société hongroise de Transylvanie affichait un caractère rural moins marqué par rapport à l'ensemble de la population (la proportion des agriculteurs ne s'élevait qu'à 58%)²². Aussi, les zones industrielles de Transylvanie sont-elles devenues les centres de la production manufacturière.²³ Le pouvoir roumain s'installant n'a pas pris de mesures pour intégrer à sa propre économie celle de la société paysanne locale. Si le pouvoir de type colonial a exploité les ressources de la région, il n'a pas fait d'efforts pour redresser l'agriculture après la Première Guerre mondiale. L'État roumain y a perçu les taxes, mais n'a pas soutenu les communautés locales dans le renouvellement et la modernisation de leur économie. Dans le nouvel État-nation, l'idéologie nationale l'emportait sur tout autre objectif social. Le but des forces politiques déterminantes était d'assurer l'autorité inconditionnelle de l'État et sa suprématie à l'égard de chaque groupe social.²⁴ L'animosité à l'encontre des minorités ethniques ainsi que l'oppression nationale se sont manifestées aussi dans le domaine économique. Les disparités économiques ont provoqué des tensions entre la Transylvanie et le territoire du Royaume de Roumanie. En effet, certaines contrées de Transylvanie ont atteint, ou du moins avoisiné le niveau de développement de la région centre-européenne, tandis que dans la Roumanie telle qu'elle était avant l'établissement des nouvelles frontières, les prémisses et les mécanismes du développement capitaliste faisaient défaut.²⁵ À cette époque, deux actes juridiques ont en particulier influencé la vie économique de la minorité hongroise de Roumanie, à savoir la Constitution de 1923 et la réforme agraire. La réforme foncière de 1921 a entraîné la distribution en Roumanie de 6 millions d'hectares de terres, et ainsi la prédominance de la propriété paysanne sur le territoire du Royaume. La réforme la plus radicale touchait la Transylvanie, en dépit du fait que la situation de la propriété paysanne y était à l'époque l'une des plus favorables en Europe²⁶ (le type d'exploitation agricole dominant étant la petite propriété) et que les conditions agricoles et sociales de cette région dépassaient de loin celles du Royaume. Favorisant la communauté roumaine, cette réforme foncière a permis aux Roumains de récupérer la grande majorité des propriétés. Le nouveau pouvoir a révoqué une série d'avantages notables: il a supprimé les fonds des établissements scolaires et des institutions maintenues par les Églises ou des fondations, ainsi que l'usufruit des sans-terres et des micro-proprétaires. La situation était d'autant plus complexe que la Grande Crise de 1929 allait de pair avec une baisse spectaculaire des prix des produits agricoles, ce qui a le plus frappé les petits propriétaires. Afin d'éviter la faillite des producteurs paysans, le gouvernement a entrepris des mesu-

res visant à réduire, sinon à supprimer leurs dettes, et a pris en charge, sur la base d'une loi adoptée en 1932, une grande partie de la dette des petits producteurs agricoles. Si ces mesures ont effectivement sauvé nombre de propriétaires moyens, elles ont incontestablement affaibli le système hongrois des coopératives de crédit en Roumanie.²⁷

Néanmoins, Cluj est restée la principale ville de Transylvanie. De nombreuses industries et institutions ont été créées dans la ville, devenant ainsi l'un des plus importants centres économiques et culturels de Roumanie. Parallèlement à l'implantation d'usines, une forte population roumaine s'est installée à Cluj.

En 1940, lorsque la Transylvanie a été réannexée à la Hongrie, le rapport de l'État à l'économie paysanne s'est fondamentalement transformé. La modernisation de l'économie de la Transylvanie, entamée au tournant du siècle, s'est poursuivie. L'État hongrois a insisté sur une subvention préférentielle des petits propriétaires. Des politiques fiscales accordant des privilèges ont été mises en œuvre, et les conditions du marché ont changé. L'État a octroyé des crédits avantageux, s'est porté garant dans le remboursement de crédits accordés pour l'approvisionnement en machines, l'acclimatation de nouveaux types de céréales et de plantes industrielles, et l'achat de nouveaux spécimens. Des experts agraires ont accordé leur aide, et des brochures de propagande visant à promouvoir le développement ont été publiées. Les collectivités et les cercles de cultivateurs locaux ont organisé des formations en économie, des expositions agricoles et des foires. L'instauration de l'économie de guerre a mis un terme aux aspirations à la modernisation de l'économie. En pleine guerre, le pays, et donc Cluj, ont vu leur économie se diriger dans une trajectoire forcée.

À l'issue de la Seconde Guerre mondiale, le pays est tombé dans l'orbite soviétique, les frontières ont été une fois de plus modifiées et un nouveau régime s'est instauré. L'emprise soviétique a poussé l'économie de Cluj dans la crise. Après une période de restructuration, un système économique suivant le modèle soviétique a été mis en place. Réannexé à la Roumanie, le territoire de la Transylvanie a connu une restructuration de tous les secteurs de production, et notamment une réorganisation socialiste de l'agriculture.²⁸ Avec la transformation radicale du secteur primaire et la collectivisation, l'objectif de l'État prolétaire n'était pas seulement de placer les moyens de production des paysans sous le contrôle de l'État, et donc du parti, modifiant ainsi le mode de vie rural et transformant les paysans en ouvriers agricoles, mais aussi pour beaucoup de considérer ce phénomène économique et social, ayant abouti à un résultat dramatique, comme étant un élément indispensable au processus visant l'établissement d'un nouveau régime, ainsi qu'un fait inévitable et un moyen nécessaire à la modernisation. Lors de la réorganisation territoriale et administrative de la Roumanie, des divisions agricoles à compétence provinciale ont été créées. Leur fonction aurait dû être de promouvoir la modernisation du secteur primaire, mais en réalité, ces organismes fonctionnaient non pas en tant que transmetteurs de savoir-faire, mais comme supports de ceux qui étaient conformes à l'idéologie.

Dès la fin des années 1940, l'essor de l'industrialisation se produisant simultanément avec la désintégration délibérée de la traditionnelle production paysanne, a provoqué un exode rural. De grands ensembles ont été construits à Cluj pour accueillir les paysans ethniquement roumains, provenant de différentes régions du pays. Par conséquent, non seulement les immigrants ont été contraints de changer

radicalement leur mode de vie, mais un spectre ethnique tout à fait particulier s'est également développé dans la ville, dont les traces subsistent encore de nos jours.²⁹ Dans les années du socialisme, les implantations de populations ont amorcé la décongestion de la communauté hongroise compacte de la ville. Certains habitants ont été déplacés du centre-ville, laissant leur place à des intellectuels fidèles au pouvoir socialiste. Se retrouvant en bas de l'échelle sociale, les descendants de la bourgeoisie hongroise se sont prolétariés. La couche artisanale s'étant vue supprimée, ses membres ont été contraints de s'intégrer aux usines. Toutefois, les agriculteurs du Hóstát sont parvenus à conserver jusqu'aux années 1970-80 leurs communautés compactes, occupant certaines rues de la ville.

Les années 1950 ont vu l'introduction d'un système de quota, touchant en particulier les propriétaires de terres d'une superficie dépassant cinq hectares, les dits *koulaks*. Les agriculteurs n'ayant pas remis à l'État la somme d'argent ou la quantité de produits fixée par celui-ci pouvaient s'attendre à être déportés pour exécuter des travaux forcés sur le Canal du Danube. Or, de tous les agriculteurs du Hóstát, ce règlement ne concernait que quelques familles.³⁰ Une collectivité agricole a été mise en place entre 1959 et 1960, dont la majorité des adhérents, aussi peu qu'ils étaient, provenaient de milieux pauvres. À ce moment-là, l'adhésion n'était pas encore obligatoire, mais l'année 1961 a marqué le début de la campagne de collectivisation. Avec l'agitation et la propagande politiques, les "terriers" du Hóstát ont été forcés d'adhérer aux collectivités jusqu'en 1965. Suite à l'adhésion, la terre, le cheptel et les outils productifs sont devenus propriété collective. La réorganisation socialiste de l'agriculture a accéléré le renoncement au mode de vie paysan.

En Roumanie, la politique économique de l'ère Ceaușescu a grandement contribué à l'échec et à l'effondrement du système économique communiste. L'industrialisation de marche forcée et centralisée a entièrement restructuré les secteurs de production. L'expansion du rendement de l'économie a été promue par l'implantation de nouvelles usines industrielles, par des investissements réalisés à l'aide de capitaux étrangers, ainsi que par l'emploi d'une main-d'œuvre supplémentaire (p. e. l'emploi de femmes au foyer, le transfert d'une main-d'œuvre agricole dans l'industrie, etc.). À l'instar des autres grandes villes du pays, Cluj a constitué la scène de l'émergence d'un nouveau type de population urbaine et industrielle. Les nouvelles implantations industrielles ont bouleversé les rapports ethniques intra-communaux, ont augmenté le poids de la main-d'œuvre non qualifiée au sein de la population ouvrière et ont contribué à l'importation des modes de vie ruraux dans les villes. L'exode rural a provoqué un vieillissement de la population des communes abandonnées par les générations rurales actives, tendance que même le changement de régime en 1989 n'est pas parvenu à inverser.

La chute du régime Ceaușescu a permis à la Roumanie de mettre en place une économie de marché, dont l'élément décisif était la privatisation, la propriété privée constituant la condition préalable à la formation de l'économie capitaliste et de la société moderne. La privatisation trop prolongée en Roumanie est un processus opérant parallèlement à une profonde crise économique et sociale³¹, qui a mis en relief le chômage "latent" suscitant, à son tour, un mécontentement chez la population habituée à une certaine sécurité sociale et exacerbant les mouvements populistes et nationalistes.³²

La production intensive pour le marché en tant que stratégie d'adaptation

Selon notre interprétation, le développement de la production intensive pour le marché est, en lui-même, un mécanisme d'adaptation avec une base économique qui, en peu de temps, a transformé en plusieurs étapes le mode de vie des agriculteurs du Hóstát. Le processus de transformation de l'exploitation peut être retracé à travers les stratégies de défense et d'adaptation élaborées contre les influences extérieures. On peut observer dans les stratégies d'exploitation que les agriculteurs du Hóstát ont témoigné au XX^e siècle d'un louvoisement et d'une adaptation continuel, que Sidney Mintz considère comme un trait décisif de la paysannerie.³³ Ce phénomène s'est déroulé avec une rapidité spectaculaire dans le Cluj de la fin du XIX^e siècle sous l'effet de l'urbanisation. Dans le milieu rural, il se déroule généralement de façon plus implicite et plus lente, étant par conséquent plus difficile à observer.

La seconde moitié du XIX^e siècle constitue le point de départ de l'étude de cette transformation. À cette période, les agriculteurs du Hóstát ne faisaient pas encore économiquement partie intégrante de la ville et jouaient un rôle moins considérable dans l'approvisionnement de Cluj, qui ne représentait qu'un centre économique pour eux comme pour ceux des villages de son hinterland. La production céréalière, l'élevage et le transport assuraient leur subsistance. Ils vendaient du bétail et des céréales dans les foires. Le transport effectué en char à bœuf pour des clients de Cluj était leur principale source de revenus.

À cette époque, une exploitation visant l'autarcie caractérisait cette communauté. Produire pour couvrir la consommation de la famille représentait un critère principal. Les agriculteurs du Hóstát ne revendaient que l'excédent des biens produits pour leur propre consommation. Seuls les plus aisés pouvaient envisager une vente régulière, en l'occurrence annuelle, du bétail.

Le premier changement date de 1870, lorsque la construction des chemins de fer à Cluj a marginalisé le transport en char. La disparition de ce travail assurant une subsistance sûre a également influencé le volume et la composition du cheptel. Les 10-12 bœufs qui constituaient jusqu'alors le bétail d'une exploitation ont été remplacés par quelques vaches laitières. La réduction du bétail a entraîné celle de la nécessité de produire du foin, et le lait de ces vaches était revendu en ville. Un autre moyen de substituer les revenus provenant du transport était de revendre sur les marchés hebdomadaires le surplus de légumes produits dans le potager de la maison.³⁴

Or, même à cette période, la pratique d'exploitation n'était toujours pas autant centrée sur la vente pour que les stratégies ou pratiques d'exploitation en soient radicalement modifiées. Les habitants du Hóstát visaient une autarcie alimentaire et ne vendaient que le surplus de certains produits. Ils tenaient aux traditionnelles techniques de production et aux types de produits qu'ils produisaient en appliquant leur savoir-faire traditionnel. Or, la vente au marché est devenue entre-temps fréquente, voire régulière. Le fait de porter les produits sur la tête, en tant que mode de transport typique aux agriculteurs du Hóstát, illustre bien cette période. Les premières traces de ce moyen remontant aux années 1850, il s'est diffusé parallèlement à la généralisation de la vente du surplus au marché, et a disparu au moment où la production pour le marché est apparue. N'ayant existé qu'un demi-siècle durant, ce mode de transport a été supplanté par les chars à chevaux, diffusés par la libre exploitation.³⁵

Le remembrement des terres³⁶ en 1912 a apporté un changement majeur dans la production céréalière et l'élevage. En effet, la suppression des jachères a engendré une déficience des pâturages, ce qui a entraîné le recul de l'élevage extensif. Aussi, le remembrement a-t-il contraint les agriculteurs du Hóstát à changer le mode de production céréalière.³⁷ La libre exploitation ayant suivi le remembrement a favorisé le maraîchage, et l'élevage s'est vu supplanté par l'horticulture. D'ores et déjà, la vente des produits s'effectuait non pas dans les grandes foires nationales, mais directement sur les marchés hebdomadaires.³⁸

Le premier changement décisif a été d'assumer le risque inhérent à la production pour le marché, puisque auparavant, les agriculteurs produisant pour la seule auto-suffisance n'étaient pas motivés par une commercialisation. Comme nous l'avons vu, ce changement a été précédé par une période d'essai, une recherche des voies possibles, sans pour autant dépasser les cadres traditionnels. La mutation des conditions économiques et les échecs essuyés dans les cadres traditionnels ont constitué les facteurs ayant contraint les membres de la communauté du Hóstát à changer de pratiques. (Ainsi par exemple, ils ont appris à leurs dépens que la technologie propre à la production extensive n'était pas d'une compétitivité se mesurant à la production des maraîchers bulgares.) La particularité de ce comportement entrepreneurial centré sur le marché réside dans le fait que l'activité d'exploitation représentant la première source de revenus pour le ménage coexistait avec un comportement traditionnel. Si les producteurs prenaient les décisions en fonction des potentialités du marché, leur mentalité avait, elle aussi, un impact sur leur comportement économique. Nous avons déjà vu dans le chapitre précédent qu'ils avaient acquis leur savoir-faire agricole chez les maraîchers bulgares ou par des formations dispensées pour les producteurs agricoles. Dans la plupart des cas, la propriété foncière du ménage, servant de base à l'économie, n'était pas grande.³⁹ Cette petite taille a stimulé la coopération intra-familiale. Le propriétaire et sa famille s'efforçaient d'exécuter une grande partie du travail physique, mais en cas de besoin, ils pouvaient recourir à une aide de parents ou employer des salariés. Ils ne connaissaient ni ne contrôlaient l'ensemble du processus de production, et produisaient en fonction de la rentabilité. Si les conditions du marché l'exigeaient, ils étaient prêts à changer de spécimens ou de produits. Ils ne s'attachaient pas nécessairement aux traditions de la production céréalière de la région. Ils étaient bien conscients du fait qu'ils ne connaissaient pas les mécanismes macro-économiques, mais plutôt que de se protéger simplement en attendant que les conditions changent, ils essayaient de s'y adapter.

L'effet de l'exploitation sur la restructuration sociale

Les agriculteurs du Hóstát se situant au bas de l'échelle sociale de Cluj, la question se pose de savoir si leur adaptation correspondait à un désir de monter en échelle, ce qui leur aurait imposé l'impératif de réagir sensiblement aux changements, ou bien s'ils se trouvaient dans une position défavorable justement parce que les stratégies de subsistance à leur disposition manquaient de flexibilité pour faire face aux défis sociaux. L'analyse des relations matrimoniales prévalant au sein de la communauté du Hóstát fournira une réponse à cette question.

À partir des années 1930, on ne peut plus parler de la communauté du Hóstát en général, vu que certains de ses membres vivaient, à l'intérieur de la ville, dans des quartiers à conditions et à prestige différents, leurs métiers, leurs situations matérielles, leurs âges, ainsi que leurs modes de vie variant déjà d'un cas à l'autre. Par conséquent, la structure de l'héritage est également différenciée dans le milieu urbain.

La pratique d'exploitation est essentiellement déterminée par les modèles individuels et communautaires que l'individu acquiert lors de sa socialisation. Les stratégies existentielles ainsi acquises fixent, en tant que principales clés des solutions, la voie pour assurer l'avenir de la génération suivante. Cette constatation est particulièrement valable pour ceux qui poursuivent un traditionnel mode de vie paysan, où le but est de garantir l'avenir de la famille et non pas de l'individu, les intérêts individuels étant soumis à cet objectif primordial. Dans le milieu paysan, la subsistance de la famille étant assurée par la quantité de terres et la réalisation optimale de l'exploitation, l'accent y est mis sur ces deux facteurs. Parce que l'un des moyens les plus efficaces pour l'acquisition de terres et le fonctionnement optimal de l'exploitation familiale est un contrat de mariage avantageux, marier les enfants avec les partenaires idéaux a toujours revêtu une importance majeure. Le mariage des enfants peut donc être considéré comme faisant partie de la stratégie économique, qui assurera pour la postérité les cadres économiques de sa subsistance.

Dans la partie de la rue Külmagyar menant au village de Szamosfalva, la culture maraîchère s'est longtemps maintenue, car les terres fertiles de la vallée du Someş lui ont permis une expansion. La zone de la rue de la Sucrerie a gagné des terres fertiles, là où se situe aujourd'hui le quartier Györgyfalvai, du côté de Békás et de Borhács.

C'est ici que la mentalité paysanne traditionnelle et la hiérarchie agricole (qui possède le plus de terres, qui est le meilleur agriculteur, etc.) ont subsisté le plus longtemps. La terre fertile, de bonne qualité, a nourri les familles plus aisées du Hóstát. Pour ceux qui suivaient le traditionnel mode de vie rural, l'objectif principal n'était pas de progresser sur l'échelle sociale, mais d'être simplement présent et d'appartenir à la bourgeoisie de la ville. Une endogamie reflétant la mentalité paysanne et liée à la terre ainsi qu'à la productivité caractérisait leur choix de mariage. Le modèle d'exploitation et la stratégie existentielle à leur disposition étaient en effet viables, et les parents s'efforçaient de choisir dans la même couche sociale les partenaires les plus optimaux – dans la mesure du possible – pour leurs enfants, à savoir des partenaires poursuivant le métier de leurs parents et perpétuant l'exploitation familiale. Afin d'assurer une certaine continuité, ils ont accepté leurs limites économiques et sociales, car dans les familles nombreuses, l'ordre de l'héritage morcelant les biens entravait la concentration des capitaux. Ils étaient également conscients de leur position en bas de la hiérarchie sociale de Cluj, mais la sécurité résultant du comportement traditionnel⁴⁰ n'a pas transformé le changement risqué en une contrainte.

Or, lorsque les stratégies existentielles auparavant opérationnelles n'ont plus été en mesure, pour une raison ou pour une autre, de garantir l'avenir de la descendance, l'implication d'un élément externe, et souvent socialement plus prestigieux, s'est imposée. Ce phénomène s'observe chez les agriculteurs de Hídelve, qui se sont vus refoulés vers les terres moins fertiles situées sur les collines de Cluj, dans les quartiers Irisz et Kerekdomb. Le processus d'industrialisation et de modernisation s'est avéré plus ra-

pide au sein des familles pauvres de Hídelve, dans la mesure où la production agricole effectuée sur un territoire plus restreint et les pratiques établies ne suffisaient plus à assurer une subsistance. En tant que solution permettant de surmonter cette situation, le transport des marchandises par rail et le transport effectué pour la ville en pleine urbanisation constituaient, pour ces agriculteurs, une source pour compléter leurs revenus et créer les conditions matérielles nécessaires à l'acquisition de terres. Or, cela entraîne forcément une modification des anciennes formes de comportement. Dès lors, l'attachement à la terre ne pouvait plus être défendu et justifié en tant que stratégies à suivre pour les générations à venir. Dans ce contexte, la génération suivante s'est tournée, ou plutôt a été tournée par la volonté familiale, vers la couche sociale qui offrait l'existence la plus sûre, en l'occurrence les artisans et les cheminots dotés d'un statut de fonctionnaire. Les jeunes du Hóstát renonçant au mode de vie agriculteur se sont orientés vers les métiers en vogue à cette époque, tels que charpentier, menuisier, tailleur ou cordonnier. Bien que ce changement aurait dû être synonyme d'un abandon de l'ancienne stratégie existentielle, il a, en définitive, assuré l'avenir de la génération suivante. Il a de plus été bien justifié au niveau communautaire, car le choix imposé par la contrainte visait, en fin de compte, une couche sociale à plus haut statut.⁴¹ L'assimilation à la couche d'artisans hongrois de Cluj par l'intermédiaire des mariages était à leurs yeux une promotion sur l'échelle sociale. (À Hídelve, grâce à la proximité des chemins de fer, la communauté préférait un mariage contracté avec un cheminot; puisque fonctionnaire, celui-ci était considéré comme doté d'une existence stable, son revenu régulier lui permettant d'assurer de bonnes conditions pour sa femme et ses enfants.)

Il s'agit donc dans ce cas non pas d'un recul du comportement d'exploitation traditionnel en faveur de l'adoption de valeurs modernes, mais d'une contrainte d'adopter ces valeurs, dont ils cherchaient à profiter au maximum, une fois leurs stratégies de défense et d'adaptation ayant échoué dans le domaine de la préservation des formes traditionnelles d'exploitation et de comportement. Chez les agriculteurs du Hóstát, la modernisation n'était pas un but à atteindre, mais un moyen, une stratégie pour survivre et s'adapter aux mécanismes historiques et au milieu urbain en voie d'individualisation et de modernisation. En somme, elle représentait une solution finale, précédée par un mode défensif de tradition paysanne, par la modération de la consommation, puis par le changement du mode d'exploitation, le déplacement vers les territoires extérieurs de la ville constituant toutefois, lui aussi, une telle stratégie d'adaptation. Or, la modernisation a fondamentalement bouleversé les anciens modes de vie et d'exploitation paysans. L'ouverture s'est effectuée dans le domaine de l'économie, qui n'a cessé par la suite d'imposer l'orientation des choix d'action. Le rejet total de l'idée de choisir son (sa) futur(e) époux(se) dans les villages voisins reflète également ce phénomène. En effet, étant donné qu'aucune commune ne pratiquait le maraîchage intensif dans le hinterland de Cluj, le partenaire "étranger" aurait certainement affaibli l'efficacité et le volume de l'exploitation familiale.

Le déplacement vers les quartiers extérieurs en tant que stratégie d'adaptation

Les problèmes urbains ayant surgi parallèlement au développement de Cluj n'ont pas épargné les quartiers du Hóstát non plus. Dès l'origine, le maraîchage urbain progressivement modernisé était menacé d'exclusion par l'industrialisation en voie

d'expansion. De même, l'urbanisation a constitué un obstacle à l'élevage, et le nombre de rues dans lesquelles était interdit l'acheminement du bétail n'a cessé de croître.⁴² Témoinnant d'une grande flexibilité au cours du processus d'adaptation aux conditions bien particulières, les agriculteurs du Hóstát ont opté pour un déplacement vers les quartiers périphériques, laissant ainsi la place libre à la ville en expansion. Or, la périphérisation territoriale de cette couche d'agriculteurs si indispensable pour la ville constituait un grave problème, et la direction de Cluj a dû prendre des mesures pour soutenir les "terriers". Elle leur a accordé des avantages au moment de la répartition des stands sur le marché, et a concédé des parcelles pour des maraîchers exclus du centre-ville.⁴³ L'aide provenant de l'extérieur est devenue une motivation économique à long terme. En effet, les agriculteurs n'ont pas été poussés vers les périphéries par la seule contrainte: en échange de leurs parcelles bâties ou mises en culture, situées au centre-ville et rachetées par la ville en voie d'industrialisation et d'expansion, ils ont pu acheter des parcelles au moins deux fois plus grandes dans les périphéries, dans le quartier Irisz ou dans celui de l'interlacs, en y créant un nouvel espace de vie pour eux-mêmes et leurs descendants. Ce processus de déplacement allait donc parfois de pair avec des avantages économiques et des soutiens extérieurs, et financièrement, il valait mieux acheter plus de terres à moindre prix dans les zones périphériques. Étant donné que la propriété foncière représentait un certain statut social, la quantité et la qualité des terres l'ont emporté sur la localisation.

Les agriculteurs du Hóstát se sont habitués, au fil du temps, à ce qu'en raison de l'expansion de la ville, ils devaient de temps en temps quitter le centre-ville ou les quartiers plus fréquentés et en voie d'urbanisation. En conséquence des conditions modifiées, rester au même endroit aurait requis un changement de mode de vie, ce qui aurait dépourvu les agriculteurs de leurs sources de subsistance et de leur rôle joué dans la ville. En réalité, ce qui a poussé les agriculteurs du Hóstát à quitter le centre-ville en voie d'urbanisation, a été la volonté de préserver leur mode de vie, puisque, par exemple, au centre-ville, la circulation en charrette avait été interdite et l'élevage limité. Face à la localisation changeante, les agriculteurs déplacés ont pu préserver leur mode de vie, assumant ainsi le rôle de la couche sociale des agriculteurs dans la hiérarchie urbaine. S'ils ont vécu le déplacement comme un processus naturel, c'est parce qu'ils ont toujours eu le choix: il leur revenait de décider s'ils voulaient changer de métier ou d'habitation.

La rupture date de l'époque socialiste lorsque, à l'instar des autres grandes villes de Roumanie et d'autres pays d'Europe centrale et orientale, l'industrie manufacturière en essor a, en quelque sorte, encerclé la ville avec de nouvelles implantations industrielles sur les terrains vagues. À l'image des murailles, cet anneau industriel "a fermé la porte" aux agriculteurs du Hóstát se déplaçant vers les périphéries de la ville. L'effet des implantations industrielles ne s'est manifesté que dans les années 1980, et a encore été précédé, dans la période de 1941 à 1979, par de nouvelles vagues de migrations vers les quartiers extérieurs. Or, on ne saurait parler d'une exclusion totale et générale, puisque même dans le quartier Hídelve, pourtant le plus concerné par ces déplacements, seulement 70% de la population s'est transférée entre 1941 et 1968 vers les zones périphériques d'Irisz et de Kerekdomb. Par conséquent, le territoire de la ville occupé par les agriculteurs du Hóstát englo-

bait dès lors non plus quatre, mais dix arrondissements, les quatre arrondissements intérieurs n'abritant plus que 27,1% de cette communauté. En revanche, quatre arrondissements extérieurs, revêtant désormais une grande importance, à savoir le quartier de la rue de la Sucrierie, ainsi que les quartiers Bulgarie, Irisz et Kerekdomb, ont accueilli en 1979 plus de 57% de cette communauté.⁴⁴ La politique urbaine de "systématisation" des années 1970-80 a fortement frappé les banlieues, les zones rurales périphériques ou les "microrégions urbaines" habitées par la communauté du Hóstát, qui se prêtaient à une culture maraîchère intensive. Seul le déplacement dans les villages périphériques de l'arrière-pays de Cluj aurait pu constituer, à ce moment-là, une alternative à la subsistance de ce mode d'exploitation. Or, dans les années 1980, les jeunes ont choisi d'autres professions, et le métier d'agriculteur a subi un vieillissement – l'âge moyen des producteurs agricoles avoisinait les 60 ans –, cette couche vieillissante n'étant plus capable d'innover dans le cadre des conditions changées. Les plus aisés ont encore essayé d'acheter une maison ou une parcelle dans les banlieues.⁴⁵ Toutefois, la majorité des agriculteurs du Hóstát, à défaut d'un certain niveau de conditions matérielles, n'avaient pas le choix entre le mode de vie traditionnel propre à cette communauté et l'identité urbaine, se trouvant ainsi contraints de déménager dans les grands ensembles de la ville.

La dislocation de la pratique d'exploitation organisatrice de la communauté

Nous avons donc vu que l'adaptation aux conditions urbaines en mutation constante s'est effectuée sur plusieurs plans et souvent de façon simultanée. Outre l'adaptation sociale et territoriale du mode d'exploitation, l'occasion de changer également de métier s'est régulièrement présentée. Les générations successives de la communauté du Hóstát ont profité de cette opportunité de différentes manières. Dès les premières décennies du siècle, beaucoup de jeunes se sont intégrés aux couches des artisans ou des fonctionnaires, et ce phénomène n'a cessé de se répandre au fil du temps. La loi du changement de culture se situe en arrière-plan de ce phénomène. Les premières générations à avoir changé de mode de vie et d'exploitation au tournant du siècle comportaient encore les traits d'une mentalité et d'un mode de vie paysans, qu'elles avaient acquis au cours de la socialisation. La génération suivante était déjà plus ouverte au mode de vie urbain, mais on y retrouvait encore un fort réseau de relations économiques et parentales. Or, la dislocation des cadres jusqu'alors opérants s'affirme visiblement chez les jeunes générations issues de la période 1940-1980, qui, tout en conservant un certain trait de la communauté du Hóstát, ont déjà adopté le mode de vie urbain et des professions dans le secteur industriel.

Sans conteste, la réorganisation socialiste de l'agriculture a largement contribué à l'accélération spectaculaire de ce processus de transformation, dans la mesure où elle représentait une menace à la fois économique, sociale et culturelle pour les agriculteurs du Hóstát. Elle a contraint nombre d'entre eux à renoncer au mode de vie agricole.

La perte des terres allant de pair avec les collectivisations a le plus frappé les familles qui vivaient uniquement de l'agriculture. Elles ont vécu la confiscation de leurs terres et de leurs outils de production comme une insécurité existentielle, une perte de l'identité nécessaire pour maintenir la continuité de l'existence sociale; pour

elles, la terre n'assurait pas seulement une subsistance quotidienne, mais possédait également une valeur sociale symbolique. Elle n'était pas seulement le gagne-pain de la famille, mais aussi celui des générations suivantes. L'intégration de leur propriété foncière à l'économie collective a empêché la génération plus âgée de transmettre à la postérité le "garant" de l'appartenance à la communauté.

Les collectivisations ont causé des pertes considérables aux agriculteurs du Hóstát, et la nécessité d'abandonner certaines formes d'exploitation est devenue apparente, comme en témoigne le recul de l'élevage dans les exploitations du Hóstát dès les années 1960. En revanche, grâce à leur stratégie d'exploitation particulière, beaucoup d'entre eux ont pu éviter de renoncer au maraîchage intensif produisant pour le marché jusque dans les années 1970, encore qu'ils étaient contraints de travailler dans l'industrie. Le fait que le changement de métier n'ait pas été accompagné d'un changement complet de mode de vie prouve le caractère forcé du premier. La population environnante des rues Külmagyar, Pata, Beszterce et de la Sucrerie, ainsi que des quartiers des lacs et de Kölesföld a continué son activité maraîchère et de produire pour le marché, parallèlement au travail qu'elle effectuait dans les usines.⁴⁶ L'idée d'un double revenu n'était pas inconnue auparavant au sein de la communauté du Hóstát, puisque les propriétés trop petites ont conduit la majorité des familles à exercer une autre activité parallèlement à la production agricole. Les agriculteurs du Hóstát, habitués à la dualité de l'activité principale (travail dans l'industrie) et de l'économie parallèle (agriculture), se comportaient dans la première en tant qu'ouvriers salariés et dans la seconde, en tant qu'entrepreneurs.⁴⁷

Leur activité s'ajustait au cadre traditionnel; en dehors du travail industriel garantissant un revenu régulier et une subsistance, l'aspiration à une sécurité basée sur plusieurs piliers a maintenu la forme d'exploitation organisée en fonction du maraîchage intensif. En outre, le mode d'exploitation de cette époque a toujours comporté certains traits typiques de la culture paysanne traditionnelle. Ces exploitations du Hóstát visaient avant tout à assurer une autarcie et maintenir leur propre économie familiale sur des parcelles situées à l'extérieur de la ville ou dans le potager de la maison. Ils ne revendaient sur le marché que les légumes produits directement à cet effet ou le surplus provenant de la production pour la consommation familiale. Ils étaient encore attachés aux techniques de production et aux types de produits traditionnels, acquis chez les maraîchers bulgares. Ceci étant, les changements ont entraîné une modification de la gestion du temps. Si par ses dimensions, la parcelle disponible se prêtait à une culture par la famille même et par des moyens traditionnels, elle ne subvenait pas aux besoins de la famille, ceci ayant contraint les agriculteurs du Hóstát à exercer d'autres activités rémunérées. Bien qu'il existait une division du travail au sein de la famille, une grande partie en incombait souvent aux femmes ne travaillant pas dans l'industrie. Aussi, en cas de besoin, la famille pouvait-elle compter sur une aide de parents, de collègues ou d'ouvriers salariés.

En dépit du fait qu'il n'était plus attirant pour les jeunes générations ayant changé de mode de vie, le maraîchage intensif est resté rentable et viable, même à la suite de la réorganisation socialiste.⁴⁸ Ceux qui ont réalisé l'adaptation appartenaient pour la plupart à la génération âgée, ou du moins à la génération moyenne. Les collectivisations ont brusquement provoqué une rupture dans le ravitaillement de la communauté agricole. La couche des jeunes agriculteurs a quasiment disparu jusqu'au

milieu des années 1960. Le mode de vie "terrier" du Hóstát traversait une période de crise, n'offrant aucune perspective pour les nouvelles générations. Un nombre croissant de personnes, et notamment des jeunes, ont choisi un travail dans l'industrie, et si le maraîchage intensif existait encore à la fin des années 1970, la génération des jeunes et celle de leurs parents avaient déjà changé de métier. La génération des jeunes poursuivant une activité agricole fait défaut dans la majorité des exploitations familiales. Si le mode de vie des "terriers" subsiste encore de nos jours, ce n'est qu'au sein des générations âgées.

Aux besoins différents, stratégies économiques différentes

Étant donné la modernisation et le changement socialiste du mode de vie, l'exploitation ne comporte plus de modèles communautaires, mais se fonde sur des choix et décisions individuels. La question se pose alors de savoir s'il est encore possible de retrouver certaines traces de l'ancienne exploitation typique du Hóstát dans les nouvelles circonstances.

Au lendemain du changement de régime en Roumanie, a été entamée la restitution des terres à leurs propriétaires légitimes. Ce processus ayant permis à nombre d'anciens propriétaires de récupérer l'ensemble ou une partie de leurs terres, perdue encore de nos jours. Les agriculteurs du Hóstát possédaient à l'époque une quantité considérable de parcelles, situées dans les zones périphériques de Cluj.⁴⁹ Or, la culture des terres récupérées ne s'effectue plus, dans la plupart des cas, avec des moyens et de façon traditionnels, puisque la mutation des besoins des consommateurs donne naissance à de nouvelles formes de production et de vente. À l'heure actuelle, les jeunes ne voient dans les terres récupérées à la suite de la décollectivisation qu'un facteur économique, qui ne véhicule plus de valeurs symboliques.

S'il reste toujours des agriculteurs qui produisent et vendent selon l'ancienne pratique d'exploitation en usage depuis le tournant du siècle, les maraîchers du Hóstát ont perdu leur hégémonie sur le marché. La cohabitation ethnique permet à un nombre croissant de Roumains d'adopter les méthodes de production propres aux agriculteurs du Hóstát. Entre-temps, les producteurs villageois ont rattrapé leur retard. Le développement infrastructurel de Cluj ainsi que le réseau routier mis en place entre la ville et les communes voisines ont simplifié le transport des marchandises. D'où une participation plus intensive à l'approvisionnement de la ville en produits maraîchers des villages limitrophes qui, auparavant, fournissaient des journaliers pour les agriculteurs du Hóstát. La concurrence du marché favorise les producteurs qui ont développé le savoir-faire des agriculteurs du Hóstát en une culture intensive pratiquée dans les grandes exploitations à Bonchida, à Abahida ou à Aranyosszék, car ils sont en mesure de vendre leurs produits sur le marché en une plus grande quantité et à un prix inférieur.

Or, les agriculteurs du Hóstát sont toujours présents sur la scène de l'approvisionnement de la population de Cluj, même si leurs fonctions sont aujourd'hui différentes. La mutation des habitudes de consommation a rehaussé l'importance, au sein des agriculteurs du Hóstát, de la production et la commercialisation en gros. Un comportement entrepreneurial centré sur le marché, la modernisation de l'exploitation, l'équipement en machines et la culture intensive caractérisent l'activité

de ces agriculteurs.⁵⁰ Souvent partant d'une entreprise forcée et ne bénéficiant que du travail de la famille, ces exploitations privées cherchent à réaliser leur développement à l'aide de crédits. Les agriculteurs d'aujourd'hui connaissent déjà toutes les phases de la production et de la commercialisation. Ils sont conscients de la nécessité d'investir s'ils veulent que leur entreprise demeure viable et compétitive, mais pour cela, ils ont besoin de crédits remboursables.

On peut s'attendre à ce que les nouvelles formes de commercialisation aient un impact sur les relations interpersonnelles du type producteur-consommateur et producteur-producteur. Les agriculteurs du Hóstát s'engageant sur la voie de la production et la vente en gros ne cibleront pas directement l'individu en tant qu'utilisateur ou consommateur direct de leurs produits. Auparavant, une communication directe et quotidienne s'établissait, lors de la vente au marché, entre le producteur et le consommateur, ce qui permettait aux producteurs d'évaluer directement les conditions de marché et de s'y ajuster. De même, le consommateur savait aussi où trouver le producteur satisfaisant le plus ses besoins. Or, dans un monde en mutation, la communication interpersonnelle qui s'établit au moment de l'échange perd de son importance. Même dans les années 1970, les places les plus prestigieuses sur le marché ou dans le centre revenaient encore aux agriculteurs du Hóstát, et les places qu'ils préféraient leur étaient constamment réservées. Les consommateurs qui souhaitaient acheter les produits des agriculteurs du Hóstát recherchaient ces endroits. Une telle répartition des stands à l'intérieur du marché s'observe encore à l'heure actuelle, en dépit du fait que la place du marché ait subi de profondes transformations (p.e. un marché couvert y a été construit).

Les agriculteurs du Hóstát qui vendaient leurs produits sur le marché maintenaient des contacts étroits entre eux, le marché constituant pour eux la scène d'un échange d'informations. Assurant le flux de toute information relative à la communauté, le marché a également joué un rôle central en matière de cohésion communautaire. (On y entendait chaque jour des nouvelles à propos de mariages ou de décès, aussi bien que des informations relatives à la technologie du maraîchage, on connaissait la qualité des légumes de chaque producteur et la manière dont il procédait lors des différentes phases de travail.) Tant que Cluj n'a disposé que d'un seul grand marché, celui-ci a pu remplir le rôle d'organisateur de la communauté et servir pour maintenir le contact au sein de la communauté du Hóstát. Or, l'expansion de la ville a fait naître six grands marchés; les agriculteurs revendent désormais leurs produits sur le marché situé à proximité de leur domicile et ne les transportent pas dans les arrondissements plus lointains. De ce fait, ils ne rencontrent que les agriculteurs qui vendent leurs produits sur le même marché. Le marché, en tant que lieu de rencontre central, a ainsi perdu le rôle primordial qu'il jouait sur le plan de la communication intracommunautaire.

BIBLIOGRAPHIE

ALEXANDRESCU, Ion, *Economia Românei în anii postbelici (1945-1947)*, Bucarest, 1986.

A magyar Közgazdaságtudomány fejlődése Erdélyben a XX. században [L'évolution des sciences économiques hongroises dans la Transylvanie du XX^e siècle], in: *Az erdélyi magyar gazdasági gondolkodás múltjából (XIX.-XX. század) [Le passé de la pensée économique hongroise en Transyl-*

- vanie (XIX^e-XX^e siècles)], Association des Économistes Hongrois de Roumanie, Cluj, 2001.
- BÁRTH János, "Tagosítás [Remembrement]", in: ORTUTAY Gyula (sous la direction de), *Magyar Néprajzi Lexikon [Encyclopédie d'ethnographie hongroise]*, t. V, Akadémia Kiadó, Budapest, 1982.
- ECKHARDT Ferenc, *A magyar közgazdaság száz éve 1841-1941 [Cent ans d'histoire des sciences économiques hongroises 1841-1941]*, Budapest, 1941.
- EGYED Ákos, *A parasztság Erdélyben a századfordulón [La paysannerie en Transylvanie au tournant du siècle]*, Bucarest, 1975.
- EGYED Ákos, *Falu, város, civilizáció. Tanulmányok a jobbágyfelszabadítás és a kapitalizmus történetéről Erdélyben, 1848-1914 [Village, ville, civilisation. Études sur l'histoire de l'abolition du servage et du capitalisme en Transylvanie, 1848-1914]*, Kriterion, Bucarest, 1981.
- GAAL György, *Kolozsvár, Milleniumi kalauz [Cluj. Guide du Millénaire]*, Cluj, 2001.
- GYÁRFÁS Elemér, *Erdélyi problémák, 1903-1923 [Problèmes transylvains, 1903-1923]*, Cluj-Kolozsvár, 1923.
- Kolozsvári Közlöny [Journal officiel de Cluj]*, Cluj, V. 12, 1870.
- JUHÁSZ Pál, *Adalékok a háztáji és kistermelő gazdaságok elemzéséhez [Contribution à l'analyse des petites exploitations]*, Centre de recherche des collectivités, Budapest, 1976.
- KÓS Károly, *Népi földművelés Kalotaszegen [Agriculture paysanne à Kalotaszeg]*, Bibliothèque Horizon Ethnographique, n° 7, Debrecen, 1999.
- KÓS Károly, *Eszköz, munka néphagyomány. Dolgozatok a munka néprajza köréből [Outil, travail, tradition populaire. Études d'ethnographie du travail]*, Bucarest, 1980.
- KOTICS József, "Gazdálkodói mentalitás és paraszti polgárosodás. Egy régióvizsgálat tanúságai [Mentalité agricole et modernisation paysanne. Les témoignages d'une analyse régionale]", in: *Mások tekintetében [Au regard des autres]*, Publications du Département d'anthropologie culturelle et visuelle, n° 4, Miskolc, 2001.
- K. KOVÁCS László, *A kolozsvári hóstátiak temetkezési szokásai [Les traditions funèbres des agriculteurs du Hóstát à Cluj]*, Cluj, 1944.
- K. KOVÁCS László, "Hóstáti képek [Panorama du Hóstát]", in: BÁLINT István János (éd.), *Kincses Kolozsvár [Cluj aux trésors]*, t. I, Magvető Kiadó, Budapest, 1987.
- LIVEZANU, Irina, *Cultură și naționalism în România mare (1918-1930)*, Humanitas, Bucarest, 1998.
- Magyar Értelmező Kéziszótár [Dictionnaire encyclopédique de la langue hongroise]*, Akadémiai Könyvkiadó, Budapest, 1978.
- MINTZ, Sydney, *A Note on the Definition of Peasantries*, Journal of Peasant Studies, n° 1, 1973.
- MONTIAS, I. M., *Economic Development in Communist Romania*, Cambridge, Mars.-London, 1967.
- MÓRICZ Miklós, *Az erdélyi föld sorsa [Le destin de la terre transylvaine]*, Budapest, 1932.
- SÁNDOR Gábor, "A kolozsvári Hóstát emberi erővel végzett teherhordási módjai és eszközei [Les modes et les moyens de transport par force humaine dans le Hóstát de Cluj]", in: SZABÓ T. Attila (éd.), *Dolgozatok a Magyar Királyi Ferenc József Tudományegyetem, Magyar Nyelvtudományi Intézetéből [Études de l'Institut de Linguistique hongroise de l'Université des Sciences François-Joseph]*, Cluj, 1942.
- SÁNDOR Gábor, *A hóstátiak szénavontatása [Le transport du foin chez les agriculteurs du Hóstát]*, Cluj, 1944.
- SZABÓ T. Attila, *Kolozsvár települése a XIX. század végéig [La commune de Cluj jusqu'à la fin du XIX^e siècle]*, Cluj, 1946.
- SZILÁGYI Miklós, "Nagytáj – kistáj. Kapcsolatok a külvilággal [Région – pays. Rapports avec le monde extérieur]", in: *Magyar Néprajz [Encyclopédie d'ethnographie hongroise]*, t. VIII, Akadémia Kiadó, Budapest, 2000.

- THIRRING, Gusztáv, *Városaink népességének alakulása 1787-től 1910-ig [La croissance démographique de nos villes de 1787 à 1910]*, Budapest, 1938.
- TIBORI SZABÓ Zoltán, "Kolozsvár gazdasága az ezredfordulón [L'économie de Cluj au tournant du millénaire]", www.hhrf.org/korunk/9912/12k12.htm.
- OBERDING József György, *Az erdélyi agrárreform [La réforme agraire en Transylvanie]*, Cluj, 1930.
- PILLICH László - VETÉSI László - VINCZE Zoltán, "A kolozsvári magyar hóstáti közösség népesedési és szerkezeti alakulása (1899-1980) [L'évolution démographique et structurelle de la communauté hongroise du Hóstát de Cluj (1899-1980)]", in: *Változó Valóság [Réalité en transition]*, Kriterion, Bucarest, 1984.
- Procès-verbaux du Comité urbain*, 1882.
- Procès-verbaux du Comité urbain*, 1885.
- VENCZEL József, *Az erdélyi magyar földbirtokreform [La réforme foncière hongroise en Transylvanie]*, Cluj, 1942.
- WEBER, Max, *Economy and society: an outline of interpretative sociology*, Berkeley, London, University of California Press, 1978.

NOTES

¹ Szilágyi, 2000, p. 843.

² Kós, 1980, pp. 252-253.

³ *La société paysanne s'intègre à l'ensemble plus large de la société à travers la structure de la communauté.*

⁴ Kós, 1999, p. 13.

⁵ Sándor, 1942, pp. 3-4.

⁶ Pillich - Vetési - Vincze, 1984, pp. 54-110.

⁷ *En 1900, la ville comptait 49 295 habitants, dont 40 845 Hongrois. Cf. Gaal, 2001, p. 23.*

⁸ K. Kovács, 1944.

⁹ Sándor, 1942, pp. 3-4.

¹⁰ *Magyar Értelmező Kéziszótár [Dictionnaire encyclopédique de la langue hongroise]*, 1978, p. 561.

¹¹ Egyed, 1975, p. 38.

¹² Thirring, 1938, pp. 481-482.

¹³ Pillich - Vetési - Vincze, 1984, p. 73.

¹⁴ Egyed, 1975, p. 46.

¹⁵ Egyed, 1981 ; Eckhardt, 1941.

¹⁶ Pillich - Vetési - Vincze, op. cit., p. 74.

¹⁷ *Procès-verbaux du Comité urbain*, 1885, pp. 129-130.

¹⁸ *Procès-verbaux du Comité urbain*, 1882, p. 134.

¹⁹ Pillich - Vetési - Vincze, op. cit., pp. 74-75.

²⁰ Pillich - Vetési - Vincze, op. cit., p. 75-76.

²¹ *Les territoires annexés ont augmenté la superficie du pays de 34,8% et sa population de 30,7%.*

²² Livezanu, 1998, p. 188.

²³ *Az erdélyi magyar gazdasági gondolkodás múltjából (XIX.-XX. század) [Le passé de la pensée économique hongroise en Transylvanie, XIX^e-XX^e siècles]*, 2001, pp. 164-165.

²⁴ Gyárfás, 1923, p. 405.

²⁵ *Az erdélyi magyar gazdasági gondolkodás múltjából (XIX.-XX. század) [Le passé de la pensée économique hongroise en Transylvanie, XIX^e-XX^e siècles]*, 2001, p. 165.

- ²⁶ Oberding, 1930 ; Venczel, 1942 ; Móricz, 1932.
- ²⁷ Az erdélyi magyar gazdasági gondolkodás múltjából (XIX.-XX. század) [Le passé de la pensée économique hongroise en Transylvanie - XIX^e-XX^e siècles], 2001, pp. 168-169.
- ²⁸ Montias, 1967 ; Alexandrescu, 1986.
- ²⁹ D'après les données issues du recensement de la population effectué le 25 janvier 1948, l'ensemble de la population de la ville s'élevait à 117 915 habitants, dont 67 977 Hongrois et 47 321 Roumains. Cf. Gaal, 2001, p. 23.
- ³⁰ Les agriculteurs du Hóstát possédaient, pour la plupart, des terres d'une superficie inférieure à cinq arpents (d'après le rôle de contribution de 1914, la superficie moyenne des propriétés foncières du Hóstát s'élevait à 4,94 arpents).
- ³¹ Si la reprivatization des terres a été effectuée relativement tôt et dans une grande mesure, le secteur primaire n'a pas été capable, à défaut de technologies et d'équipements modernes, d'assurer à la population rurale une existence convenable. À cela encore s'est ajoutée l'absence d'une industrie développée de transformation des produits agroalimentaires, ce qui a eu un impact négatif sur l'agriculture et l'élevage. Cf. Tibori Szabó, 1999/12.
- ³² Az erdélyi magyar gazdasági gondolkodás múltjából (XIX.-XX. század) [Le passé de la pensée économique hongroise en Transylvanie, XIX^e-XX^e siècles], 2001, pp. 178-179.
- ³³ Mintz, A Note on the Definition of Peasantries, 1973, pp. 91-106.
- ³⁴ Sándor, "A kolozsvári Hóstát emberi erővel végzett teherhordási módjai és eszközei [Les modes et les moyens de transport par force humaine dans le Hóstát de Cluj]", in: Szabó (éd.), Dolgozatok a Magyar Királyi Ferenc József Tudományegyetem, Magyar Nyelvtudományi Intézetéből [Études de l'Institut de Linguistique hongroise de l'université des Sciences François-Joseph], 1942, pp. 8-9.
- ³⁵ Id., p. 22.
- ³⁶ "Le remembrement est un aménagement foncier, lors duquel les parcelles morcelées à l'excès des propriétaires sont reconstituées, puis redistribuées à chacun des propriétaires en un seul domaine agricole." Cf. Bárh, 1982, p. 145.
- ³⁷ Id., p. 19.
- ³⁸ Ibid.
- ³⁹ D'après les données issues du rôle de contribution de 1914, la superficie moyenne des propriétés foncières à l'intérieur même de Cluj était de 5,12 arpents. En revanche, celle des terres du Hóstát ne s'élevait qu'à 4,94 arpents. À cette époque, une parcelle d'une superficie de 7 à 10 arpents pouvait assurer la subsistance d'une famille comptant cinq membres. Cf. Egyed Á., 1975, p. 56. Or, dans des conditions urbaines, une superficie moindre suffisait pour assurer la subsistance. D'une part, le nombre de ceux qui louaient une grande partie des propriétés des Églises, des latifundia et des terres des propriétaires moyens de la ville était élevé. D'autre part, il existait déjà à cette époque des familles qui menaient un mode de vie double, travaillant à la fois dans l'agriculture et dans l'industrie.
- ⁴⁰ Traditionnel: lorsque l'action est déterminée par des habitudes. Cf. Weber, 1978.
- ⁴¹ Les agriculteurs du Hóstát formant encore à Hídelve une communauté compacte, mais refoulés dans les quartiers Irisz et Kerekdomb suite à la construction des chemins de fer, n'ont cessé de se considérer comme appartenant à la société de Cluj. La preuve en est qu'ils se sont clairement démarqués des familles d'artisans nouvellement installées dans la ville, qui sont devenues leurs voisins après leur déplacement vers les quartiers extérieurs de la ville. Estimant qu'ils se situaient sur une échelle plus élevée de la hiérarchie sociale que les nouveaux immigrés, ils ne se sont pas mariés avec les membres de ces familles.

⁴² *Kolozsvári Közlöny [Journal officiel de Cluj], 1870, vol. V, p. 12.*

⁴³ *Pillich - Vetési - Vincze, op. cit., pp. 78-79.*

⁴⁴ *Pillich - Vetési - Vincze, op. cit., pp. 87-89.*

⁴⁵ *Certains ont été obligés de se déplacer une deuxième fois en l'espace de dix ans, car après le premier déplacement, ils ont à nouveau fait l'acquisition d'une parcelle propre à la culture, mais dans des zones qui se sont vues, elles aussi, bientôt réaménagées.*

⁴⁶ *Pillich - Vetési - Vincze, op. cit., p. 94.*

⁴⁷ *Juhász, 1976.*

⁴⁸ *Selon les calculs de László Pillich, un maraîcher du Hóstát était capable d'assurer, conformément aux normes européennes de consommation à la fin des années 1970, le besoin annuel en légumes de 70 familles de Cluj, ceci en serre chaude et sur une parcelle de 8 à 10 ares (800 à 1000 m²). Ils sont parvenus à ce rendement en poursuivant un maraîchage intensif, selon un assolement tri- ou quadriennal, et en utilisant le moindre carré de terre.*

⁴⁹ *D'après le rôle de contribution de 1914, 20% de la communauté du Hóstát possédait une parcelle de 3 à 10 arpents. Cependant, les agriculteurs du Hóstát constituaient presque la moitié (46,7%) des propriétaires possédant 3 à 50 arpents, et représentaient ainsi un poids considérable dans la production agricole. Cf. Pillich - Vetési - Vincze, op. cit., pp. 68-70.*

⁵⁰ *Kotics, 2001, p. 145.*

ANTAL KISS

Les principaux traits de la culture alimentaire à Cluj au XX^e siècle

La culture alimentaire de la population de Cluj est particulièrement complexe et reflète les changements provoqués par les processus historiques et ethniques au XX^e siècle. En Transylvanie, l'alternance fréquente du pouvoir public et les annexions et réannexions de la région tantôt à la Hongrie, tantôt à la Roumanie, ainsi que les massives migrations forcées et le développement urbain ayant entraîné une forte concentration de population, la confusion de la culture paysanne et de la culture populaire, la réorganisation socialiste et les processus d'individualisation et de modernisation opérant aujourd'hui partout en Europe, ont considérablement influencé la culture des habitants de cette région, y compris leur culture alimentaire. L'étude de la culture alimentaire est particulièrement propre à explorer les changements dus au mélange de groupes ethniques à cultures fort différentes, dans la mesure où ses éléments transmis au cours de la socialisation (p.e. l'utilisation des ingrédients ou la consommation de nourritures typiques) reflètent et comportent à long terme les traits typiques des ethnies et groupes sociaux différents.

La nature divisée de la société de Cluj ne permettant pas de parler d'une culture communautaire unique, notre étude ne peut se fixer comme objectif que de présenter les types de nourriture caractéristiques, ainsi que d'explorer les tendances et les facteurs des changements survenus au sein des groupes sociaux d'origine bourgeoise en termes de consommation, d'approvisionnement et de restauration. Elle visera en particulier les caractéristiques de la consommation dans la seconde moitié du XX^e siècle, ce domaine n'étant – nous semble-t-il – guère documenté.

Au début du XX^e siècle, la cuisine hongroise¹ prédominait à Cluj, combinée avec des spécificités gastronomiques de la bourgeoisie saxonne et juive de la ville.² Cependant, les habitudes alimentaires urbaines et rurales co-existaient au sein des différentes couches sociales. L'urbanisation s'accélérait dès la seconde moitié du XIX^e siècle, les valeurs de la bourgeoisie l'emportaient dans les années 1900, sans pour autant exclure les habitudes de consommation rurales, propres encore à certaines couches sociales. (Ainsi par exemple, les agriculteurs du *Hóstát* et les populations rurales s'installant à Cluj par vagues successives à partir du tournant du siècle ont enrichi la structure de consommation présente dans la ville par des habitudes de consommation et des nourritures typiquement rurales.)

Le prestige social des populations juive et allemande de la ville de Cluj a moins été déterminé par leur poids numérique que par leurs potentiels économiques. Elles ont joué un rôle considérable dans la vie sociale de la ville, ont eu un impact sur le processus de modernisation et ont contribué au développement urbain.³ De la présence d'une population israélite témoignent l'apparition et la diffusion chez les habitants non juifs de plusieurs types de nourriture initialement consommés par les Juifs.

Bien que présente et influençant la culture alimentaire hongroise en Transylvanie bien avant le XX^e siècle, la cuisine roumaine ne gagne tout de même de l'importance qu'à partir des annexions territoriales à l'issue de la Première Guerre mondiale. L'alimentation des Roumains de Transylvanie comportait des traits plus archaïques que celle de la population hongroise.

En 1944, la composition ethnique de Cluj s'est vue considérablement modifiée par la déportation des Juifs⁴, allant de pair avec une perte du rôle de la cuisine kascher dans la culture alimentaire de la ville.

Les changements survenus après 1945 ont eu un impact remarquable sur la culture alimentaire également. L'État roumain a entrepris des déplacements de populations de nature sociale ou conformes à une politique nationale. Ainsi, la ville de Cluj a vu des populations rurales, et en particulier roumaines, affluer à la place des Juifs déportés.⁵ Ce processus a entraîné un effacement progressif du caractère hongrois de la ville.⁶ Dès lors, l'ethnie roumaine constitue un facteur culturel déterminant. Différant sur plusieurs aspects des cuisines bourgeoises hongroise, saxonne et juive qui prédominaient auparavant dans la ville, la cuisine roumaine comportait essentiellement les traits de la culture alimentaire paysanne. Faute d'ancienne tradition écrite et de la longue existence continue d'un État roumain, la nation roumaine a accordé une importance particulière à la culture paysanne, ce qui s'est traduit, entre autres, par une mise en valeur de la cuisine paysanne roumaine.⁷ Habitée aux traditions alimentaires paysannes, la population immigrée a encore longtemps conservé ses habitudes alimentaires malgré son urbanisation presque immédiate. On peut affirmer que les anciennes habitudes alimentaires n'ont commencé à disparaître visiblement qu'à partir de la troisième génération.

Les particularités du choix

En étudiant l'alimentation, la science ethnographique distingue plusieurs formes d'alimentation régionales présentant des écarts significatifs.⁸ La ville de Cluj relève de la région gastronomique transylvaine qui diffère le plus des autres régions hongroises, ses types de nourriture étant déterminés par les ingrédients disponibles et les façons de les préparer.⁹

Pál Kövi évoque qu'avant la guerre, une femme vendant des *bálmós*¹⁰ était encore un phénomène aussi habituel aux environs de Cluj que les marchands de *hütyü*¹¹ ou de potiron grillé.¹² Dans cette région, les principales bases nutritionnelles sont le maïs et les céréales. Les deux plus importants plats préparés avec ces ingrédients sont la bouillie de maïs (*mămăligă*)¹³ et le pain de maïs. Souvent, la bouillie est préparée avec du fromage blanc salé, de type campagnard, de lait de brebis (*juhtúró*), sous forme de bouillie au fromage blanc (*mămăligă cu brânză la cuptor*)¹⁴, de caille-botte (*boş*)¹⁵ ou de boulettes de bouillie (*papură din făină de mălai*)¹⁶. Les différents modes de

préparation du maïs (bouillie, galette, etc.) témoignent d'une influence roumaine dans la région. Nombreuses sont les descriptions provenant des XIX^e et XX^e siècles mentionnant que le pain était substitué par la bouillie ou la galette de maïs.

À Cluj, suite à la prohibition, au tournant du siècle, de l'utilisation domestique des fours à pain, la population amenait la pâte à cuire chez le boulanger¹⁷, tout en continuant à cuire les petits pains à la maison aussi. La consommation de pain a été considérablement réduite par le rationnement alimentaire au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et par la pénurie de marchandises frappant le pays sous la dictature de Ceaușescu jusqu'aux années 1980. À cette époque, on ne pouvait se procurer que du pain noir, et seulement en quantité limitée. Aujourd'hui, les habitants de Cluj consomment beaucoup de pain, et notamment du pain blanc. Depuis le changement de régime, de nouvelles boulangeries se sont ouvertes, offrant un grand choix de pâtisseries. Au niveau de la consommation, deux tendances semblent s'esquisser: d'une part, une demande en pain de campagne traditionnel et, d'autre part, une consommation de pain de mie en tranches pré-emballé.

Au sein des groupes sociaux d'origine bourgeoise de Cluj, les deux hors-d'œuvre généralement connus et préférés sont l'œuf farci et la salade de bœuf (*salată de beuf*). À la viande de bœuf et aux légumes cuits dans un bouillon et coupés en petits morceaux sont ajoutés des cornichons, du raifort et de la mayonnaise faite maison. Décorée avec des feuilles de céleri, cette salade est un plat de fêtes, consommée aux réveillons de Noël et du jour de l'An, ou à des occasions comme les baptêmes ou les fiançailles.

La salade de pommes de terre est préparée avec des pommes de terre cuites et coupées en rondelles, marinées dans du vinaigre avec des oignons. Son ingrédient principal, la vitelotte, illustre bien l'impact sur l'offre des habitudes de consommation modifiées résultant des variations de la composition ethnique.

“Par exemple, la vitelotte n'est cultivée dans aucune région rurale. Auparavant, elle était cultivée en grande quantité par les agriculteurs du Hóstát, aujourd'hui, par ceux qui sont attachés aux traditions. Elle n'est plus à la mode, parce que la cultiver est une chose délicate et demande beaucoup de temps, et qu'elle n'a pas de clientèle. La vitelotte est une nourriture de grandes dames. Et puis, dans les années où nous vivions dans le communisme, beaucoup d'autres nations se sont installées ici. Par exemple, les Roumains ne connaissent pas du tout la vitelotte. Ils ne savent pas à quoi ça sert.”

“Il est important, pour la salade de patates, de couper de jolies rondelles, il faut qu'elles soient fines et qu'elles ne cassent pas n'importe comment. Et la vitelotte est justement très bien, tu la fais cuire et tu peux couper des rondelles bien fines. Et elle a aussi un autre goût.”

Une sorte de salade d'aubergine roumaine, la *salată de vinete*, est également répandue au sein de la population hongroise de Cluj. Cuite à la braise et épluchée ensuite sous l'eau froide, l'aubergine est coupée et écrasée à l'aide d'un couteau en bois, en y ajoutant de l'huile et de l'oignon. Ce met peut être également conservé; dans ce cas il est versé dans des pots avec un mélange d'oignons et de poivrons rouges (*gogoșar*) revenus à la graisse ou à l'huile et avec une sauce tomate: c'est la *zakuszka*. Les modes de préparation hongrois et roumain de la *zakuszka* présentent quelques petites différences, ce qui renvoie aux goûts différents des deux types de cuisine, la cuisine hongroise préférant une préparation un peu plus sophistiquée.

“Les Roumains y ajoutent de la mayonnaise, nous ne le faisons pas.”

“Il faut y mettre un peu d’oignon aussi, mais les Roumains le coupent en gros morceaux, alors que nous faisons bien attention de le râper, pour qu’il se voit même pas.”

Parmi les plats typiques de la cuisine roumaine, on trouve différentes sortes de soupes aigres (*ciorbă*), auxquelles une grande variété d’ingrédients peuvent être ajoutés. En dehors de la soupe aigre de veau (*ciorbă de mînzat*)¹⁸ et d’agneau (*ciorbă de berbec*)¹⁹, la plus connue au sein de la population hongroise serait la soupe aigre aux tripes (*ciorbă de burtă*)²⁰. À leur caractère archaïque renvoie le corps gras utilisé pour le roux, qui est, dans la plupart des cas, du suif de mouton ou de la panne de cochon. La particularité de la cuisine roumaine est qu’elle utilise même le sang et les entrailles lors de la préparation des soupes, dans lesquelles les pâtes sont souvent substituées par des quenelles de foie, des boulettes de maïs ou de semoule.

La soupe typique des fêtes au sein de l’ethnie hongroise est le bouillon, préparé, dans les couches sociales héritières de la culture culinaire bourgeoise, avec de la viande de bœuf. L’utilisation d’une grande variété de légumes est répandue: le bouillon contient des carottes, du persil, du céleri, des oignons, des navets et des pommes de terre coupés en menus morceaux. Par ailleurs, les légumes sont surtout cuits dans les soupes. De moins en moins de légumes sont préparés en potage épaissi avec de la crème et de la farine (*főzelék*), car cette sorte de préparation est associée à l’idée de pauvreté.

L’emploi du roux pour épaissir les plats renvoie à une influence roumaine au sein de l’ethnie hongroise de Cluj. Si le mélange de crème et de farine est bien connu comme liaison, il n’est guère utilisé. La soupe de tomate est préparée avec des gnocchis (*galuska*), et la crème n’y est ajoutée qu’avant de la servir.²¹ Le potage épais à la courge et la soupe aux haricots sont préparés avec de la tomate, le potage épais aux petits-pois est cuit avec du paprika, tandis que la soupe à l’oseille est élaborée avec des gnocchis.

Dans le Cluj du xx^e siècle, les différentes couches sociales consommaient toutes, bien qu’en quantité variable, de la volaille, de la viande de porc et de bœuf. La cuisine roumaine préfère la viande de mouton ou de chèvre. La soupe d’agneau à l’estragon et l’agneau rôti garni de salade de pommes de terre au vinaigre et à l’oignon figurent parmi les plats favoris. La soupe d’agneau est le plat obligé des fêtes de Pâques. Le péritoine de l’agneau, farci aux abats (foie, cœur, rognons, rate et mou) et rôti dans un plat à gratin, est un met roumain, le *drob de miel*. Qualifiée de nourriture “urbaine” ou “bourgeoise”²², la viande de bœuf cuite dans le bouillon était notamment répandue au sein de la bourgeoisie. On retrouve les traces de la cuisine bourgeoise de Vienne de la fin du xviii^e siècle dans la consommation de la fameuse “escalope parisienne” (*párizsi szelet*) et des différentes sortes de viande panée. À l’époque de la modernisation, la viande typique du Réveillon du jour de l’An était la dinde. La viande est plus souvent rôtie ou frite que dans d’autres régions. L’apparition dans la cuisine des fêtes de la population d’origine paysanne de Cluj de plats de viande typiques de la bourgeoisie urbaine, tels que les ragoûts, les daubes et les différentes sortes de viande panée ou hachée, ainsi que leur diffusion dans la cuisine quotidienne au cours du XX^e siècle, témoignent du processus de modernisation et d’urbanisation. Les différents modes de cuisson de la viande d’oie et le *cassoulet*²³ témoignent de l’influence de la cuisine juive. La *musaca*, à base de viande et de pommes de terre, est une spécialité roumaine. Cette sorte de ragoût, cuisiné avec des morceaux de viande coupés en lamelles et cuits dans une sauce qui est le *tokány* de Transylvanie²⁴, correspond à peu près dans la cuisine roumaine au *goulasch* ou au ragoût (*pörkölt*) de la cuisine hongroise. Il est également typique de prépa-

rer des plats de viande en forme de boulettes, dont par exemple la soupe aux boulettes de viande, le *bor_ de perișoare*. En dehors du *flekken* (sorte de grillade de porc à l'ail), les saucisses grillées de viande d'agneau, de porc ou de bœuf (*mititei*) sont les plus répandues et favorites des plats préparés à feu libre.

Afin de surmonter la pénurie de viande à l'époque socialiste, l'usage de la viande en conserve s'est largement répandu; ainsi par exemple, la viande coupée en dés, ingrédient de base d'un genre de risotto à la viande, était préparée avec de la viande en conserve provenant de Hongrie.

Parmi les corps gras, le lard fumé était le plus fréquemment utilisé, l'utilisation de l'huile n'étant attestée qu'au sein de la bourgeoisie ou des populations en voie d'embourgeoisement. Peu onéreux, mais d'autant plus riche en calories, le lard a gardé son importance jusqu'à nos jours, la pénurie alimentaire ayant marqué l'époque socialiste jusqu'aux années 1980 ne permettant pas sa substitution par une autre matière grasse.

La grande variété des mets à base de chou, et notamment de chou fermenté²⁵, serait la preuve d'une influence allemande à Cluj. Le plat principal des anciennes fêtes de guilde et des journées d'hospitalité des voisins était le chou farci.²⁶ Le chou farci de Cluj figurait déjà parmi les recettes du livre de cuisine publié par Miklós Misztótfalusi Kis en 1695, encore que, bien évidemment, il ait été considérablement modifié au fil du temps. Le chou farci à la viande est partout un plat préparé lors des fêtes – le menu de Noël étant inconcevable sans ce plat –, à des occasions comme les mariages ou bien pour les déjeuners de dimanche en hiver.²⁷ En tant que plat typique des noces, il a remplacé un autre plat préparé à base de choucroute, épaissi avec de la crème et de la farine, et cuit avec des morceaux de viande.²⁸ Le chou farci illustre bien la grande variété possible d'un même plat. Le seul point commun est sans doute que toutes les variantes sont préparées à base de chou fermenté, de viande de porc et de bœuf, mais l'assaisonnement et le mode de préparation varient d'une famille à l'autre. De même, l'écart est-il frappant entre les différents modes de préparation propres aux ethnies: ainsi par exemple, le chou farci roumain garni de bouillie de maïs (*sarmale cu păsat*) a un aspect différent, car les feuilles de chou ne sont pas enroulées, mais pliées en quatre.

Nourriture populaire, le chou est toujours en vogue, bien que consommé dans une moindre mesure qu'avant les années 1960. Si jusqu'à présent la fermentation du chou était une pratique largement répandue au sein de la population de Cluj, elle l'est de moins en moins.²⁹

Bien qu'il n'existe que peu de plats préparés à base de pommes de terre et qu'ils jouent plutôt un rôle dans la cuisine quotidienne, leur consommation est toujours attestée, n'ayant pas été associés dans les dernières décennies aux notions de pénurie ou de pauvreté. Le ragoût de pommes de terre au paprika et les gnocchis aux pommes de terre sont largement répandus.

En Transylvanie, le groupe des pâtes alimentaires est insignifiant, souvent substitué par d'autres préparations à base de maïs. Bien que les pâtes alimentaires n'étaient pas totalement inconnues, la viande bouillie garnie de nouilles, propre à la culture élitaires, n'est parvenue, sur l'échelle sociale, qu'à l'artisanat urbain.

Dans la catégorie des pâtisseries de tous les jours ou de fêtes, les beignets cuits dans la graisse et les crêpes à la confiture occupent une place centrale.³⁰ En y ajoutant des produits laitiers, les beignets et les crêpes sont aussi servis en entrée, comme par exemple la crêpe à la ricotta (*túró*) de brebis (*clătite cu urbă și mărar*) et le beignet à la ricotta

(*gogoșele de brânză*). Les boulettes à la prune sont consommées pendant la période de ce fruit, car elles sont préparées avec des prunes fraîches et non pas de la compote.

Les mets sont assaisonnés avec des épices ou des herbes aromatiques soit cultivés dans le jardin, soit poussant dans la nature, et dont l'emploi est bien varié. L'estragon constitue l'assaisonnement indispensable de la soupe à l'agneau ou aux haricots. La menthe sauvage est utilisée dans beaucoup de plats, et notamment ceux préparés à base de chou, tout comme l'aneth (*marâr*), étant le condiment principal de la crêpe à la ricotta de brebis. La soupe aux tripes roumaine est inconcevable sans livèche (*leuștean*). Tandis que le poivre est largement utilisé, le paprika ne l'est guère. La cannelle, le clou de girofle et l'anis sont les épices des pâtisseries. Les Roumains mettent de la nigelle (*negrilica*) dans le fromage *telemea*³¹.

Les marchés de Cluj offrent une grande variété de produits laitiers, vendus en particulier par les habitants des communes environnantes. Elle inclut, entre autres, cette sorte de ricotta de brebis qu'est la *orda*³², ainsi que la *telemea* et les fromages fermentés à partir du lait de bufflonne. À l'heure de la mise en place de l'économie de marché, les supermarchés, eux aussi, commercialisent toute l'année des produits laitiers typiques de cette région, mais la population locale a du mal à adopter ces produits sous plastique et bien plus chers que ceux du marché.

La consommation de pâtisseries, de gâteaux et de tartes remonte à une longue tradition. István Longhy A. évoque déjà la fameuse pâtisserie Tauffer, qui a été démolie au tournant du siècle dans le Cluj en voie d'urbanisation.³³

Le *vargabéles* est un plat typique de Transylvanie, préparé à base de pâtes et de fromage blanc cuits au four, dont le secret de la préparation, selon les vrais gourmands, était le mieux connu par la famille Darvas qui figurait parmi les plus célèbres restaurateurs de Cluj.³⁴

La *Savarina (Diplomata)* est la spécialité pâtissière locale de Cluj. Il s'agit d'une sorte de tarte roumaine, composée d'une pâte fine sur laquelle une masse gélatinée est étalée, garnie de crème fouettée. Les membres de la génération moyenne ayant quitté la ville associent le goût de ce gâteau au souvenir des années de jeunesse passées dans la ville.

"Mon ami, qui est parti en Hongrie il y a au moins quinze ans, quand il vient / à Cluj, le premier et le dernier jours, il doit manger du Diplomata."

La préparation de gâteaux a également développé une culture notable au sein de la bourgeoisie. Écrits à la main et transmis de génération en génération, les livres de recettes, ainsi que les moules à formes extrêmement variées témoignent de la grande tradition de la préparation des pâtisseries, des biscuits jusqu'aux gâteaux fourrés, composés de deux parties et préparés seulement pour des occasions spéciales. Il était de coutume, au sein de la grande bourgeoisie, de donner aux jeunes hommes venant arroser les filles à Pâques non seulement un œuf décoré, mais aussi un petit gâteau sec au miel représentant un lapin. En étudiant les ingrédients (p.e. amandes, dattes), on peut supposer qu'à l'époque de la modernisation, une structure d'approvisionnement de haut niveau et une grande variété de sources d'acquisition étaient disponibles. Or, en raison de la pénurie de marchandises marquant les années du socialisme, il était impossible d'accéder aux ingrédients nécessaires.

"...le livre de cuisine de ma grand-mère disait qu'il existait telle ou telle sorte de farine. / Dans les magasins/ il n'y en avait qu'une seule sorte, je ne savais même

pas ce qu'était la farine de gruau. Quand je suis venue en Hongrie, j'ai vu que la farine de gruau existait effectivement."

À cette époque, les ingrédients disponibles déterminaient la préparation des gâteaux, qui est ainsi devenue plus simple et moins variée.

"Dans le régime Ceaușescu, s'il y avait par hasard des œufs à la maison, on préparait généralement un gâteau simple, fait d'œufs, de sucre et de farine, très bon marché, qu'on appelait gâteau Catherine."

"...on pouvait acheter du rahát³⁵, on le coupait et on le mettait dans le plum-cake, parce qu'il n'y avait pas de pépites de chocolat et on ne trouvait que très rarement des noix."

Dans les années 1970-80, on essayait de se procurer des ingrédients manquants à travers les membres de famille voyageant à l'étranger.

"Quand mon oncle a commencé à aller régulièrement en Hongrie, il rapportait des raisins secs, c'était du luxe."

Grâce à la loi de 1890 sur l'implantation des industries, une brasserie comptant 80 employés fonctionnait déjà à Cluj au tournant du siècle, ce qui expliquerait la popularité de la consommation de bière dans la ville. Toutefois, l'époque socialiste a également vu une pénurie de bière et lorsque très rarement les magasins en vendaient, il fallait faire la queue pour en acheter.

"S'il y avait de la bière dans les magasins, il y avait aussi des queues très longues, et c'était en quantité si limitée qu'il était impossible d'en acheter. Et ce que tu pouvais acheter dans les brasseries – il y avait ces anciennes brasseries d'État –, c'était coupé, la moitié de la bière en pression était de l'eau."

Aujourd'hui, la brasserie de Cluj a été rachetée par des entreprises étrangères et les grandes marques ont fait leur apparition sur le marché.

Au XIX^e siècle, l'écrivain hongrois Ferenc Kazinczy évoque dans ses lettres transylvaines la colline plantée de vignes de la Citadelle de Cluj.³⁶

Cluj offre une grande variété de vins roumains et transylvains de très bonne réputation et qualité. Produit sur les rives du Küküllő (Tîrnava), à Zsidve et à Medves, ou aux environs de Beszterce (Bistrița) et à Lekence (Lechința), le *Leányka*, très riche en sucre, est le vin indigène et la fierté de la Transylvanie. Ferenc Entz, œnologue éminent du XIX^e siècle, estime que ce vin léger et moelleux est de meilleure qualité que le Riesling du Rhin, et digne d'être le vin des rois.³⁷ Nagyenyed (Aiud) et les rives du Küküllő sont les producteurs de l'excellent *Sauvignon blanc* fruité. L'un des vins les plus capiteux de la Transylvanie est le *Furmint*, produit dans la région subcarpatique. Le représentant transylvain typique des vins courants est le *Járdoványi*³⁸, servant de base aux plus excellents champagnes, tandis que le *Küküllőgyöngye* (Perla de Tîrnava)³⁹ est le représentant notoire des vins des rives de la Tîrnave.

Avant la Seconde Guerre mondiale, la population d'origine paysanne visait une autarcie en matière de vin et d'eau de vie, mais la bourgeoisie cherchait, elle aussi, à s'en procurer des quantités considérables et à en remplir ses caves. La plupart des jardins possédaient aussi des arbres fruitiers et des vignes, assurant ainsi les besoins de la consommation personnelle.

Le type de spiritueux le plus fréquemment consommé par les classes ouvrière et moyenne de Cluj est l'eau-de-vie distillée à la maison. En effet, à l'époque de l'éco-

nomie de pénurie, nombre d'habitants des grands ensembles étaient, malgré la prohibition, des bouilleurs de cru⁴⁰. Aujourd'hui, ils achètent volontiers l'eau-de-vie de prune dans les villages voisins, voire dans la ville de Bistrița. Les procédés de distillation roumains diffèrent de ceux des Hongrois. Ces derniers font bouillir l'alcool deux fois pour obtenir une eau-de-vie à 60-70 degrés, tandis que l'eau-de-vie de prune des Roumains, la *cujka*, est moins forte et n'est distillée qu'une seule fois. Parmi les spiritueux en vente dans le commerce, les différentes sortes de vodka produites en Roumanie et plus ou moins fortes (faisant 30 à 50 %vol) sont les préférées.

Les boissons rafraîchissantes variées, initialement consommées lors des fêtes, font désormais partie de la consommation quotidienne, ayant gagné davantage d'importance notamment à partir du changement de régime.

La consommation du café était déjà une grande tradition au tournant du siècle dans les milieux bourgeois. Après le déjeuner de dimanche, les hommes avaient pour habitude de prendre un café, accompagné d'un cigare. Les descendants de certaines familles bourgeoises gardent encore quelques pièces du service ou des ustensiles provenant de cette époque (p. e. moulin à café).

Généralement, les habitants de Cluj préparent le café à la turque, mais l'expresso et le café rallongé à l'allemande sont aussi de plus en plus consommés.

Pendant les années de l'économie de pénurie, le manque d'ingrédients a rendu les habitudes culinaires plus simples et moins variées, et ceci tant au sein de l'ethnie roumaine que chez les Hongrois. Cependant, les décennies de cohabitation mettent davantage en relief les similitudes ethniques et non pas les différences. Les deux ethnies s'empruntent des types de nourriture et des habitudes culinaires avec une simplicité naturelle et une adaptation flexible. En prolifération, les mariages mixtes roumano-hongrois permettent aux conjoints de connaître le mode de vie de la famille de l'autre.

Les variations des habitudes de consommation au sein des groupes sociaux d'origine bourgeoise dans la seconde moitié du XX^e siècle

Les traits essentiels des variations des habitudes culinaires au cours du XX^e siècle seront présentés à travers la bourgeoisie hongroise de Cluj, véhiculant un esprit déterminant la vie de la ville, dans la mesure où les habitudes de consommation de la bourgeoisie prolétarisée dans la seconde moitié du siècle illustrent bien la mutation de la culture alimentaire de la population de Cluj.

L'ordre de l'alimentation

Le premier allègement des facteurs déterminant l'ordre de l'alimentation remonte à l'époque du socialisme. Si les formes développées de la cuisine quotidienne et de celle des fêtes gardent encore leurs aspects principaux, elles se sont incontestablement simplifiées. La pénurie de viande a modifié la proportion des jours de viande et d'abstinence. La consommation de viande s'est limitée aux seuls jours de fêtes. Le nombre et la forme des repas par jour ont également changé. Les horaires de travail à l'usine s'écartaient souvent de ceux des activités antérieures, et le travail des femmes ne permettait plus d'assurer les anciennes habitudes alimentaires. Les relations parentales jouaient désormais un rôle central en matière d'alimentation des enfants. (Les

parents travaillant, les petits écoliers allaient souvent déjeuner chez les grands-parents.)

Si la structure fondée sur trois repas par jour subsiste encore, le poids du déjeuner diminue considérablement, ou il est pris plus tard dans l'après-midi. Or, ce n'est pas une spécificité régionale: Eszter Kisbán nous rappelle que le début de l'époque la plus récente de la culture alimentaire date des années 1960-70 partout en Europe, ce qui a également agi sur les habitudes de consommation. Dès lors, le rôle du déjeuner en tant que repas principal et le besoin d'une consommation régulière de soupe diminuent dans les ménages où ils prévalaient auparavant.⁴¹

Dans le milieu urbain, l'heure du repas principal est conditionnée par les horaires de travail. Pour certaines familles, le repas principal, constitué généralement de deux plats chauds, est consommé dans l'après-midi, en rentrant du travail. Dans ce cas, le dîner est généralement léger et froid, les restes du déjeuner étant resservis le lendemain. Pour d'autres, le dîner tient le rôle de repas principal, et en particulier chez ceux qui ont la possibilité de prendre un déjeuner rapide, généralement froid, dans la journée. Le goûter n'est pas fréquent, ce sont plutôt les enfants jouant dans les parcs des grands ensembles à qui l'on donne une pomme ou une tartine l'après-midi.

Jusqu'à l'avènement du pouvoir socialiste, la gestion du ménage faisait également partie des tâches incombant aux femmes de la grande bourgeoisie. Elles avaient à leur disposition un nombre considérable de domestiques⁴², qui n'avaient toutefois que le droit de préparer les ingrédients, la cuisson et l'assaisonnement du plat étant le privilège de leur patronne.

Dans les familles bourgeoises, le savoir-faire culinaire s'est transmis de génération en génération. Savoir cuisiner était la fierté de la femme, et non pas simplement un des éléments de la division du travail au sein du ménage. Les types de nourriture et les modes de préparation se sont transmis à la génération suivante au cours de la socialisation. Les recettes se diffusaient entre membres de famille ou éventuellement entre voisines. Les jeunes filles ont appris les rôles revenant à la maîtresse de maison en respectant strictement le principe de progressivité, commençant par l'apprentissage de tâches plus simples jusqu'aux opérations plus complexes.

"Ma grand-mère ne me laissait pas faire non plus. J'avais déjà dix-sept ans, mais je ne faisais toujours que remuer ou malaxer. Que je ne songe même pas à préparer un gâteau toute seule, sans qu'elle me surveille, pour que je ne le rate pas."

À l'époque socialiste, la composition du menu hebdomadaire reflétait les traditions bourgeoises acquises à partir des manuels ou des livres de recettes des femmes au foyer d'antan. Le dimanche, la famille établissait ensemble le menu pour la semaine à venir. En raison des difficultés d'approvisionnement alimentaire, le menu hebdomadaire ne présentait pas une grande variété et incluait fréquemment des plats comme la soupe de tomate au riz, une sorte de risotto préparé à base de viande en conserve, la soupe aux haricots, les dits "poissons de semoule"⁴³, la soupe aux fruits ou la soupe au cumin, et les gnocchis de pomme de terre accompagnés d'un condiment au vinaigre. Pour des considérations religieuses, le vendredi était un jour d'abstention, où l'on ne mangeait pas de viande même si la possibilité se présentait. Les difficultés d'approvisionnement se manifestaient en particulier dans une consommation quotidienne bien modeste et peu variée. Ceci étant, on cherchait constamment à surmonter la pénurie, ce qui a provoqué, entre autres, l'apparition de "faux" plats, comme par exemple le bouillon préparé à base de courge en tant que substitut de viande.

“Ma grand-mère a grandi encore dans l’ancien régime, mais elle a aussi connu le communisme, elle disait toujours qu’elle était capable de transformer le rien en quelque chose de bien.”

Le menu et les repas de samedi, dimanche et des fêtes sont ceux qui ont le mieux préservé les caractéristiques des anciennes habitudes alimentaires et culinaires.⁴⁴ L’occasion de faire une cuisine riche et raffinée le dimanche se trouvait en complète opposition avec la consommation modérée et modeste de tous les jours. C’était aussi une occasion pour la famille de déjeuner ensemble.

Pour les couches d’origine bourgeoise, il était important de consommer une nourriture de qualité au moins les jours de fête, en dépit des difficultés d’approvisionnement et de la paupérisation. C’était généralement un plat de viande, le plus souvent un bouillon préparé à base de viande de bœuf, ou des escalopes panées, éventuellement rôties, de veau ou de porc.

“La viande ne nous a pas tellement manqué, parce que nos parents ont toujours réussi à s’en procurer pour le dimanche.”

Afin de mettre en relief le caractère festif, le plat indispensable du déjeuner de dimanche était le dessert, un gâteau.

“Chaque dimanche, il y avait du gâteau, simple peut-être, mais il y en avait quand même.”

Les invitations à dîner ou à déjeuner permettaient à la maîtresse de maison de témoigner de ses multiples talents culinaires. Elles ont joué un rôle particulièrement considérable chez celles qui possédaient un savoir-faire acquis, personnellement ou à travers la socialisation, des ménages bourgeois, dans la mesure où ces connaissances gastronomiques étaient bien plus vastes que celles dont elles pouvaient se servir au quotidien. En conséquence des difficultés d’approvisionnement, une force double opérait. D’une part, le but était de préparer des repas riches et copieux en très peu de temps et avec très peu d’ingrédients, en profitant au maximum du savoir-faire gastronomique et des ustensiles disponibles. D’autre part, en fonction de l’importance de la fête ou du nombre d’invités, des déjeuners ou des dîners comportant 3 à 6 plats étaient servis.

La cuisine des fêtes en tant que moyen pour préserver le prestige social

Dans les milieux bourgeois, l’importance des repas de fête dépasse les besoins primaires en matière de nutrition, et est dotée d’une fonction d’indicateur du statut typique au groupe social donné. D’où la nécessité de présenter en détail cet aspect de l’alimentation.

Pour la bourgeoisie hongroise prolétarisée et reléguée au statut de minorité, les repas de fête jouaient, au regard de la structure des besoins, un rôle primordial dans la préservation de sa propre identité. La modalité et le caractère de satisfaction d’un tel besoin renvoient au prestige d’antan de cette couche sociale. Dans la période marquée par l’économie de pénurie, les festins exprimaient une volonté de s’élever au-dessus du niveau d’approvisionnement de la ville (et du pays). La transposition à cette époque des anciennes habitudes alimentaires de la bourgeoisie a joué un rôle central dans la définition de sa propre identité; les nourritures consommées par la famille réunie autour de la table de fête ont fourni les moyens nécessaires pour effectuer cette transposition. Elles symbolisaient les exigences bourgeoises de la famille, représentation par laquelle cette dernière se prouvait à elle-même son propre prestige social. Cette consommation sym-

bolique (ou exhibée) a transformé les biens en signes et les traits significatifs du mode de vie bourgeois en traits distinctifs ou en valeurs, de même qu'elle a accordé la primauté non pas à la fonction, mais à la représentation et à la forme de l'action ou de l'objet.⁴⁵ L'importance sociale, ainsi que la fonction de consommation et de prestige de l'alimentation étaient présentes simultanément. La pauvreté quotidienne était de temps en temps interrompue par les festins organisés à l'occasion des différents anniversaires ou des fêtes familiales annuelles. Un tel comportement incarne cette tendance générale présente dans la tradition et la pensée collective, selon laquelle les réunions et les fêtes sont synonymes du sentiment de richesse et de satiété.

"...il nous arrivait, sous le régime Ceaușescu, que la famille se réunisse pour l'anniversaire de ma grand-mère ou à Pâques, les trois fils et les nombreux petits-enfants, et ma grand-mère avait préparé au moins six sortes de gâteaux. Il y avait de tout, de la meringue au cake. Je ne sais pas comment elle a fait tout ça, elle a bien réussi à tout gérer. Elle faisait des économies, mais aussi des échanges. Elle mettait les œufs de côté, et mon oncle lui apportait de la farine, et elle mangeait moins. Mais nous avons toujours à Pâques deux ou trois sortes de gâteaux."

Les membres hongrois de la bourgeoisie de Cluj qui, dans la seconde moitié du XX^e siècle, avaient perdu leurs positions sociale et ethnique, tenaient à un plus haut statut assurant une meilleure alimentation, car un tel attachement contribuait à maintenir au sein du groupe familial le sentiment d'avoir une position sociale.⁴⁶ Par conséquent, ils s'efforçaient d'évoquer le mode de vie selon un modèle fondé sur le passé. Aussi, les expériences historiques vécues sont-elles également apparues dans la culture et dans les traditions alimentaires de cette couche sociale. Les générations âgées et moyennes ont pu connaître par leur expérience personnelle les périodes d'abondance et de pénurie. C'était le cas notamment de la grande bourgeoisie, au sein de laquelle l'appartenance à la Hongrie avant la guerre était associée à l'abondance et la richesse, tandis que le pouvoir roumain et le socialisme représentaient la paupérisation, la perte du statut social et donc la pénurie.

"Ma grand-mère m'a raconté que ce n'était arrivé qu'une fois (!) dans tout le régime Ceaușescu – lorsqu'il y avait eu rationnement de la viande –, qu'il n'y avait tellement pas eu de viande qu'ils avaient fini par manger de la soupe de tomate au riz."

Les repas permettent aussi d'exprimer les relations humaines. Le rapport social sous-jacent symbolise le soin, le bon traitement, l'amour ou l'hospitalité. N'oublions pas pour autant que le processus d'aliénation si caractéristique du XX^e siècle agit sur le milieu urbain, et l'abondance des repas peut être ainsi un antidote à la pauvreté des relations humaines. Le poids social et le rôle quotidien de la bourgeoisie d'antan différant de la façon dont elle souhaitait percevoir sa propre importance, le déjeuner de dimanche offrait une bonne occasion pour contre-balancer l'absence du sentiment d'importance, du respect et de l'humanisme dans la vie quotidienne.

"Quand on disait 'à table', tout le monde devait s'y mettre immédiatement. Il fallait y être à temps, sinon c'était le scandale. Le dimanche, après la messe, on déjeunait ensemble."

"C'est à travers les repas que la fête devient une fête et que le repas même se transforme en un événement social où s'exprime le respect de l'hôte, et éventuellement la joie de la satiété en une principale expérience sociale ou mondaine."⁴⁷

L'approvisionnement

Les cadres de la présente étude ne permettant pas d'explorer l'ensemble du système d'approvisionnement d'une grande ville de 300 000 habitants, nous nous limiterons à la présentation de l'offre des marchés, dont la tendance est restée invariable au cours du siècle, en dépit du fait qu'avec la prolifération des marchés, elle ne se concentre plus au même endroit et que le groupe des producteurs ait également subi quelques changements. Existants dans sa forme actuelle depuis le début du XX^e siècle, le système des marchés indique la structure d'approvisionnement que la ville a mise en place avec les communes de son arrière-pays, ainsi que la division territoriale de la production. Étant donné que la chaîne de distribution des magasins affichait, après la Seconde Guerre mondiale, une offre présentant une tendance régressive ou une instabilité, le rôle joué par le marché dans l'approvisionnement s'est vu rehaussé. La pénurie était compensée par l'achat ou, éventuellement, l'échange des nourritures au marché.

L'offre du marché

Les agriculteurs du *Hóstát*, s'occupant dans leurs exploitations périphériques de l'élevage, de la production laitière, de l'engraissement du cochon et d'une culture maraîchère intensive, ont joué un rôle central dans l'approvisionnement alimentaire de la ville de Cluj. Même de nos jours, leurs légumes ou leurs plants sont des plus recherchés par les habitants de la ville.

“Nous n'achetions des tomates que des agriculteurs du *Hóstát*, parce que leurs tomates avaient un autre aspect que celles des autres marchands.”

Les agriculteurs du *Hóstát* spécialisés dans le maraîchage centré sur le marché⁴⁸ revendaient également le surplus de légumes produits pour leur propre consommation.

“...avant, il y avait des marchés de céréales plus gros que maintenant. Parce que si un propriétaire avait 2 ou 3 hectares de blé, de maïs ou d'orge, ses propres bêtes n'en consommaient pas la totalité.”

Les producteurs des villages de l'arrière-pays vendaient des haricots, des pommes de terre, des carottes, du maïs, de l'orge et des œufs. Aujourd'hui, ils vendent également du chou, ce qui était auparavant l'exclusivité des agriculteurs du *Hóstát*.

Chaque village offrait des produits spécialisés. Ainsi par exemple, les marchands provenant des régions laitières de Méra ou de Vista, vendaient sur le marché de Cluj du beurre et du fromage blanc de lait de vache, mais ils étaient également réputés pour leurs produits à base de lait de bufflonne. On les trouve encore aujourd'hui sur les marchés de Cluj. Aussi, ceux de Györgyfalva vendaient-ils des produits laitiers et des fruits (pommes, poires).

Les producteurs de Décse et de Bálványosváralja étaient célèbres pour leurs cerises, en dehors desquelles ils vendaient également au début de l'été des poires de primeur, puis des groseilles, des pommes et des poires. Les pommes de terre provenaient en général de Léta.

“La population de la ville aime cette sorte de pommes de terre, parce que dans cette région froide, dans cette terre rouge, il n'y a pas de doryphores. Et il n'y a pas besoin de sulfater. Leur région est tellement froide et le doryphore craint le froid.

Même les patates poussent plus tard, mais elles poussent; seulement, ils ne les traitent pas avec des produits chimiques.”

L'offre des marchés de Cluj inclut également différents produits de la nature, tels que les myrtilles ou les champignons, cueillis par les habitants des villages environnants.

En même temps, les villages de la région étaient approvisionnés en chou par les agriculteurs du *Hóstát*, que les clients arrivant des régions de Kalotaszeg, Türe, Méra et Vista achetaient en grosse quantité à la foire d'automne, tenue la veille de la Toussaint.

Des stratégies pour assurer la nourriture

En Roumanie, la culture alimentaire a été particulièrement conditionnée par la pénurie marquant le régime Ceauşescu jusqu'aux années 1980. L'instabilité de l'approvisionnement, privant la population de tout sentiment de sécurité dans ce domaine, a fait naître des stratégies spécifiques de consommation et d'acquisition. Ce sont en particulier les populations des grandes villes qui ont connu de graves difficultés d'approvisionnement. Cette époque a été caractérisée par une misère alimentaire. La pénurie a marginalisé le caractère ethnique et a fort simplifié la consommation.

Les difficultés rencontrées en matière d'approvisionnement ont contraint la population de Cluj – comme d'ailleurs toute la population urbaine de Transylvanie – à une consommation et une gestion du temps particulières. Chaque membre de la famille passait un temps considérable à faire la queue pour se procurer sa ration de lait, de beurre et de viande, dont la quantité mensuelle ne s'élevait qu'à un demi-kilogramme. Ceux qui faisaient la queue pour la viande, la faisaient souvent pendant plusieurs jours; soit ils restaient dans la queue sans interruption, soit ils étaient remplacés pour la nuit. Les enfants plus âgés y jouaient déjà un rôle majeur.

“Nous savions qu'on apporterait du lait à 7 h du matin. À 5 h, quelqu'un /de la famille/ avait déjà sorti les bouteilles. Quand nous nous sommes levés, nous sommes tous partis pour vite faire la queue deux fois, parce qu'alors, nous savions que nous boirions du lait ce jour-là.”

Tous les jours, chaque membre de la famille devait faire la queue au moins deux heures pour se procurer de la nourriture de base, indispensable pour la subsistance, et les marchandises qu'ils pouvaient finalement obtenir n'étaient souvent pas ce qu'ils avaient envisagé d'acheter.

“Il y avait une queue énorme pour le salami de soja. Au début, on ne savait pas de quoi c'était fait, on voyait simplement qu'il y avait du salami.”

Le pouvoir s'est également servi de la pénurie à des fins de manipulation et de mobilisation des masses, avec un meilleur approvisionnement pour les fêtes à caractère politique.

“Ici, on ne pouvait pas acheter de la bière avant 1990. Si tu voulais boire une bière, il y avait le 1^{er} mai ou le 23 août, ces fêtes communistes, et si tu voulais boire beaucoup de bière, tu devais aller à la fête champêtre. Sinon, il n'y avait pas de bière.”

Les difficultés d'approvisionnement imposaient l'impératif de suivre de près l'arrivée des marchandises, afin d'être en mesure de s'en procurer. Le ravitaillement était déterminé non pas par les besoins mais par les possibilités, ceci ayant favorisé le trafic de nourritures.

“Quand j’étais en dernière année de fac, il n’y avait pas de bière; les étudiants obtenaient toujours des tuyaux sur le prochain lieu de vente de bière. Alors, ils en achetaient deux ou trois caisses et les revendaient ensuite à la cité universitaire.”

L’économie de pénurie a favorisé le développement de l’échange. Afin de se procurer une quantité supérieure à celle de la ration, il fallait disposer de marchandises pouvant être échangées (savon Amo, chewing-gum, sucre en poudre, médicaments, etc.) que l’ethnie hongroise se procurait à travers des parents ou des connaissances de Hongrie.

L’autarcie

La mise en réserve de la nourriture pour l’hiver selon le modèle paysan était pratiquée même au sein de la bourgeoisie urbaine. Les dépendances des maisons construites au tournant du siècle témoignent de son importance. En effet, outre la réserve, un cellier accessible de l’intérieur et une cave extérieure faisaient également partie de la maison. La nourriture à mettre en réserve était achetée en gros chez les agriculteurs du *Hóstát*, qui la livraient à domicile. La production de ces agriculteurs s’adaptait au mode de vie bourgeois et fonctionnait selon un rythme bien connu: l’approvisionnement s’effectuait en automne et un cochon était tué à Noël. Ils passaient des accords avec les habitants de la ville pour se répartir entre eux les commandes des différentes familles en viande de porc. Ayant fait ses preuves, cette forme d’approvisionnement a subsisté encore pendant le socialisme, parmi les membres plus aisés de la population hongroise d’origine bourgeoise.

“Avant, et même encore dans les années 1980, on disait: voilà nous avons besoin de cinquante choux, de carottes, de persil pour l’hiver, alors on les mettait à la cave, par terre ou dans des gros sacs, et s’ils étaient périmés, on les jetait. Restait ce qui restait, mais on ne devait pas aller au marché tous les jours en hiver, parce que c’était moins cher de faire des provisions en automne pour tout l’hiver. Et puis, il y avait de l’offre. Et plus il faisait froid, plus /les légumes/ coûtaient cher, parce qu’il fallait aussi payer l’eau-de-vie que la mémé /la marchande/ buvait pour ne pas avoir froid.”

Les populations installées dans les grands ensembles construits après la guerre se sont retrouvées dans une situation délicate, ayant été obligées d’abandonner leurs anciennes stratégies de mise en réserve, tandis que l’instabilité de l’approvisionnement alimentaire incitait même la population industrielle à produire et à traiter les légumes ainsi que les produits de provenance animale pour sa propre consommation.

“Les paysans roumains se sont installés dans la ville. Ils avaient l’habitude d’avoir un potager. S’ils n’en avaient pas /dans les quartiers de grands ensembles/, ils s’en créaient un dans le parc devant les immeubles, et ils le cultivaient. Des tomates, tout. Mais les prolos de la ville les piquaient toujours.”

Si ces populations n’ont pas pu accéder à une autarcie totale, elles ont du moins cherché à assurer leurs conditions dans certains domaines, ainsi par exemple dans celui de la consommation de viande. Les besoins en viande porcine de la famille étaient couverts par un ou, éventuellement, deux cochons tués par an. L’interdiction de tuer le cochon, longtemps en vigueur en Roumanie en raison des difficultés d’approvisionnement, a posé des problèmes et a contraint les gens à le faire en secret, tout en déployant un large éventail de ruses pour le dissimuler devant les autorités.

“Mon beau-père m’a raconté que c’était arrivé qu’un collègue à lui avait tué / le cochon/ chez lui, et eux, ils y étaient allés en voiture, ils l’avaient caché sous le siège arrière, et ils s’étaient assis là-dessus tous les trois. En arrivant en ville, un flic est venu leur demander ce qu’il y avait, il a regardé le coffre, mais il n’a rien trouvé. Les flics faisaient ça, parce qu’ils savaient bien que les gens allaient chercher de la viande, et ils essayaient de les avoir.”

Afin de compléter les réserves alimentaires, beaucoup partaient cueillir des champignons aux alentours de la ville, et certains également ne reculaient pas devant le braconnage.

“De temps en temps, mon grand-père revenait avec des truites, il pêchait là, dans les torrents.”

Or, les habitants des grands ensembles se sont confrontés non seulement aux difficultés de s’approvisionner en aliments, mais aussi à celles de les conserver et de les stocker. Le lard, le jambon et le petit salé étaient conservés de façon traditionnelle, salés et fumés. Le fumage n’étant pas possible dans les appartements, la viande à fumer était emportée chez des amis qui habitaient dans une maison avec jardin. En contrepartie, ceux-ci recevaient non pas de l’argent, mais un morceau de la viande préparée de cette façon. C’est à cette époque que la congélation s’est diffusée en tant que moyen de conservation. Le compartiment à glace des réfrigérateurs n’étant pas suffisant pour stocker un cochon entier et le congélateur n’étant pas encore répandu, ils avaient souvent recours à l’aide de la famille: ainsi par exemple, ils déposaient de la viande dans le compartiment à glace des grands-parents.

Le chou était acheté au marché chez les agriculteurs du *Hóstát* et fermenté à la maison, ce qui, une fois de plus, ne facilitait la tâche des habitants des grands ensembles.

“...on ne peut pas fermenter du chou dans les appartements en blocs de béton, parce que ça pue.”

Ils ont tout de même trouvé les moyens pour procéder à ce type de conservation, loin d’être inodore. Nombreux étaient ceux qui mettaient les tonneaux servant pour la fermentation dans leur garage situé dans le quartier. C’est également là qu’ils stockaient dans des bacs à sable les légumes et les pommes de terre, achetés en grosse quantité à l’automne.

Dès le début du XX^e siècle, la préparation de compotes et de condiments est devenue l’activité privilégiée de l’art culinaire, et elle l’est encore de nos jours. En effet, les fruits ne sont pas seulement consommés frais, mais aussi largement préparés en confitures ou en compotes. Souvent, les différents pots et bocaux sont placés à un endroit privilégié et bien visible, la fierté de la maîtresse de maison étant les étagères ornées de dentelle et remplies de pots de confitures faites maison.

Vers la fin du régime Ceaușescu, soit au milieu des années 1980, la population s’est vue accorder le droit d’assurer explicitement son propre approvisionnement.

“À la fin du régime Ceaușescu, de 1986 à 1989, avant Noël, ceux qui pouvaient se le permettre allaient dans les villages pour se procurer un cochon qu’ils tuaient ensuite devant les immeubles en blocs. Plusieurs familles s’associaient et partageaient/la viande/.”

Dès l’allègement des contrôles sévères, l’élevage a connu un essor dans les maisons possédant un jardin. (Jusqu’alors, il était permis d’élever une truie et sa portée, une vache et un ou deux veaux.) Les habitants des grands ensembles compensaient l’instabilité et la pauvreté qui caractérisaient toujours l’approvisionnement alimentaire en produisant

eux-mêmes. En effet, ils se mettaient à plusieurs pour acheter une parcelle dans la zone périphérique ou à l'extérieur de la ville aux fins de culture et d'élevage.

"...mon père a racheté une maison avec un vieil homme, qui nous a permis d'utiliser le jardin, alors nous y avons élevé un cochon, tandis que nous habitons toujours dans le bloc. Chaque jour, ma mère faisait bouillir du maïs pour le cochon, et on transportait la pâtée du cochon en motocyclette d'un coin de la ville à l'autre."

Les variations de la consommation et de l'approvisionnement à l'heure de l'économie de marché

Le rythme de vie accéléré suscite de nouvelles habitudes de consommation, dans lesquelles le temps consacré à la nourriture quotidienne se réduit considérablement. La modification des ingrédients et de leurs modes de cuisson, ainsi que le rôle croissant dans l'alimentation des plats préparés ou surgelés modifieront probablement davantage les exigences des consommateurs à l'égard de la nourriture, en accentuant la préférence pour une alimentation saine et équilibrée.

Dans le Cluj d'aujourd'hui, plusieurs sortes de stratégies de consommation sont présentes simultanément au sein des différents groupes sociaux. Cependant, les disparités en termes d'âge et de conditions matérielles creusent des écarts plus significatifs que les particularités ethniques. Depuis le changement de régime, l'offre stable et variée supprime les anciennes stratégies d'approvisionnement ou d'autarcie. Alors qu'auparavant, chaque automne, les agriculteurs du *Hóstát* livraient à domicile les produits en grosse quantité (pommes de terre, chou, etc.), les habitudes actuelles de consommation sont bien différentes. Il n'est plus besoin de réserves pour l'hiver, dans la mesure où les habitants de la ville peuvent se procurer des produits toute l'année à un prix relativement constant dans les grandes surfaces assurant une offre stable.

"Qui diable achète aujourd'hui 50 kg de patates ou de chou pour les mettre à la cave, ou qui fermente du chou chez lui? Aujourd'hui, seuls les gens qui gardent toujours les vieilles mentalités le font, ceux qui s'attachent encore à cet ancien mode de vie de 'je descends à la cave, y a le vin, y a le chou'. Et puis, ils vont à chaque moment dans les grandes surfaces, comme Métro, et ils achètent n'importe quoi. Il n'y a même plus besoin de cultiver des vignes, je peux acheter le raisin dans les magasins."

Parallèlement à l'accroissement du pouvoir d'achat, des anciennes habitudes reviennent, comme par exemple la livraison à domicile. Cette forme de vente est pratiquée aujourd'hui non seulement par les agriculteurs du *Hóstát*, ayant développé cette coutume au début du XX^e siècle, mais aussi par des marchands roumains.

"Il y en a encore aujourd'hui qui livrent le lait, le fromage blanc et les œufs, cela s'est diffusé de nouveau après la transition."

*"Avant Pâques, ils vont de famille en famille et établissent une liste de celles qui auront besoin d'agneau. Ce ne sont pas les agriculteurs du *Hóstát*, mais des Roumains s'occupant de l'élevage ovin. Mais il y en a plusieurs qui viennent, et on achète de celui qui offre les meilleurs prix."*

La popularité de la consommation de viande de porc et les techniques traditionnelles de son traitement ont encore subsisté jusqu'à la diffusion des congélateurs. Or, avec l'apparition de ces derniers, on ne tue plus le cochon qu'en hiver, car la

viande peut être désormais congelée. Les congélateurs jouent également un rôle croissant dans la conservation des légumes.

La consommation du lard n'a commencé à reculer et celle de la viande à s'accroître que récemment, avec la disparition de la pénurie. L'offre équilibrée marginalise progressivement le traitement et la conservation alimentaires effectués à la maison, et davantage de produits de boucherie sont achetés dans les magasins.

En conséquence de la structure d'approvisionnement en amélioration progressive depuis la transition, les formes de ravitaillement imposées par l'économie de pénurie ont désormais disparu.

"Il y a quatre ans encore, on avait du thé ou du café de la Hongrie, aujourd'hui, il n'y a plus rien à importer, au contraire, maintenant ce sont les Hongrois qui viennent acheter en Roumanie du sucre beaucoup moins cher."

Si aujourd'hui des aliments sont encore importés, ce n'est que pour élargir la gamme de produits et pour des raisons de qualité.

"... il y a de la farine, mais sa qualité n'est pas aussi bonne que celle de la farine hongroise, du coup, tous ceux qui peuvent se le permettre rapportent ou importent de la farine de Hongrie."

La restauration

Tandis que l'étude de l'approvisionnement par le marché met en lumière la continuité et la permanence, la présentation de la restauration en essor depuis la mise en place de l'économie de marché vient, elle, illustrer les tendances de la transformation de l'approvisionnement et de la consommation à l'aube du XXI^e siècle. Le changement de régime en Roumanie a ouvert de nouvelles perspectives également à la population de Cluj. Ceci s'est traduit, dans la culture alimentaire, par l'apparition et la diffusion des *fast-foods*, des grandes chaînes de restauration américaines et ouest-européennes. Dans le milieu urbain, assurant des conditions propices à l'émergence d'une société de consommation, les restaurants offrant des spécialités gastronomiques, tels que des restaurants chinois, italiens ou végétariens, prolifèrent de façon spectaculaire. La concurrence est grande, la publicité se met au devant de la scène. La qualité constante et garantie, ainsi que des plats désormais banals en Europe de l'Ouest, mais considérés encore ici comme exotiques, attirent avant tout les jeunes générations ouvertes à toute nouveauté, et notamment celle située en dessous de la quarantaine. Pour le moment, ce phénomène enrichit encore la culture alimentaire, mais il est à craindre qu'à long terme, il ne relègue au second plan les traditionnels plats locaux, comme c'est le cas dans les pays occidentaux.

Le fait que l'offre et la demande ne se recouvrent pas entièrement indique la progressivité de la transformation de la consommation. En effet, il arrive souvent qu'à une nouvelle offre ne corresponde pas de demande, ce qui contraint généralement les restaurateurs innovateurs d'inclure également des plats traditionnels au menu, en fonction du goût des clients.

Dans le milieu urbain, les restaurants servent de plus en plus de lieu d'organisation des grandes réunions familiales, à des occasions comme les baptêmes ou les noces. Bien que les clients prennent plutôt un menu commandé à l'avance, ces

moments sont autant d'occasions pour goûter les nouveautés gastronomiques. N'oublions pas que les repas de fête sont parmi les premiers à refléter les changements, les nouvelles influences !⁴⁹ Les fêtes et réunions moins formelles sont davantage organisées autour de buffets à volonté.

Un critère majeur à l'égard de l'offre des restaurants branchés de Cluj, à l'exception des restaurants exotiques, est d'y trouver aussi bien une cuisine internationale que des plats traditionnels hongrois et roumains. Les menus incluent à la fois les plats typiques des différentes ethnies, des soupes aigres roumaines au *goulasch* hongrois, en passant par le poulet au paprika, les médaillons à la transylvaine, la choucroute de Cluj ou le *vargabéles*.

BIBLIOGRAPHIE

- BOURDIEU, PIERRE, "Condition de classe et position de classe", in: *Archives Européennes de Sociologie*, vol. VII, 1966, pp. 201-223.
- CSÁVOSSY GYÖRGY, "Borissza kalauz [Guide des vins]", in: Kövi Pál (éd.), *Erdélyi lakoma [Festin transylvain]*, Ferenczy Könyv és Lapkiadó, Budapest, 1998.
- ENTZ FERENC - MÁLNAY IGNÁC, *A szőlészet és borászat Erdélyben [La viticulture et l'œnologie en Transylvanie]*, Publications du Ministère de l'Agriculture, 1870.
- ÉLTETŐ - WELLMANN JÓZSEF, "Ebéd a templomerdőben [Déjeuner dans l'église fortifiée]", in: Kövi Pál (éd.), *Erdélyi lakoma [Festin transylvain]*, Ferenczy Könyv és Lapkiadó, Budapest, 1998.
- GAAL GYÖRGY, *Kolozsvár. Milleniumi kalauz [Cluj. Guide du Millénaire]*, Cluj, 2001.
- HALBWACHS, MAURICE, "Les tendances consommatrices", in: *La classe ouvrière et les niveaux de vie*, Alcan, Paris, 1913, pp. 387-455.
- HERMÁNYI DIENES JÓZSEF, *Nagyenyedi Demokritos (1759)*, classé et ordonné aux fins de publication par Klaniczay Tibor, Budapest, 1960.
- EARLE, JOHN S. - TELEGDY ÁKOS, "A romániai tömeges privatizációs program eredményei [Les résultats du programme de privatisations massives en Roumanie]", in: *Közgazdasági Szemle [Bulletin économique]*, n° V/492, 1998.
- KAZINCZY FERENC, "Erdélyi levelek. Kolozsvár [Lettres de Transylvanie. Cluj]", in: Szeremlei László (éd.), *Hazai utazók Erdélyben [Voyageurs hongrois en Transylvanie]*, Cluj, 1942, pp. 34-39.
- KISBÁN ESZTER, "A kenyér néprajzi kutatása Európában [Recherches ethnographiques européennes portant sur le pain]", in: *Ethnographia*, n° LXXVI/320, 1965.
- KISBÁN ESZTER, "Táplálkozási táj [Régions gastronomiques]", in: Balassa István (sous la dir. de), *Magyar Néprajzi Lexikon [Encyclopédie ethnographique hongroise]*, t. V, Akadémia Kiadó, Budapest, 1982.
- KISBÁN ESZTER, "Táplálkozáskultúra [Culture alimentaire]", in: Ortutay Gyula (sous la dir. de), *Magyar Néprajz*, t. IV, Akadémia Kiadó, Budapest, 1997.
- KISBÁN ESZTER, "Étkezések, ételek – új formák és intézmények az újkori magyar táplálkozáskultúrában [Repas, aliments – nouvelles formes et institutions de la culture alimentaire hongroise de l'époque moderne]", in: *A táplálkozáskultúra változatai a 18-20. században [Variations de la culture alimentaire aux XVIII^e-XX^e siècles]*, Kalocsa, 1997.
- KOCSIS KÁROLY, in: *Tér és Társadalom [Espace et Société]*, n° I/89-90, 1996.
- KÓSA LÁSZLÓ, *A magyar néprajz tudománytörténete [Histoire de la science ethnographique hongroise]*, Osiris, Budapest, 2001.
- KOVÁCS KISS GYÖRGY, "A kolozsvári zsidók emancipáció utáni történetéhez [Histoire des Juifs de

- Cluj après l'émancipation]", in: *Rendtartás és kultúra [Statuts et culture]*, Târgu Mureș, 2001.
- KÖVI PÁL, *Erdélyi lakoma [Festin transylvain]*, Ferenczy Könyv és Lapkiadó, Budapest, 1998.
- LONGHY A. ISTVÁN, "A régi Kolozsvár – egy volt kolozsvári újságíró naplójából [L'ancien Cluj – extraits du journal d'un ancien journaliste de Cluj]", in: Bálint István János (éd.), *Kincses Kolozsvár [Cluj au trésor]*, t. I, Magvető Kiadó, Budapest, 1987, pp. 392-394.
- LOSONCZY ÁGNES, *Az életmód az időben, a tárgyokban és az értékekben [Le mode de vie dans le temps, les objets et les valeurs]*, Gondolat, Budapest, 1977.
- MORVAY JUDIT, *Népi táplálkozás. Útmutató füzetek a néprajzi adatgyűjtéshez [Alimentation populaire. Guide pour la collecte de données ethnographiques]*, n° 6, Budapest, 1962.
- SÁNDOR GÁBOR, "A kolozsvári Hóstát emberi erővel végzett teherhordási módjai és eszközei [Les modes et les moyens de transport à force humaine dans le Hóstát de Cluj]", in: Szabó T. Attila (éd.), *Dolgozatok a Magyar Királyi Ferenc József Tudományegyetem, Magyar Nyelvtudományi Intézetéből [Études de l'Institut de Linguistique hongroise de l'Université des Sciences François-Joseph]*, Cluj, 1942.
- SZÜCS ISTVÁN - KÖVI PÁL, "Az erdélyi zsidók [Les Juifs de Transylvanie]", in: Kövi Pál, *Erdélyi lakoma [Festin transylvain]*, Ferenczy Könyv és Lapkiadó, Budapest, 1998.
- SZUHAY PÉTER, "A magyarországi parasztság életmódjának változása 1945-től napjainkig [Les variations du mode de vie de la paysannerie de Hongrie de 1945 à nos jours]", in: Herman Ottó Múzeum Évkönyve [Annuaire du Musée Herman Ottó], n° XXXII/354, 1994.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE EN LANGUE ÉTRANGÈRE

- ABEL, WILHELM, *Strukturen und Krisen der spätmittelalterlichen Wirtschaft*, Stuttgart-New York, 1980.
- BALMEZ DIDI, *Carte de bucate*, Bucarest, 1978.
- Beitl, Richard, *Wörterbuch der deutschen Volkskunde*, t. 3, Aufl. Neu bearbeitet von-, Stuttgart, 1974.
- BENKER, GERTRUD, "Nudelbrett und Nudelwalker in ihrem Funktionszusammenhang", in: Martisching, Michael (éd.), *Sammeln und Sichten*, Vienne, 1979, pp. 45-50.
- BIRO, ELISABETH de, *Hungarian Cooking*, London, 1952.
- BRAUDEL, FERNAND, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme xv^e-xviii^e siècle*, LGF, Paris, 1993.
- CAPESIUS, ROSWITH, *Das Siebenbürgisch-sächsische Bauernhaus*, Bucarest, 1977.
- DERECKSKEY SUSAN, *The Hungarian Cookbook*, New York, 1972.
- FÉL EDIT - HOFER TAMÁS, *Bäuerliche Denkweise in Wirtschaft und Haushalt. Eine ethnographische Untersuchung über das ungarische Dorf Átány*, Göttingen, 1972.
- HALÁSZ ZOLTÁN, *The Book of Hungarian Wines*, Budapest, 1981.
- HANN, CHRIS M., "Antropologie socială și socialism", in: Magyar-Vincze Enikő-Quigley, Colin-Troc, Gabriel (éds.), *Íntálmiri multiple. Antropologi occidentali în Europa de Est*, Editura Fundației pentru Studii Europene, Cluj-Napoca, 2000, pp. 89-130.
- HUSEBY-DARVAS, ÉVA, "Handmade Hungarianness: The Construction of Ethnic Identity Among Elderly Noodlemakers in Michigan", in: *Hungarian Studies* 7, 1991/1992, pp. 187-196.
- KIDECKEL, DAVID A., "Socialismul românesc ca sistem social și cultural", in: Magyar-Vincze Enikő - Quigley, Colin-Troc, Gabriel (éds.), *Íntálmiri multiple. Antropologi occidentali în Europa de Est*, Editura Fundației pentru Studii Europene, Cluj-Napoca, 2000, pp. 183-216.
- KISBÁN ESZTER, "Bread and Breadbowls", in: Fenton, Alexander-Myrdal, Janken (éds.), *Food and Drink and Travelling Accessories*, Edimbourg, 1988, pp. 50-60.
- KISBÁN ESZTER, "Food and Hierarchy in Early Modern Hungary", in: Cheape, Hugh (éd.), *Studies in European Ethnology*, Edimbourg, 1993, pp. 132-137.

- KISBÁN ESZTER, "Hog's Head Cheese, Preßwurst, Schwartenmagen. An 18th-20th century Innovation in Hungary", in: Pöttler, Burkhard *et alii*, *Innovation und Wandel*, Graz, 1994, pp. 187-198.
- KISBÁN ESZTER, "Milky Ways on Milk-Days: The Use of Milk and Milk Products in Hungarian Foodways", in: Lysaght, Patricia (éd.), *Milk and Milk Products from Medieval to Modern Times*, Edimbourg, 1994, pp. 14-26.
- KISBÁN ESZTER, "Europica Verietas. Variationen auf die Suppein Mitteleuropa", in: Va_eka, Josef (éd.), *Europäischer Kulturraum-Einheit in Vielfalt*, Prague, 1996.
- Kligman, Gail, "Construirea socialismului n România lui Ceaușescu. Politica văzută ca performanță", in: Magyari-Vincze Enikő - Quigley, Colin - Troc, Gabriel (éds), *Întâlniri multiple. Antropologi occidentali în Europa de Est*, Editura Fundației pentru Studii Europene, Cluj-Napoca, 2000, pp. 131-182.
- KÓS KÁROLY, "Vechi forme de muncă agricolă în câteva sate din jurul Clujului", in: *Anuarul Muzeului Etnografic Cluj*, 1965, pp. 227-247.
- KOZMA EDITH, "Mâncări vechi (supe) in bucătăria din Rimetea (Trascău). (Alte Speisen (Suppen) in der Küche von Rimetea)", in: *Anuarul Muzeului Etnografic al Transilvaniei*, 1957-1958, p. 327.
- SANGRUBER, ROMAN, *Die Anfänge der Konsumgesellschaft*, Vienne, 1982.
- Schmitthenner, Erika - Schmitthenner, Heinrich, *Speise und Trank in Europa*, Wissenschaftliche Veröffentlichungen des Deutschen Instituts für Länderkunde, NF 17-18, 1960, pp. 109-165.
- SCHUCHAT, MOLLY GEIGER, *Hungarian Food: the Interrelation between Cosmopolitanism and Ethnicity. Hungarian Refugees in America and their Counterparts in Hungary*, thèse de doctorat, The Catholic University of America, Washington, 1971.
- SCHUSTER, CHRISTINE, *Küche und Haushalt*, (3^e éd.), Cluj, 1924.
- SPRADLEY, JAMES P., "Participant Observation", in: *Participant Observation*, Harcourt Brace, Fort Worth, 1980, pp. 53-59.
- STOKAR, WALTER VON, *Die Ungeschichte des Hausbrottes*, Leipzig, 1951.
- SZATHMÁRY, LOUIS, *The Chef's Secret Cook Book*, Chicago, 1971.
- SZATHMÁRY, LOUIS, *The "Bakery" Restaurant Cookbook*, Boston, 1981.
- VERDERY, KATHERINE, "O tranziție de la socialism la feudalism? Reflecții despre statul postsocialist", in: Magyari-Vincze, Enikő - Quigley, Colin - Troc, Gabriel, (éds), *Întâlniri multiple. Antropologi occidentali în Europa de Est*, Editura Fundației pentru Studii Europene, Cluj-Napoca, 2000.
- WIEGELMANN, GÜNTER, "Was ist der spezielle Aspektethnologischer Nahrungsforschung ?", in: *Ethnologia Scandinavica*, 1.6, 16, 1970.

NOTES

- ¹ Notion gastronomique désignant les techniques culinaires hongroises ayant une réputation internationale, qui ne se trouve nullement ou guère dans d'autres régions d'Europe. En réalité, si l'on considère l'alimentation dans l'ensemble, les pratiques culinaires des différentes régions hongroises ne représentent pas, même de nos jours, une unité suffisamment cohérente pour permettre de parler de cuisine hongroise au sens ethnographique du terme.
- ² En 1900, la population de la ville atteint les 49 295 habitants, et est composée de 40 845 Hongrois, 6 039 Roumains et 1 784 Allemands. Cf. Gaál, 2001, p. 24.
- ³ Dans les années 1900, plusieurs des membres du conseil municipal de Cluj versant les impôts les plus élevés étaient des citoyens juifs. Cf. Kovács Kiss, 2001, p. 67.
- ⁴ Cf. Kocsis, 1996/1, p. 89. En 1944, plus de 16 000 Juifs ont été déportés dans les ghettos.

- ⁵ À cette époque, l'absorption par les villes de centaines de milliers de paysans est une tendance générale dans l'ensemble du bloc socialiste.
- ⁶ Cf. Kocsis, op. cit., p. 90.
- ⁷ Kósa, 2001, p. 12.
- ⁸ Des informations détaillées sur ce thème nous parviennent du xviii^e siècle, au moment où se sont développées les particularités régionales, encore valables de nos jours. Le tournant du xix^e siècle a vu quatre principales régions gastronomiques se développer sur les territoires hongrois.
- ⁹ Kisbán, 1965/3, p. 320.
- ¹⁰ Toujours très recherchée, cette sorte de bouillie de maïs se prépare à base de babeurre fermenté, de crème fraîche et de farine de maïs, auxquels des œufs battus sont ajoutés à la fin.
- ¹¹ Sorte de boudin arménien, farci de sang, de mou et de riz. Les marchands de hűtyű vendaient dans les grandes foires ces boudins croquants frits à l'huile et généralement achetés par les pauvres.
- ¹² Kövi, 1980, p. 155.
- ¹³ Elle est préparée à base de farine ou de semoule de maïs et consommée avec du lait, du fromage blanc (ricotta) ou avec différents types de ragoût. Avec les plats de viande, elle est servie comme garniture ou comme substitut de pain.
- ¹⁴ La bouillie de maïs est cuite au four avec du fromage blanc de brebis (juhtúró) et des lardons grillés.
- ¹⁵ La bouillie de maïs cuite est découpée à l'aide d'une cuiller en bois en plusieurs parts, qui sont ensuite farcies au milieu avec du fromage blanc et cuites en brochette ou sur des pierres chaudes.
- ¹⁶ Du fromage blanc mélangé avec du beurre est ajouté à la bouillie de maïs à moitié cuite, que l'on prélève ensuite sous forme de boulettes à l'aide d'une cuiller en bois. Les boulettes sont panées, puis cuites dans une matière grasse et servies avec de la crème fraîche ou du fromage de brebis râpé.
- ¹⁷ Sándor, 1942, p. 20.
- ¹⁸ De l'oignon, des carottes, de l'aubergine, des pommes de terre et du céleri coupés en petits morceaux et revenus dans l'huile sont ajoutés à la viande de bœuf pendant sa cuisson. La soupe ainsi préparée est salée, poivrée, saupoudrée d'aneth et servie avec de la crème fraîche.
- ¹⁹ Des légumes coupés en fines lamelles sont ajoutés à l'agneau coupé en morceaux et presque cuit. Une fois la viande cuite, du coulis de tomate et du paprika fort y sont ajoutés. Aigrie avec du jus de choux fermenté, la soupe est servie chaude et saupoudrée de persil.
- ²⁰ Les tripes lavées et précuites sont bouillies avec de l'os de bœuf et des légumes (aubergine, persil, carotte, céleri, oignon). Lors de la cuisson, les légumes sont enlevés pour être épluchés, coupés en morceaux et sont remis ensuite dans la soupe. Une fois la soupe cuite, les os sont retirés. Un jaune d'œuf est mis dans la soupière, sur lequel la soupe est versée. Auparavant, la soupe aigre aux tripes était un plat des populations pauvres, alors qu'aujourd'hui, sa consommation est largement répandue.
- ²¹ Kisbán, 1982, n^o 5, p. 205.
- ²² Losonczy, 1977, p. 373.
- ²³ Haricots cuisinés avec des légumes, de l'huile et des filets d'oie, sans roux. Cf. Szűcs – Kövi, 1998, p. 35.
- ²⁴ Les sources publiées mentionnent le tokány de Transylvanie dans le milieu hongrois à partir de 1759. Cf. Hermányi Dienes, 1960.
- ²⁵ Chou farci, choucroute de Cluj ou choucroute garnie.

- ²⁶ L'opinion des spécialistes est partagée concernant la question de savoir si la choucroute est d'origine saxonne ou hongroise. Cf. Éltető - Wellmann, 1998, p. 32.
- ²⁷ Kövi, 1998, p. 109.
- ²⁸ L'idée est répandue, quoique fautive, que nos plats nationaux remontent à un long passé, au cours duquel leur forme est restée invariable. En réalité, si de nombreux plats favoris, préparés à base d'ingrédients anciens, possèdent une grande valeur dans la culture locale, c'est parce que la façon de les cuisiner est encore relativement nouvelle. C'est le cas du plat préparé à base de choucroute que nous avons décrit ci-dessus et de sa nouvelle variante, le chou farci.
- ²⁹ Les causes en seront détaillées dans le chapitre "Approvisionnement" et dans le suivant.
- ³⁰ La première mention du terme hongrois palacsinta (crêpe) est faite dans les gloses sur Cluj en 1577. Emprunté de la langue roumaine, il provient du mot "vlach" qui désignait initialement une galette épaisse. Or, la culture populaire hongroise de l'époque moderne l'utilise déjà pour la crêpe fine. Dans cette région, la paysannerie faisait déjà des crêpes fines depuis longtemps et de manières bien variées. Dans d'autres régions de Hongrie, elle ne l'a empruntée de la cuisine bourgeoise qu'au début du XX^e siècle. Cf. Kisbán, Táplálkozáskultúra, 1997, p. 527.
- ³¹ Le fromage à pâte molle fait de lait de brebis ou de vache est fermenté quelque temps, puis pétri avec du sel pour obtenir une sorte de ricotta.
- ³² Ricotta maigre, préparée à base de petit lait de brebis. Cf. Kisbán, 1997, p. 462.
- ³³ Longhy A., d.i., pp. 5-8.
- ³⁴ Kövi, 1980, p. 168.
- ³⁵ Le rahat-lokoum est une sorte de confiserie, des losanges de gelée colorée, roulés dans du sucre glace. Dans la langue roumaine, ce mot sert également à désigner l'excrément.
- ³⁶ Kazinczy, 1942, p. 34.
- ³⁷ Entz - Málnay, 1870.
- ³⁸ Il est surtout populaire dans les régions saxonnes.
- ³⁹ "Mélange de Királyleányka, de riesling italien et de muscat Ottonel, ce vin rond demi-sec, modérément alcoolisé, est le représentant notoire des vins des rives de la Tisza." Cf. Csávossy, 1980, p. 202.
- ⁴⁰ À cet effet, ils se servaient de toutes sortes de récipients à fermeture hermétique, de la cocotte-minute au bidon de lait, en fonction de la quantité de l'eau-de-vie à distiller et des possibilités d'acquisition.
- ⁴¹ Kisbán, Étkezések, ételek..., 1997, p. 10.
- ⁴² Les types de nourriture et les habitudes alimentaires propres à la grande bourgeoisie étaient souvent transmis aux couches sociales inférieures par l'intermédiaire des domestiques.
- ⁴³ Cuite dans du lait et épaissie, la semoule était coupée en lamelles, qui étaient ensuite panées et frites comme la viande, puis servies avec de la confiture. Une soupe riche en légumes ou en viande précédait généralement ce plat.
- ⁴⁴ Szuhay, 1994, p. 354.
- ⁴⁵ Bourdieu, 1966.
- ⁴⁶ Halbwachs, 1913.
- ⁴⁷ Losonczi, 1977, pp. 383-384.
- ⁴⁸ Ils produisaient pour le marché des oignons, des navets, des laitues, des poivrons, des tomates, des choux-fleurs, des concombres, des carottes, des haricots verts, des choux et des betteraves.
- ⁴⁹ Morvay, 1962, p. 50.

TABLEAU RÉCAPITULATIF DES METS

DÉNOMINATION	DESCRIPTION	REMARQUE
HORS-D'OEUVRE ET SOUPES		
Crêpes à la ricotta de brebis <i>Clătițe cu urbă și mărar</i>	On ajoute de la crème fraîche et du sel à la ricotta de brebis tamisée, on mélange pour obtenir une pâte crémeuse, à laquelle on ajoute de l'aneth frais. On met cette farce dans les crêpes que l'on roule et que l'on place dans un plat à gratin. On verse dessus de la crème fraîche à l'aneth et on passe au four.	
Beignets à la ricotta <i>Gogoșele de brânză</i>	On râpe finement du fromage <i>telemea</i> , puis on mélange avec du blanc d'œuf battu en neige et du sel. De cette préparation on forme des boulettes qui seront roulées dans la chapelure et frites à l'huile.	
Bouillons, soupes aigres		
Bouillon de bœuf	L'utilisation d'une grande variété de légumes est répandue: le bouillon contient des carottes, du persil, du céleri, de l'oignon, des navets et des pommes de terre coupés en morceaux fins. Les légumes sont surtout cuits dans les soupes.	Soupe typique des fêtes de l'ethnie hongroise, elle garde les traces de la cuisine bourgeoise.
Soupe aigre de veau <i>Ciorbă de mânză</i>	De l'oignon, des carottes, des aubergines, des pommes de terre et du céleri coupés en petits morceaux et revenus à l'huile sont ajoutés à la viande de bœuf pendant sa cuisson. La soupe ainsi préparée est salée, poivrée, saupoudrée d'aneth et servie avec de la crème fraîche.	Les différentes sortes de soupes aigres (<i>ciorbă</i>) sont des plats typiques de la cuisine roumaine.
Soupe aigre d'agneau <i>Ciorbă de berbec</i>	Des légumes coupés finement sont ajoutés à l'agneau découpé en morceaux et presque cuit. Une fois la viande cuite, du coulis de tomate et du paprika fort y sont rajoutés. Aigrie avec du jus de choux fermentés, la soupe est servie chaude et saupoudrée de persil.	
Soupe aigre aux tripes <i>Ciorbă de burtă</i>	Les tripes lavées et précuites sont bouillies avec de l'os de bœuf et des légumes (aubergines, persil, carottes, céleri, oignons). Lors de la cuisson, les légumes sont enlevés pour être épluchés, coupés en morceaux et remis ensuite dans la soupe. Une fois la soupe cuite, les os sont retirés. Un jaune d'œuf est placé dans la soupière, sur lequel la soupe est versée.	La spécialité de la cuisine roumaine est d'utiliser même le sang et les entrailles dans la préparation des soupes.
Soupe aigre au son	On mélange dans une terrine du son et de la farine de maïs. On y ajoute une tranche de pain bis, 2 ou 3 rondelles de citron et une brindille de griottier avec les feuilles, puis on y verse de l'eau bouillante, en remuant avec une cuiller en bois. On laisse cette préparation reposer dans un endroit chaud pendant un jour. On la filtre ensuite avec une passoire et on la met dans des bocaux au frais pendant 8 jours.	

<p>Soupe au son et aux boulettes de viande <i>Bors de perisoare</i></p>	<p>On ajoute des légumes aux os de bœuf en cours de cuisson. La viande de bœuf hachée est mélangée avec de l'oignon, deux jaunes d'œufs, du riz, du sel, du poivre et du persil. On en forme des boulettes à cuire ensuite dans le jus des légumes. Une fois la soupe prête, on y verse du son bouilli. Elle est servie avec un jaune d'œuf ou de la crème fraîche.</p>	<p>Il est typique de préparer des mets de viande en forme de boulettes.</p>
<p>Soupe de tomate avec des gnocchis (<i>galuska</i>) et de la crème fraîche</p>	<p>On met de l'oignon, du céleri et d'autres légumes disponibles à la maison dans un peu d'eau, on porte à ébullition, puis on y ajoute du jus de tomate et des gnocchis. La soupe est servie avec de la crème fraîche.</p>	<p>Les plats simples et peu onéreux jouent un rôle majeur dans l'alimentation de tous les jours.</p>
<p>Soupe à l'oseille avec des gnocchis</p>	<p>On fait revenir à l'huile les feuilles d'oseille finement ciselées, on y ajoute du sel, du poivre et de la farine. On allonge ce mélange avec du bouillon, et on y met à la fin des gnocchis faits de farine, d'œuf et de crème.</p>	
<p>Soupe d'agneau à l'estragon</p>	<p>On désosse l'épaule d'agneau, et on prépare un bouillon avec les os. La viande d'agneau est coupée, blanchie et cuite dans le bouillon d'os. On y ajoute du sel, des grains de poivre entiers, de l'oignon et de l'estragon. Lorsque la viande est à moitié cuite, on ajoute des légumes. La soupe est épaissie avec un roux à base de beurre et d'estragon. Elle est assaisonnée à l'estragon et de la crème fraîche est rajoutée. Avant de la servir, on la mélange avec de la crème liquide et des jaunes d'œufs.</p>	<p>Cette soupe, préparée à base d'agneau de lait, est le plat obligé des fêtes de Pâques au sein de la bourgeoisie hongroise de Cluj.</p>
<p>Goulasch</p>	<p>On fait revenir des oignons à l'huile, on y ajoute du paprika et de l'eau, puis la viande de bœuf coupée en morceaux. On fait revenir ce mélange en le remuant sans cesse puis on le mouille avec de l'eau. Lorsque la viande est à moitié cuite, on plonge des carottes, du céleri, du persil, des champignons, des pommes de terre et des épices. C'est à la fin de la cuisson que l'on ajoute poivrons et tomates coupés en rondelles.</p>	<p>Bien que ce plat ne soit pas une spécialité locale de Cluj, il tient une place centrale dans la restauration. Il continue l'un des plats figurant constamment sur les cartes des restaurants proposant des spécialités hongroises.</p>
<p>ENTRÉES CHAUDES PLATS À BASE DE CHOU</p>		
<p>Chou farci de Cluj</p>	<p>On ajoute à l'épaule de porc hachée des lardons, du riz non cuit, du sel, du poivre et des oignons râpés. Cette farce est enroulée dans des feuilles de chou fermenté, qui sont placées dans un plat à gratin sur une couche de lard et saupoudrées de menthe sauvage et d'aneth. On dépose sur les feuilles un jambonneau préalablement trempé et désossé que l'on recouvre encore avec des feuilles de chou. On place également des saucissons entre les feuilles roulées. On arrose le plat de vin et d'eau, il doit être entièrement recouvert. On couvre et on met au four. Le plat est servi avec de la crème fraîche.</p>	<p>Le chou farci à la viande est partout un plat préparé lors des fêtes. Le menu de Noël est inconcevable sans ce met. C'est le plat d'occasions comme les mariages ou les déjeuners de dimanche en hiver.</p>

<p>Chou farci <i>Sarmale cu păsat</i></p>	<p>On prépare un mélange d'oignons, de lardons coupés en dés et de semoule de maïs, assaisonné avec du sel, du poivre, du paprika et de la menthe sauvage. On place cette farce sur les feuilles de chou qui, au lieu d'être enroulées, sont pliées en quatre. On dépose les feuilles farcies dans une terrine préalablement enduite de graisse, sur une couche de choux coupés en fines lamelles. On met dessus de la viande fumée et une nouvelle couche de chou. La terrine est ensuite remplie d'un mélange d'eau et de jus de chou, et mise au four.</p>	
<p>Choucroute de Cluj</p>	<p>Dans une terrine enduite de graisse, on met de la choucroute, de la viande de porc hachée, du riz précuit dans du bouillon et des rondelles de saucisson. On arrose le tout de crème fraîche, puis on fait une nouvelle couche avec ces ingrédients. Le tout est recouvert de choucroute, de rondelles de saucisson, de fines tranches de lard et de crème. On met la terrine à cuire au four déjà préchauffé.</p>	<p>Ce plat est l'une des spécialités les plus populaires de Transylvanie. La façon de le préparer est très variée: p.e. on peut l'assaisonner avec du gingembre, du safran ou de la marjolaine.</p>
<p>Entrailles</p>		
<p><i>Hütyü</i></p>	<p>Sorte de boudin arménien, farci de sang, de mou et de riz. Les marchands de <i>hütyü</i> vendaient dans les grandes foires ces boudins croquants frits à l'huile.</p>	<p>En général, les pauvres achetaient cette sorte de boudin.</p>
<p><i>Drob de miel</i></p>	<p>Le péritoine de l'agneau farci aux abats (foie, cœur, rognons, rate et mou) est rôti dans un gratin.</p>	
<p>PLATS DE RÉSISTANCE</p>		
<p>Volailles</p>		
<p>Poulet pané</p>	<p>Les tranches de poulet sont passées dans la farine, dans l'œuf et dans la chapelure, puis frites à l'huile.</p>	<p>C'est l'un des plats les plus fréquents dans les restaurants de Cluj.</p>
<p>Cou d'oie farci</p>	<p>On mélange de la viande de porc et d'oie, coupée en petits morceaux, avec du pain trempé, puis broyé. On y ajoute du persil, des oignons coupés en petits morceaux et revenus à l'huile, de l'ail et des œufs, puis on assaisonne avec du sel, du poivre et de la marjolaine. La farce ainsi préparée est introduite dans le cou de l'oie, que l'on recoud ensuite. Le cou est mis à rôtir, puis on arrose d'un demi-verre de vin avec de la purée de tomate, et on continue à le cuire. On peut rajouter de l'eau ou du bouillon pour éviter que la sauce épaississe; une fois portée à ébullition, on y rajoute une noix de beurre.</p>	<p>Les différents modes de cuisson de la viande d'oie témoignent de l'influence de la cuisine juive.</p>
<p>Cuisses d'oie à l'ail</p>	<p>Les cuisses d'oie salées et poivrées sont frottées de marjolaine, et revenues un peu dans la graisse d'oie. On ajoute ensuite de la graisse d'oie à l'ail, on couvre en faisant cuire à feu doux, puis on ôte le couvercle et on fait rôtir les cuisses. Elles sont servies avec du chou braisé et de la compote de pommes, ou avec une galette de pommes de terre.</p>	

Viandes de mouton et de chèvre

Agneau pascal farci

On mélange du pain trempé dans du lait avec de la cervelle d'agneau, des oignons, des œufs battus, de la menthe et du persil frais. Cette farce est ensuite introduite dans la poitrine d'agneau préalablement frottée de menthe et trempée dans du lait. La poitrine farcie est mise au four, arrosée de vin blanc et de son propre suc.

La cuisine roumaine préfère la viande de mouton ou de chèvre.

Rôtis, grillades

Grillades de porc
Flekken

Les tranches de porc sont salées, poivrées et saupoudrées de paprika, puis arrosées de jus d'oignons râpés. On les laisse reposer au frais, avant de les griller à la braise.

Les vrais gourmands la préparent avec des côtelettes ou des filets de porc.

Saucisses grillées
Mititei

Les viandes d'agneau, de porc et de bœuf sont hachées et mélangées. On assaisonne la préparation avec du sel, du poivre, du paprika, de la menthe sauvage, des clous de girofle et de l'ail, puis on la laisse reposer quelques jours, avant d'en faire des saucisses. Les saucisses sont ensuite grillées ou poêlées, et consommées avec de la moutarde, du raifort, du piment et du pain.

La préparation de ces saucisses reste très variée.

Escalopes panées

Escalopes parisiennes
Párizsi szelet

Les escalopes sont passées dans l'œuf, roulées dans la farine et cuites à l'huile. Elles sont traditionnellement accompagnées de pommes de terre, mais aujourd'hui, l'accompagnement de légumes blanchis est davantage répandu.

On trouve les traces de la cuisine bourgeoise de Vienne de la fin du XVIII^e siècle dans la consommation des fameuses "escalopes parisiennes" (*párizsi szelet*) et des diverses sortes de viandes panées.

Escalopes panées

Elles sont en particulier préparées avec la viande de porc. Les escalopes sont passées dans l'œuf, la farine et la chapelure, et sont cuites à l'huile ou à la graisse.

Musaca

Spécialité roumaine à base de viande et de pommes de terre.

Gnocchis de pommes de terre

La base de ce plat est une pâte simple faite de farine, de sel, d'œuf et d'eau. Une fois cuits, les morceaux découpés sont mélangés à des pommes de terre cuites et râpées. (On s'efforçait de pincer les gnocchis pour les froisser le plus possible.)

Les plats préparés à base de pommes de terre se présentent plutôt dans la cuisine quotidienne, mais ils n'étaient pas associés dans les dernières décennies à la pénurie ou la pauvreté.

GARNITURES ET CONDIMENTS

"Potages épais"
(főzelék)

De moins en moins de légumes sont cuisinés en potage épaissi avec de la crème et de la farine, car l'idée de pauvreté est associée à ce type de préparation.

Célèbre plat des Juifs, qui s'est intégré à la cuisine hongroise.

Cassoulet

On met les haricots et l'orge trempés dans une terrine, on y ajoute de l'oignon et de l'ail, et on y forme ensuite des "nids" dans lesquels on place les cuisses d'oie fumées. On les entoure d'œufs

	<p>crus laissés dans leur coquille. On saupoudre le tout de paprika et de poivre, puis on arrose de graisse d'oie fondue et d'eau en quantité suffisante pour remplir complètement la terrine. Une fois le plat cuit à feu doux, on retire la viande, on l'effile et on la coupe en morceaux. Les œufs sont également retirés, puis épluchés, coupés en deux et servis sur les haricots.</p>	
<p>Haricots verts garnis à la Házsongárd</p>	<p>Les haricots verts coupés en gros morceaux sont cuits dans l'eau salée. Lorsqu'ils sont à moitié cuits, on les égoutte et on les place dans un plat à gratin, en y ajoutant de la crème fraîche et de la chapelure revenue au beurre. On les arrose d'un mélange de crème, d'œufs battus et de fromage râpé et on les met au four déjà préchauffé.</p>	
<p>Salades et condiments</p>		
<p>Salade de bœuf <i>Salată de beef</i></p>	<p>À la viande de bœuf et aux légumes cuits dans le bouillon et coupés en petits morceaux sont ajoutés des cornichons, du raifort et de la mayonnaise faite maison. Décorée avec des feuilles de céleri, cette salade est un plat de fêtes, consommée aux réveillons de Noël et du jour de l'An, ou à des occasions comme les baptêmes ou les fiançailles.</p>	<p>Hors-d'œuvre très répandus et recherchés au sein des groupes sociaux d'origine bourgeoise de Cluj.</p>
<p>Eufs farcis</p>	<p>Les jaunes d'œufs durs coupés en deux sont ôtés et mélangés à de la ciboulette, des champignons et du persil, puis remis dans les blancs d'œufs durs.</p>	
<p>Salade de pommes de terre</p>	<p>Pommes de terre cuites et coupées en rondelles, marinées dans du vinaigre avec des oignons.</p>	
<p>Salade d'aubergines <i>Salată de vinete</i></p>	<p>Cuites à la braise puis épluchées sous l'eau froide, les aubergines sont coupées et écrasées avec un couteau en bois, en y ajoutant de l'huile et des oignons.</p>	<p>Cette sorte de salade roumaine est aussi répandue au sein de la population hongroise de Cluj.</p>
<p><i>Zakuszka</i></p>	<p>Cuites à la braise puis épluchées sous l'eau froide, les aubergines sont coupées et écrasées avec un couteau en bois, en y ajoutant de l'huile et des oignons. Ce met peut être également conservé; dans ce cas, il est versé dans des pots avec un mélange d'oignons et de poivrons rouges (<i>gogoşar</i>) revenus à la graisse ou à l'huile et avec une sauce tomate.</p>	
<p>PAINS, BOUILLIES ET GÂTEAUX</p>		
<p>Pains et bouillies</p>		
<p>Bouillie de maïs <i>Mămăligă</i></p>	<p>Elle est préparée à base de farine ou de semoule de maïs et consommée avec du lait, du fromage blanc (ricotta) ou avec de différents types de ragoût. Avec les plats de viande, elle est servie comme garniture ou comme substitut de pain.</p>	
<p>Bouillie au fromage blanc <i>Mămăligă cu brânză la cuptor</i></p>	<p>La bouillie de maïs est cuite au four avec du fromage blanc de brebis (<i>juhtúró</i>) et des lardons grillés.</p>	

<i>Bálmos</i>	Cette sorte de bouillie de maïs se prépare à base de babeurre fermenté, de crème fraîche et de farine de maïs, auxquels des œufs battus sont ajoutés à la fin.	
<i>Caille-botte</i> <i>Boş</i>	La bouillie de maïs cuite est découpée à l'aide d'une cuiller en bois en plusieurs parts, qui sont ensuite farcies au milieu avec du fromage blanc et cuites en brochette ou sur des pierres chaudes.	
<i>Boulettes de bouillie</i> <i>Paparş din făină de mălai</i>	Du fromage blanc mélangé avec du beurre est ajouté à la bouillie de maïs à moitié cuite, que l'on prélève ensuite sous forme de boulettes à l'aide d'une cuiller en bois. Les boulettes sont panées, puis cuites dans une matière grasse et servies avec de la crème fraîche ou du fromage de brebis râpé.	

VILMOS KESZEG

Frontières, modification des frontières, passage de frontières

Récits sur le sort des minorités

Introduction

L'objectif de la présente étude est de donner un aperçu de la pratique de mémoration, du discours populaire et de la tradition narrative, qui traitent et transmettent la transformation de la structure spatiale et de l'utilisation de l'espace, provoquée par une décision politique. Les récits sur lesquels l'analyse est fondée ont été en grande partie recueillis au cours d'une collecte organisée par le chercheur, en vue d'une étude ethnographique globale portant sur la mémoire historique de la population hongroise vivant dans la région de Cluj, ainsi que sur la construction et la représentation de son identité. Or, en dépit des remémorations orientées, la collecte a réactivé le répertoire narratif et le comportement de mémoration en constante réorganisation lors du processus de mémoration. Selon l'hypothèse sur laquelle s'appuie la délimitation du corpus des textes, *la mémoration est une activité narrative* qui explique et légitime le statut des individus, la structure des communautés locales, ainsi que les relations interethniques et d'autres rapports sociaux des communautés, en somme le rapport de l'individu à un *espace social* donné. Le *caractère social* de l'espace recouvre à la fois son peuplement et l'histoire de son partage entre les grandes puissances. La présentation de la mémoration s'effectue, en l'occurrence, dans une situation minoritaire (la minorité hongroise en Roumanie) et interethnique (la cohabitation roumano-hongroise).¹ Le rôle de la mémoration consiste en l'application et la popularisation des connaissances relatives à l'espace politico-social et à son utilisation, en la prise de conscience des modifications temporelles de cette utilisation de l'espace, ainsi que des motivations et des fonctions de la cartographie cognitive.² Ce savoir relatif à l'espace, l'expérience personnelle ou transmise sous-jacente, ainsi que les attitudes et les émotions y étant liées composent, ensemble, *la conscience de l'époque*, qui détermine dans une période donnée l'existence et le mouvement dans l'espace, le rapport à l'espace et aux personnes vivant dans cet espace, ainsi que l'identité. En effet, situer dans le temps les comportements humains se manifestant dans un même espace, ou "délimiter" le temps correspondant à une nécessité d'imposer des limites temporelles constitue un besoin fondamental de l'homme.³ À la conscience de l'époque appartiennent les consensus en

vigueur dans une période donnée et relatifs au passé, au rapport au passé, aux conditions sociales et à la validité des textes et des mémoires.

La *géographie culturelle* observe la structure spatiale des activités sociales.⁴ L'utilisation de l'espace est un consensus social qui implique des actes d'émancipation et de discrimination. En étudiant les lois sur les villages sicules, István Imreh aboutit à la conclusion que les communautés villageoises sicules ayant adopté des lois assurant une légitimité souhaitaient, par ceci, stabiliser leur hiérarchie et leur cohabitation.⁵ Nous disposons d'autres descriptions détaillées des *techniques et des rites de désignation des frontières* dans les communautés villageoises féodales.⁶ Dès le milieu du XIX^e siècle, une popularité et un intérêt constants entouraient le rite de printemps spectaculaire des communautés villageoises de Transylvanie, *le parcours des propriétés*. Riche en éléments coutumiers et en instruments rituels et magiques, cette cérémonie recouvrait un champ fonctionnel ramifié. En dehors de ses aspects de salutation du printemps, de rite de fécondité ou de rite de passage des jeunes hommes, sa fonction primaire était de renouveler et rappeler les limites du village et le balisage.⁷

La bibliographie ethnographique en matière de description des coutumes souligne le rôle stabilisateur de la désignation ou du renouvellement des frontières, ainsi que le rapprochement des articulations physique et cognitive de l'espace. Ces descriptions ne mentionnent que rarement les cas de violation des frontières, qui imposent l'obligation de les respecter et qui en font, par la coutume, une loi communautaire. Or, sous-jacents aux rites, on trouve une série de cas successifs de violation des frontières au cours de la cohabitation sociale et la remise en cause de la validité des frontières. Une remise en cause ou une négligence opère sans cesse à l'encontre des significations se cristallisant autour des différents éléments spatiaux.

Cette question nous amène au cœur de notre sujet, dans la mesure où de tous les témoignages exprimés lors des entretiens, nous ne souhaitons retenir que les souvenirs ayant trait à une frontière d'État historique, souvent sous forme de récits personnels. Notre recherche vise à fournir une réponse à la question de savoir dans quelle mesure la frontière d'État (ou sa modification) détermine le sort des individus, comment la frontière est représentée sur le plan narratif et quelles sont les occasions ainsi que les fonctions de la narration d'un sujet. La question du pourquoi et du comment de la modification des frontières par le pouvoir est délibérément contournée. Ce qui nous intéresse plutôt, ce sont les stratégies individuelles par lesquelles les gens ont répondu à cette décision d'ordre politique, et la manière dont ces stratégies déterminent les conditions et le sort de leur environnement immédiat.

En règle générale, la frontière d'État est pour l'homme une évidence qu'il admet et dont il ne parle pas. L'individu en prend connaissance et vit sa vie dans l'espace qu'elle délimite. Il accepte en tant que symboles l'ensemble des frontières de l'État et leur représentation visuelle, la carte sous l'effet d'un acte de socialisation (tradition familiale ou communautaire, éducation scolaire, etc.).⁸ Le monde qui s'organise à l'intérieur des frontières d'un État constitue l'espace de vie dans lequel l'individu peut appliquer et revendiquer ses droits civiques. Il possède la connaissance et l'expérience des particularités et des conditions géographiques du territoire, il connaît des histoires sur son passé et maintient des relations personnelles et des rapports d'intérêt avec sa population. Vivre à l'intérieur des frontières prescrit un certain schéma (scolarisation, service militaire, âge de retraite, etc.) et une

certaine qualité de vie pour l'individu. En même temps, la frontière d'État définit aussi la *base affective* de sa vie personnelle (sentiment de sécurité, frustration, patriotisme, etc.). C'est à ce fait, et en partie au fait historique qui sera analysé ci-après, que se réfère un chant populaire hongrois mêlant des éléments roumains, bien connu dans la région de Cluj:

"Nincs Kolozsvár békerítve,

Ki lehet menni belôle,

Olyan kislányt hagyok benne,

Holtig fáj a szívem érte,

slobod-îi drumu,

nu bate gându,

las să rămâie,

așe trebuie."⁹

Le fait de prendre conscience des frontières d'un État, de les approuver et de s'identifier à elles intègre les frontières à la vie, au quotidien ou au *sort* de l'individu. La frontière devient une réalité visible et perceptible, et un problème pour la vie de l'individu, lorsqu'un événement historique inattendu l'empêche d'assurer la sécurité et la stabilité de l'espace de vie, qu'une fois les frontières retracées, la personne en tant qu'individu ou membre de sa communauté se retrouve dans un monde différent, que l'individu, en résultat d'un choix individuel ou sous l'influence de son environnement, se voit contraint de passer la frontière, ou bien qu'il reste longtemps dans la *circulation frontalière*¹⁰.

La modification des frontières crée pour longtemps une situation de conflit¹¹, une situation ethnique¹², et les zones transfrontalières offrent des possibilités opposées pour les citoyens. L'effet de la frontière s'inscrit dans une logique double. D'une part, elle sépare de manière intransigeante les communautés qui pourraient vivre de la même façon dans un même environnement géographique.¹³ D'autre part, en particulier à travers la circulation frontalière, elle supprime cette inflexibilité et permet aux citoyens des deux pays d'établir des rapports humains et de voisinage. Elle est propice à reproduire sans cesse le souvenir de "l'absence de frontières" pour les habitants des zones frontalières.¹⁴ De même qu'elle est propice à relier deux mondes ou deux espaces de vie différents.¹⁵ En même temps, les zones frontalières représentent un défi pour le développement régional et la structure spatiale ethnique. Ces zones sont marquées par la présence et l'influence de forces structurant l'espace, comme les mouvements migratoires, la restructuration de l'identité, la possibilité ou l'impossibilité d'une éducation en langue maternelle ou encore l'endogamie.¹⁶ Les modifications et les passages de frontière sont étroitement liés à l'identité individuelle. J. Borneman analyse la vie de Susan R. qui, d'origine juive allemande du côté maternel et juive orthodoxe ukrainienne du côté paternel, est née aux États-Unis et a vécu en Autriche, puis en R.D.A. Sa biographie "est une histoire d'opposition ou de résignation aux frontières".¹⁷

Le 1^{er} septembre 1939, les troupes allemandes envahissent la Pologne, cette agression contre le territoire national polonais marquant le début de la Seconde Guerre mondiale. Cinq années durant, des millions d'hommes se déplacent, en suivant une structure et un objectif secrets, dans un espace provisoirement appelé *champ de bataille*. Dans ce contexte, contrairement aux voyages civils, nul besoin de papiers d'identité, et l'individu n'est plus qu'un composant de la masse des compagnons, un représentant anonyme du pouvoir. La circulation s'effectue indépendamment de tout horaire préalable et public, elle est dépourvue de tout critère civilisé de confort du voyage et ignore le seuil de tolérance de l'organisme humain.

Au lieu de moyens de transport modernes, les gens sont entassés dans des wagons fermés ou dans des camions bâchés. L'importance des frontières d'État se minimise, et les consensus qui rendent le voyage public sont annulés. Des véhicules inconnus transportent des masses à des destinations inconnues. Les formes rituelles du passage de frontière ont disparu, et avec elles le respect des limites spatiales. Ou justement au contraire, des lignes de séparation ou de démarcation artificielles se mettent en place et déchirent une communauté organique. En même temps, les intérêts de la population civile sont relégués à la périphérie de cette scène de guerre. L'État emploie les chefs de famille et les hommes actifs constituant une main-d'œuvre selon ses propres stratégies nationales, mettant en péril la vie de ses citoyens. Les mécanismes habituels prévalant en temps de paix et construisant l'espace de vie collectif se voient suspendus. La maison familiale, ainsi que les rapports parentaux et de voisinage n'ont plus cette force qui assure la sécurité. La terre n'est pas cultivée, ni la récolte rentrée. Les réserves alimentaires des familles et le bétail sont confisqués par l'État ou l'armée à des fins d'approvisionnement. L'instinct de survie supprime et désintègre les automatismes culturels. Les femmes se chargent des rôles traditionnels des hommes¹⁸ et sont contraintes de subir les agressions¹⁹. Cependant, de nouvelles frontières découpent l'espace de vie habituel.

Le 29 août 1940, des négociations sont entamées à Vienne, visant le rattachement de la Transylvanie du Nord à la Hongrie.²⁰ Le lendemain, le second arbitrage germano-italien est signé. Du 5 au 13 septembre de la même année, des troupes hongroises occupent le territoire cédé. L'armée roumaine reconquerra les territoires nord-transylvains en octobre 1944.

Une fois les frontières retracées, parallèlement au flux migratoire roumain provenant de la Transylvanie du Nord et prenant la direction du Sud, le comportement hostile des autorités et de la population roumaines ont poussé 67 000 habitants hongrois de la Transylvanie du Sud à émigrer en Hongrie.²¹ D'après les données du conseil des ministres hongrois du 7 janvier 1943, parmi la communauté hongroise de Transylvanie du Sud, comptant 500 000 personnes, 150 000 ont quitté leur terre natale dès l'été 1940.²² Le gouvernement roumain, formé par une coalition le 6 mars 1945 avec à sa tête Petru Groza, a émis un décret d'amnistie militaire le 23 juillet 1945 pour les Hongrois s'étant enfuis de la Transylvanie du Sud, y compris ceux qui étaient astreints au service militaire. Néanmoins, un procès a été intenté contre les Hongrois qui étaient revenus, et un jugement a été rendu.²³ Le 12 février 1946, un décret d'application a été publié dans le journal officiel de Roumanie, permettant aux Hongrois de Transylvanie du Sud s'étant réfugiés en Transylvanie du Nord après le 30 août 1940 de soumettre aux autorités roumaines une requête sollicitant le règlement de la question de leur citoyenneté. Or, la réponse aux requêtes a été dans une grande mesure entravée par le désordre régnant dans les archives.²⁴

Suite à l'arbitrage de Vienne, la frontière roumano-hongroise a été déplacée entre Torda et Cluj. Devenant une réalité géographique du jour au lendemain, cette décision politique s'est ingérée dans la vie des individus et des ménages. En effet, Cluj jouait, pour la ville de Torda située à 30 km au sud, ainsi que pour les villages d'Aranyosszék et du plateau de Transylvanie, le rôle de centre culturel et, encore plus, économique. Elle avait absorbé l'excédent démographique de la région. Or, la nouvelle frontière brusquement tracée s'est notamment insérée entre le centre et

sa périphérie²⁵, et a suspendu ou interrompu les relations formelles et informelles en cours. La situation était d'autant plus complexe que des systèmes administratifs, des politiques concernant les minorités et des pratiques législatives différentes ont été mis en œuvre des deux côtés de la frontière. Cet événement a imposé tant à la population roumaine de la Transylvanie du Nord qu'à la population hongroise de la Transylvanie du Sud l'impératif de faire un choix.

Les récits sur le sort des minorités

Pour la communauté hongroise de Transylvanie, le sort de minorité est devenu une réalité à la suite d'un acte symbolique, à savoir le Traité de Trianon conclu à l'issue de la Première Guerre mondiale et la modification des frontières qui en a résulté.²⁶ Les migrations massives aussi bien de Roumains que de Hongrois, ainsi que les conflits et les atrocités survenus entre les deux ethnies suite à cet événement témoignent du caractère insolite, inattendu et traumatisant de la situation. Dès lors, ce thème n'a jamais cessé de ressurgir dans les actes narratifs. Plusieurs solutions thématiques et morphologiques ont été trouvées pour le représenter: les situations nées de la modification des frontières, le rapatriement²⁷, la tragédie de l'individu confronté à lui-même et à son ethnie, les conflits interethniques, le mariage mixte en tant que moyen pour sortir de l'isolement ethnique, ainsi que la dispersion.

Les récits sur le sort des minorités que l'on présentera par la suite proviennent d'une mémorisation orale. En effet, la représentation narrative de la situation minoritaire qui a émergé suite à l'instauration du pouvoir roumain et des événements qui s'y produisent s'inscrit dans la logique de l'oralité. Tandis que les textes littéraires et la littérature critique y étant relative ont véhiculé le thème de la communauté de sort dans la sphère publique, les récits verbaux, en tant que parties de l'histoire locale, ont préservé l'assimilation des expériences vécues dans un réseau de communication informelle. Ce type de récit sera représenté ici par les narrations que la population hongroise d'Aranyosszék²⁸ conserve dans sa pratique verbale.

Le 23 octobre 1999, nous sommes partis à trois dans le village d'Aranyosszentmihály²⁹, situé dans la région de Torda³⁰. Ni la commune, ni sa population ne m'étaient inconnues: Aranyosszentmihály a été l'une des communes d'Aranyosszék ayant opté pour une culture intensive durant les deux ou trois dernières décennies. Profitant de la proximité de la rivière Aranyos, les habitants parvenaient à récolter deux fois par an et à revendre leurs produits sur le marché. Le fait d'aller au marché, tout comme la circulation sur la route nationale traversant le village ont rendu la population indifférente ou méfiante vis-à-vis des étrangers.

C'est avec cette méfiance que D. M. (né en 1932) et sa femme M. (née en 1938) m'ont accueilli. Mais quelques instants et le magnétophone ont suffi à transformer la méfiance du chef de famille en joie. Il s'est en effet avéré qu'il attendait depuis longtemps une telle occasion. Depuis son enfance, il a gardé toute sa vie le souvenir de l'événement tragique qui a déterminé sa vie. Préserver et transmettre cette histoire était pour D. M. une tâche, un devoir à accomplir.

L'entretien nous a permis d'être informé sur l'organisation et le fonctionnement de la conscience historique. En voici un extrait.

(A - homme, né en 1932; B - femme, née en 1938; Q - question de l'enquêteur.)

Q: - Beaucoup de gens ont-ils pris part à la Première Guerre mondiale?

A: - *Y en avait, y en avait. Mes grands-pères ont tous été brigadiers de la gendarmerie... à Vinc. Mon père, qu'il repose en paix !, est allé à l'école là-bas. Vous savez, mon père... /a été assassiné. Il pleure./ Mon père, lui, il a encore vécu neuf jours... Alors, quand mes grands-pères ont été exécutés... le 15 septembre '44³¹ ... Puis, ils ont forcé la porte chez mon père... À la fin de l'année '56, il y avait un bal pour le Réveillon. Et les assassins nous appréhendaient le plus. Et alors, il était là, au bal, avec ses deux frères et son père. Et là, ils nous ont attaqués. Je voyais déjà le danger arriver. J'ai demandé un canif au cousin de ma femme. C'était tellement mesquin qu'on s'y attendait même pas. Il hurlait au milieu du bal qu'il me tuerait cette nuit. Mais alors, nous, on était déjà tellement en colère qu'on ne voulait pas s'enfuir. /Il pleure./ On s'attendait à l'affrontement. Et là alors, ils nous ont attaqués dans la salle à danser. Leur père, un homme de soixante-dix ans, si c'était pas plus, il m'a pris là, vous voyez, il m'a enlacé. Quand il m'a pris, j'ai levé la tête, son fils cadet me tenait le couteau là... Mais moi aussi, j'avais encore le couteau. Et avec le couteau, je l'ai blessé, moi aussi, au visage et à la main. Et alors là, il est tombé, et ses frères sont venus le secourir, et entre-temps, moi, j'ai réussi à m'enfuir par derrière. J'avais la main blessée, moi aussi. Mais je serrais toujours le canif. Ma main était tellement engourdie que je ne la sentais point. Et alors, je me suis enfui par derrière. À cette époque, on n'était pas mariés, je faisais seulement la cour à ma femme, et je ne sais pas qui l'a finalement aidée à s'échapper. Toute la compagnie était folle furieuse. Deux garçons ont encore été légèrement blessés. Quand on m'a emporté à l'hôpital, on m'a mis justement là où il était couché. Son cou, là, était bandé avec un grand fichu. Puis les docteurs se sont rendus compte de la chose, et ils l'ont transféré ailleurs. Assez loin de moi. Moi, j'avais même la tête blessée, je portais un turban presque tout autour.*

Et puis, il y a eu le procès. Ils m'ont appelé, ils m'ont toujours appelé. Un samedi, ma mère était partie, je n'étais pas encore marié à cette époque. Et un officier me dit: Dumneata aici r_mâi, de aici nu plecî³². Vous serez arrêté. Nous avions un homme, il était profondément communiste, mais c'était un homme juste. Et là, quand je regarde la milice, le père Ianc³³ ... sa femme était hongroise, il était aussi de la famille, il venait de partir. Et je lui dis: "père Ianc, je suis dans la m..., ils veulent m'arrêter". Le vieux est tout de suite allé au parti, le parti a envoyé un certain Mureşan³⁴, et ils m'ont convoqué. Et ils m'ont dit: "vous alors, vous ne nous avez pas dit comment c'était?" Et je leur dis qu'ils ne me l'ont même pas demandé, ils ont simplement dit qu'ils m'arrêteraient. Eux, ils avaient déjà trois ou quatre témoins convoqués, et après leur témoignage, ils ont trouvé que j'étais coupable. Mais après, ils m'ont laissé partir. Le procès a continué, et nous n'avons rien obtenu.

B: - Le verdict a été rendu juste le jour de notre mariage. Il n'y avait donc personne là-bas pour savoir ce qui s'est passé.

Q: - Comment l'événement de '44 s'est-il déroulé?

A: - *Le 5 septembre, mon père, qu'il repose en paix !, était requis pour le S.T.O³⁵. Assez loin de chez nous. L'armée avait un potager. Et mon père, pour ne pas aller loin, il a payé 15 000 lei. C'était à peu près la valeur d'une bête. Pour qu'il ne soit pas emporté loin. Et il est finalement resté ici, à Torda, et travaillait dans le potager. Le 5 septembre '944, nous sommes allés dans les champs pour récolter des haricots. Quand on arrive au bout du village, viennent les... On ne savait pas ce qui s'est passé.*

Que ce matin, le front a été percé à Felek³⁶. La gendarmerie a rentré tout le monde avec les bêtes à Torda pour sauver les chefs et toutes sortes d'officiers. Moi aussi, j'étais un enfant, j'avais 13 ans, allez l'enfant, rentre par-là. Je dis à ma mère, allez par-là, parce que moi, je m'en vais. Je suis sorti du village, une voiture est venue, elle a fait une grande poussière, je frappe les bêtes, et direction le pré. Et je suis parti au galop. On ramasse les haricots, on ramasse, les avions passent, mais ils volent très bas. Tout le champ de maïs bouge comme ça. Nous nous y sommes cachés. Mon Dieu, qu'est-ce qui se passe? Tout à coup, on entend boum, boum, on était à un kilomètre de l'aérodrome. On est montés sur la charrette pour regarder vers l'aérodrome, les avions étaient tous en feu. Et là, on regarde vers la route, celle qui mène à Enyed³⁷. Et bien, toute la route est inondée de monde, comme si elle marchait. Puis, ils sont revenus pour bombarder Torda. On a couru à la maison. On arrive sur la route, là, y a un officier qui habitait chez nous. Et là tout de suite, qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qui se passe? Il dit, y a rien, rentrez chez vous, parce que les Hongrois arrivent. Nous, on rentre, un domestique est resté dans les champs avec les bœufs, ils se sont cachés dans le champ de maïs. Et nous, on rentre, et quand on arrive, mon pauvre père, qu'il repose en paix!, vient nous chercher. /Il est en larmes./ Heureusement que vous arrivez, venez voir ce qui se passe. Ceci vers 10-11 heures. À 5 heures de l'après-midi, le premier side-car est apparu. Ils ont regardé de droite à gauche dans le village, dans le cimetière, pour que rien ne se passe. Ils ont posé des questions sur la composition du village, sur la population, sur les nationalités. Qu'est-ce qu'il y a ici, comment c'est? Et puis ils sont partis. Et cette nuit, les Hongrois et les Allemands arrivaient déjà. Et alors, après ça, ils ont élu dans la commune la garde nationale. Gyula Demeter³⁸ était le commandant, mon père son adjudant /il est en larmes/, mon parrain, Miklós Fülep³⁹, qui a été, lui aussi, exécuté, il était le maire du village. Voyons. Mais on n'a fait du mal à personne. Les Hongrois n'avaient de rancune contre personne. Ils étaient assis ici, les Hongrois, pendant dix jours, ils étaient douze. Nous, on habitait en bas, c'était bien aménagé, avec du pin et toutes sortes de choses. Nous sommes partis parce qu'on avait peur d'être là. On était assis ici, dans cette maison. Un sergent-major habitait ici. C'était un homme comme il faut. Il était déjà à la retraite, il était brigadier dans la commune. C'était un homme comme il faut. Et là, les Russes et les Roumains qui étaient déjà arrivés ont convoqué une fois mon père, mais ils l'ont lâché. La seconde fois qu'ils l'ont convoqué, il n'est plus rentré, mon père. Alors quelqu'un nous a dit de venir, parce que là-bas, à côté de l'église roumaine, dans le jardin de Vana Vasi⁴⁰, ils sont là, mon père et mon parrain, assassinés. Ils s'y sont mis, ils les ont ligotés chacun, puis ils les ont ligotés ensemble, dos-à-dos. Ils ont pris le fil de fer de la balançoire du gamin, et ils les ont attachés avec le fil. Et alors là, la balle est rentrée dans mon père, puis elle est ressortie. Là où elle est rentrée, y avait un petit trou, mais là où elle est ressortie, y en avait un grand. Ils ont expliqué ce qui s'est passé. Qu'ils les ont suppliés de ne pas les tuer. Les Roumains étaient tous rassemblés. Ne les tuez pas! Ils s'en fichaient. Ils les ont bien battus, mon père me l'a dit, eh ben, ce que le pauvre Miklós a eu, ça aura été bien suffisant pour lui. Pour mon parrain. Et là, mon père a dit qu'il s'est, pour sûr, évanoui, lui aussi, et quand il a repris connaissance, il a dit que Miklós avait encore bougé un peu, avant d'expirer. Puis mon grand-père, Vilms Dózsi⁴¹, avec un homme sourd, qui était jardinier chez les Wolf⁴²... Ils ont attelé les bêtes à la charrette et ont ramené mon père

à la maison. Et alors, mon père nous a expliqués qui avait tiré sur eux. C'était un type de notre commune, un porc. Il a encore commis plus tard des meurtres. Et il a été condamné à perpète. Puis, il est sorti de prison, et il n'a pas vécu longtemps.

Comme mon père a expliqué qui a tiré sur lui, le grand-père de l'assassin était porcher ici, chez Wolf. Dans son domaine. Et mon arrière-grand-père y travaillait comme intendant. Et alors, ma grand-mère s'est écriée: - Oh, mon Dieu, celui qui a blessé mon fils, il était nourri par mon père, c'est mon père qui lui a donné son pain. Et c'est arrivé jusqu'à son oreille. Parce qu'ils habitaient seulement à 300 mètres. Il a entendu ce que la grand-mère Ráki, ma grand-mère criait, que c'était le fils de Vakár, l'assassin, à qui son père avait donné son pain. Il est venu chez nous avec son père. Et ils lui ont dit: grand-mère Ráki, qu'est-ce que c'est que ce vacarme que vous faites ici, que mon fils a tiré sur le vôtre? - Eh ben - dit ma grand-mère - c'est ce qu'on dit. - Eh ben, ne le dites pas, parce que si je l'entends encore une fois, je reviendrai et je vous tuerai. C'est ce qu'il a dit. Et alors là, on a eu peur, nous avons chargé la charrette, les deux charrettes... On avait deux bœufs, deux vaches, et là, où y avait la guerre, à travers les champs, nous nous sommes enfuis à Bágyon⁴³, pour qu'on ne descende pas encore une fois mon père. On ne nous a fait aucun mal sur le chemin. Nous avons vu comment les soldats russes nous reluquaient dans les fossés. Nous sommes allés à Bágyon, où les docteurs russes nous ont examinés, comme ils nous ont examinés, mais ils s'en fichaient de nous. Mon père a encore vécu neuf jours. Il a dit plein de choses. Il a tout dit.

Mais je ne veux pas tout confondre: avant d'aller à Bágyon, mon grand-père est parti pour voir ce que la fille à D. V. faisait. On bombardait à 200 mètres de chez nous, et un éclat a atteint les reins du vieux. Le soir, le vieux s'est couché, et il a perdu tout son sang. Le matin, il était déjà mort. Alors, nous avons laissé le vieux ici, y avait une vieille maison, voyez, là-bas. Nous l'avons laissé ici, dans la maison, tout mort, nous avons pris nos affaires et cap vers Bágyon pour sauver mon père. Là-bas, mon père a encore vécu neuf jours et il est mort au bout de neuf jours, et puis nous sommes rentrés à la maison. Nous l'avons mis sur la charrette et nous l'avons ramené à la maison. Sans prêtre, rien du tout, un vieux a dit le Pater lil pleure!, y avait plein de soldats partout. Quand nous étions en train d'emporter mon père derrière la maison, dans le jardin, ils⁴⁴ comptaient nous tirer dessus à la mitraille. Et un des officiers faisait la cour à la fille de ce vieux. Et alors l'officier ne leur a pas permis de tirer sur nous. Nous aussi... La guerre a éclaté... des Hongrois, malheureusement, mon père nous a expliqué qui a fait tout ça. Nous avons envoyé cet homme hongrois devant les juges, pour qu'il prouve que oui, effectivement Mózes Dézsi⁴⁵ m'a dit que le Vakár lui a tiré dessus. Cet homme a tout nié. C'était des gens à retourner leur veste. Ils l'ont confronté au père à Ica, à Miklós Kis⁴⁶, qu'il repose en paix. Le vieux Miklós Kis l'a dit, oui, il m'a dit qu'Elek Komáromi⁴⁷ lui a dit que le Vakár avait tiré sur Mózsi Dézsi. On l'a confronté, mais il a tout nié. Et puis, sont venus les juges, les avocats et les procès, mais ça n'a abouti à rien. N'est-ce pas, on n'avait aucun droit en '45.

(Son fils): - Mes aïeux sont enterrés ici, dans le jardin, aussi bien mon grand-père que mon arrière-grand-père.

Q: - Ont-ils été enterrés sans aucune cérémonie religieuse?

A: - Il a dit un Pater... En face des casernes habite un certain Miklós Székely⁴⁸. Ils se sont réfugiés chez nous. Nous l'avons amené là, derrière, dans le jardin, c'est

ici qu'on a enterré mon grand-père et mon père. Ils sont toujours dans le jardin. On les a laissés ici.

(Son fils): - Le vieux Miklós Fülep est également enterré ici.

A: - *Il est aussi enterré là-bas, dans le jardin, mon parrain. On a tiré une balle dans la tête à Márton Bajka⁴⁹ dans le jardin de l'église calviniste. Le docteur Gyula Wolf a été attaqué au bord du fossé quand on allait à la gare. Disons que le docteur Gyula Wolf était un homme distingué, humble. C'était un homme, vous voyez, quand il passait dans la rue, c'est lui qui ôtait son chapeau en premier. Il a soutenu tous les pauvres. Et pourtant, on lui a pris la vie. C'était un homme comme il faut, un propriétaire terrien très bien...*

Q: - Les exécutions ont-elles eu lieu le même jour?

A: - *Non. Le Docteur Gyula Wolf et Márton Bajka le 14. Mon grand-père le lendemain. Mais je vous dis, ils n'avaient pas d'ennemi parmi les Hongrois. La seule chose dont ils étaient coupables, c'est qu'ils ont dû mourir en dix jours. Deux autres hommes, Miklós Fülep et Miklós Bágyoni⁵⁰, des paysans simples, de très bons agriculteurs, le même assassin et un autre type les ont amenés dans les champs. Quand ils sont arrivés au-delà des champs, ils avaient déjà compris que quelque chose n'allait pas. Et ils les ont attaqués. Et ils les ont frappés à coups de crosse.*

L'événement relaté dans cette histoire s'est déroulé les 14 et 15 septembre 1944. Mózes Dézsi, le narrateur, en a été le témoin à l'âge de 13 ans. Après l'effondrement du front à Torda⁵¹, les troupes russes et roumaines se sont retirées des villages d'Aranyosszék, et pour quelque temps des soldats hongrois et allemands s'y sont installés. Après la retraite de l'armée hongroise, la population locale roumaine s'est retournée contre les autochtones hongrois en portant des accusations factices. Le 14 septembre, deux personnes ont été tuées. Márton Bajka a été assassiné dans le jardin de l'église calviniste, tandis que Gyula Wolf a trouvé la mort près de la gare. Le lendemain, quatre autres personnes ont été exécutées. Mózes Dézsi et son ami ont été d'abord torturés, puis tués sur une parcelle située à côté de l'église orthodoxe. Le même jour, les mêmes assassins ont tué dans les champs deux paysans hongrois, Miklós Fülep et Miklós Bágyoni. En 1945, le tribunal a refusé de rendre les assassins roumains coupables. Cette affaire s'est poursuivie au réveillon de 1956. La famille de l'assassin a de nouveau cherché à intimider celles des victimes, y compris le jeune M. D. L'enquête et le procès qui s'en sont suivis ont, une fois de plus, protégé les habitants roumains ayant été à l'origine de cet affrontement sanglant.

La valeur paradigmatique de l'histoire réside dans le fait qu'elle superpose l'événement local à un schéma narratif général. Elle intègre dans la même histoire, dans la même situation épique les deux ethnies, soit la majorité roumaine et la minorité hongroise, en les situant sur les pôles opposés d'un antagonisme insurmontable. Par sa présence continue, l'histoire a exprimé et reproduit l'échec d'une lutte démographique perdue, le sentiment de perte de terrain, d'assujettissement et de vulnérabilité géographiques et politiques de la communauté hongroise, ainsi que de sa méfiance vis-à-vis des institutions publiques et de l'ethnie roumaine à la fois en tant que collectif abstrait et communauté locale.⁵²

Répétée sans cesse des décennies durant, cette histoire, tout comme d'autres de ce genre, a acquis une certaine autorité et a attiré l'attention collective. La mémoire familiale emmagasine la mort brutale du grand-père, du père et d'autres parents ou

connaissances en tant qu'épisode de l'histoire personnellement vécu. Par ceci, elle est propre à transmettre dans le monde local les structures de l'Histoire et les rapports des macroformations secondaires ou sociales. Les narrations familiales et locales traitent et représentent le sort des individus et l'histoire locale comme faisant partie de la discrimination envers la minorité hongroise de Roumanie et de la perte de ses droits civiques. Elles présentent les meurtres commis sur une initiative locale et individuelle, au nom de l'ethnie roumaine et apparemment dirigés par le nationalisme informel, comme étant des documents du nationalisme formel⁵³ soutenu également par les structures politiques, idéologiques et institutionnelles de l'État. En effet, l'attentat commis par les Roumains ou à leur initiative a été suivi d'un comportement indulgent, voire encourageant de la part des autorités policières et judiciaires de l'État roumain.

Cet épisode de la mémoire généalogique s'est transformé, au-delà de l'expérience historique, en un modèle narratif de l'attitude, plus précisément de la méfiance à l'égard de l'État, de ses institutions et de la nation majoritaire, en un acte narratif représentant les préjugés et les disparités sociales et politiques.⁵⁴ Son évocation, avec d'autres rites sociaux, a reproduit le statut et l'identité minoritaires, ainsi que le comportement hostile vis-à-vis de l'État et de la majorité nationale. En même temps, elle permet de repenser les opinions intracommunautaires et de supprimer les différences de vues au sein de la société minoritaire.⁵⁵

Au moment de la domination de l'idéologie nationale roumaine, puis de celle du socialisme formellement étendu, qui visait une homogénéisation et la minimisation de la question nationale, le rituel de commémoration⁵⁶ était un acte symbolique produisant une identité et des attitudes nationales, une forme interne⁵⁷ d'organisation de la minorité. En raison de son écart par rapport à l'historiographie roumaine officielle, cette histoire a été diffusée dans des situations et rapports sociaux informels.⁵⁸ À travers des relations généalogiques, elle s'est transmise de parents à enfants. En outre, elle a été évoquée et réévoquée lors des réunions confidentielles à huis clos des hommes. Le récit, en tant que rite, a créé et s'est réservé un espace culturel, ainsi que des rapports sociaux et de communication.

La famille D. a essayé à deux reprises de faire adopter la version familiale et de l'intégrer à la mémoire sociale publique. Immédiatement après le meurtre, la mère dévoile en criant et en pleurant la personne de l'assassin en présence du moribond. Or, la famille dénommée ne reconnaît pas le crime, et répond aux accusations par des menaces. D. M. estime qu'en raison de la peur suscitée par la réplique agressive et les menaces du coupable, le souvenir a été relégué à une sphère sous-jacente à la sphère publique.

L'appareil nationaliste et chauvin arrivant au pouvoir dans le village a, lui aussi, pris la défense du meurtrier V., et est passé sur les crimes. La narration de la famille n'est donc pas parvenue à trouver une légitimité. Du fait de sa diffusion, la famille aurait pu être à n'importe quel moment accusée de diffamation. Un autre événement a également poussé le jeune D. M. à retirer l'histoire de la sphère publique. En 1957, lors du procès qui a suivi l'affrontement sanglant ayant éclaté au bal du réveillon de 1956 comme une suite aux événements de 1945, les autorités n'ont pas voulu, une fois de plus, entendre sa vérité à lui.

D. M. a raconté à maintes reprises cette histoire à ses fils et petits-fils, comme un élément constitutif de l'histoire de la famille et du savoir généalogique. La

mémoration faisait partie du culte des ancêtres, des parents et des membres de famille: elle était une cérémonie de commémoration qui avait recours, en dehors des objets du défunt, à la mémoire verbale. La mémoire relative aux aïeux s'organise essentiellement de façon narrative. Ces narrations appartiennent au même répertoire de textes que les histoires vraies, ainsi que les faire-part de décès et les épitaphes élaborés et publiés lors du travail de deuil personnel. D. M. a exposé la représentation narrative des événements tragiques de l'automne 1944 comme un document ou une preuve de son propre état d'orphelin précoce, de la tragédie de sa famille, de la cruauté et de l'injustice des temps de guerre et du chauvinisme roumain. Le souvenir du père décédé trop tôt et dans des circonstances tragiques a subsisté et subsiste toujours dans la narration qui lui a trait.

Dans le village, cet événement a créé un rapport de solidarité entre les familles des autres victimes et celle de D. M. La tradition narrative fait naître un savoir microsocial qui maintient des rapports invisibles au sein de la population de la commune donnée.

Enfin, les réunions précitées entre hommes (libations, pauses lors de travaux d'hommes, pourparlers, conversations à la veillée des morts) donnent l'occasion d'évoquer les différends n'étant toujours pas réglés au sein de la commune, ainsi que les sources de tensions entre individus ou familles. À ces moments-là, des vols et des meurtres mystérieux, des vengeance, des partages injustes, des humiliations, des bagarres, des atteintes aux mœurs inconnues du public et des antagonismes soigneusement cachés sont remis sur le tapis. L'ambiance des conversations est étouffée, solennelle ou mystérieuse. Souvent, de vives querelles éclatent, contraignant les personnes présentes et éventuellement d'autres personnes impliquées dans l'affaire à jouer cartes sur table en l'espace de quelques jours.

L'histoire du père de D. M. appartient au répertoire historique du village, censuré pendant le régime communiste. Ainsi, pour la raconter, il fallait profiter des occasions et des relations qui garantissaient pour les interlocuteurs leur sécurité et celle de l'histoire. Avec le répertoire des histoires semblables, les relations et les situations de communication confidentielles, l'histoire représentait une institution qui a réalisé l'expérience, l'expression et la reproduction de l'identité durant les décennies de la suppression des minorités et des identités minoritaires. La véracité des histoires a été confirmée par les situations et les microcontextes permettant de l'évoquer.⁵⁹

Les versions divergentes des événements du passé récent, récités au niveau sous-jacent à la sphère publique, ont reproduit la séparation et les sentiments refoulés ou latents des deux ethnies.

Le traitement narratif des événements survenus en 1944 à Aranyosszentmihály fait partie intégrante d'un répertoire plus vaste, construit en particulier après 1918. Aussi, des histoires sur les rapports roumano-hongrois remontant à la période de 1848-49 se sont-elles inscrites dans la mémoire.⁶⁰ Elles parlent des Vlaques maraudeurs déferlant des montagnes, qui ont saisi les biens matériels et dévasté les communes et leurs populations.

Les prémisses et les cadres de l'épisode présenté par cette histoire consistent en des faits et des événements complexes. Le traumatisme du passage au statut de minorité de la population hongroise autochtone et majoritaire s'est consolidé pendant la période de l'entre-deux guerres. Le statut défavorisé de minorité et les différents

complexes ont été produits et consolidés par les mesures que la Roumanie a constamment prises dès 1918, ainsi que par les décisions européennes d'ordre politique.⁶¹ La loi agraire du 30 juillet 1921 relative à la Transylvanie a établi, dans le département de Torda-Aranyos, une discrimination négative à l'encontre des propriétaires fonciers hongrois et positive envers la population roumaine.⁶² Aussi, les autorités ont-elles encouragé l'agression de la part des Roumains.⁶³ En 1933, la population de Sinfalva⁶⁴ a subi des agressions à titre d'intimidation. Le train traversant le village a emmené des Roumains du pays des Motz, qui ont attaqué plusieurs familles hongroises sous la direction de Roumains autochtones. L'année suivante, à Noël, un affrontement sanglant éclatait entre les jeunes roumains et hongrois dans la commune de Haraszotos.⁶⁵ Et si le procès qui s'en est suivi a reconnu la provocation roumaine, le verdict a tout de même rendu coupables les hommes hongrois. La même époque abonde en souvenirs relatifs aux ravages d'hommes et de jeunes roumains, à leurs manifestations anti-hongrois et à leurs actions d'intimidation⁶⁶ dans les communes d'Aranyosgerend⁶⁷, de Mészkö⁶⁸ et de Rákos⁶⁹.

Au cours de ces décennies, des populations ethniquement roumaines ont sans cesse afflué dans les communes d'Aranyosszék. L'une des cibles du flux migratoire roumain provoqué par le second arbitrage germano-italien de Vienne était la ville de Torda. Les fonctionnaires installés dans la ville à cette époque ont exproprié pour des décennies l'administration de la ville, ils ont définitivement saisi les logements publics et soigné les blessures nationales roumaines. Selon le rapport rédigé en 1943 par un auteur anonyme, "les autorités roumaines ont créé une situation grave, quasiment intenable à Torda et dans le département de Torda-Aranyos, en logeant les réfugiés roumains traversant les limites départementales dans les maisons des Hongrois".⁷⁰ Plus tard, la collectivisation de l'agriculture a provoqué une nouvelle vague d'immigration en provenance des communes roumaines du pays des Motz, cette fois-ci en direction des communes rurales de la région d'Aranyosszék. Vivant auparavant en minorité, la population autochtone roumaine a accueilli avec joie cette vague d'immigrés.⁷¹

Nous présenterons ci-après quelques mémoires enregistrées au cours des années 1999 et 2000.⁷²

L'attaque contre la commune de Sinfalva le 28 mai 1933 s'est inscrite dans la mémoire et dans la presse contemporaine sous le nom de "destruction". Les prémices en étaient l'incident autour du vote du 23 avril à Torda. La veille au soir des élections municipales à quatre listes, auxquelles le Parti Hongrois s'était également porté candidat, des habitants roumains ont saccagé la ville, en cassant les fenêtres des maisons de plusieurs familles hongroises. Le dimanche, ils ont agressé des femmes et des enfants dans la rue. Rassemblée le soir, la masse ivre a défilé dans les rues Gh. Lazăr (Temető), A. Sever (Festő), A. Iancu (Jókai), Regele Ferdinand (Egyházfalva) et Rațiu, en brisant les fenêtres des maisons hongroises. Elle s'est attaquée au siège de la Corporation Hongroise de la rue Rațiu, où elle a molesté des gens, en s'emparant d'argent, d'objets de valeur et de vêtements. Le Comité révisionniste de Cluj a rejeté, le 23 mai, la protestation du Parti Hongrois contre les événements et les résultats des élections. Délégué par le ministre de l'Intérieur pour mener une enquête concernant cet acte de vandalisme, le Comité a minimisé la portée des événements survenus. Selon la presse, au moment où le Comité s'est finale-

ment transporté sur les lieux, les maisons ravagées avaient déjà été rénovées par crainte de l'arrivée du mauvais temps, et les blessés, sous prétexte d'être trop occupés, ont refusé de porter plainte.⁷³

Le 28 mai 1933 à Torda, tout comme dans d'autres villes de Transylvanie, des manifestations ont été organisées de la part de la population roumaine "contre la révision des Traités de paix". La population *motz*, arrivée dans la ville à cette occasion, a repris le train de 14 heures en direction de Topánfalva⁷⁴ via Abrudbánya⁷⁵. Arrivés à Sinfalva, les voyageurs ont été incités à mener une opération de punition contre les villages hongrois, soi-disant autorisée trois mois durant par le ministre de l'Intérieur. Cette foule de cca. 200 personnes a déferlé dans le village, dirigée par des personnes qui connaissaient bien le lieu. Les maisons d'environ 18 familles hongroises ont été attaquées, dévastées et pillées, et même les bêtes y ont été éventuellement torturées. La paroisse uniate et la maison de Lőrinc Szabó ont figuré au rang des victimes de l'attaque. Plusieurs personnes ont été gravement blessées, et l'agression a également fait un mort, Sándor Hajdú. Quelques kilomètres plus haut, la masse a ravagé et pillé le restaurant de Ferenc Botár.

Jusqu'à la fin de l'année, aucune sentence n'a été rendue dans cette affaire. Cependant, le 22 novembre, le tribunal de Szatmár⁷⁶ a condamné à un mois de prison pour agitation contre l'État et incitation à la haine entre les nations le journaliste Sándor Dénes au motif d'avoir écrit un article sur ce cas. Les victimes de la "destruction" ont témoigné au cours du procès.⁷⁷

(Femme, née en 1922, Sinfalva)

Ils sont descendus du train, et ils sont venus de par-là. En venant dans le village, ils ont arraché des rameaux, des branches et ils en tenaient une bonne poignée dans la main. Et là alors, ils sont venus. Mais ils étaient guidés. Ils sont venus jusque-là. Mon père les regardait, et nous, on était cachés sous le lit et Dieu sait où encore. Et alors, quand ils sont arrivés, un certain Pușcaș s'est écrié: - Ajunge. Înapoi.⁷⁸ Et ils sont repartis. Mais chez le prêtre. Le prêtre et sa famille se sont réfugiés dans la tour. Et puis... On a jeté un gâteau dans le fossé. Tout était chamboulé dans la maison. Les pauvres, eux, ils tremblaient là-haut. On leur a cassé le miroir et les meubles. Et puis, dans d'autres maisons aussi, pas seulement chez nous.

Y en avait cinq ou six qui étaient de Sinfalva. C'était des types qui ont fait le lycée, ceux de Sinfalva. Et alors, ils les ont dirigés acolo, acolo, înapoi⁷⁹.

(Femme, née en 1923, Cluj)

Je suis née en '23, et ça s'est passé en mai-juin '32, je sais que c'était pendant l'été, parce que ma mère venait de transplanter ses fleurs en pot. Là, dans ce petit appartement à côté de l'église, c'est là que nous habitons. J'ai entendu les adultes parler des élections, et plus tard, j'ai effectivement pris conscience qu'il y avait eu des élections à Torda. Je crois que les habitants de Sinfalva ont voté sur place, ou peut-être tout le monde là à Torda!, je ne sais pas, mais on savait aussi que les Motz avaient été amenés à Torda pour voter. Et il y avait quelque chose dans l'air, les adultes en parlaient déjà certainement, mes parents étaient déjà divorcés à ce moment, et moi, je vivais avec ma mère, et là en face habitaient les Árkosi⁸⁰, le pasteur et sa famille, voilà, il y aura les élections, il y avait quelque chose dans l'air, tout le monde ressentait de l'aversion. Et alors, c'était un dimanche, le jour des élections, et un après-midi, tout à coup – il faisait chaud – on a entendu un bourdonnement. Le révérend a dû l'entendre, et il savait que c'était le

moment où le train devait passer à Abrudbánya. Et en effet, on entendait ce grondement, et là ils /le pasteur et sa famille/ sont venus nous dire de venir vite, et nous sommes montés à la tour. On ne pouvait pas savoir ce qui allait se passer. Et on est montés dans la tour tout tremblant, et moi, j'étais petite encore, je ne me souviens pas d'avoir regardé dehors, et la foule est arrivée, et on m'a dit plus tard que paraît-il, Acél, le directeur de l'école à Torda, Teodor Acél⁸¹ ou comment il s'appelait déjà, je ne m'en rappelle plus, il s'est mis devant la locomotive, parce que, n'est-ce pas, le conducteur aurait dû la mettre en marche, alors il l'a arrêté et on leur a dit /à la foule/ d'y aller /dans le village/. Mais alors pourquoi à Sinfalva, ou peut-être ailleurs aussi, je ne le sais pas, je sais seulement qu'on leur a dit de venir, et ils venaient comme ils venaient, de la gare, ils venaient, et ils ont pris la direction de l'église. Là, il y avait encore une autre rue, je ne sais pas s'ils y sont allés ou pas, et là, chez nous, bien sûr ils savaient qui habitait où, ils ont seulement brisé nos fenêtres et arraché un rideau. Mais alors, ils savaient, n'est-ce pas, où habitait le prêtre, ils y sont rentrés, dans sa maison, et vu que la femme d'Árkosi était sa deuxième femme, dans la grande salle à manger, il y avait deux crédences avec plein de faïences. Et je me souviens exactement qu'ils y ont donné des coups de bâton, ils ont tout cassé la faïence. Et ils sont allés partout dans la maison. On m'a raconté plus tard qu'ils avaient vraiment cherché János Szabó. Il avait une grande maison très belle en bas, en allant vers Torda. Je ne sais pas s'il était un homme bien éduqué ou quoi, mais il avait du respect en tout cas. De toutes façons, personne à Sinfalva n'avait une si belle et grande maison, avec une grille en fer forgé. Ils l'ont cherché partout. Et on lui a dit alors que de la chambre à coucher, une porte tapissée avec du papier peint donnait sur la salle de bains. Et c'est là qu'il est allé. Et heureusement, ils n'ont pas vu cette porte tapissée.

Ils sont allés jusqu'au bout du village, puis ils sont retournés à la gare et ils sont partis.

La famille du prêtre, et la famille de la grand-mère Juliska et tous ceux qui sont venus chez nous, ils ont tous parlé de destruction. Et puis effrayés.

La commune de Mészkö (A - femme, née en 1921, B - homme, né en 1916)

A: - Ma pauvre mère, qu'elle repose en paix !, il était question qu'ils viennent là aussi, à Mészkö⁸², le lundi de Pentecôte. Les Vlaques. Et alors, la veille au soir, avec de la craie, ils ont marqué d'une croix les portes des Hongrois.⁸³

B: - Ils les ont crépiés à la chaux.

A: - Ah, qu'est-ce que j'en sais ! Y avait des croix simples, des croix doubles. Croix double pour ceux qu'il fallait plus /maltraiter/... Et puis, ma pauvre mère, je n'avais peut-être que deux robes, elle m'en mettait une, et m'enlevait l'autre. Tellement on était effrayées...

B: - Ici, même le portail était... crépi avec la chaux.

A: - ... de ne pas savoir ce qui va nous arriver. Mais alors, Dieu merci, ils sont pas venus. Peut-être quelqu'un les a arrêtés.

Q: - C'était en quelle année?

A: - 1935-35, 1934-35.

B: - Ils voulaient venir là aussi. Nous, on était préparés. Kálmán Kőkös⁸⁴ était le prêtre. Et alors là, les Roumains se sont rassemblés et sont partis manifester. Et alors, quand ils ont manifesté, ils criaient que /en scandant/

Bem sänge de ungur,

Bem sänge de ungur.

Afară cu hortiștii,

Afară cu hoții.

Ungurii-s țigani.⁸⁵

C'est ce qu'ils ont crié. Et ils arpentaient les rues avec des lanternes dans la main. Et alors nous, les Hongrois, on était assez nombreux, même le pauvre Kálmán Kőkösi avec une fourche, bien qu'il était prêtre, nous nous sommes rassemblés derrière l'église. Parce qu'à Alszeg [le bas village – N.d.T.] peut-être une famille hongroise vivait, mais toutes les autres vivaient à Felszeg [le haut village – N.d.T.]. Ils sont venus, ils sont partis vers l'église et revenus dans l'autre rue, ils ont cassé les vitres chez András Nyitrai⁸⁶, ils sont venus là, en haut, mais ils n'arrêtaient pas de crier. Nous nous sommes rassemblés à côté de l'église, nous les avons entendus crier, avec les lanternes. Et ici, où la rue bifurque à droite et à gauche, y a une petite étable au coin, nous sommes allés là-bas, nous nous y sommes réfugiés. Et nous les avons regardés de là. Ils sont passés dans la rue là, en haut, et l'un d'entre eux, parce que mon beau-père avait ici une maison avec un toit de chaume, et ce Isaac⁸⁷ habitait en haut, c'était le beau-fils du prêtre d'aujourd'hui, et il était très correct. Quand ils sont venus en haut, il entendait "Bem sânge de ungur", et il est venu ici, pour les voir, pour voir ce qui se passe. L'un d'eux avait déjà mis la lanterne sur la gouttière. I.e. pour mettre le feu au toit!

A: - Ma pauvre mère tremblait derrière la maison. Et puis, le prêtre est venu, et ils sont partis, on les a chassés.

La commune de Harasztos (A - homme, né en 1929, B - homme, né en 1914)

A: - En '34... N'est-ce pas, c'était en '34 que les Hongrois ont été tués dans la maison de la culture?

B: - En '33.⁸⁸ Je revenais du front... je venais d'être démobilisé.

A: - Moi, par exemple, j'ai travaillé sur un chantier, j'ai travaillé 21 ans sur le chantier et j'ai dû partir en pré-retraite. Reste que sur les sentiers, n'est-ce pas, partout dans le pays... on était à Kiskapus⁸⁹, on était à Szászváros⁹⁰, on était à Dézs⁹¹, on était à Újvár⁹², à Torda, à Cluj. Puis, à Nagybánya⁹³. Voilà, je veux vous parler de Nagybánya. Là-bas, nous avons dû changer les câbles dans ce bâtiment, ça devait être une prison, avec des murs en béton de 80 centimètres et des portes en fer. Je n'aime pas mentir, mais elles étaient à peu près de 15 centimètres. La porte en fer s'ouvrait et se fermait facilement dans ces cellules, mais il fallait bien tenir la porte, tellement elle était lourde. C'était un dépôt, des archives. Ils nous ont fait un peu de place, pas plus que la fenêtre, une place de 45 centimètres. Tellement y avait de livres. Et alors, ils ont mis un garde, un surveillant à côté de nous, et des pompiers. Et il a été dit que c'était interdit de toucher à quoi que ce soit. Reste que c'était dur... et là, je regarde les livres, je ne le jure pas, si vous le dites, père Józsi, que c'était en '33, moi je pensais que c'était en '34...

B: - En '33, c'est à ce moment que j'ai été démobilisé.

A: - Reste qu'il y avait une sorte de brochure, disons, écrite avec des lettres rouges, la bagarre sanglante de Harasztos en 1933 ou '34. Du coup, j'ai eu peur, le chef d'équipe était de notre village et je lui dis, hé, Jenő, regarde ça... Oui, mais le garde s'en est aperçu. On en est arrivé jusque-là.

Voilà, pour commencer du début. Les Hongrois de Harasztos ont été avertis qu'ils ne fassent pas de bal à Noël, parce qu'ils auront un Noël sanglant.

B: - On l'a eu, oui.

A: - Reste que, pour parler de tout, j'ai même vu les bâtons préparés à cet effet. Des bâtons carrés en bas, puis ronds, de 40 ou 50 centimètres. Et puis, les Roumains sont en effet rentrés, ils ont abattu directement les lampes, parce qu'ils sont rentrés comme ça.

NJ: - *Moi, j'étais à la maison quand les trois Inocan⁹⁴ et Serban⁹⁵ sont venus. Ils sont venus. Moi, j'étais debout, là, moi et mon beau-frère, Gábor Széll⁹⁶. Nous étions dehors, sur la véranda. Et ils étaient en bons termes avec Gábor, ils n'étaient pas fâchés. Salut, salut. Gábor leur dit où est-ce que vous allez. Nous allons, ils disent, nous emmenons le... Gábor leur dit, écoutez, soyez des hommes, ne soyez pas des porcs. Laissez les gens se divertir s'ils ont déjà commencé. Vous auriez dû le prendre quand ils n'étaient pas encore ici. Reste qu'ils ont amené une grande cruche remplie de vin, ils l'ont amenée, et y avait aussi deux bouteilles d'un litre. Et János dit, János Inocan⁹⁷ à mon beau-frère, tiens mon frère, bois du vin, goûte-moi ça. Il dit, je ne bois pas, je ne veux pas ici... Bois, sinon je te le balance dans la gueule. C'est ces mots qu'il a dits. Je dis à mon beau-frère, écoute, goûte-le, ne les énerve pas, qu'ils ne se battent pas. Ils ne savaient rien faire d'autre que se battre, ces porcs. Ils n'étaient rien dans le village. C'était des porcs qui cherchaient toujours la bagarre. Et alors, quand nous nous sommes rencontrés, on discutait, et le Vaszi⁹⁸ est rentré et a frappé le maire avec un grand tronc. Quand il a frappé le maire, l'autre l'a abattu.*

Q: - Le maire était-il hongrois?

A: - Le maire était roumain. Mais il n'aimait pas du tout les Roumains. La fille au maire, elle vit encore. Voilà, reste que deux ont été frappés sur la tête, et le troisième, il y est resté aussi, il était mort. N'est-ce pas, la maison de la culture était pleine de gens, tout le monde s'enfuyait, par la fenêtre, par la porte...

B: - Tout le monde s'enfuyait comme il pouvait.

A: - À une occasion, on s'est emparé de la liste des participants, pour voir qui était au bal, et puis pour beaucoup, des temps durs s'en sont suivis. Père Józsi, où est-ce qu'ils étaient enfermés?

B: - Ceux de Harasztos?

A: - Oui.

B: - À Torda. Arrête, je vais le dire comment c'était. Quand il a frappé le maire, János Inocan a voulu tirer sur le maire. Et là, mon frère, je ne sais pas d'où, mais il a pris une brique et il l'a frappée tellement fort sur la main qu'elle s'est tout de suite cassée. Il a fait tomber le pistolet. Il n'a pas pu le tuer. Pour ça, mon frère a eu trois ans de prison.

A: - *Et puis, le vieux Rác⁹⁹ est venu le lendemain matin, quand il a entendu ce qui s'est passé, et le pistolet... y en avait un ou combien, il l'a pris et l'a emporté.*

B: - C'est lui qui l'a pris. Il a pu prendre le pistolet, personne ne l'a pris. C'était par terre. Et puis, pensez donc !, deux sont morts, et le troisième y est resté aussi, on le croyait mort. Mais il n'est pas mort finalement. Je vous assure, ils ont tous eu dans le genre quatre ans de prison.

Q: - Est-ce les Hongrois qui ont été emprisonnés?

B: - *Pour sûr, les Hongrois. Y avait les deux fils à Pali Laji, mon frère, János Kicsi, Gerő Szász¹⁰⁰.*

A: - *Et puis, Gerő Szász a été emporté ici, dans la ferme Boer, y avait un domaine, c'était à Boerun¹⁰¹. Et puis, ils l'ont amené ici pour travailler comme porcher.*

B: - Gerő Szász était le fils d'un propriétaire moyen. Et il avait un petit commerce. Voyez, c'était en même temps une taverne et une épicerie.

A: - *Et Gyula Kovács¹⁰², il a été sauvé alors?*

B: - Oui.

A: - *Gerő Szász a toujours été fâché qu'il avait défendu Gyula Kovács, et il l'a dénoncé... Y avait ici un prêtre, nommé Muresan¹⁰³, sa fille vient de décéder. Et les Roumains sont venus pour saccager les Hongrois. Et puis, le vieux prêtre est allé à leur rencontre et leur a dit de repartir. Dieu sait ce qui se serait passé ici. C'était des types hongrois féroces. Y avait une rue, certains disaient la rue des Bároc¹⁰⁴, d'autres celle des Radó¹⁰⁵. Et là, les Roumains y mettaient pas vraiment les pieds.*

C'était en '33-34. En '38, sont venus les types de la Garde de Fer. Ce Jenő, ce Jenő Horváth¹⁰⁶, c'est quand qu'ils l'ont tué?

B: - Attends un peu, c'était y a pas longtemps.

A: - C'était déjà dans la démocratie.

B: - Je sais pas exactement en quelle année c'était.

A: - Ils étaient au zinc. Jóska était le tambour de village. Ça devait être au début de la démocratie. En '47 ou '48.

B: - Ils étaient chez Gerő Szász, à la taverne. Enfin, ils s'amusaient là-bas.

A: - Voyez, c'était en début d'après-midi.

B: - Ils le cherchaient. Ces Inocan. Ils cherchaient la bagarre. Et alors, il s'est enfui. Il voulait pas d'ennuis.

A: - C'était un homme très fort.

B: - Il a même arraché un poteau dans la rue, mais il s'est cassé. Et alors, c'est un jeune qui est allé en prison, il avait mon âge. Il était encore mineur.

A: - *Moldovan Gligor¹⁰⁷. C'est lui qui est allé en prison.*

B: - *On faisait comme s'il était mineur, mais il ne l'était pas. Comme le garçon s'enfuyait, ce Jenő, il est allé chez Rad Iuon¹⁰⁸. Qu'il passe vers le jardin. Et l'autre lui a fichu le couteau dedans. Je l'ai vu comme je te vois maintenant. Moi, j'étais chez moi, et eux sur la propriété d'à côté.*

A: - *Et puis, en '38, le monde de la Garde de Fer est arrivé. Ils ont élevé une croix ici, devant le conseil populaire. Et puis ils ont chanté tous les jours là-bas. Ils portaient des chemises vertes, des gilets verts. Et ils chantaient là-bas. Et c'était interdit de parler en hongrois. Et on allait à l'école. Mais voyez, comment nous étions, nous, les enfants hongrois ! On continuait à parler en hongrois. Les Roumains l'ont rapporté. On a eu droit à quatre ou huit taloches, deux ou trois fois par jour. *Iar o vorbit ungurește*¹⁰⁹. Pensez-vous, on en a bien eu.*

Parce que celui des frères Inocan qui n'est pas mort, c'est celui qui est devenu le chef de la Garde de Fer. Et quand ils ont perdu le pouvoir, on le cherchait partout, y avait une enquête. Mais il avait ses hommes, ses connaissances, et il a pu se cacher jusqu'au dernier moment, quand finalement les gendarmes l'ont arrêté. Mais à peine il a été arrêté, le courrier est déjà arrivé pour le relâcher. Et il n'est mort que récemment.

*Et c'est lui qui a mis en place le réseau de gaz dans le village. Son père, c'était un homme très bien. Nous avions une petite terre là, en haut, vers la gare, et chaque fois, quand il sortait, il nous disait *Jó napot, jó magyarok*¹¹⁰. Il parlait en hongrois. Et il était copain avec les Hongrois. Mais alors ses fils... Voyez, moi, je pense que madame Inocan, c'était une mauvaise femme, une maligne. Et les fils lui ressemblaient.*

B: - Le vieux Inocan, c'était un homme comme il faut, un homme honnête, correct. Hongrois, Roumain, Juif, n'importe quoi, il était honnête avec tout le monde. Et puis ses enfants... même sa fille elle était si sauvage.

A: - Et puis, le maire était roumain, et les Hongrois avaient de la chance, parce qu'il défendait bien les Hongrois, mais il avait un frère qui était avocat. À Torda. Et avec lui, ils n'ont eu que dans le genre quatre ans /de prison/. Et ils les ont faits, ces quatre ans.

B: - Et puis, mon frère, lui aussi a tiré trois ans. Et eux, quatre. Et puis, quand ils en sont sortis, ils sont partis. Mon frère, lui aussi, est parti en '40.

La commune d'Aranyosegerbegy¹¹¹ (homme, né en 1911)

Eh ben, je vais vous le raconter, moi. J'y étais, moi aussi, à Harasztos. Ma mère était de Harasztos, et on avait l'habitude d'aller à Harasztos. Mes potes d'enfance sont András Bartha, Lőrinc Szász, András Szász¹¹². Ils étaient tous de Harasztos. Mon grand-père habitait dans la rue du Moulin.

En grandissant, nous avons toujours gardé cette amitié d'enfance. Un grand bal était prévu à Harasztos. Le maire s'appelait Moldovan¹¹³. Il défendait les Hongrois. Y avait pas que moi. Y avait aussi Dani Németi, József Szász, József Tar, mon frère, Feri Szász¹¹⁴ et d'autres encore.

Reste que quand nous sommes arrivés, nous d'Egerbegy, le maire était sur le podium. Et il disait:

- Voilà les gens d'Egerbegy. Nous sommes ravis qu'ils soient là.

En hongrois. Il parlait hongrois comme moi je parle.

- Faites attention - dit-il -, aidez-nous.

C'est ce qu'il a dit. Et quand il a dit ça, il a dit que voilà les canifs. Parce qu'il y a une famille, trois frères Inocan. Nous faisons la fête. Le peuple faisait bien la fête. Vers 11 heures ou minuit, ils sont rentrés. Là, l'un d'entre... un est mort, les deux autres se sont enfuis. Mais alors, tout le monde s'enfuyait, par la fenêtre, par la porte, comme on pouvait. C'est comme ça qu'ils sont partis.

Et puis, peut-être trois jours plus tard, on nous a rassemblés, nous aussi, ceux d'Egerbegy, tout le monde. On nous a amenés à la préfecture de Gyéres¹¹⁵. À cette époque, il n'y avait pas de préfecture à Egerbegy, seulement à Gyéres. Et là alors, c'était l'interrogatoire. Y en avait même qui ont eu des gifles. Moi, j'en ai pas eu, mon frère, il en a eu. Et aussi Dani Németi, Károly Fehér, et peut-être encore Józsi Tar. Moi et Józsi Szász, on a été épargnés.

Et puis, ils nous ont amenés au procès. Ils ont dit à la table verte. Y avait en ces temps-là deux tribunaux à Torda. Y en avait un pour les petits procès entre voisins et ce genre de choses, et y en avait un autre pour les cas de meurtre. Nous, on a été amenés à celui-ci.

Eh ben, ils les ont enfermés, les pauvres, seize personnes. Et même le maire.

Q: - La Garde de Fer a-t-elle molesté les Hongrois ici?

Non, ils criaient en passant dans la rue. Mais il s'est rien passé.

La commune d'Aranyosrákos (femme, née en 1924)

Y en avait, des méchants, ils ont rapporté que celui-ci est comme ci, celui-là est comme ça, et ils ont, je vous le jure, emmené pas mal de Hongrois. Et ils les ont emmenés à Torda. Et ils ont fait un tel procès, soi-disant qu'ils étaient de mauvaises gens et des partisans. Et puis ceux-ci, ils ont été déportés dans des lagers, et ils sont jamais revenus.

C'était après la guerre, vers '45.

Székelyföldvár¹¹⁶ (B - homme, né en 1937, C - femme, née en 1932)

Q: - Le village a-t-il été touché par la guerre?

B: - Commence par les gardistes de Fer.

C: - *Nous n'habitons pas ici, parce que j'ai reçu cet endroit de mon père et nous l'avons construit tous les deux. Nous habitons là-bas. Alors, les gardistes de Fer ont très mal traité mes parents, et nous, on était des enfants. On était huit frères et sœurs. Quatre garçons et quatre filles. Et y avait ici une famille, un seigneur, du nom de Groza¹¹⁷, c'était eux les gardistes de Fer. Pas lui, mais sa femme, mais elle l'a impliqué aussi. Alors ils sont venus pour nous tuer. Moi, j'étais enfant, j'étais à côté de la fenêtre, on avait très peur.*

Un homme vient et dit à mon père et à ma mère que garde à vous, parce que cette nuit toutes les familles seront tuées par les gardistes de Fer. Ils ne laisseront même pas un chat. Et ici, ils donneront notre maison à un homme du nom de Román. Il est mort. Nommé /.../. Lui, il est mort, sa femme vit encore. /.../ Peu importe. Et alors, cette nuit, il est venu, quand ils ont dit qu'ils viendront pour nous tuer, il est venu avec un cheval, comme ça, mes parents m'ont dit, je les entendais discuter, j'avais peur, j'étais un enfant, qu'un homme est venu à cheval de Torda pour rapporter qu'il est interdit de tuer qui que ce soit. Reculez, parce que vous avez perdu. Et quels dirigeants sont venus, je ne m'en rappelle plus.

Q: - Etait-ce en '44?

C: - Je crois. Et puis, la guerre est arrivée, la gare a été bombardée, le village a été bombardé.

Dans cette sélection figurent seulement des histoires témoignant de l'agressivité des Roumains. En vérité, le répertoire des mémoires est nettement plus riche. Les différentes narrations se répartissent en blocs distincts, qu'il s'agisse de la dispersion, des mariages mixtes, de l'émigration à l'étranger ou des avantages accordés à la population roumaine¹¹⁸.

Pourquoi D. M., cet homme de 67 ans, a-t-il été si content de voir les enquêteurs? L'échec du procès de 1945, puis de celui de 1957 a prouvé que la justice refusait de donner gain de cause aux citoyens minoritaires. Cette histoire a survécu aux décennies du communisme dans la sphère quasi-publique. Les changements survenus en 1989 ont supprimé cette censure délibérée, qui maintenait l'histoire des pogroms en dessous de la sphère publique. D. M. attendait l'opportunité qui relierait l'histoire de la brutalité des meurtres commis à Aranyosszentmihály au "procès" intenté contre le communisme par l'opinion publique et les médias.¹¹⁹ Il a souhaité assurer une publicité sociale à la tradition familiale, en ciblant non pas la conscience publique locale, mais les consciences régionale et nationale, et en préférant une forme enregistrée et écrite dans un style verbal pour dévoiler ce souvenir. Sa joie et son envie de partager cette mémoire s'adressaient autant à nous-mêmes qu'aux institutions que nous avons représentées (université, médias).

Sous-jacente au besoin d'un enregistrement écrit, la conviction est que la mémoire s'approprie, use et consume le passé communautaire.¹²⁰ Dès que sa fonction est de présenter le rapport conflictuel de deux ethnies, les histoires servent à appuyer les intérêts opposés au sein d'une même commune, ce qui fait qu'elles existent dans des versions tout à fait contradictoires. Cependant, l'histoire emmagasi-

née dans la mémoire peut être détruite avec l'anéantissement même des témoins. D. M. souhaitait perpétuer et publier, extérioriser sa propre version.¹²¹ La publication après 1990 du meurtre de 1944 faisait partie intégrante d'une appropriation collective plus générale et d'une extension des mémoires¹²², de la libération et de la réorganisation de l'identité ethnique.

Histoires sur le passage de la frontière roumano-hongroise

Anna Gadó est née en 1920 dans la commune de Várfalva, à Aranyosszék. Cédant à la volonté de sa mère, elle a épousé un jeune Hongrois du village, qui venait d'être démobilisé de l'armée roumaine. En 1940, son mari a été déporté pour des travaux forcés, avant même la naissance de leur enfant. Lorsqu'en 1944 il a été libéré, au lieu de retourner dans sa famille en Roumanie, il s'est installé en Hongrie. Pendant la guerre, il a maintenu le contact avec sa famille par correspondance. À un moment donné, il a eu l'occasion de rencontrer sa femme personnellement. Il lui a demandé de venir le rencontrer au poste-frontière établi sur le plateau de Felek, du côté de Cluj. D'après le facteur roumain du village, le rendez-vous n'a pu avoir lieu que trois semaines plus tard, car le fonctionnaire avait retenu le télégramme. Tout en sachant que son mari l'attendait de l'autre côté de la frontière, Anna Gadó n'a pas pu se procurer les documents officiels lui permettant cette entrevue. Leurs amis qui se trouvaient dans la même situation ont joué le rôle d'intermédiaire entre elle et son mari.

Lorsqu'elle est finalement parvenue à s'y rendre, en respectant les règles prescrites, deux autres habitants du village partaient également pour la rencontre de jeudi. Ayant loué une charrette à un cheval, il n'y restait plus de place pour Anna Gadó et son fils. Or, curieux de voir cette rencontre, son oncle s'est proposé pour les transporter, moyennant rémunération.

Ils sont arrivés sur le plateau de Felek¹²³ mercredi à minuit. Un employé du poste-frontière a enregistré l'ordre des arrivées et a formé les groupes entrant dans la zone frontalière. Anna Gadó a été affectée au premier groupe. D'après ses souvenirs, tant du côté roumain que du côté hongrois, il fallait passer une porte pour entrer dans la zone. Des officiers de la douane passaient et repassaient entre les membres de famille, se trouvant à portée de voix. L'un d'entre eux a mis dans les bras du père son enfant de quatre ans qu'il n'avait jamais vu. Le père lui a donné des bonbons et un harmonica. La rencontre a duré dix minutes, et jamais plus Anna Gadó n'a revu son mari. Il est resté en Hongrie, il a fondé une autre famille et a eu trois enfants du second mariage. Anna Gadó est restée seule toute sa vie. Le nombre des hommes nubiles s'étant considérablement réduit, elle n'a pas eu l'occasion de se remarier.

J'avais quinze ans à l'époque. Et ce mari à moi, il faisait alors sa première année de service militaire. Il avait déjà déménagé ici avant le printemps, quand il est parti. Il m'a amené une photo à lui, et il me faisait la correspondance. J'étais bien furieuse, mais ma mère l'a accueilli. Elle m'a dit de le laisser venir. Parce qu'il est artisan. Mais il était aussi de la famille, on était cousins germains. Y avait pas de fâcheries tant qu'il a pas fini son service. Mais alors après, sa famille: pourquoi il n'épouse pas une plus riche. Et alors, on s'est fâchés. Mais enfin, nous nous sommes mariés. Là-bas, on n'était pas d'accord avec sa famille. Alors, on est venus ici. Ici, on était bien pour quelque temps, pour un an. Mais après, on s'est encore

fâchés. Ma mère est intervenue. Et puis, il est parti aux travaux forcés. L'enfant est resté ici. Quand il avait quatre ans, c'est là qu'il l'a vu à Felek. Lui, il ne l'a pas vu, il n'est pas rentré jusqu'en '58. Là-bas, il avait déjà ses trois enfants¹²⁴. L'aîné est né en '47, puis l'autre en '49, et la petite en '52.

Et puis, il a écrit une lettre. Que je fasse attention au gamin. De pas mirer les avions qu'on nous tire pas dessus à la mitrailleuse. Il ne veut pas que l'enfant reste orphelin. Qu'est-ce que je le croyais ! Je croyais qu'il viendrait nous rejoindre.

Et quand il a été remis en liberté, il pouvait rester là-bas, il pouvait rentrer à la maison, et il pouvait aller en Hongrie. Et un groupe de deux cents personnes s'est formé, il l'a rejoint, ils sont partis en Hongrie. Il était même capable de ne pas revoir son enfant !

Et en '44, quand le lendemain y avait tout ce bombardement à Cluj, c'est là qu'il a vu son enfant pour la première fois, à la frontière de Felek.

Là aussi, on m'a pas délivré le télégramme. C'était un facteur malin du Régat¹²⁵. Il fallait aller à la poste de Szentmihály pour les lettres de Hongrie. Il a pris les coupons, puis il a sorti les lettres et il les a lues. Et il me l'a donné seulement le lendemain, alors qu'on aurait dû se rencontrer le 25 mai. Et il m'a donné le télégramme le lendemain, le 26 mai.

Mais j'aurais déjà dû régler une semaine plus tôt à Torda qu'on me délivre les documents que je dois présenter. Alors, je n'y suis pas allée. Mais je lui ai envoyé un message que tu vois, je n'ai pas reçu ton télégramme. Et sans ça, y avait pas avec quoi faire les papiers. S'il peut, qu'il m'attende jusqu'à la semaine prochaine ou dimanche. La femme à Pali Balla a raconté à son mari ce que c'était mon message, voilà. Mais lui, il a répliqué à sa femme: - Mais pas du tout, il n'attendra pas, ça fait déjà deux semaines qu'il est à Cluj.

Ça faisait deux semaines qu'il était ici, à Cluj.

Et alors, quelqu'un y est allé dimanche, une femme de Sinfalva. Et elle m'a transmis le message qu'il m'attendrait jusqu'à jeudi prochain. Il a envoyé le message dimanche que je me prépare pour jeudi, parce qu'il m'attendrait.

Il était bien habillé, et il a dit qu'il nous avait déjà vus. Car un lieutenant avait des jumelles. Et quand nous sommes arrivés sur le plateau de Felek, il nous a vus comme si on était devant lui.

- Où avez-vous discuté?

- Là, bien loin, il a fallu aller assez loin.

- Comment la discussion s'est-elle déroulée?

- Eh ben, en dix minutes. Nous sommes arrivés pour minuit. Y avait deux autres familles, deux femmes avec une petite chacune. Elles sont, elles aussi, parties dans une charrette à cheval, y avait pas de place pour nous. J'avais un oncle ici, la deuxième maison plus loin de chez nous, alors, lui, il est venu volontiers pour voir ce qu'il y a, ce qu'on peut y voir. Pour sûr, on l'a payé pour ça.

Et alors, comme nous sommes arrivés pour minuit, nous avons réussi à rentrer dans la première série. Et la première série n'a parlé que pour dix minutes. Et les portes, il fallait deux fois... Parce que les Hongrois et les Roumains aussi avaient une porte, et entre les deux, y avait un espace, et le douanier était là-bas. C'est lui qui a pris l'enfant et l'a tendu à son père, il l'a embrassé et lui a mis des bonbons dans la poche et lui a donné un harmonica.

Et la dernière série a parlé pour une demi-heure. Ils avaient déjà le temps.

- Vous êtes-vous revus après?

- Après, il a encore envoyé trois ou quatre lettres. Et puis, la guerre est arrivée, les Russes sont arrivés.

- Et vous êtes restée seule?

- Je suis restée seule. Je ne me suis pas remariée. J'étais si triste. Pourtant, ce n'était pas facile. Mais la jeunesse, ils sont tous partis d'ici dans les temps hongrois. Ils se sont déjà tous mariés là-bas. Y avait plus personne ici avec qui se marier. Il en restait d'autres qui ne se sont pas mariées.

Erzsébet Tóth est née en 1932 à Detrehemtelep¹²⁶, dans une commune située sur le plateau de Transylvanie à 20 km de Torda, qui comportait à l'époque une population exclusivement hongroise. Son père, Károly Tóth, ayant entendu parler de la modification prochaine des frontières, est parti en Transylvanie du Nord pour trouver une famille roumaine qui serait prête à échanger sa maison et sa propriété avec les siennes. Or, les frontières ayant brusquement été retracées, il est resté coincé en Hongrie. Il travaillait comme intendant dans une exploitation. En même temps, selon les souvenirs de sa fille, il était responsable de la mise en œuvre d'un projet de crédit de l'État hongrois. Il a passé quatre ans loin de sa famille. En son absence, sa ferme a été gérée par sa femme et son fils. En automne 1944, le front russo-allemand se traçait à 10 km du village. Detrehemtelep a accueilli un bon nombre de réfugiés et de soldats.

Erzsébet Tóth s'est rendue à la frontière de Felek à deux ou trois reprises. La première fois, elle était accompagnée par sa mère et sa tante paternelle. Les visiteurs étaient transportés jusqu'à la frontière dans un car partant de la place principale de Torda, à côté de l'église catholique. Elles n'ont pas eu de place dans le premier car. La deuxième fois, elle est allée sur le plateau de Felek en charrette avec sa mère et son frère. D'autres habitants de son village s'entassaient, eux aussi, sur des charrettes.

La frontière a été ouverte en même temps pour tous les visiteurs. Les deux côtés de la frontière étaient balisés avec du fil barbelé, tendu sur des tréteaux de charpente, entre lesquels sillonnaient les douaniers roumains et hongrois. Erzsébet Tóth se souvient également qu'ils ont permis aux visiteurs de s'asseoir ensemble sur l'herbe pour discuter.

J'ai été trois fois au rendez-vous. Papa travaillait quelque part près de Cluj, il était intendant à la ferme d'Árpád Török. Il travaillait avec tant d'argent, mon père ! L'État hongrois l'a envoyé, lui a donné l'argent dans sa main, et les pauvres qui se sont inscrits parce qu'ils voulaient avoir des vaches, et alors, les pauvres sont allés à la foire, et papa leur a dit d'y aller et de choisir une vache. Et ils ont choisi, et alors il y est allé et il a demandé combien la vache coûtait, et il a fait le marché et il les a achetées pour eux. Et ils les ont amenées à la maison, et ils les ont payées, voyez, par terme. Papa avait tant de cahiers à la maison. C'était écrit, le nom du village, et le nom du quidam. Et puis papa y allait tous les mois, et il regardait s'ils avaient du fourrage, si y avait des fenêtres à la grange, combien de veaux étaient nés. /.../

Ici, à Felek. De l'autre côté de Felek, en bas. C'était qu'il y avait des choses comme ce tréteau de charpente. Y en avait en bas, y en avait en haut. Et entre les deux passait la milice. Nous étions debout aux deux côtés. Nous du côté de Roumanie, du côté de Felek, et papa du côté de Cluj.

- Fallait-il s'inscrire?

- Oui, c'était permis. Une fois, on a fourni nos papiers, et puis le papier est venu que c'est permis, on peut y aller. J'étais une fois avec maman et tante Bertus /la sœur de son père/, et une fois j'étais avec Dezs_ /son frère/ et maman. Nous y sommes allés un samedi en charrette. Les Márton Vencel y étaient aussi à ce moment. Ils étaient si nombreux qu'ils n'ont pas pu tous monter sur la charrette. Avec la charrette, on est allés la veille à Torda. On a dormi là-bas. Quand j'y étais avec maman et tante Bertus, on y est allé en car. C'était la première fois que je suis allée dans l'église catholique à Torda. On a pas pu monter dans le premier car, et alors avec tante Bertus, nous sommes rentrées à l'église catholique, et alors nous avons attendu que le bus revienne, et le prochain nous a emmenées. On a fait entrer toute la foule en même temps, y avait qu'une seule fois.

- Étiez-vous nombreux?

- Eh ben, bien nombreux. Là-bas, c'était la Hongrie. Eh ben, quand on nous a fait rentrer de par Felek, toute la foule descendait, toute la foule courait en bas pour voir les siens. Et puis entre les fils sillonnaient les gendarmes, et les Hongrois et les Roumains. Et puis y avait aussi quand on nous a permis de nous asseoir dans l'herbe, tous ensemble.

Papa y est passé quand il a entendu que la frontière serait fermée. Il y est allé pour parler avec quelqu'un, un Roumain, pour qu'il vienne ici et que nous, on aille là-bas, avec les terres et la maison. Et papa ne le savait pas, et la frontière a été fermée cette nuit, et papa est bien resté coincé là-bas. Sándor Albert est rentré et papa y est resté. Il y était pendant quatre ans. Il était là-bas et nous, on était ici.

- Y en avait-il d'autres dans la même situation?

Y en avait, mais comme ça, que le chef de famille, y en avait pas beaucoup. Mais après, vers la fin, y en avait, parce que Dezső Rancsó aussi, et Anti Török aussi, ils sont passés de l'autre côté vers la fin. Mais aussi Barabás, le père Lajos Fehér, Sándor Albert et beaucoup d'autres.

József Taar est né en 1911 à Aranyospolyán. Son père a été enrôlé dans l'armée, mais il est mort lors de la première bataille en Russie. Sa mère a voulu lui faire apprendre un métier d'artisan. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, il a passé quatre ans au front et au Service des travaux obligatoires, puis cinq ans en tant que prisonnier de guerre. Doté de talents littéraires, il a résumé ses expériences en vers ou dans son journal. Le second arbitrage germano-italien le trouve aux travaux forcés.

Je suis encore resté à la maison jusqu'au 28 août 1940. À ce moment-là, j'ai été appelé à Gyulaféhevár¹²⁷ pour les travaux forcés. J'y ai été retenu pour trois jours, puis relâché, parce que le second arbitrage avait été signé à Vienne. Et comme la Transylvanie du Nord avait été cédée à la Hongrie, on ne savait pas encore exactement où serait tracée la nouvelle frontière. Tout le monde a eu la permission de rentrer chez soi, pour rappeler plus tard ceux qui resteraient au-delà de la frontière.

En août 1941, il a été emporté pour trois mois de travaux forcés aux alentours de Fogaras. Bien qu'il n'avait pas été affecté au service militaire auparavant, il a été mobilisé en 1942, ce qu'il explique ainsi:

Parce que, en effet, Hitler a attaqué la Russie le 22 juin 1941, et la Roumanie a également dû entrer en guerre. Au début, on n'a pas amené de Hongrois au front, parce qu'on ne leur faisait pas confiance. Mais lorsqu'on a vu que beaucoup de

soldats avaient succombé au siège d'Odessa en automne 1941 et que les Hongrois se multipliaient tranquillement à la maison, on a ordonné d'appeler également des Hongrois et d'en incorporer un dans chaque groupe. Le 20 février, tous ceux qui étaient de mon âge ont reçu l'appel, et au fur et à mesure qu'ils l'ont reçu, ils ont décanillé /i.e. sont passés en Hongrie/. Moi, j'étais chez moi tranquillement, pensant que je ne serai pas emmené au front, parce que je n'étais pas dressé. Mais le 28 février, moi aussi j'ai reçu l'appel non désiré, pour joindre le 83^e régiment d'infanterie à Torda. L'appel était pour le 20 février, mais il a dû s'égarer quelque part.

En recevant l'appel, je me suis mis à réfléchir. On hésitait avec ma femme, on ne savait pas quoi faire. Les camarades étaient déjà tous partis. Finalement, on s'est mis d'accord que j'irai me présenter, parce qu'il devait y avoir une erreur. Mais dès que j'ai passé le portail de la caserne, on m'a placé sous haute surveillance, vu que la plupart des Hongrois appelés s'étaient enfuis. On a même voulu m'infliger une punition parce que j'avais une semaine de retard. Il n'y avait pas lieu d'explications, et on m'a dit que si je n'étais pas dressé, je me dresserais moi-même au front. Et avec ça, on m'a remis un fusil...

Il a été transporté à Odessa avec ses compagnons hongrois. Après plusieurs mois de bataille, il a été blessé et renvoyé chez lui. Le 13 octobre 1943, suivant le conseil d'un de ses compagnons roumains bienveillant, il se résout à partir en Hongrie, tout en laissant sa famille derrière, pour fuir les mesures prises en vue d'isoler les hommes hongrois. Les passeurs habitant à proximité de la frontière lui ont fourni les moyens d'évasion. Les hommes se sont rassemblés à Torda et ont fait leurs adieux à leurs familles. Ils ont passé la frontière dans la nuit, non loin du village d'Ajton¹²⁸, à travers Újtorda, et se sont présentés après à la gendarmerie de Kolozskara¹²⁹. De Cluj, il est parti travailler à Zsibó¹³⁰, puis à Bicske¹³¹, pour se retrouver enfin dans une commune située à proximité de la ville de Miskolc, en Hongrie. En septembre 1944, ayant reçu des nouvelles des batailles livrées au front de Torda, il s'est précipité chez lui pour défendre sa famille. Ayant été fait prisonnier de guerre de l'armée russe à Torda, il a été déporté, avec 300 compagnons hongrois, en Russie pour y effectuer des travaux forcés dans les mines. Il en est sorti en septembre 1948. Voici quelques extraits de son journal:

Le 10 octobre /1943/, l'ordre a été donné que tous les Hongrois de moins de 30 ans devaient se présenter au régiment. Ça nous a paru suspect que seuls les jeunes aient été appelés. Alors, quelques-uns d'entre nous, qui étions près de Torda, parce que c'est là que le régiment était, avons demandé la permission de venir en avance à nos propres frais, de passer un jour chez nous tant que le transport soit composé et le groupe envoyé au régiment. Sur le chemin, nous nous sommes mis d'accord avec mon collègue Pál Nagy, avec qui j'étais au front en 1942, de nous rendre le lendemain au régiment pour nous renseigner sur ce qu'ils avaient l'intention de faire avec nous, s'ils voulaient encore nous envoyer au front. Là où on ne voulait point aller. On aurait préféré passer en Hongrie, comme beaucoup d'autres étaient passés avant nous.

Le 12 octobre, nous sommes allés au régiment pour nous renseigner. En entrant dans la cour de la caserne, je suis tombé en premier sur le sergent Crisan Virgil¹³², qui était mon sergent au front. Je lui ai dit pourquoi on était venus, il a tout de suite essayé de nous aider, en disant qu'il connaissait mieux les gens au bureau de mobilisation et qu'il se renseignerait pour voir ce qui se passait et ce qu'ils voulaient faire de nous, les Hongrois. (Je dois dire que je lui ai fait confiance à 100%, parce

que même s'il était Roumain et moi Hongrois, nous étions devenus très proches au front, comme deux frères.) À son retour, il m'a dit: écoute, mon camarade, je te dis quelque chose, tu feras ce que tu veux, comme tu le sais. Je ne veux pas de mal à toi, tu me connais déjà du front. Si j'étais toi, je prendrais mes affaires sur-le-champ et direction la Hongrie, parce que je sais de source fiable que vous, les Hongrois, vous serez déportés en Bessarabie, où il y a un centre d'entraînement militaire, où on n'emmène que les gardistes de Fer et les prisonniers condamnés à perpète, et là-bas, on leur fait faire un exercice très dur, et beaucoup y ont déjà trouvé la mort. Et même si par hasard, vous survivez, on vous envoie au front et on vous met entre deux feux, où il n'y a pas moyen de s'en sortir vivant. En disant tout ça, il a encore ajouté: réfléchis bien à ce que tu vas faire, parce que vous, les Hongrois, vous avez une chance de vie que nous n'avons pas. On lui a dit au revoir, et en sortant de la caserne, on s'est arrêtés un peu pour réfléchir, et on avait gros sur le cœur certes, mais on a finalement décidé de prendre la fuite au lieu d'aller mourir à coup sûr.

L'après-midi, j'ai eu un message de mon collègue Pál Nagy qui était à Várfalva, qui disait qu'il avait trouvé l'homme qui nous ferait passer pour 10 000 lei et que je sois le lendemain, c'est-à-dire le 13 octobre, à 2 heures de l'après-midi, à Torda, dans la colonie soudière, où une charrette m'attendra pour emporter mes bagages. Le lendemain, j'ai fait mes bagages, et j'ai fait mes adieux à mes petits, Zsiga était petit encore, il avait à peine quatre ans, il ne comprenait pas, mais Ferencz était déjà plus intelligent. Quand je l'ai embrassé, il m'a serré le cou et ne voulait pas me lâcher. Après, j'ai senti encore longtemps l'étreinte de sa petite main, et je pensais mon Dieu, cet enfant doit sentir quelque chose, qu'on ne se reverra pas bientôt, ou peut-être jamais plus.

Arrivés à Torda, nous avons reçu la charrette à l'endroit désigné, et nous avons déposé les bagages, et ma femme m'a encore accompagné à Újtorda, à la mine de sel gemme, où un homme nous attendait. Là, j'ai fait mes adieux à ma femme, et l'homme m'a conduit dans une vigne, où nous avons dû attendre la tombée de la nuit. Quand il faisait déjà bien noir, nous avons entendu des bruits de charrette. L'homme a regardé dehors et nous a fait signe de venir, parce que c'était notre charrette avec les bagages. Le conducteur de la charrette nous a dit qu'il passerait en premier et qu'on suive de loin la charrette. On marchait déjà depuis bien deux heures vers la frontière, quand la charrette s'est arrêtée. Quand nous y sommes arrivés, l'homme nous a dit de prendre nos bagages, parce que la frontière n'était pas loin et qu'il ne pouvait pas s'en approcher plus avec la charrette.

Ils étaient deux avec la charrette, l'un est resté là-bas, l'autre nous a conduits dans un pré vers la vallée, jusqu'au fossé de la frontière, et il nous a dit de lui donner rapidement le signe en contrepartie de quoi il recevrait l'argent de nos familles. Quand nous lui avons tendu chacun une photo, sur le dos de laquelle nous avons marqué que nous sommes bien arrivés, la lumière d'une torche nous a montré un point de l'autre côté, qui était de nous, c'est-à-dire du fossé, à environ 200 mètres, en nous disant d'aller par-là, et sur ce, il s'est retourné et il est parti. En arrivant à la maison, on est tombés sur un grand chien blanc. Bien sûr, le propriétaire est tout de suite sorti et a chassé le chien. Le propriétaire savait déjà, sans rien demander, qui on était, parce qu'à cette époque, c'était quelque chose d'habituel que tous les soirs des réfugiés arrivent.

La première chose que j'ai dit au propriétaire dès que le chien s'est tu, c'était: hé, l'homme, où est-ce qu'on est. À ça, il a répondu que c'était déjà la Hongrie. Et

il nous a fait entrer, en nous disant qu'on pouvait dormir dans l'étable, et qu'on partirait le matin.

Avant de m'endormir dans l'étable, j'ai remercié Dieu de m'avoir amené jusqu'ici sans problème. Ce qui se passera après, celui qui a veillé sur moi jusqu'ici et qui m'a aussi sauvé de la mort au front, il veillera encore sur moi. Pourtant quelque chose me troublait encore. Je regrettais presque ce que j'avais fait. Moi, je sauve ma peau, mais qu'est-ce qui se passera avec mes êtres chers? Comment ils seront harcelés parce que je suis parti? L'idée m'a traversé l'esprit, est-ce qu'on se reverra un jour? Cette embrassade de l'enfant, comment mon petit Feri m'a serré le cou et ne voulait pas me lâcher, je l'ai revu dans mon esprit et j'ai laissé couler mes larmes sur le foin qui me servait de lit.

Le matin, quand nous nous sommes levés, le propriétaire nous a ordonné d'aller à Kolozs-Kara et de nous présenter à la gendarmerie. Parce que si nous partons comme ça, tous seuls à Cluj, on nous arrêtera de toute façon sur le chemin, et alors, ça sera encore pire.

Donc, nous nous sommes présentés à la gendarmerie à Kara, où un lieutenant nous a immédiatement emmenés à Cluj au camp des réfugiés, dans la rue Farkas. Et là-bas, on nous a tout de suite demandé si nous avions de la famille à Cluj ou quelqu'un qui se chargerait de nous. Parce qu'alors, on nous lâche tout de suite. Bien sûr, j'ai donné l'adresse de mon oncle Sándor, et j'ai été tout de suite relâché.

J'ai passé un jour chez mon oncle. Je ne voulais pas être à leur charge. J'ai essayé d'avoir du boulot. Le lendemain, j'ai appris qu'il y avait une entreprise de construction à Zsibó qui cherchait un verrier. On m'a dit d'y aller et de chercher le menuisier János Székely, parce qu'il m'embaucherait. Le lendemain matin, je suis parti à Zsibó, et là-bas, j'ai rencontré le vieux Székely, qui est, lui aussi, parti de Torda en 1940, au moment de l'arbitrage. Le vieux m'a simplement demandé si j'avais un livret de travail. Parce qu'il m'embauche dans tous les cas, mais le salaire, ce n'est pas pareil, parce qu'on a beau être un très bon artisan si on n'a pas de livret de travail, on touche 40 fillér¹³³ de moins à l'heure. Je lui ai montré mes papiers justifiant que j'avais appris le métier pendant quatre ans. Le vieux m'a amené au bureau du personnel et on m'a tout de suite embauché.

Gábor Kereki est né en 1916 à Mészkö, dans une famille d'agriculteurs, et sa femme, Ilona Halmágyi, en 1921. Après avoir fait cinq ans d'études primaires, il s'est mis en apprentissage chez un charron. Une fois son apprentissage terminé, les artisans de la région l'embauchaient volontiers comme aide pour son habilité et son assiduité. Entre 1938 et 1944, il était dans l'armée à Szászsebes¹³⁴. Il a été à plusieurs reprises témoin des manifestations et actions anti-hongrois de la part des Roumains. Le mouvement légionnaire roumain a également exalté la population roumaine de la commune de Mészkö. Aux environs de 1934-35, les jeunes roumains organisaient chaque soir des défilés fracassants, en scandant des slogans et des vers contre les Hongrois. En 1943, rentrant chez lui de l'armée en permission, il a pu voir comment les céréales et la farine de la population hongroise ont été confisquées. À la suite de la séparation de la Transylvanie du Nord de celle du Sud, sa sœur avec sa famille et son frère ont émigré en Hongrie. En 1944, il a emmené sa famille (sa femme et son fils) à Cluj. Dans les années 1980, sa fille s'est installée avec sa famille en Hongrie. L'histoire ci-après est la version élaborée par les parents de cet événement.

Mme Kereki: - Mon beau-fils avait un appartement, dans lequel vivait un locataire. Lui, il n'avait qu'une seule chambre. Quand il s'est marié et qu'il aurait eu besoin de son appartement, il n'a pas réussi à le faire partir. Et alors, il avait de la famille, même un frère là-bas, en Hongrie, et c'est pourquoi il est parti. Mais grâce au bon Dieu, il va bien. Et ils viennent nous visiter tous les deux mois.

Q: - Comment vous sentiez-vous, madame Ilonka, quand ils sont partis?

Mme Kereki: - Comme quand on a deux fils, et j'ai eu une fille. Moi, je n'avais ni frères, ni sœurs, et pour ça, grâce à Dieu, heureusement que j'ai aussi une fille. J'ai quelqu'un. Et elle est partie. Quand ils sont partis, ce soir-là, eh ben ma fille pleurait très fort, et elle m'a demandé pardon, excusez-moi, ma mère, qu'on parte. Et alors je lui ai dit ne pleure pas. Ta place est là, à côté de ton mari. Ne pleure pas. Y avait les frères de mon beau-fils. Avec leurs familles, tout. Le matin, nous les avons accompagnés à la gare. Le père Gabi ne pouvait pas venir, parce qu'il est rentré à la maison, et il est rentré justement quand le train était déjà parti. Je leur ai dit au revoir, en souriant, toute joyeuse... Le train est parti... Maudites soient tes roues, avec lesquelles tu emportes ma fille /elle pleure/... Et alors là, je suis tombée par terre ou sur un banc. Seulement maintenant, que mon petit-fils s'est marié, c'était seulement là que la belle-sœur m'a dit qu'elle n'avait jamais vu une telle force, aussi rare. Elle n'a pas versé une larme. C'était très dur.

M. Kereki: - *Quand ils sont partis, un camion TIR est venu. Nous l'avons chargé à Cluj. Heureusement que mon beau-fils connaissait un douanier vlaque à Cluj. Ils ont fait affaire, il a reçu un pot-de-vin de quelque mille lei. Et nous avons chargé le camion, il a fait l'inventaire, tout, mais seulement de ce qu'on lui a dit. Meubles, tout, on a tout emballé. J'ai travaillé là-bas pendant deux semaines. Le camion est venu, nous l'avons chargé. Nous l'avons amené à Cluj, à la gare. Et alors, nous l'avons amené là où y avait le dépôt. Vers Szamosfalva, là, à côté de la gare. Entre-temps, le douanier nous a rattrapés avec une Dacia¹³⁵ rouge. Il nous devance et s'arrête. Alors le douanier a enlevé quelques meubles. C'était un gaillard vlaque, mais il avait de l'honnêteté, il zieutait de droite à gauche pour surveiller qu'un supérieur ne vienne pas, qu'il ne voie pas qu'il n'a pas tout enlevé, ni de la remorque, ni du TIR. Alors, voyez, on poireautait, on zieutait de droite à gauche, et alors, ils ont tout remis. On a tout remis, et on les a accompagnés jusqu'à la frontière. Moi aussi, mon frère, et le frère de mon beau-fils. Ma fille n'est pas venue alors, parce qu'elle a dû aller à Bucarest pour un truc de papier. Et quand on est arrivés à la douane, y avait deux autres camions TIR devant nous. Et puis, y en avait 20 ou 30 encore sur la droite. Tous rangés à la queue. Alors nous, on y va, on lui dit au douanier que voilà, venez. Contrôlez les voitures. Je sais pas quoi. Bon. Mais alors, quand on en est arrivé là... on a attendu longtemps. J'y vais. Mais entre-temps, un chauffeur de Bucarest est venu. Eh bien, il a apporté un grand pare-brise, voyez, pour ce truc de grand camion TIR. Il l'a achetée en Hongrie. Et il l'a toute salie, pour pas qu'on voie qu'elle était toute neuve. Le douanier n'a pas voulu le laisser passer. Je le vois encore, il était assis à la fenêtre de son bureau, et devant la fenêtre cette grande vitre, deux mètres de long. Il la piétine comme ça, je le montrerai, moi, à Ceaușescu, demain vous ne serez plus ici. Le douanier sort, me fiche un coup à la poitrine, qu'est-ce que vous fichez là? Eh ben, je lui dis, j'attends qu'on vienne contrôler la voiture. Je leur ai dit de venir à la voiture. Mais point du tout, ils sont pas venus. Et puis, soudain, un sergent arrive et je lui dis... Mais quand le douanier regarde les papiers, eh ben y manquait le*

petit papier du consulat. Comment ça se fait? Je dis au douanier, regardez, tout est en ordre. Au consulat, tout. La seule chose que le douanier hongrois a dit, c'est que voilà, bon voyage. Voyez, ma fille a oublié le papier à la maison, et elle est allée à Bucarest. Je lui dis, écoutez-moi, Monsieur le lieutenant, car lieutenant, c'était son rang. Passons un coup de fil. Je paierai le téléphone au consulat hongrois à Cluj. Je le réglerai. Et puis, tout d'un coup, il dit: vous avez une photo? Je n'en ai pas, je lui réponds. Alors, celle de votre beau-fils, elle est là? Ils étaient, voyez, dans la voiture, ils réfléchissaient, on ne voulait pas les laisser passer, les Hongrois ne veulent pas les accueillir. Et on en était là que le sergent roumain est venu... Mon beau-fils avait une photo d'enfance. Puis il a donné un papier /il rit/, et voilà, je vous en prie, vous pouvez y aller avec ça. Parce que, comme il le dit, nous pouvons pas vous laisser passer la frontière si vous n'avez pas ce papier d'entrée. Et quand le sergent arrive, un soldat arrive aussi, avec une espèce de marteau et avec un... ça devait être un espion, il regardait de droite à gauche. Le douanier hongrois nous a déjà donné même le bouton et la ficelle, pour qu'on les ait. Et alors, quand on en arrive là, le sergent nous dit, rentrez chez vous, parce que tout est réglé. Les Roumains ne sont pas venus pour le déballer et l'examiner. Rentrez chez vous. Alors, je vais en bas, parce que la voiture était en bas, dans le parking, et nous, on était en haut, là où y avait les camions. Et nous descendons, je descends, et le sergent: je vous ai dit de rentrer chez vous. Je m'en vais, et je m'assois là-bas, le frère de mon beau-fils était dans la voiture, ils attendaient pour voir ce qui se passerait. J'y retourne en cachette encore une fois, mais avec un détour. J'allais là-bas, dans la broussaille. Je me dis: hé, arrête-toi, tu es au bord de la frontière, ne vas pas dans la broussaille qu'on te voie et qu'on te tire dessus. /Il rit/ Je sors, à côté des voitures, eh ben, je vous dis, y avait au moins une vingtaine de camion TIR. Là, je longe la queue de voitures, je regarde les chauffeurs, je regarde partout, j'avance. Et d'un coup, je ne vois plus notre camion. Y en avait encore deux devant moi. Hé, mince, quoi faire maintenant? Je me demandais si ce n'était pas les Hongrois qui les ont refoulés à l'entrés. J'y vais... là chez les Hongrois, tout était en ordre, la zone verte, tout. Au-delà de la barrière. J'y vais, je longe la zone. Eh ben, y a un soldat avec une mitraillette au milieu de la route. J'y vais, et je lui dis, camarade, vous n'auriez pas vu un camion TIR rouge. Il bouge: - Halte ! Je m'arrête. - Pourquoi? Je lui dis: mes enfants sont en train de partir en Hongrie. C'était plus dur. Il me dit, il a passé la barrière? Je lui dis oui. Il l'a passée y a bien un quart d'heure maintenant. Écoutez, il me dit, rentrez chez vous parce qu'ils sont déjà sûrement à Budapest. Et il m'a accompagné jusqu'à la barrière. J'ai passé la barrière, je lui ai serré la main, et je pensais que je pouvais déjà partir. Je descends à la voiture, parce que le parking était en bas, les enfants dorment dans la voiture, tous les trois. Allez venez, les enfants, parce qu'ils sont déjà partis, ils sont déjà en Hongrie. Et puis, je suis monté dans la voiture et on est rentrés.

FI (femme), née en 1922, Sinfalva

- Je me suis mariée, mais mon mari à moi n'est resté que trois mois à la maison. Et puis il est passé clandestinement en Hongrie, parce qu'il a reçu l'appel à l'armée. C'était en '42, et il y est resté jusqu'en automne '44, jusqu'à l'arrivée des Russes. Et alors, les Russes sont venus, et ça a été le désordre. J'ai pris le gamin et nous sommes allés à Cluj. J'ai vu qu'il n'était pas rentré. Pourtant, d'autres sont rentrés. Il a dit qu'il faisait son service aux chemins de fer. Il travaillait et il ne pouvait pas venir. Et j'y étais quand

ils l'ont arrêté et l'ont déporté. Il est sorti dans la rue. Avec d'autres. Un certain Moldovan¹³⁶, il se disait lui aussi Hongrois, il est parti, lui aussi, clandestinement en Hongrie. Celui qui les a capturés croyait que le Moldovan était roumain et le Fodor hongrois. Et mon mari a été arrêté, mais pas le Moldovan. Ils sont allés dans la rue vers la gare, pour prendre des brassards, pour qu'ils passent pour des céféristes¹³⁷, et comme ça qu'on ne les arrête pas. Mais ça s'est passé autrement. Ils étaient chassés à tous les coins de rue. Il paraît qu'ici, à Torda, l'armée russe était en rage. À Cluj, les Roumains sont venus en premier. Y avait pas de luttes à Cluj. Avec le gamin, nous nous sommes abrités dans une casemate dans la rue Árpád, à côté du pont Someș. Au 2, rue Árpád. Et c'était tout près du pont Someș, que les Allemands ont bombardé. Et puis dans la nuit, une énorme explosion, et tout tombait sur nous dans la casemate.

SzL (homme), né en 1911, Aranyosegerbegy

Moi, je suis passé en Hongrie en septembre 1940, et j'y suis resté jusqu'en 1946. J'ai travaillé aux chemins de fer, je travaillais sur les rails. Beaucoup d'entre nous d'Egerbegy sont partis, tous des jeunes, de la trentaine, vingt-huit, dix-huit, trente-cinq ans. Y avait le piqueur Rigács, il a placé tous les types d'Egerbegy comme aiguilleurs ou sous-chefs de manœuvre, à des postes où on ne travaillait pas sur la voie, on ne devait pas piocher la petite pierre dans la grande. Ils ont emmené deux types à une gare, quatre à une autre, on nous a tous placés. Et c'est comme ça que je suis devenu aiguilleur.

ML (homme), né en 1927, Csegez¹³⁸

En '40, quand la cession /des territoires transylvains/ a eu lieu, les jeunes de plus de 18 ans se sont tous enfuis, pour qu'ils ne soient pas emportés à la guerre. Les Hongrois se sont tous enfuis. Celui qui est resté, un jeune homme hongrois, nommé Dezső Bíró, a été emporté au front par les Roumains. Moi, j'avais un frère qui est parti en Hongrie. J'en avais un autre qui n'a pas voulu partir. C'était un homme grand, de haute taille. Antonescu¹³⁹ l'a employé comme garçon d'écurie, et il a échappé ainsi au front. Il a été écuyer tout le long qu'Antonescu était en fonction.

FE (femme), née en 1924; BJ (homme), né en 1950; BE (femme), née en 1953, Aranyosrákos

FE: - Mon mari a été exempté. Il était orphelin, on l'a exempté, comme chef de famille. Et quand y a eu la guerre, ils ont été appelés à l'armée, pour les dresser. Sa mère était effrayée et l'a envoyé en Hongrie. Ils sont partis. Mais à ce moment, beaucoup se sont réfugiés.

BJ: - Mon père aussi, son frère à lui.

FE: - Mon mari aussi, il était à Cluj.

Q: - Y a -t-il eu beaucoup de morts à la guerre?

FE: - Beaucoup. Là aussi, de notre rue, beaucoup ont succombé, Sanyi Pálfi, Ambrus Irinyi, Sándor Bari, Sándor Pálfi, Samu P. Pálfi. Rien que dans une petite rue, y a eu autant de morts. Et encore beaucoup dans tout le village.

BE: - Il y a une statue à côté de l'église, et ils y sont tous inscrits, les morts.

FE: - Et puis, ils sont morts en Hongrie aussi. Vilmus Ozsvát est mort là-bas. Il a été appelé là-bas et il a succombé là-bas.

On allait à Felek pour les rendez-vous.

Une fois, un télégramme est arrivé, il nous demandait de venir le voir à Felek. Il voulait rejoindre l'armée, mais il n'avait pas l'âge. Alors, il nous a demandé d'apporter un extrait de baptême pour justifier avoir un an de plus. Parce qu'il était tout troublé, et il pensait passer des années de son service.

Et puis alors, quand le télégramme est arrivé, c'était à 10 heures, et il fallait signer l'ordre du douanier jusqu'à 2 heures de l'après-midi, pour pouvoir aller le rencontrer. Mais alors, qui emportera le télégramme, y avait pas de véhicule. Et alors, c'est moi qui l'ai emmené, à pied, en traversant Csiga. Je l'ai fait signer, et le lendemain matin, nous sommes partis pour la rencontre.

On m'a poussée entre les deux rampes. Je tenais comme ça, vous voyez, l'extrait de baptême dans les mains. Mais je ne l'ai pas donné à mon frère, parce que je n'ai pas pu l'approcher. Je l'ai donné à un autre homme, qui était aussi de notre village. Et le lieutenant l'a vu. Et alors, ma mère lui a glissé 25 lei dans la poche.

Comme ça, nous l'avons échappé belle.

KJ (homme), né en 1915, Torockó¹⁴⁰

- Moi, je vais vous dire la vérité. Je suis passé en Hongrie en '40. Alors, je suis parti et j'habitais là, à Bethlen. Et c'est là-bas aussi que je me suis marié. Ma femme est d'ici, de Torockó.

Q: - Beaucoup sont-ils passés en Hongrie?

- Beaucoup. À peu près trois cents.

Q: - Sont-ils revenus?

- Y en a qui sont revenus, mais seulement très peu. Y en a beaucoup qui sont restés là-bas. Ils sont restés. Moi, je suis rentré. J'avais cette petite maison. Et elle m'a incité à rentrer. En fait, on peut habiter n'importe où, mais on est bien mieux chez soi. Et j'habite ici depuis '45.

SS (homme), né en 1931, Torockó

Q: - Y avait-il des gens qui ont passé clandestinement la frontière en '40?

- Oh là là ! Par exemple le beau-frère aussi. Mon beau-frère Mihály, et l'autre beau-frère János Pál, et mon oncle Andor... Il y restait des Roumains. Deux couples. Deux hommes roumains, du village, Brad et Săliștean, eux, ils sont restés. Ils se sont mariés là-bas, ils y ont fondé leur famille. Et y avait encore deux autres Roumains. Iovan et Petridean. Mais eux, ils sont revenus. Personne d'autre n'y est resté. Mais alors, c'est le père Pista Zsakó qui a disparu.

- Et Borza? Lui, il a été encore une fois emporté, il a déserté, il s'est caché, oh mon Dieu, dans la forêt. Puis, ils ont découpé le plancher dans la maison, et ils l'ont caché sous le lit. Qu'il ne voulait pas aller à l'armée. Mais il ne voulait pas non plus passer en Hongrie. Et puis, ils l'ont quand-même capturé, quand les Hongrois sont venus, il est monté se cacher dans la première voiture, il est sorti de sa cachette à la maison.

Conversation en groupe, Torockószentgyörgy

- Les jeunes hommes ont été ramassés pendant la guerre, et on les a tous emportés à Bucarest, là-bas, ils les ont privés de nourriture, et puis comme ils ont pu, ils se sont évadés, c'est comme ça qu'ils se sont libérés.

- Il n'y avait pas d'hommes à cette époque. Seulement des vieux et des enfants.

- Et puis ici, la plupart des hommes qui devaient faire le service militaire, tous ces hommes ont déserté comme ils ont pu, ils se sont évadés et sont passés de l'autre côté, parce que Cluj était aux Hongrois. Et puis là-bas, ces hommes ont eu des péripéties, et ils étaient affamés. Y avait pas de travail, rien du tout, ni honneur. Ils se sont cachés pendant deux ans, trois ans, comme chacun pouvait, comme ils ont réussi à s'en aller.

- Par exemple, mon père est revenu de Cluj. Ils sont partis de Torda, ils ont quitté Torda. Là, deux Russes les ont capturés. Ils ont été déportés en Russie dans les houillères. Et là-bas, il a encore passé cinq ans. Mais heureusement, il est revenu après. Torda n'était pas loin, ils les ont capturés là-bas. Ils étaient deux de Szentgyörgy, ils ne connaissaient personne.

Q: - Quand est-il rentré?

- En octobre '49.

- Mon père, lui, il a été capturé à Cluj, et y en avait d'autres aussi. Mon père m'a raconté qu'il y avait un cheminot. Et lui, il a dit de s'enfuir et qu'il fallait faire quelque chose. Et puis, y en avait un autre de Szentgyörgy. Ils étaient deux à s'échapper du train. Parce qu'ils étaient détenus à Brassó pour six semaines. Sans nourriture, sans eau, ils ont été torturés. Et puis, quand ils sont partis de Brassó, eux, ils se sont mis à casser les vitres du wagon, et ils sont partis par la fenêtre. Le cheminot est passé devant, ce type de Szentgyörgy après, et puis mon père, et puis encore un autre, un Roumain. Et puis, ils ont traversé le pays des Sicules, en cachette, à pied, comme ils pouvaient. Ils sont rentrés chez eux. Ceux qui y sont restés, eh ben, ils ont été encore torturés pendant cinq ans.

- Ils ont dit qu'ils iraient jusqu'à Focșani, et là-bas ils recevraient un papier qui dirait qu'ils pouvaient revenir sans problème. En espérant ça, qu'ils iront jusque là-bas et qu'ils recevront ce papier, et qu'ils rentreront. Et alors, rien du tout comme papier, au lieu de ça, ils ont eu cinq ans de mine de charbon.

- Ils étaient à la mine de charbon, et il faisait très froid, moins cinquante. Et y avait tellement de morts qu'on ne pouvait même plus les enterrer. La terre était gelée jusqu'à un mètre cinquante, dans ce froid de moins cinquante. Là, ils ne pouvaient pas /les enterrer/. Alors, ils les ont mis en tas, comme le bois en stère, comme ça, de travers. Et puis, le printemps, quand la terre a dégelé, on les a enterrés.

Ödön Nagy est né en 1914 à Sajóúdvárhely¹⁴¹. Il a fait ses études de 1932 à 1934 à la faculté de Lettres de l'Université de Cluj, et de 1934 à 1947 à l'Institut de Théologie protestante. Dès 1939, sa vie s'est soudée au sort des communautés calvinistes dispersées du plateau de Transylvanie et des contrées situées le long de la rivière Mureș. Les différentes étapes de sa carrière de pasteur sont les suivantes: Kissármás¹⁴², Nagyölyves¹⁴³, Mezőújlak¹⁴⁴, Mezőköbölkút¹⁴⁵ (1940-42), Mezőméses¹⁴⁶ (1942-44), Hari¹⁴⁷ (1946-50), Istvánháza¹⁴⁸ (1950-57), Mezőfele¹⁴⁹ (1958-67), Szolokma¹⁵⁰ (1967-70) et Havad¹⁵¹ (1970-81). Ses mémoires ont été publiées dans le recueil intitulé *En chape. Pasteurs dispersés*¹⁵². L'histoire suivante illustre une décision bien différente des précédentes, la décision d'un intellectuel assumant en toute conscience sa vocation et le service qui va de pair.

Kissármás a constitué une étape décisive aussi bien pour ma vie privée. En effet, c'est à cette époque que je me suis fiancé à Júlia Müller de Dés, avec qui j'avais prévu de me marier une fois mes deux ans de service diaconal terminés. J'avais rencontré

Júlia à Cluj, lors d'une conférence de jeunes filles, tenue dans l'église paroissiale de la rue Monostor. Il va de soi que je suis tombé profondément amoureux d'elle, comme cela m'était déjà arrivé avant avec d'autres filles. Et tel le jeune homme ivre d'amour et proche d'un bonheur à venir que j'étais, je suis parti à Dés à plusieurs reprises. À chaque fois, avec un joli bouquet, que j'avais reçu du jardinier du domaine, car la baronne employait également un jardinier. Une fois, je lui ai même donné une sérénade. Je me rappelle bien que les musiciens du restaurant de Dés lui ont joué la Solveig de Grieg, car c'était la chanson préférée de Júlia. Et tout comme la plupart de mes projets ont été un fiasco, le mariage a également échoué en raison du fameux arbitrage de Vienne. Car la commune de Kissármás est restée sur le territoire de la Roumanie. Je suis parti encore une fois à Dés, et je lui ai demandé si elle était prête à venir me rejoindre en Transylvanie du Sud, dès que j'aurais terminé mon service à Kissármás et obtenu la responsabilité d'une paroisse.

Elle n'a pas voulu quitter sa mère veuve et sa ville natale bien aimées, nous avons donc rompu nos fiançailles, c'est-à-dire que le diable s'est une fois de plus mêlé de mes affaires. Plus tard, j'ai compris que ce n'était point pour la dernière fois.

Je voudrais écrire encore sur l'arbitrage de Vienne. Lorsque nous avons entendu les nouvelles à la radio de Budapest, nous étions en train de dîner dans la salle à manger de la baronne Bánffy. Il me semble inutile de décrire quel a été notre étonnement en entendant le cours que les événements avaient pris, il y a une cinquantaine d'années. Mais jetons un voile épais sur nos émotions d'alors, car ceci est bien la seule chose qui nous reste à faire. Et bien, ayant repris quelque peu nos esprits, ma bonne patronne m'a demandé ce que je comptais faire dans de telles circonstances politiques, vu que mes parents habitaient en Transylvanie du Nord. Elle me dégagera de ma parole, selon laquelle je m'étais engagé à servir deux ans durant à Kissármás. (Il est à noter que, de ma part, ce n'était pas une simple promesse, mais une obligation que je lui devais en contrepartie de la bienveillance qu'elle avait témoignée envers moi pendant mes années d'études en théologie: ainsi par exemple, c'est grâce à elle que j'ai été admis à déjeuner chaque jour chez le baron Ferenc Bánffy.) À mon tour, je lui ai demandé: - Et vous, Madame, qu'est-ce que vous comptez faire? La baronne a répondu qu'elle devait rester, parce qu'attachée par sa propriété. À cela, j'ai répondu que dans ce cas-là, je resterais également, je ne laisserai pas tomber les pauvres Hongrois, que je m'étais déjà engagé à servir fidèlement lorsque je n'étais encore qu'un étudiant. Et je suis resté. Peut-être aurait-il été mieux de lever le pied et de tout laisser derrière moi.

Si j'étais parti, ma vie aurait certainement pris une autre tournure, y compris ma vie privée, mais j'aurais sans doute été pris de remords.

Conclusions

Un tract récemment publié, ayant suscité de vifs débats, a remis en cause la légitimité de la mémoration portant sur les événements de la Seconde Guerre mondiale. L'auteur se réfère à la thèse de Freud, selon laquelle la névrose résulte du refoulement dû à l'incapacité de l'individu de gérer le traumatisme vécu au niveau du conscient. De même, le principe du discours portant sur l'Holocauste souligne-t-il le fait qu'un tabou interdise d'en parler. L'auteur croit y reconnaître une tournure

du langage publicitaire et une combine visant à éveiller l'intérêt du client.¹⁵³ L'"exploration de la réalité" donnant l'allure d'une transgression des tabous ne sert en vérité qu'à des objectifs commerciaux et se présente comme un moyen de création politique de capitaux. "Or, le XX^e siècle chérissant les mythes, qui, au sommet de la modernité technologique et de la rationalité bureaucratique, a provoqué des crimes planétaires au nom de doctrines salutaires quasi-religieuses, voire eschatologiques, a également rompu avec la tradition de la non-mémoration, en remettant en œuvre la thèse archaïque du " nous ne l'oublierons jamais ! " en tant qu'engagement moral. En commençant déjà par les traités de paix signés en 1919, lorsque les puissances victorieuses ont résolument refusé toutes excuses pour les événements survenus de 1914 à 1918, cette tendance s'est exacerbée après 1945, atteignant le pathos d'une sorte de onzième commandement: " N'oublie jamais ! ". Seulement, ainsi les fantômes subsistent."¹⁵⁴

La présente analyse considère également comme étant incontournable l'aperçu des *circonstances* dans lesquelles la *mémoration* a lieu et des *objectifs* qu'elle vise. Ces gens ont parlé et reparlé de leurs expériences des décennies durant. Ainsi, dans la Roumanie de l'après-guerre, ils parlaient, en tant que membres de la minorité hongroise, du fait qu'ils avaient été contraints de vivre la Seconde Guerre mondiale, les actions des grandes puissances visant à étendre leurs empires et leur arbitrage. Ces histoires constituent une alternative à l'historiographie en matière d'événements majeurs du XX^e siècle. Or, tandis que l'historiographie préfère s'attarder sur les débats et les négociations dans les salles de réunions, sur les événements décisifs liés aux fronts ou sur le sort des régions et des ethnies, les mémoires s'inscrivent dans les histoires locales, familiales et personnelles.¹⁵⁵ La mémoire est mise en œuvre non pas par le slogan fallacieux du *nous ne l'oublierons jamais*, mais par un besoin naturel, celui de la construction narrative de l'identité. En relatant les événements de sa vie, on cherche à exprimer son identité, son passé se mêlant aux conditions humaines et aux événements historiques, les grandes décisions de sa vie, ainsi qu'à travers ses proches vivant sur les territoires de deux États, son droit d'appartenir à deux pays. En relatant les histoires, l'individu reconstruit son identité dans des situations différentes.¹⁵⁶ La mémoire joue un rôle pragmatique dans la communication verticale entre les générations.

Anna Gadó, de Várfalva, attribue ses péripéties de femme à la modification des frontières. À la suite du départ, après un an de mariage, de son mari en Hongrie, d'où il n'est jamais revenu, elle n'a pu se remarier en raison du manque d'hommes. Par conséquent, elle s'est vue contrainte d'élever ses enfants et d'exploiter la terre toute seule. Erzsébet Tóth, de Detrehemtelep, et son frère ont passé quatre ans de leur adolescence en l'absence de leur père. La culture des six hectares de terre et l'élevage sont revenus à la mère et aux deux enfants. Ils ont dû, eux-mêmes, labourer la terre à la charrue et semer, puis pour le battage, conclure un marché avec le propriétaire des machines. Et ceci à une époque où des officiers hongrois habitaient dans une de leurs chambres et que des réfugiés s'abritaient dans leurs étables ou peuplaient la cour. Comme sa fille considère important de le mentionner, Károly Tóth était le seul chef de famille du village à être resté bloqué de l'autre côté de la frontière. József Taar, de Polyán, sans aucune instigation externe, prend sa plume et, au long des années, perpétue pour ses descendants l'histoire de sa vie. Gábor et

Ilona Kereki, de Mészkő, racontent l'émigration en Hongrie d'un de leurs enfants avec des sentiments ambigus mêlant peine, satisfaction et fierté. Ces histoires s'acquittent de leurs fonctions primaires (l'expression de la justification, de la plainte, de la fierté, du nationalisme ou de la loyauté, les motifs de la dispersion des familles, etc.) au moment où elles sont verbalisées ou rédigées. L'histoire locale, généalogique ou individuelle, ainsi que la pratique de (re)mémoration qui la réactive sans cesse, expliquent et légitiment les rapports, les statuts, les attitudes ou les situations de société. Sur la base des différents épisodes de l'histoire locale ou familiale, la mémoration corrige l'inflexibilité des frontières politiquement modifiées, tout comme l'unilatéralité du discours politique y étant relatif.¹⁵⁷ L'appropriation de la mémoire est donc plus qu'une simple transmission d'informations.¹⁵⁸ *La mémoration et la pratique narrative créent et consolident le monde* peuplé d'individus ayant vécu la modification des frontières et ses conséquences. D'où notamment le fait que la mémoration, bien qu'évoquant en apparence le passé d'il y a 60 ans, touche en réalité au temps et aux circonstances de la narration: le présent. Les récits de la pratique de mémoration familiale perpétuent, à l'instar du rite du parcours printanier des propriétés, les histoires de souffrances et de sacrifices causés par la mobilité et la modification des frontières.

Les histoires précitées disposent d'une *base narrative* commune, selon laquelle l'Histoire, en tant qu'événement, fournit un cadre obligeant les individus à faire un choix personnel. La modification des frontières issue du second arbitrage germano-italien de Vienne, ainsi que l'approche, puis l'éclatement de la guerre ont partagé la minorité hongroise de Roumanie. La tâche de rester sur place, de maintenir et de gérer l'économie, ainsi que de faire un sacrifice nécessaire à l'économie revenait désormais aux enfants, aux femmes et aux personnes âgées. Or, la contrainte d'une véritable décision incombait aux hommes en âge actif. Ils ont dû choisir entre l'option de rester loyal vis-à-vis de l'État roumain traitant les minorités avec discrimination et assumer, dans une situation donnée, ce traitement discriminatoire, ou passer la frontière. L'éthique du patriotisme les aurait obligés à se sacrifier pour l'intégrité du territoire national en leur qualité de soldats de l'armée roumaine. Or, sur la base des expériences qu'ils avaient vécues sur les fronts de la Première Guerre mondiale, puis dans la Roumanie de l'après-1918 et illustrées ci-haut, la majorité des hommes ont opté pour le passage de la frontière. En effet, ces expériences les ont empêchés de développer un sentiment de patriotisme qui les aurait incités à faire des sacrifices personnels. Il a été maintes fois signalé qu'en raison du passage massif des frontières modifiées, la population hongroise vivant dans la zone frontalière est devenue la cible de la discrimination des autorités roumaines. Regroupant les hommes hongrois, jeunes et moins jeunes, elles ont organisé des formations de travail forcé, placées sous haute surveillance et envoyées au front. Par leur décision, les hommes ayant passé la frontière ont choisi un sort particulier non seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour leurs familles. Les populations roumaine et hongroise vivant dans un monde physiquement identique, mais cognitivement différent – pour employer la métaphore de Gábor Barna – optent, dans une situation décisionnelle, pour des stratégies existentielles divergentes. Ces hommes ont assumé les conséquences de leur décision autrement que l'héroïne de Borneman, cette femme de "personnalité désintégré", refusant l'identité minoritaire qui s'était tissée autour

d'elle à l'intérieur des frontières d'un même pays et ayant la nostalgie des pays lointains. (Aussi assument-ils les conséquences rétrospectivement, à travers la pratique de mémoration.) Les hommes hongrois retirent de la stratégie roumaine leurs forces physique et militaire, représentant une valeur essentielle en temps de guerre. Les micro-histoires font passer cette décision comme un conditionnement conscient du sort individuel et une charnière décisive de la vie de famille. Pour son propre avenir, l'individu sacrifie sa sécurité existentielle et l'intégrité de sa famille, en préférant choisir une réalité virtuelle, possible. Le monde (vécu) s'étendant au-delà des frontières, ainsi que la politique de l'État hongrois dépourvue de toute agressivité ou de méfiance envers les réfugiés semblaient récompenser, dans les circonstances données, les valeurs sacrifiées.¹⁵⁹

En présentant en détail la situation qui s'est créée en Roumanie, les *histoires sur le passage des frontières* exemptent celui qui passe la frontière de ses obligations morales. Elles représentent le passage comme une libération de l'individu des circonstances qui lui sont défavorables. En même temps, elles attribuent aux mondes situés des deux côtés de la frontière des catégories de valeurs opposées, telles que roumain/hongrois, misère/richeesse ou assujettissement/liberté. C'est également cette structure de valeurs qui se répète dans l'histoire relatant l'émigration d'une famille en Hongrie dans les années 1980.¹⁶⁰

L'*histoire des rencontres* autorisées des membres de familles déchirées constitue un autre type d'histoires relatives à la modification des frontières, dans lesquelles l'accent est mis sur la séparation des membres d'une même famille et sur la série d'humiliations subies en contrepartie des entrevues. Or, au contexte cognitif des histoires s'ajoutent la stratégie étatique bilatérale prenant en considération les réfugiés et leurs problèmes personnels, ainsi que l'attitude humaniste des gendarmes affectés à la surveillance et à la réglementation des rencontres.

Le contenu sémantique, la *base textuelle*, inclus dans les textes de façon implicite et régissant la structuration et l'évocation des récits, constitue l'expérience minoritaire. Elle contient les connaissances relatives à l'espace social, à la stabilité disparue suite à la modification des frontières, au nationalisme exacerbé, aussi bien formel qu'informel, et aux mondes vécus s'organisant des deux côtés de la frontière, ainsi que le rapport au passage des frontières et aux individus effectuant ce passage.

BIBLIOGRAPHIE

- ASSMANN, Jan, *A kulturális emlékezet. Írás, emlékezés és politikai identitás a korai magaskultúrákban* [La mémoire culturelle. Écrit, mémoire et identité politique dans les hautes cultures précoces], Budapest, 1999.
- BALOGH Béni L., "Az erdélyi magyar menekültkérdés 1939 és 1944 között [La question des réfugiés hongrois de Transylvanie de 1939 à 1944], *Regio*, n° 10/3-4, 1999, pp. 243-266.
- BALOGH Sándor, "A Groza-kormány nemzetiségi politikájának történetéből (1945-1946) [De l'histoire de la politique ethnique du gouvernement Groza (1945-1946)]", in: RÁCZ István (éd.), *Tanulmányok Erdély történetéről* [Études sur l'histoire de la Transylvanie], Debrecen, 1988, pp. 181-194.
- BÁN D. A. - DIÓSZEGI L. - FEJŐS Z. - ROMSICS I. - VINNAI Gy. (éds), *Magyarok kisebbségben és szórványban. A magyar Miniszterelnökség Nemzeti és Kisebbségi Osztályának válogatott*

- iratai, 1919-1944 [*Hongrois en minorité et en dispersion. Sélection de textes de la Division chargée des minorités de l'Office du Premier ministre hongrois, 1919-1944*], Budapest, 1995.
- BARABÁS Béla - DIÓSZEGI László - ENYEDI Sándor - SEBŐK László - R. SÜLE Andrea, *Hetven év. A romániai magyarság története. 1919-1989 [Soixante-dix ans. Histoire de la communauté hongroise de Transylvanie. 1919-1989]*, Budapest, 1990.
- BARABÁS László, *Tavaszi határkerülés a Nyárádméntén és a Kis-Küküllő felső völgyében [Le rite de parcours printanier des propriétés dans les régions de Nyárádmente et de la vallée du Tîrnava]*, Népismereti Dolgozatok, Bucarest, 1980, pp. 203-216.
- BARABÁS László, "Tavaszi határkerülés a Nyárádméntén és a Kis-Küküllő felső völgyében [Le rite de parcours printanier des propriétés dans les régions de Nyárádmente et de la vallée du Tîrnava]", in: *Aranycsitkók, maszkurák, királynék, Tîrgu Mureş, 2000*, pp. 133-167.
- BÁRDI Nándor, "A romániai magyarság kisebbségpolitikai stratégiái a két világháború között [Les stratégies de politique minoritaire des Hongrois de Roumanie dans l'entre-deux guerres]", *Regio*, n° 8/2, 1997, pp. 32-67.
- BARNA Gábor, "Mentális határok - megduplázott világok [Frontières mentales - mondes dédoublés]", in: *Folklorisztika 2000-ben. Folklor-Irodalom-Szemiotika. Tanulmányok Voigt Vilmos 60. születésnapjára [Le folklore en 2000. Folklore-Littérature-Sémiotique. Études en hommage au 60^e anniversaire de Vilmos Voigt]*, t. II, Budapest, 2000, pp. 689-701.
- BENKÓ Levente, *Szárazajta*, Sepsiszentgyörgy, 1995.
- BERECZKI András, "Románia népességének alakulása 1930-1992 között [Les variations démographiques en Roumanie entre 1930 et 1992]", *Erdélyi Múzeum*, n° LV/1-2, 1993, pp. 76-98.
- BEREZNAVY András, "Közép-Európa - nyugati táj [Europe centrale - région occidentale]", *Regio*, n° 12/2, 2001, pp. 166-186.
- BORNEMAN, John, "Elbeszélés, genealógia és a történeti tudat: a széthulló személyiség [Narration, généalogie et conscience historique: la personnalité désintégrée]", in: THOMKA Beáta (éd.), *A kultúra narratívái. Narratívák 3. [Narrations de la culture. Narrations 3.]*, Budapest, 1999, pp. 197-216.
- BURGER, Rudolf, "Az emlékezés-politika tévedései. Védőbeszéd a feledés mellett [Les erreurs de la politique de mémoration. Plaidier pour l'oubli]", *Európai Szemle*, n° 3, 2001, pp. 81-93.
- CIORAN, Emil, *Antropologia filosofică*, Craiova, 1991.
- CONNERTON, Paul, "Megemlékezési szertartások [Cérémonies commémoratives]", in: ZENTAI Violetta (éd.), *Politikai antropológia [Anthropologie politique]*, Budapest, 1997, pp. 64-82.
- DOBROSSY István, "Határok - kapcsolatok. A szlovák-magyar lakosságcsere történetéhez [Frontières - relations. Contribution à l'histoire de l'échange de population slovaque-hongrois]", in: KATONA Judit - VIGA Gyula (éds), *Az interetnikus kapcsolatok kutatásának újabb eredményei [Les résultats récents des recherches sur les rapports interethniques]*, Miskolc, 1996, pp. 217-225.
- FEJŐS Zoltán, "Kollektív emlékezet és az etnikai identitás megszerkesztése [Mémoire collective et construction de l'identité ethnique]", *Magyarságkutatás 1995-1996 [Recherches sur l'identité hongroise, 1995-1996]*, pp. 125-142.
- FÜLEMILE Ágnes, "Történeti idő és emlékezés egy kétnemzetiségű kalotaszegi községben [Temps historique et mémoration dans une commune binationale de la région de Kalotaszeg]", *Regio*, VII/1, 1996, pp. 64-86.
- GOODY, Jack - WATT, Ian, "Az írásbeliség következményei [Les conséquences de l'écrit]", in: NYÍRI K. - SZÉCSI G., (éds), *Szóbeliség és írásbeliség [Oralité et écriture]*, Budapest, 1998, pp. 111-128.
- GRÁFIK Imre, "Hármashatár - Közép-európai nemzeti traumától a népek találkozási helyéig [Triple frontière - Du traumatisme national centre-européen au point de rencontre des peuples]", *Néprajzi Látóhatár*, IX/3-4, 2000, pp. 117-150.

- HALL, E., *La dimension cahée*, Seuil, Paris, 1971.
- HEGYELI Attila, "Mi van a küszöb alatt? A határ archetípusának egyik példája: a küszöb szimbolikája [Qu'y a-t-il sous le seuil? Un exemple de l'archétype de la frontière: la symbolique du seuil]", in: *ACTA-1999*, vol. II, Sepsiszentgyörgy, 1999, pp. 241-261.
- HUNYADI András, *Sztereotípiák a változó közgondolkodásban [Clichés de la mentalité en transition]*, Akadémia Kiadó, Budapest, 1996.
- IMREH István, *A törvényhozó székely falu [Le village sicule légiférant]*, Bucarest, 1983.
- KEMÉNYFI Róbert, *A történeti Gömör és Kis-Hont vármegye etnikai rajza. A vegyes etnicitás és az etnikai határ kérdése [Panorama ethnique des comitats historiques de Gömör et de Kis-Hont. Le problème de l'ethnicité mixte et des frontières ethniques]*, Debrecen, 1998.
- KESZEG Vilmos, "Kerítések [Grillages]", *Művelődés*, XLIII/6-7, 1990, pp. 30-31.
- KESZEG Vilmos, "A kör szemantikája és szerkezete [La sémantique et la structure du cercle]", *Művelődés*, L/4, 1997, pp. 34-38.
- KESZEG Vilmos, "A kisebbségi sors narratív megjelenítése [Représentation narrative du sort des minorités]", *Kisebbségkutatás*, X/1, 2001, pp. 33-52.
- KOCSIS Károly - KOCSISNÉ HODOSI Eszter, *Magyarok a határainkon túl - a Kárpát-medencében [Hongrois au-delà de nos frontières - dans le Bassin carpatique]*, Budapest, 1992.
- KOKÓ Júlianna, "Egy vargyasi család levelezése az első világháborúban [Correspondance d'une famille de Vargyas pendant la Première Guerre mondiale]", in: KESZEG Vilmos (éd.), *Írás, írott kultúra, folklór. A Kriza János Néprajzi Társaság Évkönyve [Écrit, culture écrite, folklore. Annuaire de l'Association Ethnologique János Kriza]*, 7, Cluj, 1999, pp. 240-265.
- KOROM Mihály, "A második bécsi döntéstől a fegyverszünetig [Du second arbitrage germano-italien de Vienne à l'armistice]", in: RÁCZ István (éd.), *Tanulmányok Erdély történetéről [Études sur l'histoire de la Transylvanie]*, Debrecen, 1988, pp. 167-180.
- KULCSÁR - SZABÓ Zoltán, "A korszak^a retorikája. A korszak- és századforduló mint értelmezési stratégia [La rhétorique de l'ère^a. Le tournant de l'ère et du siècle en tant que stratégie interprétationnelle]", in: BEDNANICS Gábor - BENGI László - KULCSÁR SZABÓ Ernő - SZEGEDY - MASZÁK Mihály (éds), *Az irodalmi szöveg antropológiai horizontjai [Horizons anthropologiques du texte littéraire]*, Budapest, 2000, pp. 90-105.
- LYOTARD, J.-F., "Szeljegyzetek az elbeszélésekhez [Notes aux narrations]", in: HABERMAS, J. - LYOTARD, J.-F. - RORTY, R., *A posztmodern állapot [L'état postmoderne]*, Budapest, 1993, pp. 146-150.
- MOHAY Tamás, "Migráció és élettörténet. Tapasztalatok a határátlépés és határváltozás során (1920-1960) [Migration et histoire de vie. Expériences vécues lors du passage et de la modification des frontières]", in: KUTI Klára - RÁSKY Béla (éds), *Mai néprajzi kutatások Ausztriában és Magyarországon [Recherches ethnographiques contemporaines en Autriche et en Hongrie]*, Délégation de l'Institut Autrichien d'Europe orientale et sud-orientale à Budapest, MTA NKI, 2000, pp. 113-129.
- NICOLIĆ - RISTANOVIĆ, Vesna, "Szexuális erőszak [Violence sexuelle]", *Regio*, XII/2, 2001, pp. 110-143.
- OLÁH Sándor, "Magyar görög katolikus 'románok' ^a [' Roumains ^a hongrois catholiques de rite grec]", *Regio*, IV/2, 1993, pp. 99-120.
- ORBÁN Balázs, *A Székelyföld leírása történelmi, régészeti, természetrajzi s népmeszei szempontból [Description historique, archéologique, géographique et ethnographique du Pays des Sicules]*, Pest, 1871.
- PÉNTÉK János, "Kert, gyepű, határ [Jardin, marche, terres]", *Ethnographia*, 108/1-2, 1997, pp. 219-233.
- PÓCS Éva, "Tér és idő a néphitben [Espace et temps dans la croyance populaire]", *Ethnographia*, 94/1, 1983, pp. 177-206.

- POZSONY Ferenc, "Húsvéti határkerülés Felső-Háromszéken és történelmi előzményei Erdélyben [Le rite de parcours des propriétés de Pâques dans la région de Felső-Háromszék et ses prémisses historiques en Transylvanie]", in: *id.*, "Adok nektek aranyvesszőt..." *Dolgozatok erdélyi és moldvai népszokásokról [Études sur les coutumes populaires de Transylvanie et de Moldavie]*, Csíkszereda, 2000, pp. 37-47.
- SCHIEBER Sándor, "Az emlékezetet hátuljokra verik [On lui fesse la mémoire]", *Magyar Nyelv*, LI/229-230, 1955.
- SZABÓ T. Attila, "Az emlékezetet hátuljokra verik [On lui fesse la mémoire]", *Magyar Nyelv*, LII/482-484, 1956.
- SZÁSZ Zoltán (éd.), *Erdély története, III. 1830-tól napjainkig [Histoire de la Transylvanie, t. III: de 1830 à nos jours]*, Budapest, 1986.
- SZIKSZAI Mária, "Csoportok, határok, identitások. Jegyzetek egy csángóföldi gyjt út kapcsán [Groupes, frontières, identités. Notes à propos d'une collecte au pays des Tchangó]", in: POZSONY Ferenc (éd.), *Csángósors [Sort des Tchangó]*, Budapest, d.i., pp. 97-102.
- TAKÁCS Lajos, *Határjelek, határjárás a feudális kor végén Magyarországon [Balisage et parcours des frontières en Hongrie à la fin de l'époque féodale]*, Budapest, 1987.
- TÁNCZOS Vilmos, "Kítántorgott... Magyarországra [Émigré... en Hongrie]", in: *id.*, *Keletnek megnyílt kapuja. Néprajzi esszék [La porte de l'Est s'est ouverte. Essais ethnographiques]*, Cluj, 1996, pp. 16-41.
- TÁRKÁNY SZÜCS Ernő, *Magyar jogi népszokások [Coutumes populaires juridiques en Hongrie]*, Budapest, 1981.
- TENGELYI László, *Élettörténet és sorsesemény [Histoire de vie et destinée]*, Budapest, 1998.
- VARGA E. Árpád, *Népszámlálások a jelenkori Erdély területén. Jegyzetek Erdély és a kapcsolt részek XX. századi nemzetiségi statisztikájának történetéhez [Recensements de population sur le territoire de la Transylvanie contemporaine. Notes à l'histoire des statistiques ethniques de la Transylvanie et des territoires annexés au XX^e siècle]*, Budapest, 1992.
- VARGA E. Árpád, "A népesség fejlődése, az etnikai és felekezeti viszonyok alakulása a jelenkori Erdély területén 1869-1920 között [L'évolution démographique et les rapports ethniques et confessionnels sur le territoire de la Transylvanie contemporaine entre 1869 et 1920]", *Erdélyi Múzeum*, LIX/1-2, 1997, pp. 40-87.
- VARGA Éva, "Beszéd a határon. A szlovákiai és magyarországi határmenti sajtó 1918-1938 között [Entretiens à la frontière. La presse des zones frontalières en Slovaquie et en Hongrie de 1918 à 1938]", *Regio*, XI/4, 2000, pp. 104-121.
- VÁRKONYI Ágnes, R., "Élmény, tudat, történelem [Expérience, conscience, histoire]", in: KRIZA Ildikó (éd.), *Történelem és emlékezet [Histoire et mémoire]*, Budapest, 1998, pp. 13-32.
- VIGA Gyula, *Hármas határon. Tanulmányok a Bodrogek völgyében népi kultúrájáról [Triple frontière. Études sur la culture populaire en transition de la région de Bodrogek]*, Miskolc, 1996.
- ZSIGMOND Győző, "Az emlékező Harasztos [La mémoire de Harasztos]", in: *id.* (éd.), *Harasztos*, Sepsiszentgyörgy, 2000, pp. 46-76.
- YAMAGUCHI, Masao, "Központ és periféria a kultúrában [Centre et périphérie dans la culture]", *Jelkép*, n^os 1-2, 1990, pp. 94-104.

NOTES

¹ Nous avons publié des conclusions similaires dans une étude portant sur la représentation narrative du sort des minorités. Cf. Keszeg, 2001. L'objectif de notre analyse se rapproche de

l'étude effectuée par Ágnes Fülemlé, qui examine le rôle que la mémoire relative au second arbitrage de Vienne joue à Kalotaszeg dans la formation de l'identité. Cf. Fülemlé, 1996. Quelques analyses portent sur le souvenir dans la mémoration des conflits roumano-hongrois, sur la fonction discréditante de la mémoration, ainsi que sur le rôle qu'elle joue dans la reproduction et la perpétuation des clichés et des préjugés nationaux. La pratique de mémoration ou l'extériorisation rituelle des souvenirs sert à s'approprier du souvenir des événements rayés de l'histoire roumaine officielle, mais déterminant la vie des communautés locales et régionales. Levente Benkő retrace, sur la base de sources orales, les prémices et le déroulement du pogrom organisé contre les Hongrois le 26 septembre 1944. Cf. Benkő, 1995. L'une des études de Sándor Oláh énumère les causes des tensions religieuses et ethniques suscitées à Homoródmáls par l'arbitrage germano-italien de Vienne en 1940. Cf. Oláh, 1993. Pour une analyse portant sur un contenu similaire, voir Mohay, 2000.

² *La cartographie cognitive constitue un courant de recherche de l'école psychologique de la géographie, ayant pour objet d'étudier le comportement spatial de l'homme et les éléments subjectifs de la perception de l'espace. Cf. Barna, 1980, pp. 693-694; Hall, 1987. Le parallélisme de l'articulation des espaces physique et mental a été analysé par János Péntek. En ayant effectué une analyse sémantique des unités lexicologiques servant à désigner la frontière, il a abouti à la conclusion que l'appropriation ou l'articulation linguistique, économique et juridique du paysage naturel géographique s'est effectuée en plusieurs étapes. À chaque étape est ordonnée une forme particulière d'agriculture et de propriété. Cf. Péntek, 1997. La forme fondamentale, impliquant un dualisme, de l'articulation de l'espace, tout comme la division de l'espace en espace humain et en espace non humain ont été étudiées par Éva Pócs. Cf. Pócs, 1983. Les données ethnographiques et linguistiques apportant une preuve à la signification archétypique des éléments séparatifs de l'espace ont été recueillies par Attila Hegyeli. Cf. Hegyeli, 1999. À ce sujet, voir aussi: Keszeg, 1997. Une autre étude a examiné les variations au XX^e siècle des formes et des significations des clôtures entourant les propriétés privées: les formes signalant symboliquement la propriété privée ont bien été supplantées par d'autres solutions, qui non seulement protégeaient la propriété privée, mais aussi reflétaient les conditions matérielles de la famille. Cf. Keszeg, 1990.*

³ *La notion est utilisée, d'après Odo Marquard, par Zoltán Kulcsár-Szabó in: Kulcsár-Szabó, 2000, pp. 90-91. Il convient de souligner à nouveau que sur le territoire-cible de notre recherche, l'actuelle majorité roumaine possède ses propres versions narratives au sujet de ce même espace et de cette même époque. Tant l'étude de la mémoire de la population ethniquement hongroise des environs de Cluj est justifiée, tant un examen de celle de la population roumaine serait également nécessaire.*

⁴ *Au sujet de la problématique et de la bibliographie de cette discipline, voir: Keményfi, 1998, p. 13.*

⁵ *Cité par Imreh, 1983, pp. 21-22.*

⁶ *L'une des formes acceptées de la désignation des limites et de l'occupation des propriétés était de parcourir la terre en cause. À ce sujet, une tradition attestée à Aranyosszék est mentionnée in: Orbán, 1871, p. 153. Dans la commune de Bágyon, des cas analogues ont été préservés dans la tradition orale. L'écrivain Kálmán Mikszáth traite, dans son roman intitulé A fekete város (La ville noire) de la pratique de désigner les frontières dans la ville de Lőcse avec le sang du maire agonisant. Au sujet des types de balises de frontière constituant un moyen de défense juridique, ainsi que des éléments rituels du balisage et du parcours des limites, voir: Tárkány Szőcs, 1981, pp. 689-693, et Takács, 1987.*

- ⁷ Pour la description de cette fonction et d'autres descriptions ethnographiques englobant une période de 150 ans, voir: Barabás, 1980, 2000 et Pozsony, 2000. La locution hongroise on lui fesse la mémoire garde le souvenir de "l'apprentissage" des frontières par les fessées. À ce sujet, voir: Schreiber, 1955, et Szabó T., 1956.
- ⁸ Aussi, la frontière dispose-t-elle d'une autre fonction, celle d'assurer la différence par rapport à tous ceux qui vivent au-delà des frontières. Mária Szikszai développe cette réflexion en rapport avec les Tchango de Moldavie. Cf. Szikszai, d.i.
- ⁹ "Cluj n'est pas encerclé, la voie est libre! Libre de partir, l'idée ne m'effraie point! J'y laisse une fille/ qu'elle y reste!! J'aurai toujours le cœur gros/ qu'il en soit ainsi!" Le chant populaire emploie un mélange linguistique et une alternance de codes, propres aux régions à population mixte.
- ¹⁰ Un mode de vie typique aux régions transfrontalières, dans lequel s'inscrit de façon permanente l'effet de la proximité de la frontière. Ainsi par exemple, une partie de la population gagne sa vie en tant que douanier ou employé de la douane; une carte spéciale délivrée pour les habitants des communes frontalières leur permet de traverser plus souvent et plus facilement la frontière et de s'intégrer ainsi aux structures économiques et sociales de deux pays.
- ¹¹ Gráfik, 2000, p. 117.
- ¹² Keményfi, 1998, p. 8.
- ¹³ Analysant la presse frontalière de Slovaquie et de Hongrie dans la période de 1918 à 1938, Éva Varga a démontré qu'au début de cette époque, les analogies linguistiques et discursives caractérisant les deux côtés de la frontière ont été progressivement supplantées par les différences de forme et de fond: les médias ont commencé à produire des réalités divergentes des deux côtés de la frontière. Cf. Varga, 2000.
- ¹⁴ Barna, 2000, p. 699.
- ¹⁵ Ce rôle de la frontière est mis en évidence et à l'épreuve par Gyula Viga. La triple frontière de Bodrogeköz, cette région située à l'interfluve de la Tisza et du Bodrog "se réfère au contact, à la cohabitation et à l'interaction culturelle des populations hongroise, slovaque et ruthène". Cf. Viga, 1996, p. 5. Imre Gráfik examine les différents rôles, tantôt discriminatoires, tantôt intégrants, de la triple frontière, qui varient en fonction des époques, de la constellation et des tendances politiques. La frontière, sous sa forme de rideau de fer, dresse un mur artificiel et impénétrable entre les membres d'une communauté organique, tandis qu'à travers la circulation frontalière, la frontière en tant que ligne de démarcation devient plus flexible. Cf. Gráfik, 2000, pp. 124-129.
- ¹⁶ Cf. Keményfi, 1998, pp. 134-135. L'une des solutions d'ordre politique à la tension ethnique provoquée par les frontières retracées serait la transplantation de blocs de populations. Dobrossy, 1996.
- ¹⁷ Borneman, 1999, p. 202.
- ¹⁸ Júliánna Kokó a analysé la correspondance d'une famille de Vargyas pendant la Première Guerre mondiale. L'étude retrace en détail comment le chef de famille a été contraint de déléguer à sa femme la gestion de la propriété et la représentation de la famille, ainsi que d'en corriger les lacunes dans ce domaine avec des consignes fournies par correspondance. Cf. Kokó, 1999.
- ¹⁹ Dans les territoires conquis, les ravages et les agressions contre les femmes restées sur place relèvent d'une stratégie militaire générale. À ce sujet, voir: NicoviÊ - RistanoviÊ, 2001.

- ²⁰ Conformément au second arbitrage germano-italien de Vienne de 1940, ce territoire recouvrait 42%, soit 43 104 km², des 103 093 km² annexés à la Roumanie en 1920, et constituait presque la moitié de la Transylvanie historique, plus précisément 47,6%, voire 27 507 km². Cf. Korom, 1988, p. 170.
- ²¹ Les données suivantes témoignent du recul constant de la population hongroise de Transylvanie sous l'effet des événements historiques et politiques du XX^e siècle: la proportion de la population hongroise en Transylvanie était de 31,7% en 1910, 25,8% en 1920, 28,9% en 1941 et 25,7% en 1948. La population hongroise des territoires transylvains situés en dehors du Pays des Sicules, du Banat et du Partium [territoire formé d'un certain nombre, différent d'une époque à l'autre, de comitats transtibiscins, rattaché à la Principauté autonome de Transylvanie à partir de 1526, tout en restant juridiquement indépendant de celle-ci – NdT], à savoir les départements de **Bistrița-Năsăud**, Cluj, Alba, Sibiu, Brașov et Hunedoara, affiche une tendance décroissante: 370 383 habitants hongrois en 1910, 333 428 en 1930 et 296 899 en 1948. Source: Kocsis - Kocsisné Hodosi, 1992, pp. 46-52. Tandis qu'en Transylvanie du Sud, le taux de population hongroise s'élevait encore à 440 743 habitants en 1930 (soit 14% de l'ensemble de la population), ce chiffre s'est réduit à 363 206 (10,9%) en 1941. Cf. Varga, 1992, p. 148. Voir aussi Barabás et alii, 1990, pp. 45-48; Bereczki, 1993; Varga, 1997; Balogh, 1999.
- ²² Korom, 1988, p. 178.
- ²³ Balogh, 1988, p. 183.
- ²⁴ Id., p. 185.
- ²⁵ Au sujet du rapport du centre et de la périphérie, voir: Yamaguchi, 1990.
- ²⁶ L'annexion de la Transylvanie au territoire de la Roumanie a été décidée par l'Assemblée nationale tenue le 1^{er} décembre 1918 à Alba Iulia. La décision a été confirmée par le Traité de Trianon, conclu le 4 juin 1920.
- ²⁷ Ce terme était utilisé pour désigner la transplantation en Hongrie des populations ethniquement hongroises s'étant retrouvées en minorité sur le sol roumain.
- ²⁸ Aranyosszék est la dénomination d'un ensemble de 22 communes s'étendant le long de la rivière Aranyos (**Arieș**), qui étaient auparavant hongroises.
- ²⁹ Mihai Viteazu.
- ³⁰ Turda.
- ³¹ Le contexte historique de cette agression envers la population hongroise est le suivant. Le 23 août 1944, la Roumanie renverse les alliances et combat désormais aux côtés des Soviétiques. En septembre 1944, les dernières batailles ont été livrées dans la région de Torda. Les villages d'Aranyosszék ont été envahis par les troupes roumaines et russes, tandis que les armées allemande et hongroise défendaient le front tracé sur la colline située à proximité de Torda. Les troupes roumaines et russes ont fini par percer le front le 4 octobre et occuper Cluj le 11 du même mois. Suite au front, l'administration roumaine s'est réinstallée dans les communes de Transylvanie, et c'est à ce moment qu'a eu lieu la "responsabilisation" de la population hongroise.
- ³² Vous restez ici, vous n'allez nulle part.
- ³³ Nom de famille roumain.
- ³⁴ Nom de famille roumain.
- ³⁵ Service de travail obligatoire pendant la guerre.
- ³⁶ Plateau entre Cluj et Torda.
- ³⁷ Commune de Nagyenyed (Aiud).

- ³⁸ *Nom hongrois.*
- ³⁹ *Nom hongrois.*
- ⁴⁰ *Nom roumain.*
- ⁴¹ *Nom hongrois.*
- ⁴² *Nom de famille hongrois.*
- ⁴³ *Bădeni.*
- ⁴⁴ *À savoir les groupements extrémistes roumains.*
- ⁴⁵ *Nom hongrois.*
- ⁴⁶ *Nom hongrois.*
- ⁴⁷ *Nom hongrois.*
- ⁴⁸ *Nom hongrois.*
- ⁴⁹ *Nom hongrois.*
- ⁵⁰ *Nom hongrois.*
- ⁵¹ *Voir en détail: Ravasz, 1998.*
- ⁵² *Le traumatisme personnellement subi détermine, pour plusieurs générations, l'orientation de la mentalité et de la réflexion. Cf. Várkonyi, 1998, p. 13.*
- ⁵³ *Les notions créées par Thomas Eriksen sont reprises in: Fejős, 1996, p. 126.*
- ⁵⁴ *Sur la fonction des récits légitimant des institutions, des pratiques, des législations et des mentalités, voir: Lyotard, 1993, pp. 146-147.*
- ⁵⁵ *Connerton met en évidence cette fonction pragmatique des rites répétés. Cf. Connerton, 1997, p. 67.*
- ⁵⁶ *Fejős, 1996, p. 134.*
- ⁵⁷ *Fejős, 1996, p. 127.*
- ⁵⁸ *L'historiographie roumaine n'a fait aucune mention de conflits interethniques similaires, ou les a attribués au nationalisme hongrois.*
- ⁵⁹ *Goody - Watt, 1998, p. 113.*
- ⁶⁰ *Ces narrations sont particulièrement présentes dans les communes de Felvinc (Unirea) et de Torockószentgyörgy (Colăști).*
- ⁶¹ *Il convient d'en souligner les suivantes. L'Assemblée nationale tenue le 1^{er} décembre 1918 à Alba Iulia a approuvé l'union de la Transylvanie et du Royaume de Roumanie. À la suite du traité de paix conclu le 4 juin 1920, la population hongroise de Transylvanie s'est retrouvée liée à l'État roumain. La réforme agraire roumaine de 1921 a profondément bouleversé, de 1921 à 1927, les rapports hongrois de propriété foncière, et ceci au bénéfice de la population ethniquement roumaine. À partir de 1921, les procès se déroulaient en langue roumaine dans les tribunaux de Transylvanie, et les requêtes soumises aux autorités devaient être rédigées dans la langue officielle de l'État. L'année 1924 marque le début d'un développement intensif de l'éducation en langue roumaine, au détriment de l'enseignement dispensé en hongrois. À partir de 1925, la loi sur l'enseignement privé a rendu obligatoire l'enseignement de l'histoire, de la géographie et de l'éducation civique dans la langue officielle de l'État, mettant ainsi ces matières au service de la diffusion de l'esprit national roumain. Le 30 août 1940, le second arbitrage germano-italien annexait à la Hongrie les territoires septentrionaux et orientaux de la Transylvanie. À ce moment, une centaine de milliers d'habitants roumains de la Transylvanie du Nord se sont réfugiés en Transylvanie du Sud. Inversement, environ 100-150 000 Hongrois ont quitté la Transylvanie du Sud pour émigrer en Transylvanie du Nord et en Hongrie. Cette disposition s'est vue abrogée par l'armistice conclu entre la Roumanie et l'Union soviétique le 12 septembre 1944, ce qui a*

entraîné l'occupation, en octobre 1944, de la Transylvanie du Nord par les troupes roumaines accompagnées de l'armée rouge. Signé le 10 février 1947, le Traité de Paris a rétabli la frontière roumano-hongroise, telle qu'elle avait été tracée en 1920. L'autre facteur déterminant le sort collectif de la communauté hongroise de Transylvanie a été la transformation des villes en zones industrielles suite aux nationalisations et aux collectivisations des années 1948-50. Source: Szász, 1986, pp. 1701-1779.

⁶² Cf. Magyarok... 1995, p. 245.

⁶³ En 1940, le pope orthodoxe de la commune d'Aranyosegerbegy (**Viișoara**) s'est adressé à la préfecture de police de Cluj, afin de solliciter une autorisation de port d'armes pour lui et dix autres personnes. L'argument avancé était que cela leur était nécessaire pour discipliner la population hongroise. La police a approuvé la requête. Cf. Magyarok... 1995, p. 260.

⁶⁴ Cornești, département de Cluj.

⁶⁵ Călărași, département de Cluj. Les mémoires ayant trait à cet événement sont également publiées par Győző Zsigmond. Cf. Zsigmond, 2000, pp. 66-67. À titre de curiosité, il est à noter que le bal est aussi connu dans la littérature ethnographique comme une occasion servant à résoudre les conflits et les différends entre hommes. Ainsi par exemple, en 1937, un affrontement interethnique a explosé au bal dans la commune d'Érmihályfalva. Voir: Magyarok... 1995, p. 243.

⁶⁶ Un mouvement fasciste a été créé en Roumanie le 24 juin 1927 sous le nom de Légion de l'archange Michel, rebaptisé en 1930 Garde de Fer, puis en 1935 Tout pour la patrie. Ce mouvement a suscité l'animosité de la population roumaine.

⁶⁷ Luncani, département de Cluj.

⁶⁸ Cheia, département de Cluj.

⁶⁹ Elle fait partie aujourd'hui de Várfalva (Moldovenești).

⁷⁰ Cf. Magyarok..., 1995, p. 383.

⁷¹ Une autre source de tensions consiste en ce que dans les années 1990, la politique nationale roumaine a déclaré une population vlaque connue sous le nom de Motz comme défavorisée et l'a dotée d'avantages notables (p.e. réductions sur les titres de transport ferroviaire).

⁷² Il est à noter ici que les histoires suivantes ne coïncident ni avec l'évocation des événements de la guerre, ni avec les clichés nationaux. Bien que la constellation de la politique internationale et la localisation dans celle-ci influencent fortement la formation et la diffusion des clichés (Hunyadi, 1996), ces narrations représentent des cas particuliers, sans aucune intention de généraliser. D'où l'apparition dans plusieurs histoires de fonctionnaires roumains indulgents et bienveillants.

⁷³ Cf. la revue Aranyosszék, n° II/17 du 29 avril 1933 et II/18 du 6 mai 1933; la revue Aranyosvidék, n° XLIII/17 du 29 avril 1933 et XLIII/20 du 27 mai 1933.

⁷⁴ Câmpeni, département d'Alba.

⁷⁵ Abrud, département d'Alba.

⁷⁶ Satu Mare, département de Satu Mare.

⁷⁷ Cf. les revues Aranyosszék, n° II/22 et 23, et Aranyosvidék, n° XLIII/22.

⁷⁸ Ça suffit. En arrière.

⁷⁹ Là, là, en arrière.

⁸⁰ Nom de famille hongrois. Le pasteur évoqué était le prêtre uniate du village.

⁸¹ Nom roumain.

- ⁸² Cette phrase renvoie au pogrom organisé contre les Hongrois de Sinfalva. Les habitants de Mészkö savaient qu'il était prévu de dévaster, après Sinfalva, le village voisin, Mészkö.
- ⁸³ Plusieurs se souviennent qu'avant l'attaque de Sinfalva aussi, les Roumains locaux avaient marqué par un rameau vert les portes des Hongrois.
- ⁸⁴ Nom hongrois. Le prêtre était uniate.
- ⁸⁵ Texte en roumain. Traduction en français: Nous buvons du sang hongrois, /Nous buvons du sang hongrois. /Dehors les hortyistes [i.e. les partisans du régent Miklós Horthy – NdT] /Dehors les voleurs. /Les Hongrois sont des tziganes.
- ⁸⁶ Nom hongrois.
- ⁸⁷ Nom de famille roumain.
- ⁸⁸ Les événements à Harasztos ont eu lieu à Noël, le 26 décembre 1934. Les jeunes roumains avaient déjà préparé l'attaque depuis quelques jours. Les amateurs de la compagnie théâtrale hongroise préparaient depuis des semaines un spectacle pour Noël. Le 14 décembre, deux jeunes roumains (Inocan et Serban) ont attaqué avec une fourche le groupe partant de la répétition. Or, en voyant qu'ils avaient affaire à forte partie, ils ont reculé et n'ont lapidé les membres du groupe que de loin. Le 22 décembre, Ioan Inocan a proféré dans le restaurant des menaces, selon lesquelles 25 personnes hongroises seraient exécutées. Le 25 décembre, le jour de Noël, l'intendant calviniste a été attaqué. Le 26 décembre, au bal ayant suivi le spectacle, trois frères Inocan (Ioan, Vasile et Iosif) et Ioan Serban ont attaqué les jeunes. Le maire de nationalité roumaine a cherché à éviter l'affrontement. Lorsque les agresseurs ont également attaqué le maire, une bagarre a éclaté. Vasile Inocan est mort sur les lieux, tandis que Ioan Serban est décédé le lendemain à l'hôpital. 60 personnes ont été amenées à Torda pour un interrogatoire. Douze d'entre elles ont été retenues jusqu'à ce que le verdict soit prononcé. La sentence n'a pas été rapportée par la presse en langue hongroise. D'après la tradition orale, seuls les Hongrois ont été rendus coupables. L'événement peut être reconstruit d'après les hebdomadaires parus à Torda. Les deux revues régionales rapportent les événements sous des titres dramatiques et en omettant la nature roumano-hongroise du conflit: Une bagarre sanglante a troublé le Noël de la commune de Călărași (Harasztos) (*Aranyosvidék*, n° XLIV/52 du 29 décembre 1934), Bal ensanglanté (*Aranyosvidék*, n° III/52 du 29 décembre 1934), Le bal de Noël ensanglanté de la jeunesse de Călărași-Harasztos (*Aranyosvidék*, n° IV/1 du 5 janvier 1935), Sur les traces du carnage de Călărași (Harasztos) (*Aranyosvidék*, n° XLV/1 du 5 janvier 1935).
- ⁸⁹ Coșșa Mică, département de Sibiu.
- ⁹⁰ Orăștie, département de Hunedoara.
- ⁹¹ Dej, département de Cluj.
- ⁹² Ocna Mureș, département d'Alba.
- ⁹³ Baia Mare, département de Maramureș.
- ⁹⁴ Nom de famille roumain.
- ⁹⁵ Nom de famille roumain.
- ⁹⁶ Nom hongrois.
- ⁹⁷ Nom roumain (Ioan Inocan).
- ⁹⁸ Prénom roumain (Vasile).
- ⁹⁹ Nom de famille roumain.
- ¹⁰⁰ Noms hongrois.
- ¹⁰¹ Nom de famille roumain.
- ¹⁰² Nom hongrois.

- ¹⁰³ *Nom de famille roumain.*
- ¹⁰⁴ *Nom de famille hongrois.*
- ¹⁰⁵ *Nom de famille hongrois.*
- ¹⁰⁶ *Nom hongrois.*
- ¹⁰⁷ *Nom roumain.*
- ¹⁰⁸ *Nom roumain.*
- ¹⁰⁹ *Il a encore parlé en hongrois.*
- ¹¹⁰ *Bonjour, bons Hongrois.*
- ¹¹¹ *Viișoara, département de Cluj.*
- ¹¹² *Noms hongrois.*
- ¹¹³ *Nom de famille roumain.*
- ¹¹⁴ *Noms hongrois.*
- ¹¹⁵ *Commune d'Aranyosgyéres, Câmpia-Turzii, département de Cluj.*
- ¹¹⁶ *Războieni, département d'Alba.*
- ¹¹⁷ *Nom de famille roumain.*
- ¹¹⁸ *Dans plusieurs villages, le thème qui revient sans cesse est désormais la restitution et la redistribution des terres après 1990. La population roumaine installée au cours de plusieurs décennies s'est appropriée des parcelles plus proches du village, où la qualité du sol est meilleure. Les propriétaires originaux ont dû se contenter des terres de mauvaise qualité.*
- ¹¹⁹ *Il est à noter ici qu'aucun homme de Sinfalva n'osait encore parler, même au début des années 1990, du pogrom organisé à l'encontre des Hongrois de Sinfalva en 1933.*
- ¹²⁰ *Goody - Watt, 1998, p. 116.*
- ¹²¹ *Au sujet de l'exteriorisation de la mémoire et des conséquences qui en découlent voir: Assmann, 1999, p. 22.*
- ¹²² *Fejős, 1996, p. 132.*
- ¹²³ *Feleac, département de Cluj.*
- ¹²⁴ *La seconde famille du mari.*
- ¹²⁵ *Le territoire du Royaume de Roumanie.*
- ¹²⁶ *Triteni Colonie, département de Cluj.*
- ¹²⁷ *Alba Iulia.*
- ¹²⁸ *Aiton, département de Cluj.*
- ¹²⁹ *Cara, département de Cluj.*
- ¹³⁰ *Jibou, département de Bistrița-Năsăud.*
- ¹³¹ *Commune de Hongrie.*
- ¹³² *Nom roumain.*
- ¹³³ *Centimes.*
- ¹³⁴ *Sebeș, département d'Alba.*
- ¹³⁵ *Fabrication roumaine de la Renault 12 [NdT].*
- ¹³⁶ *Nom de famille roumain.*
- ¹³⁷ *Des cheminots, du sigle CFR.*
- ¹³⁸ *Pietroasa, département de Cluj.*
- ¹³⁹ *Ion Antonescu, Conducator de l'État roumain, légionnaire de 1940 à 1944.*
- ¹⁴⁰ *Rimetea, département d'Alba.*
- ¹⁴¹ *Șieu-Odorhei, département de Bistrița-Năsăud.*
- ¹⁴² *Sărmășel, département de Mureș.*
- ¹⁴³ *Ulieș, département de Mureș.*

- ¹⁴⁴ Delureni, département de Bistrița-Năsăud.
- ¹⁴⁵ Fîntînița, département de Bistrița-Năsăud.
- ¹⁴⁶ Miheșu de Câmpie, département de Mureș.
- ¹⁴⁷ Heria, département d'Alba.
- ¹⁴⁸ Iștihaza, département de Mureș.
- ¹⁴⁹ Câmpenița, département de Mureș.
- ¹⁵⁰ Solocma, département de Mureș.
- ¹⁵¹ Neaua, département de Mureș.
- ¹⁵² Becze - Keszeg (éds), Palástban. Lelkészek szórványban, Tîrgu Mureș. 2001.
- ¹⁵³ Pour l'article et sa réception, voir: Burger, 2001, et *Európai Szemle (Bulletin Européen)*, n° 2001/3.
- ¹⁵⁴ Burger, 2001, p. 92.
- ¹⁵⁵ Dans l'une de ses études, Nándor Bárdi donne un aperçu des stratégies de politique minoritaire des Hongrois de Roumanie dans l'entre-deux guerres. Cf. Bárdi, 1997. Notre objectif est ici de présenter les stratégies individuelles et communautaires.
- ¹⁵⁶ László Tengelyi présente les conclusions analogues formulées par A. MacIntyre et par P. Ricœur. Selon MacIntyre, l'histoire mise en scène est la représentation authentique de l'événement donné. Ricœur estime que le récit réorganise continuellement l'histoire. Cf. Tengelyi, 1998, pp. 16-21.
- ¹⁵⁷ Les exemples précités témoignent de la perméabilité aussi bien mentale que réelle des frontières d'État à travers les relations familiales et la mémoire. À l'instar de cette pratique individuelle ou micro-sociale, les grandes régions ne cessent de se réorganiser. Les difficultés et les conventions d'une définition de l'Europe centrale ont été analysées par András Bereznay. Cf. Bereznay, 2001.
- ¹⁵⁸ Par la mémoire communicative, les contemporains partagent des souvenirs communs. Cette forme de mémoire s'étend sur trois ou quatre générations. Les quarante ans marquent un seuil critique pour les souvenirs: c'est alors que, parallèlement à l'instabilité croissante de la mémoire, s'éveille le désir de la mémorisation, de la fixation et de la transmission. Avec la disparition de la génération ayant vécu les événements et de leurs descendants immédiats, soit au bout d'environ quatre-vingts ans, la mémoire se fane et perd sa fonction originelle. À ce moment-là, le souvenir soit tombe dans l'oubli, soit se transmet dans le domaine de la mémoire culturelle institutionnalisée. Or, tout le monde ne bénéficie pas de la mémoire culturelle dans la même mesure, puisque la mémoire devient liée aux spécialistes, sa diffusion se voit contrôlée, et sa forme et son contenu figés. Au sujet des deux formes de mémoires, voir: Assmann, 1999, pp. 50-55. Connerton met en relief le rôle que les rites commémorationnels jouent dans la construction de l'identité. Cf. Connerton, 1997, p. 79. Zoltán Fejős interprète l'appropriation collective des souvenirs comme une reconquête du passé. Cf. Fejős, 1995-1996.
- ¹⁵⁹ Le rôle que les deux guerres mondiales ont joué dans la différenciation des valeurs et des options a également fait son apparition dans la pensée roumaine de l'époque. Dans son roman intitulé *Pândurea spânzurașilor* (La forêt des pendus) et publié en 1922, Liviu Rebreanu présente une tragédie dérivant du choix individuel. De même, Emil Cioran a-t-il qualifié la primauté des valeurs sur les choix individuels comme étant une erreur de l'éthique contemporaine. Dans l'un de ses essais, l'interprétation de l'individu ayant pris une décision apparaît comme une tâche anthropologique. Cf. Cioran, 1991.
- ¹⁶⁰ Une histoire similaire de passage de la frontière a été décrite par Vilmos Tánzos. Cf. Tánzos, 1996.

KINGA SZILVESZTER

**La réglementation d'une forme indirecte
de la planification linguistique des minorités,
de l'emploi des langues
dans la sphère publique et son écho dans
la presse roumaine et hongroise de Cluj**

Étude de cas

Introduction

Le point de départ de la présente étude est la loi 215 de 2001 sur l'administration publique locale en Roumanie. Le thème de l'étude est indirectement lié à cette loi dans la mesure où il s'agit de l'un des documents portant sur la planification linguistique des minorités et sur la planification indirecte du statut de la langue hongroise en Roumanie. Nous verrons plus tard que la loi même ne régit pas particulièrement l'emploi de la langue hongroise en Roumanie, mais l'usage des langues minoritaires dans une commune donnée en fonction de la composition ethnique de cette dernière. Or, l'ethnie hongroise étant celle qui a la plus forte proportion, il est possible de parler, dans notre cas, d'un document visant la planification linguistique.

Il convient tout d'abord de souligner que l'étude ne se limite pas à l'usage des termes techniques d'un domaine scientifique donné, tout comme elle ne relève pas d'une seule discipline des sciences sociales. Une telle approche est justifiée par la nature interdisciplinaire du sujet même, ainsi que par l'objectif de l'étude visant à esquisser un ensemble de rapports autour d'une problématique sociale, juridique, politique et ethnique typiquement est-européenne. Je ne souhaite pas exposer une argumentation apologétique, je cherche, moi-même, à mieux comprendre le problème en décrivant le phénomène à l'aide des sources utilisées.

Étant donné que le sujet relève d'un domaine de recherche très en vogue de nos jours, il convient de définir d'abord les principaux termes que j'utiliserai par la suite. Dans bien des cas, rien que l'utilisation de notions non précisées peut prêter à confusion. Je traiterai ensuite du statut de la langue hongroise en Roumanie, mais seulement dans le contexte du XX^e siècle. Ce chapitre sera suivi de la présentation de la loi 215 de 2001, et en particulier des articles régissant les droits d'utilisation des langues conformément à la proportion des différentes ethnies. Afin de mieux comprendre et interpréter les articles de presse, il est indispensable de connaître les conditions démographiques de Cluj. Il convient de mettre en relief, en tant que spécificité locale, les principaux cas et scènes du conflit interethnique, dans la mesure où Cluj constitue dans toute la Roumanie l'un des théâtres des conflits roumano-hongrois le plus animé en termes de fréquence et d'intensité. Une fois ces aspects présentés, j'étudierai les comptes rendus et les reportages

parus en février et mars 2001 dans les trois quotidiens locaux de Cluj concernant la mise en vigueur de ladite loi, avant de tirer quelques conclusions.

Les principaux termes

Minorité

Une communauté numériquement restreinte vivant sur le territoire d'un État donné et disposant d'une même ethnicité (les traits symboliques reflétant la différence culturelle du groupe donné que véhicule l'identité ethnique), dans laquelle se manifestent la conscience et la volonté d'une appartenance commune. Dans ce cas, la notion de minorité est importante du point de vue des rapports de force, faisant que la minorité même doit être considérée comme une question non pas de nombre, mais de pouvoir. Et dans un tel contexte, l'ethnie hongroise constitue la plus importante minorité en Roumanie, puisque sa légitimité et son rôle social ne peuvent être remis en cause pour des raisons historiques, et ceci notamment en Transylvanie. La minorité hongroise de Roumanie est donc une minorité historique, qui doit sa naissance à une décision d'ordre politico-juridique international (les traités de paix conclus à l'issue de la Seconde Guerre mondiale). Quant aux spécificités territoriales, on peut parler de minorités compactes vivant en blocs, et de minorités dispersées vivant dans des formes d'organisation territoriale différentes, tels que des îlots linguistiques, des enclaves, des diasporas ou des minorités urbaines. L'ethnie hongroise de Roumanie existe dans ces deux formes fondamentales, puisque la minorité hongroise compacte forme une région distincte de celle de la minorité dispersée. Quant à l'identité et l'appartenance linguistique ou nationale, la minorité hongroise de Roumanie est une minorité nationale qui considère la communauté nationale d'origine comme étant importante et déterminante.

Statut des minorités

Il s'agit ici du statut politique et de la légitimité des droits d'une minorité ethnique, en vigueur dans un État donné. Le pouvoir roumain applique une politique minoritaire restrictive à l'encontre de l'ethnie hongroise, dont la conséquence est un statut minoritaire toléré. Dans une telle situation, la politique de la minorité hongroise revêt de multiples formes et varie en fonction de la proportion de ses membres dans les différentes régions (communauté dispersée, région transitoire ou communauté compacte). On ne peut donc parler d'homogénéité même dans le cas d'une seule communauté ethnique, et il serait, par conséquent, vain de présumer une opposition entre groupes dans le conflit à base ethnique. Bien que considéré selon la perspective hongroise comme étant la capitale de la Transylvanie, Cluj appartient à la région transitoire. De ce fait, la politique de la minorité hongroise s'inscrit ici dans une logique récriminatrice-défensive et non pas radicale-séparatiste, comme dans les communes ethniquement homogènes du Pays des Sicules, territoire d'une communauté compacte. Quant à la prédisposition au compromis, Cluj suit le modèle du compromis et de l'assimilation et non pas celui du comportement séparatiste. Enfin, sur le plan de l'auto-organisation, cette ville peut être classée de type conservateur d'identité et d'état, et non pas de forme constructive-municipale. Cette

dernière caractéristique s'explique par le fait que le système des collectivités locales n'existe pas en Roumanie. Il est à noter que ce modèle reflète non pas la prise de position de l'*intelligentsia* locale, mais le comportement quotidien de l'homme de la rue. Pourquoi est-ce plus important? En raison notamment de la Publicité sociale, que l'on traitera plus tard, dont le milieu naturel est l'ensemble de la population, composé majoritairement de gens ordinaires.

Droits linguistiques, droit à l'usage des langues

Cette notion désigne le droit de l'individu à communiquer dans la langue de son choix, qui est, dans la plupart des cas, sa langue maternelle. Elle est surtout utilisée en rapport avec l'usage des langues minoritaires, alors que c'est un droit naturel et inaliénable du citoyen que celui d'utiliser sa langue maternelle dans la communication quotidienne. En effet, ces droits reviennent aussi à la majorité, mais cette question n'est guère soulevée, car il va de soi qu'une ethnie donnée puisse utiliser sa propre langue dès qu'elle se trouve en majorité par rapport à une ou plusieurs autre(s) ethnie(s). Ainsi par exemple, en Roumanie, alors que généralement il ne fait pas de doute quant à "la langue qu'il faut parler", dans certaines régions, où les Hongrois forment une minorité compacte, il n'est pas forcément évident qu'un policier roumain s'adresse à un Hongrois en roumain. Il est donc à noter que l'égalité linguistique est une question politique pertinente dans l'optique de l'assimilation. Cela signifie qu'il faut permettre et soutenir l'enseignement et l'emploi dans la sphère publique de la langue minoritaire.

Planification linguistique

Cette notion recouvre trois actions fondamentales. Elle désigne, premièrement, la planification interne portant sur le corpus de la langue, deuxièmement, la planification externe visant le statut de la langue, c'est-à-dire la création du statut juridique et social d'une langue et, troisièmement, la planification du prestige, qui renvoie à l'appréciation d'une langue au sein d'une communauté donnée et à la modification de son prestige.

Parmi les trois notions, j'utiliserai celle de la planification du statut de la langue, qui s'effectue par la voie juridique et légale. Le statut de la langue hongroise en Roumanie est obligatoirement relié au droit de langue, en tant que corollaire de celui-ci, et se manifeste dans des tendances aussi bien positives que négatives: dans le cas où des mesures prohibitives sont appliquées concernant l'emploi d'une langue, celle-ci perd de son statut et *vice versa*. La mise en application de la loi sur l'administration publique locale a en principe rehaussé le statut de la langue hongroise en tant que langue minoritaire en Roumanie. Il reste à savoir ce qui s'est effectivement produit et comment le prestige de la langue a finalement évolué.

Linguicisme

C'est l'une des notions-clés de notre étude. Elle désigne "les idéologies, les structures et les pratiques utilisées pour légitimer, mettre en œuvre et reproduire la ré-

partition disproportionnée du pouvoir et des ressources (matérielles et autres) entre les différents groupes définis en fonction des langues”¹. Les phénomènes allant de pair avec le linguicisme sont l’ethnisme et/ou la discrimination raciale, en l’occurrence la discrimination négative à base ethnique. L’Histoire est jalonnée d’une grande variété de pratiques linguicistes, de la technique du “bâton” impliquant aussi la violence jusqu’aux moyens de gouvernance plus indulgents, tels que la “carotte” ou les “idéologies”. La stratégie mise en œuvre par la majorité se manifeste avant tout au sein du système éducationnel. Dans sa typologie des programmes d’enseignement, Tove Skutnabb-Kangas distingue quatre modèles fondamentaux. Les différents États y sont classés en fonction des objectifs d’enseignement minoritaire autour desquels ils organisent leur système pédagogique. Les quatre types de programme sont les programmes de ségrégation, d’entretien, de submersion et d’immersion. Parmi ces quatre types, l’éducation minoritaire en Roumanie applique la technique de submersion, dont les principaux indices d’évaluation sont les suivants :

- *résultats* insatisfaisants;
- *la principale langue de l’enseignement* est une langue étrangère;
- *l’objectif linguistique* vise la dominance de la langue étrangère;
- *le principal objectif social* vise la marginalisation et l’assimilation;
- parmi les cinq *facteurs organisationnels* (l’existence et la mise en œuvre de programmes optionnels; la connaissance de la langue du pays ne constituant pas un critère de sélection des élèves lors de l’établissement des classes; des enseignants bilingues formés; l’utilisation de supports matériels bilingues accessibles à tous; un programme d’enseignement de contenu culturel adapté aux besoins des élèves), aucun n’est entièrement mis en œuvre, puisque les programmes optionnels ne sont encore qu’à l’état embryonnaire, les enseignants sont, certes, formés mais ne sont pas bilingues, seule une proportion infime des supports matériels sont bilingues, et le programme d’enseignement de contenu culturel adapté aux besoins des élèves n’est pas assuré;
- parmi les *attitudes* développées par *les élèves* (niveau d’angoisse inférieur, forte motivation et développement de la confiance en soi), peu sont positives, puisque l’enseignement repose sur le principe de l’autorité, ce qui augmente le niveau d’angoisse; en effet, l’enseignement étant centré sur la langue étrangère, la motivation qui se développe aboutit à une sorte de comportement récalcitrant et non pas à une attitude positive, et le travail visant le développement de la confiance en soi, censé s’épanouir dans le cadre d’exigences élevées et d’un *feed-back* positif, ne se limite guère qu’aux exigences;
- tous les *facteurs linguistiques, cognitifs, pédagogiques et sociaux relevant de la langue maternelle* (développement adéquat de la LM, nombre suffisant de programmes d’enseignement de haute qualité, possibilité de développer la LM en dehors des cadres scolaires et dans des situations formelles linguistiquement appropriées, l’enseignement de la LE soutient ou entrave le développement de la LM) ne sont mis en œuvre que partiellement, par conséquent, les résultats restent insatisfaisants;
- parmi les *facteurs linguistiques, cognitifs, pédagogiques et sociaux relevant de la langue étrangère* (développement adéquat de la LE, programme d’en-

seignement en LE adapté au niveau linguistique des élèves, possibilité de pratiquer la LE en dehors du cadre scolaire et dans des groupes de tranche d'âge similaire, utilisation de la LE à un niveau bilingue dans des situations formelles linguistiquement appropriées), aucun n'est entièrement mis en œuvre, puisque la langue roumaine est enseignée en tant que LM et non pas en tant que LE, le programme d'enseignement n'est pas ajusté au niveau des élèves en LE, et si les élèves ont la possibilité de pratiquer la langue roumaine, ce n'est que dans des circonstances contraignantes.

Conflit à base ethnique

La bibliographie en matière de conflit interethnique est abondante, et presque tous les paradigmes scientifiques prennent position à ce sujet. "*If conflict is rooted in basic and universal aspects of human psychology, what chance is there for conflict resolution ?*" Avec cette phrase, M. Billig fait la critique de l'universalisme psychologique dans son étude publiée en 1985 sous le titre *Prejudice, categorization and particularization : From a perceptual to a rhetorical approach*. Cette école estime que la nature humaine même se situe à la base de tout conflit entre individus ou groupes d'individus existant dans la société humaine: nous avons une tendance au conflit, générée par des structures cognitives. Ainsi, tout conflit comporte un élément cognitif et un élément motivationnel.

Dans le domaine de l'étude des conflits entre groupes, la psychologie, tout comme la sociologie, l'anthropologie ou les sciences politiques ont abouti à des résultats notables au cours du XX^e siècle. Aux États-Unis dans les années 1960-70, par exemple, les chercheurs étudiant les différences individuelles dans le contexte des conflits entre groupes ont en particulier analysé les traits distinctifs des personnalités des individus constituant un groupe minoritaire. Plus tard, la critique d'une telle démarche voulait que les conflits entre groupes ne présument pas seulement des individus, mais aussi des communautés se comportant comme des groupes. Dès lors, il convenait donc d'examiner les groupes et non pas les individus qui les constituent. Plus tard encore, la psychologie sociale a pris en considération tous les niveaux sociaux, ainsi que les versions macro et micro d'un même groupe, et a fait de leurs caractéristiques l'objet de ses recherches.

Le conflit interethnique, disposant d'une bibliographie très riche, constitue l'un des types de conflits entre groupes. Avant d'entamer l'analyse de ce phénomène, il convient de préciser quelques notions connues que j'utiliserai par la suite.

- *ethnicité*: ensemble des traits symboliques reflétant la différence culturelle d'un groupe donné. L'identité ethnique véhicule l'ethnicité.
- *ethnie*: groupe disposant d'une même ethnicité.
- *minorité*: communauté numériquement restreinte vivant sur le territoire d'un État donné et disposant d'une même ethnicité, dans laquelle se manifestent la conscience et la volonté d'une appartenance commune.
- *communauté dispersée*: minorité non compacte.
- *conflit interethnique*: conflit entre individus ou groupes d'individus, faisant partie de la lutte d'ethnies pour acquérir ou maintenir un capital symbolique. Donald L. Horowitz distingue les systèmes ethniques classés

(*ranked*) et non classés (*unranked*), qu'il représente par des rectangles en fonction des rapports qu'ils entretiennent l'un avec l'autre: superposés ou juxtaposés.² L'essentiel des deux systèmes réside dans le fait que la mobilité ethnique varie selon les circonstances et que la place que le groupe occupe dans le système devient partie intégrante de l'identité ethnique également. Dans le cas où il s'agit d'une communauté dominée, cette domination s'exprime aussi dans l'identité ethnique du groupe, et donc dans le conflit interethnique. Un autre chercheur, H. D. Forbes, rappelle que les conflits ethniques, menés pour posséder les biens symboliques, renforcent les clichés ethniques négatifs.³

À l'heure actuelle, on voit surgir partout dans le monde des conflits résultant d'une discrimination ethnique, aucune idéologie sublime n'ayant pu préserver l'humanité d'un tel comportement: la réalité viendrait donc justifier l'hypothèse psychanalytique précitée, selon laquelle les êtres humains ont par nature une tendance au conflit. Sans vouloir détailler ici la théorie des conflits ethniques, je rappellerai simplement quelques références indispensables pour présenter le cas de Cluj.

Selon l'hypothèse de Campbell, afin de comprendre les conflits entre groupes, il est indispensable d'explorer les intérêts économiques qui les relient. Dans bien des cas, le conflit repose sur la disparité considérable des rapports de force en termes économiques et/ou politiques. Deux facteurs peuvent contribuer à résoudre les conflits: d'une part, les objectifs communs des groupes et, d'autre part, la complémentarité ou la compensation entre les différents groupes (il s'agit ici de traits caractéristiques et d'aptitudes). Il existe deux principaux modes de règlement des conflits, le rapprochement physique (*contact approach*) et l'acquisition de connaissances par le flux d'informations (*information approach*). Ces deux méthodes portent sur la modification des attitudes interethniques: elles sont censées modifier, sinon éliminer les clichés ancrés dans la conscience d'un groupe, en tant que clichés cognitifs relatifs à l'autre groupe. L'apparition des clichés négatifs résulte des informations lacunaires ou erronées. Le rapprochement physique des groupes (p.e. ethniques), c'est-à-dire l'organisation d'événements communs, aurait justement pour rôle de remédier au clivage ou au vide d'informations, mais bien évidemment un tel rapprochement supposant une certaine réceptivité des deux côtés. Lors de l'application de ce mode de règlement des conflits, deux stratégies peuvent être suivies: la catégorisation et la comparaison sociales. Il convient d'inventorier les ressemblances et les différences entre les groupes ethniques, et de comparer ensuite les deux groupes afin de délimiter l'identité sociale ou ethnique appropriée. Les clichés étant constitués des caractéristiques des groupes, les traits positifs devraient être mis en relief.

Les conditions nécessaires pour obtenir des résultats positifs quant au règlement des conflits sont les suivantes :

- le contact sur un pied d'égalité;
- la coopération visant la réalisation des objectifs communs;
- une relation plutôt personnelle et informelle que formelle pour permettre aux membres des groupes de mieux se connaître;

- une ambiance sociale et un “pouvoir” qui non seulement acceptent ou tolèrent, mais aussi soutiennent la relation et la coopération entre les groupes.

Les deux principaux instruments de l'acquisition de connaissances par le flux d'informations sont les médias et l'éducation. Or, dans la plupart des cas, c'est l'Église qui tient le monopole de l'information. La mise en relief des traits négatifs va de pair avec l'apparition des clichés négatifs, ce qui impose la nécessité de présenter non seulement les différences, mais aussi les ressemblances entre les groupes.

Les auteurs traitant ce sujet proposent, parce que plus efficace, l'application simultanée des deux méthodes. D'abord, il faut modifier les clichés cognitifs des individus par l'intermédiaire d'un flux d'informations approprié, en dégageant une image positive de l'autre communauté, qui doit être ensuite mise à l'épreuve dans la réalité pour tester sa viabilité.

Autant le statut particulier de la minorité hongroise de Roumanie est loin d'être homogène sur le territoire du pays, autant le conflit interethnique roumano-hongrois revêt des formes très variées, et les initiatives prises pour gérer les conflits sont également multiples. En Roumanie, le conflit interethnique n'a pas fait surface avant 1989, et la cause en est claire. D'une part, si la population roumaine n'avait pas besoin de manifester son identité nationale, c'est parce que son identité roumaine était “légitime”, alors que la minorité hongroise n'avait ni le courage, ni l'occasion de manifester la sienne. D'autre part, étant donné les conditions de vie, c'était surtout les principes d'humanisme et de bon voisinage qui prévalaient dans les rapports interpersonnels. En outre, dans l'idéologie du régime communiste monolithique, les Roumains étaient aussi assujettis que la population minoritaire. Tous devaient construire la société communiste pour le bien de la communauté et non pas pour celui de l'individu. L'identité a été développée par ce recyclage intellectuel, dont la classe ouvrière produisant le capital politique constituait le centre. De bonnes conditions matérielles étaient assurées aux ouvriers urbains qui, en contrepartie, devaient rester loyaux envers le régime monolithique, et leur assimilation idéologique devait se traduire dans leur identité. La scène de la formation du capital politique était donc l'identité même: les valeurs “identité” et “loyauté” construisaient le capital politique. L'économie ne pouvait se centrer sur la qualité, car s'il en avait été ainsi, les valeurs se seraient organisées autour des différences: les produits de haute qualité et ceux de mauvaise qualité auraient constitué une hiérarchie des valeurs, et donc des conflits d'intérêts. Et une économie centrée sur la quantité réalise non pas une valeur d'usage, mais une accumulation de la valeur matérielle. Or, cette valeur matérielle appartient à tous. Par la mise en œuvre d'une conscience illusoire de la possession, l'idéologie suggère à l'individu qu'il est en mesure d'influencer activement son propre sort, puisqu'il est aussi celui qui construit l'avenir de la communauté. L'avenir commun étant fondé sur le principe d'égalité et de fraternité, il ne s'agit pas d'une société atomisée, mais d'une communauté homogénéisée: il y a des camarades, et l'idéologie sert l'identité collective et non l'identité individuelle. De même, les rapports de propriété ne peuvent être individuels, mais exclusivement collectifs. Si la propriété collective ne saurait être expropriée, la propriété privée, elle, peut bien être requalifiée de propriété collective. L'indi-

vidu même est responsable du sort de l'ensemble de la communauté: c'est là que prévaut le principe du "un pour tous". Cette conscience de la responsabilité génère des formes de comportement qui s'intègrent à l'identité de l'individu et fonctionnent en tant que modèles de conduite (*pattern*). Ces éléments de conscience ont été incorporés dans la mentalité des deux ethnies, et flotte à la surface le principe fallacieux d'une société égalitaire. Cependant, lorsque des propos anti-hongrois sont entrés sur la scène de la politique quotidienne, la population roumaine n'a pas hésité à manifester des sentiments anti-hongrois de plus en plus forts. Suite aux événements survenus à Tîrgu Mureş en mars 1990, ces oppositions se sont exacerbées partout dans le pays.

Si j'utilise dans mon étude le terme *conflit à base ethnique*, c'est parce que la notion de conflit ethnique suggère que l'opposition soit celle des groupes ethniques et que la source de l'antagonisme soit une question de pouvoir. Or, c'est loin d'être le cas de la problématique que nous étudions ici. En effet, on ne peut pas, et on ne doit pas parler d'une opposition entre différents groupes, puisque le conflit est généré par des individus bien précis, qui fondent leur argument sur une base ethnique et se réfèrent à des groupes. Et cela implique que ces individus, en tant qu' "entrepreneurs ethnopolitiques" pour utiliser le terme de Rogers Brubaker⁴, considèrent sans doute les groupes mêmes comme étant les parties opposées, ce qui est une approche d'autant plus erronée qu'elle concrétise quelque chose qui n'existe pas dans la réalité, le groupe. Le conflit en question résulte d'intérêts liés au pouvoir, il est donc un conflit d'intérêt que les individus concernés cherchent à faire passer, avec une connotation ethnique, pour un conflit des valeurs. L'exemple typique en est la variation du prestige de la langue hongroise dans la communauté dispersée et dans la région transitoire.

Le statut de la langue hongroise en tant que langue minoritaire en Roumanie au XX^e siècle et après les événements de 1989

Après avoir défini les principales notions, il convient d'examiner ce qui s'est déroulé en Transylvanie au cours du XX^e siècle. Il est bien connu qu'avant 1918, la Transylvanie ne formait pas une unité administrative autonome et une région à part, puisque le centre de gravité de la vie économique se trouvait sur le territoire de la Hongrie. La sauvegarde de l'intégrité territoriale de la nation hongroise et l'égalité de droit des citoyens constituaient la pierre angulaire de la société hongroise du XIX^e siècle. La preuve en est que dans la seconde moitié du XIX^e siècle, Ferenc Deák, József Eötvös et Lajos Mocsári ont proposé de créer une autonomie nationale en Transylvanie et en Croatie, assurant ainsi pour la population non hongroise l'emploi de leur langue maternelle aussi bien dans la vie privée que dans la sphère publique. À l'issue de la Première Guerre mondiale, la Transylvanie s'est vue annexée à la Roumanie qui, par cet acte, récupérait également les institutions administratives et scolaires auparavant hongroises. Toutefois, le Conseil national roumain, élu à l'Assemblée d'Alba Iulia, s'engageait à respecter les principes wilsoniens à l'égard de la population majoritaire vivant sur les territoires annexés. Ceci étant, les autorités roumaines ont instauré, sur les nouveaux territoires, un système exclusivement roumain, ce qui a amené Oszkár Jászi à protester à Arad, en s'appuyant

sur l'argument que seuls 43% de l'ensemble de la population des territoires annexés relevaient de l'ethnie roumaine. Au lieu du système en vigueur, il proposait une forme d'autonomie fédérale, avec une triple coalition: hongroise, roumaine et allemande. Or, cette proposition a été rejetée par les chefs de gouvernement d'alors, Vasile Goldiș et Iuliu Maniu. Le 22 décembre 1918, les représentants de 28 *comitats* se réunissaient à Cluj pour revendiquer le droit de l'ethnie hongroise de disposer d'elle-même. Deux jours plus tard, les troupes roumaines envahissaient la ville. En 1919, les chefs des Églises hongroises de Transylvanie ont soumis une requête au conseil des Quatre de la Conférence de Paris, sollicitant la mise en place d'un comité permanent en Transylvanie, devant lequel ils pourraient déposer leurs plaintes. Les données statistiques révèlent que les préjudices énumérés dans cette requête ont fait fuir de Roumanie 197 035 Hongrois dans la période de 1918 à 1924. Le motif des mesures prises par les autorités roumaines était apparent: les quelque 5 millions d'individus appartenant aux autres ethnies et s'étant retrouvés sur le territoire de la Roumanie à la suite du Traité de Versailles, représentaient une différence culturelle qui avait provoqué chez les Roumains un sentiment d'infériorité et alimenté le nationalisme. Les quatre réformes administratives introduites en Roumanie entre 1918 et 1940, ainsi que les trente-cinq gouvernements qui se sont succédés dans le même intervalle de temps ont également contribué à l'instabilité intérieure. Aussi, ce déséquilibre était-il à l'origine du retard du processus de modernisation et de déféodalisation de la société.

Au XX^e siècle, les conflits roumano-hongrois se sont généralisés. Le statut des minorités ne bénéficiait pas d'une réglementation distincte au sein du Parlement roumain, et ni la Constitution libérale de mars 1923, ni celle de type féodal de février 1938 ne reconnaissaient les droits des minorités de Roumanie. De même, l'emploi des langues minoritaires n'était pas réglementé dans la loi sur l'administration publique, cette dernière chargeant le conseil administratif suprême de décider si l'utilisation de la langue maternelle était importante ou non dans une région ou une commune donnée. Le Traité de Versailles a placé les droits des minorités européennes sous l'égide de la Société des Nations, les membres du Conseil étant tenus de suivre de près le sort des minorités ethniques dans les États successeurs de la Monarchie – dans la pratique, ceci s'est traduit par la possibilité offerte à tous de faire appel au Secrétaire général. Profitant de cette occasion, la minorité hongroise de Transylvanie a déposé 47 plaintes, auxquelles aucune suite n'a été donnée. Plus tard, l'introduction de la réforme agraire a rendu plus difficile la vie des minorités, car le nouveau système ne prenait pas en considération les rapports de propriété originels, la confiscation des propriétés causant les plus grandes pertes aux Églises, aux établissements scolaires et à différentes fondations. En juin 1940, Molotov adressait deux ultimatums à la Roumanie pour le retrait de ses troupes de Bessarabie et de Bucovine du Nord. Conformément au second arbitrage germano-italien de Vienne du 30 août 1940, la Transylvanie du Nord et le Pays des Sicules étaient réannexés à la Hongrie.

Sur le plan de l'éducation publique, les principaux événements marquant la Roumanie du siècle dernier datent de la réforme du système éducationnel introduite par Spiru Haret qui, une fois désigné ministre de l'Éducation en 1897, a augmenté la durée de scolarité obligatoire de 7 à 8 ans. Au début du XX^e siècle, des écoles pri-

vées fonctionnaient parallèlement aux écoles publiques, qui ne prenaient pas en considération les dispositions des lois sur l'éducation. Ces écoles peuvent être classées en deux groupes: les unes étaient réservées aux enfants des plus aisés, les autres aux étrangers vivant en Roumanie. Dans l'entre-deux guerres, de nouveaux établissements scolaires ont été fondés, et le problème posé par le manque d'enseignants commençait à trouver une solution. En 1922-23, la fonction de ministre a été reprise par Constantin Angheliescu. Ceci est d'autant plus important que tout en ayant fait la promesse de soutenir le fonctionnement des écoles religieuses hongroises et de mettre terme aux démolitions, il a pris, tout au long de la période où il était en fonction, des mesures clairement ultranationalistes à l'encontre de ces institutions. Il est même allé jusqu'à ordonner la fermeture de toute école religieuse dans laquelle, faute de professeurs, des prêtres assuraient l'enseignement. La réglementation juridique de l'éducation a finalement été réalisée à travers la loi de 1924 sur les écoles primaires et celle de 1925 sur l'enseignement privé. L'idée d'une unification de l'éducation nationale roumaine surgit déjà au lendemain de la Première Guerre mondiale, les mesures prises à ce sujet pouvant être regroupées en fonction de trois étapes de la vie politique :

- entre 1918 et 1919, à l'époque du *Consiliul Dirigent*, les mesures visaient l'expropriation des écoles hongroises, autant publiques que religieuses;
- entre 1919 et 1921, sous le gouvernement Averescu, la mise en œuvre de la réforme foncière a fourni une autre occasion pour continuer à exproprier les écoles religieuses ou celles maintenues par des fondations, et à confisquer leurs biens;
- entre 1922 et 1926, sous le gouvernement Brătianu, le ministre Angheliescu a pris des mesures qui ont définitivement poussé la cause de l'éducation hongroise en Roumanie dans une situation de détresse.

S'il est vrai que conformément à l'article 9 de l'Accord sur les minorités, signé à Paris le 9 décembre 1919, la minorité hongroise de Roumanie avait le droit de fonder ses propres écoles, il est tout aussi vrai que la législation roumaine a intégré cette question à la loi sur l'enseignement privé, ne permettant ainsi qu'à quelques écoles religieuses de poursuivre leurs activités. La loi de 1928 régissant l'enseignement secondaire stipule que la langue de l'enseignement dans les écoles publiques et privées est le roumain, l'enseignement de la langue minoritaire n'étant qu'optionnel. La loi ne fait aucune distinction entre les élèves des écoles minoritaires apprenant dans leur langue maternelle et ceux qui apprennent exclusivement en langue roumaine. La preuve en est, entre autres, que dans les trois années qui ont suivi l'entrée en vigueur de la loi, seuls 32% des élèves ont passé le baccalauréat. L'idée pan-nationale roumaine a également eu un impact sur l'enseignement supérieur, puisque l'Université Ferenc József de Cluj avait déjà été transformée l'université Ferdinand onze mois avant la signature du Traité de Trianon.⁵

C'est dans un tel contexte historique qu'a donc évolué l'éducation nationale en Roumanie, y compris l'éducation minoritaire. À la suite des événements de 1989, dans une Roumanie apparemment libérée de la dictature communiste, la situation de la minorité hongroise a également changé.

La loi 215 de 2001 sur l'administration locale

Les dispositions de la loi qui nous intéressent ici sont celles relatives à l'emploi dans l'administration publique locale de la langue maternelle des citoyens appartenant aux minorités nationales. Par conséquent, seules ces dispositions seront présentées ci-après.

CHAPITRE I^{er}

Dispositions générales

Article 1^{er} – Dans les unités administratives-territoriales où la proportion des citoyens relevant des minorités nationales dépasse 20% de l'ensemble de la population, les citoyens relevant des dites minorités nationales ont le droit d'utiliser leur langue maternelle dans les rapports qu'ils entretiennent avec les autorités administratives locales, conformément à la loi 215 de 2001 sur l'administration locale, à l'Accord-cadre relatif à la protection des minorités nationales, ratifié par la loi 33 de 1995, à d'autres conventions et traités internationaux signés par la Roumanie, ainsi qu'aux dispositions ci-après.

Article 2 – (1) Dans les unités administratives-territoriales où la proportion des citoyens relevant des minorités nationales dépasse 20% de l'ensemble de la population, dans les rapports qu'ils entretiennent avec les autorités administratives locales, les citoyens relevant des dites minorités nationales ont le droit de s'informer dans leur langue maternelle sur l'ordre du jour des conseils locaux et départementaux, ainsi que sur les décisions adoptées par ces derniers.

(2) Aux termes des dispositions stipulées à l'alinéa (1), les citoyens relevant des minorités nationales ont le droit de s'adresser dans leur langue maternelle, à l'écrit ou à l'oral, aux autorités administratives locales, ainsi qu'aux organes spécialisés des conseils locaux et départementaux, et de recevoir une réponse aussi bien en langue roumaine que dans leur langue maternelle.

Article 3 – Dans les conseils locaux ou départementaux, au sein desquels au moins un tiers de l'effectif des conseillers sont des citoyens relevant d'une minorité nationale, la langue maternelle peut être utilisée pendant les réunions.

Article 4 – (1) Dans les unités administratives-territoriales où la proportion des citoyens relevant des minorités nationales dépasse 20% de l'ensemble de la population, les toponymes doivent également être inscrits dans la langue maternelle des citoyens relevant de ladite minorité.

(2) Dans les unités administratives-territoriales où la proportion des citoyens relevant des minorités nationales dépasse 20% de l'ensemble de la population, les autorités administratives locales sont tenues d'assurer l'inscription et l'affichage dans la langue maternelle des citoyens relevant de ladite minorité nationale des noms des institutions publiques relevant de leur compétence, ainsi que des communiqués d'intérêt public, conformément aux dispositions de la loi.

Chapitre II

Dispositions spéciales

Article 5 – (1) Dans l'objectif de la participation des citoyens définis à l'article 1^{er} à la discussion des questions ayant trait à la communauté locale, l'ordre du jour des conseils locaux ou départementaux doit être également publié dans la langue maternelle des citoyens relevant de ladite minorité, par l'intermédiaire des médias ou d'autres moyens publicitaires.

(2) À cet effet, les maires des communes ou les présidents des conseils départementaux s'assurent de la traduction de l'ordre du jour dans la langue minoritaire, le secrétaire ou le secrétaire général de l'unité administrative-territoriale s'assure de la publication de la traduction, par des moyens et dans un délai analogues à ceux de la publication en langue roumaine.

(3) La publication de l'ordre du jour dans la langue maternelle doit être intégrée dans les procès-verbaux de la réunion du conseil local ou départemental, et les documents certifiant la publication, y compris les versions dans les langues officielle et maternelle de l'ordre du jour, doivent être inclus dans le dossier de la réunion.

Article 6 – (1) Dans les conseils locaux ou départementaux, dans lesquels au moins un tiers de l'effectif des conseillers sont des citoyens relevant d'une même minorité nationale, la langue maternelle peut également être utilisée lors des sessions ordinaires ou extraordinaires. Dans tous les cas, les documents des sessions doivent être préparés en langue roumaine, la langue officielle de l'État.

(2) Dans de tels cas, l'obligation d'assurer la traduction complète et simultanée incombe aux maires et aux présidents des conseils départementaux. La traduction ne peut être effectuée que par des personnes ayant une bonne ou une parfaite connaissance de la langue roumaine et de la langue maternelle de la minorité nationale en cause. Dans des cas exceptionnels, où la traduction ne peut être assurée en raison de l'absence du traducteur/de la traductrice et de l'impossibilité de le/la remplacer par une personne étant en mesure d'assurer la traduction, la réunion se déroule en langue roumaine. Si telle est également la situation lors de la réunion suivante, les travaux doivent être ajournés. Dans le cas d'un troisième ajournement, l'article 58 de la loi 215 de 2001 sur l'administration locale s'applique.

(3) Conformément aux dispositions de la loi, les documents de la réunion du conseil doivent être préparés seulement en langue roumaine, la langue officielle de l'État. Les procès-verbaux de la réunion sont dressés directement en langue roumaine, sur la base de la traduction effectuée pendant la réunion.

(4) Dans tous les cas, les projets de décision du conseil, ainsi que tout autre document soumis à la discussion et à l'adoption, doivent être rédigés en langue roumaine, auxquels doivent également être annexées les versions traduites dans la langue maternelle de la minorité nationale.

(5) Le texte final des décisions, ainsi que les documents soumis à la discussion et à l'adoption sont rédigés en langue roumaine et traduits dans la langue maternelle de la minorité nationale.

(6) L'emploi de la langue maternelle doit être, dans tous les cas, notifié dans les procès-verbaux de la réunion du conseil local ou départemental.

Article 7 – (1) Le secrétaire ou le secrétaire général de l'unité administrative-territoriale est tenu de prendre toute mesure technique ou autre afin d'assurer la publication des décisions à caractère normatif du conseil local ou départemental, ainsi que de communiquer aux citoyens définis à l'article 1^{er} les décisions de nature individuelle dans leur langue maternelle aussi, si lesdits citoyens en ont fait une demande écrite préalable.

(2) La publication dans la langue maternelle des décisions à caractère normatif du conseil local ou départemental, ainsi que la communication dans la langue maternelle des décisions individuelles aux citoyens définis à l'article 1^{er}, doivent être effectuées par des moyens et dans un délai analogues à ceux de la publication en langue roumaine.

Article 8 – (1) Les citoyens définis à l'article 1^{er} ont le droit de s'adresser, à l'écrit ou à l'oral, aux autorités administratives locales et à leurs organes spécialisés dans leur langue maternelle.

(2) Les autorités administratives locales et leurs organes spécialisés sont tenus de répondre aux requêtes aussi bien en langue roumaine que dans la langue maternelle.

Article 9 – (1) La langue roumaine, langue officielle de l'État doit être utilisée lors des manifestations et événements organisés par les autorités administratives locales. Dans les unités administratives-territoriales où la proportion des citoyens relevant des minorités nationales dépasse 20% de l'ensemble de la population, outre la langue roumaine, la langue maternelle de ladite minorité peut également être utilisée lors de tels événements.

(2) L'officier de l'état civil doit tenir la cérémonie de mariage en langue roumaine.

(3) La cérémonie peut également être tenue, sur demande expresse, dans la langue maternelle des personnes contractant le mariage dans le cas où l'officier de l'état civil connaît ladite langue.

(4) Les actes et certificats d'état civil ne sont établis qu'en langue roumaine.

Article 10 – (1) Les modalités d'inscription des toponymes dans la langue maternelle sont régies par l'annexe 1 au présent décret d'application.

(2) L'inscription dans la langue maternelle figure à titre indicatif.

Article 11 – (1) Conformément à l'annexe 2 au présent décret d'application, l'inscription dans la langue maternelle des toponymes des communes dans lesquelles la proportion des citoyens relevant des minorités nationales dépasse 20% de l'ensemble de la population, doit figurer en dessous du toponyme inscrit en langue roumaine, avec des caractères de mêmes type et taille et avec les mêmes couleurs.

(2) Le maire est tenu de s'assurer de la fabrication des panneaux, les dépenses y étant relatives sont couvertes par le budget local.

Article 12 – L'inscription dans la langue maternelle des noms des institutions publiques relevant des compétences du conseil local ou départemental, doit figurer sur

une plaque de taille analogue à celle de la plaque en langue roumaine, avec les mêmes caractères et couleurs. La plaque est placée, selon les cas, au-dessous ou à droite de la plaque en langue roumaine.

Article 13 – Les panneaux et les plaques prévus aux articles 11 et 12 doivent être placés dans un délai de 90 jours à compter de l'entrée en vigueur du présent décret d'application.

Chapitre III

Dispositions finales

Article 14 – Dans les unités administratives-territoriales où la proportion des citoyens relevant des minorités nationales dépasse 20% de l'ensemble de la population, des personnes ayant une connaissance de la langue maternelle desdits citoyens doivent être employées aux divisions chargées du service du public des organes spécialisés des conseils locaux et départementaux. L'embauchage de telles personnes s'effectue par concours, conformément aux conditions stipulées par la loi.

Article 15 – (1) Le maire ou le président du conseil départemental est tenu de s'assurer de la traduction de la langue roumaine dans la langue maternelle des documents des réunions des conseils locaux ou régionaux et de la traduction pendant les réunions.

(2) La traduction est effectuée par les fonctionnaires définis à l'article 14 ou, éventuellement, par des collaborateurs extérieurs.

Article 16 – Les frais incombant aux autorités administratives locales du fait de l'application du présent décret sont couverts par le budget local.

Article 17 – La proportion des citoyens relevant des minorités nationales stipulées à l'article 1^{er} est établie sur la base des données issues du recensement de population et du rôle de logements effectués en Roumanie.

Article 18 – (1) Est qualifié d'infraction tout acte commis dans des circonstances ne relevant pas de la compétence du droit pénal :

- (a) le refus de la traduction dans la langue maternelle de l'ordre du jour et des décisions des conseils locaux et départementaux et de la publication de la version traduite, ainsi que le refus de communiquer les réponses également dans la langue maternelle, conformément à l'article 2, alinéa 2;
- (b) la rédaction dans une langue autre que la langue officielle de l'État des originaux des documents des réunions de conseil;
- (c) le refus de la traduction en langue roumaine pendant les réunions des conseils locaux ou départementaux, ou le déroulement desdites réunions dans la langue de la minorité en dépit du fait que la traduction en langue roumaine ne soit pas assurée;
- (d) la non-application des dispositions de l'article 6, alinéa 1 relatives à l'emploi de la langue maternelle durant les réunions des conseils locaux et départementaux;
- (e) le non-respect des délais stipulés à l'article 13;

- (f) l'établissement des actes et certificats d'état civil dans une langue autre que la langue roumaine;
 - (g) l'inscription de noms ou de toponymes différents de ceux prévus à l'annexe 1, ainsi que l'inscription desdits noms ou toponymes de manière différente de celle stipulée à l'annexe 1;
- (2) Dans le cas d'infractions stipulées à l'alinéa 1, points a), b), c) et d), une amende d'un montant de 3 500 000 à 10 000 000 lei est infligée; dans le cas d'infractions stipulées à l'alinéa 1, points e), f) et g), le montant de l'amende infligée est de 25 000 000 à 50 000 000 lei.
- (3) L'infraction est constatée et l'amende infligée par le préfet ou la personne autorisés à cet effet; cette tâche peut être éventuellement conférée au maire, au président du conseil départemental, au secrétaire ou au secrétaire général de l'unité administrative-territoriale.
- (4) Les dispositions du décret n° 2 de 2001 du gouvernement s'appliquent aux infractions définies par le présent décret d'application.

Les conditions démographiques à Cluj en 2001

Aujourd'hui, les proportions ethniques des différentes communes de Roumanie sont établies d'après les données du recensement de population effectué en 2002, ce qui ne correspond pas aux proportions établies avant le recensement, puisque entre-temps, la nouvelle loi sur l'administration est entrée en vigueur. Elle a bien sûr incité les maires ethniquement roumains à prouver, de la façon la plus crédible possible, que dans leur commune, la proportion des Hongrois ne dépassait pas les 20% de l'ensemble de la population de la commune donnée. Le maire de Cluj, Gheorghe Funar, est parvenu à mener à bien cette tâche, puisque la population hongroise, comptant jusqu'alors 20%, semble être moins nombreuse dans les statistiques du recensement effectué cette année.

Selon la situation telle qu'elle se présentait en 2001, la population hongroise de Cluj aurait donc eu le droit de bénéficier des conditions stipulées par la loi. Or, l'emploi dans la sphère publique de la langue hongroise en tant que langue maternelle reste toujours chimérique. De plus, son prestige s'est même dégradé à la suite des mesures constamment prises par Funar à l'encontre des Hongrois de la ville, ses techniques de gestion urbaine générant des conflits.

Les scènes du conflit interethnique à Cluj

Sources de conflit, les événements et les mesures précités se sont manifestés aussi bien dans l'administration et l'éducation que dans la vie publique et dans la presse. Ces quatre principaux milieux ont suffisamment fourni d'espace pour les actes anti-hongrois. Je n'en citerai ici que quelques exemples qui, toutefois, illustrent bien l'ambiance qui régnait auparavant dans la ville.

Lorsque le Consulat de la République de Hongrie a été créé à Cluj, des bénévoles roumains, retraités et étudiants, se sont chargés de recueillir des signatures pour une pétition contre la création de cette institution. Nous avons posé aux militants dans la rue la question de savoir ce qui les motivait pour s'opposer à l'existence du

Consulat. La réponse en était qu'il s'agissait d'une institution hongroise et que les Hongrois voulaient leur voler la Transylvanie, alors qu'elle appartenait aux Roumains. Il était encore plus révélateur d'interroger les étudiants roumains sur la raison qui les avait poussés à signer cette pétition: ils ne pouvaient nullement justifier leur acte. Cette situation révèle le succès de la manipulation des masses, visant cette fois-ci les jeunes intellectuels.

Au niveau de la vie publique, l'autre cas méritant d'être mentionné est celui du président ethniquement roumain de la Ligue Pro Transylvania, Sabin Gherman, qui s'est fait traiter de "Hongrois". Le moteur de cet acte était la crainte de voir les Hongrois s'approprier le territoire de la Transylvanie, puisque Sabin Gherman était d'avis qu'il serait positif aussi bien pour les Roumains que pour les Hongrois si la Transylvanie fonctionnait à l'avenir en tant que province autonome. Y voyant une conspiration infâme avec les Hongrois, les partisans de l'unité nationale roumaine ont protesté contre l'opinion de leur propre compatriote, comme si elle ne représentait que l'intérêt des Hongrois. Et vu que l'ethnie hongroise est considérée comme l'ennemi public numéro un de l'intégrité territoriale de la Roumanie, tous ceux qui partagent cette idée dans n'importe quel domaine sont jugés de la même façon que les Hongrois.

Les problèmes liés à l'enseignement supérieur dispensé dans la langue maternelle ne sont pas moins connus. L'un des exemples typiques de la volonté de décliner toute responsabilité est celui du débat autour de l'Université des Sciences Babeş-Bolyai de Cluj. Les premières lignes de sa Charte stipulent que l'université est "un établissement multiculturel", qui assure, au regard de l'enseignement dispensé, l'égalité de tout citoyen roumain indépendamment de son appartenance ethnique. Or, les discours publics et les faits viennent démentir ce credo, puisque le principe de l'égalité des chances est compromis au point qu'il existe des facultés où les candidats hongrois à l'admission sont explicitement défavorisés. De ce fait témoigne, par exemple, la proportion ethnique des étudiants en beaux-arts exemptés de frais de scolarité et de ceux qui ne le sont pas. Certes, un enseignement en langue maternelle est déjà dispensé dans certaines facultés (formation de droit et de sciences économiques en hongrois, faculté de philosophie et de sociologie en allemand), mais cette forme de multiculturalisme, telle qu'elle est mise en pratique par l'université, est loin d'être conforme aux normes européennes. Gyöngyi Pásztor la désigne par le terme de "multiculturalisme de vitrine"⁶, qui ne représente pas l'altérité ou la différence en fonction des valeurs réelles de la culture ethnique tolérée, mais seulement de façon superficielle, ne se préoccupant que de l'apparence. Dans ce cas aussi, il s'agit plutôt d'une image que l'établissement souhaite donner que d'une véritable reconnaissance de la différence culturelle. La preuve en est justement l'état actuel de l'autonomie institutionnelle: les départements dispensant des formations réservées aux étudiants des différentes ethnies ne disposant pas d'autonomie institutionnelle, la dominance est celle de l'ethnie majoritaire. Le pourcentage de la représentation des Roumains au sein du comité de direction atteint les 70%, et les minorités ne disposent d'aucun organisme décisionnel ou syndical juridiquement approprié. Dans un tel contexte, c'est bien évidemment la majorité qui prend les décisions à n'importe quel sujet. Acropole du nationalisme ethnique roumain, Cluj assure le fonctionnement de

l'université dans cet esprit, alors que l'histoire de cet établissement suit une logique bien différente.

Fondée en 1872, après le Compromis austro-hongrois, l'université a été nommée en 1879 Université des Sciences François-Joseph, et fonctionnait à Cluj jusqu'en 1919 lorsque, la Transylvanie ayant été annexée à la Roumaine, elle a poursuivi ses activités en Hongrie, dans la ville de Szeged. En même temps, Cluj a vu la fondation de l'Universitatea Română a Daciei Superioare, rebaptisée Universitatea Regele Ferdinand I din Cluj en 1927. Cette dernière a été transférée à Timișoara et à Sibiu à la suite du second arbitrage de Vienne, et l'université hongroise est revenue à Cluj. En 1944 ont été fondées l'Université hongroise Bolyai et l'Université roumaine Babeș, unifiées en 1959 sous le nom d'Université des Sciences Babeș-Bolyai, qu'elle a porté jusqu'au milieu des années 1980. Dès lors, elle existait en tant qu'Universitatea din Cluj, et ce n'est qu'après le changement de régime en 1989 qu'elle a repris son précédent nom. Il est donc clair qu'il ne s'agit pas ici d'un établissement d'enseignement supérieur ayant eu "un passé ethniquement roumain".

En dehors de ces domaines, la scène la plus dynamique des conflits est celle de la presse, qui publie des informations à portée aussi bien locale que nationale et qui se veut être l'une des institutions fondamentales de l'espace public. Je ne présenterai ici que des extraits de la presse quotidienne, en ne les utilisant que pour illustrer les différentes pratiques nationalistes.

L'écho de la loi 215 de 2001 dans la presse hongroise et roumaine de Cluj

Publiant les principes et les programmes politiques, la presse constituait déjà dans la Grande-Bretagne du siècle des Lumières un moyen très efficace pour influencer l'opinion publique.⁷ L'image de ce forum public, encore à l'état embryonnaire, a été façonnée par les voix des forces opposées. C'est à cette époque que les espaces civil et public ont subi des transformations structurelles concernant l'expression des opinions en faveur ou contre tel ou tel événement. Désormais, ce n'est plus la voix des masses manifestant dans la rue, mais les débats publiés dans les journaux qui incarnent l'opinion publique. Si les différences entre les classes sociales, propres à cette époque, définiront encore longtemps le développement des milieux formant l'opinion publique, la presse écrite contemporaine ne comporte plus de tels traits. S'agissant d'un forum public s'organisant en particulier autour des idées modernes, les quotidiens d'aujourd'hui servent à publier des informations accessibles à tous. De même, les différents débats et opinions ne confrontent pas non plus les intérêts des classes sociales, mais dans la plupart des cas, des questions universelles de droit de l'homme, des problèmes juridiques des ethnies et des intérêts nationaux.

Certes, les manifestations de masses figurent toujours parmi les forums actuels de l'espace public, mais elles sont, pour la plupart, des contestations organisées et souvent dirigées d'en haut. À Cluj, la manipulation des masses par le maire Gheorghe Funar s'est, ces derniers temps, traduite avant tout dans des manifestations anti-hongrois. Si l'on peut parler ici de manipulation, c'est parce que la majorité de ceux qui protestent contre la légitimité de la langue et de la culture hongroises en suivant les principes posés par le maire, ne peuvent pas justifier leur

opposition à la réussite de l'initiative en question, qu'il s'agisse du Consulat de Hongrie, de l'université hongroise ou de la nouvelle loi sur l'administration publique locale. La seule vérité pour eux est que l'ethnie hongroise constitue l'ennemi public numéro un, mais ils ne peuvent en fournir aucune explication, si ce n'est celle prônée par Funar lui-même. Cela est d'autant plus paradoxal que le maire ne jouit pas d'une bonne réputation ou de respect au sein de la population roumaine non plus, puisqu'il a également déshonoré ses propres symboles nationaux, ce qui a d'ailleurs fait l'objet de la désapprobation de plusieurs intellectuels roumains. Alors que s'il s'agit de critiquer les Hongrois, tout le monde se rallie à lui, même ceux qui ne lui portent aucune affection ou ceux qui n'ont en outre aucun problème avec leurs voisins, amis, voire conjoints hongrois.

L'entrée en vigueur de la loi sur l'administration publique locale a suscité l'indignation des habitants roumains ultranationalistes de Cluj. La cause principale en était bien sûr le fait que la nouvelle loi permette désormais l'emploi de la langue hongroise, ceci portant atteinte aux intérêts nationaux roumains. Le maire a immédiatement protesté contre l'application de cette loi, en organisant, entre autres, une campagne pour attirer l'attention de la population de la ville sur les dangers qu'une telle loi pouvait représenter. La majorité (environ 90%) des articles de presse publiés à cette époque dans les quotidiens locaux ont informé les lecteurs sur les mesures prises par Funar.

J'ai recueilli les articles parus en février et mars 2001, qui reflètent une quelconque réaction quant à la mise en vigueur de la loi de trois quotidiens locaux: deux quotidiens roumains, *Adevărul de Cluj* et *Monitorul de Cluj*, et un quotidien hongrois, *Szabadság*. Si j'ai choisi notamment cette période de deux mois, c'est parce qu'elle s'est trouvée être celle des protestations les plus ardentes contre l'application de la loi. La méthode utilisée pour étudier ces articles de presse est celle de l'analyse des contenus.

“L'analyse des contenus est une analyse de publications dans un but précis.”⁸ L'article de presse représente également une telle publication. L'application de cette méthode s'effectue en deux étapes: premièrement, les mots ou les symboles du texte sont classifiés dans des catégories prédéterminées – c'est la codification. Elle est suivie de l'interprétation, au cours de laquelle les résultats (quantitatifs) de la première étape sont interprétés, des corrélations implicites et plus profondes sont explorées et des conclusions déduites. Ces deux étapes signifient en l'occurrence rechercher les clichés et les symboles dans les articles de presse sélectionnés et les classifier selon des catégories prédéterminées.

Les articles étudiés sont des comptes rendus et des reportages, deux genres journalistiques répondant au critère d'objectivité. On peut donc présumer que l'auteur de l'article décrit le “qui a fait ou n'a pas fait quoi, quand et où” non pas à travers le filtre subjectif de ses propres opinions, mais avec un souci d'objectivité, le but principal étant l'information et non l'évaluation. Dans ce sens, cette forme institutionnalisée de publicité sociale est indépendante des différentes attitudes et prises de position, et elle ne peut pas les refléter. En effet, les formes de comportement sont davantage reflétées par l'événement présenté dans l'article que par le style de la rédaction.

Ces articles rendent avant tout compte des réactions violentes qui ont accompagné l'entrée en vigueur de la loi. Parmi les aspects relatifs au contenu, je souligne-

rais en premier l'utilisation de mots-clés ou de motifs centraux. Ce sont les symboles autour desquels s'organisent les différents argumentaires, ou qui servent de références pour faire ou ne pas faire quelque chose. Le champ notionnel de ces termes reflète dans tous les cas que l'essentiel de l'idéologie exprimée se résume à l'idée selon laquelle *la question de la minorité hongroise est une question de sécurité*. C'est la motivation fondamentale de tout acte nationaliste roumain. Les textes des trois quotidiens rapportent les mêmes événements, qui ont dans tous les trois la même valeur informationnelle. De plus, chacun d'entre eux cite à peu près les mêmes passages des déclarations du maire. Cependant, la mise en œuvre du critère d'objectivité varie d'un quotidien à l'autre.

Tout d'abord, les premières grandes différences se manifestent au niveau de la formulation des titres: tandis que Szabadság et Monitorul de Cluj attribuent deux tons aux titres, à savoir un ton objectif qui se réfère strictement au contenu de l'information et un ton cynique qui indique également une position adoptée à l'égard de l'événement en cause, Adevărul de Cluj n'applique le ton cynique en outre du ton objectif que s'il s'agit de publier une information relative aux Hongrois. Étant donné que dans la rédaction des trois quotidiens une personne distincte est chargée d'écrire ces thèmes, une telle comparaison s'avère être bien fondée.

L'autre point à relever concernant la rédaction ou le contenu des articles est que les deux quotidiens qui condamnent l'activité de Funar, à savoir Szabadság et Monitorul de Cluj, citent, dans la description objective, des passages de discours prononcés lors des événements ou de propos liés à ceux-ci. La citation des paroles prononcées, en tant qu'un des moyens de description d'une personne, assure de toute évidence la possibilité pour le lecteur de former plus facilement un jugement de valeur. Et à travers cette méthode, l'article influence implicitement l'opinion du lecteur, sans pour autant porter atteinte à l'objectivité du compte rendu. Les citations peuvent être également employées dans les titres: soit le titre cite *ad litteram* ce qui a été prononcé, soit il met certains mots-clés entre guillemets. Dans les deux cas, l'auteur décide du ton du texte lorsqu'il substitue les mots par d'autres de son choix et laisse apparaître sa propre opinion.

L'autre élément relatif au contenu est la présentation de la technique d'argumentation qui constitue l'arrière-plan des événements. Je pense ici avant tout aux arguments ultranationalistes qui, loin des motifs réels, mettent justement en relief ceux qui s'organisent obligatoirement autour des intérêts nationaux. Le tableau ci-après récapitule quelques-unes de ces formules linguistiques, pour ne pas dire clichés, que l'on peut d'ailleurs retrouver non pas seulement à Cluj, mais aussi dans d'autres régions du pays.

Aucune explication n'est nécessaire pour comprendre pourquoi les arguments énumérés ci-dessus sont dépourvus de toute objectivité et réalité. Tous ressemblent davantage à des remarques tendancieuses qu'à des extraits de débats politiques ou

Motif	Technique d'argumentation	Thème ou événement suscitant ces formules	Genre	Quotidien
La défense de la langue nationale roumaine	La loi "cause des difficultés" aux citoyens roumains	La manifestation organisée par Gheorghe Funar, le 16 février 2001	Compte rendu	Monitorul de Cluj
L'introduction forcée de la langue hongroise dans la sphère publique	Étant donné que les citoyens roumains de langue maternelle hongroise parlent le roumain, il serait "illogique" d'introduire "par la force" l'usage de la langue hongroise	La manifestation organisée par Gheorghe Funar, le 16 février 2001	Compte rendu	Monitorul de Cluj
La "magyarisation" de la langue roumaine	Budapest aspire à magyariser la langue roumaine. Le gouvernement roumain cherche à introduire le hongrois en tant que langue officielle	La manifestation organisée par Gheorghe Funar, le 16 février 2001	Compte rendu	Adevôrul de Cluj
Les visites privées en Transylvanie de certains politiques hongrois	Les personnages publics de Hongrie continuent leurs balades privées en Transylvanie	La visite de Zsolt Németh et d'Ibolya Dávid en Roumanie	Compte rendu	Adevôrul de Cluj
La proclamation de la vérité	Dorénavant, la vérité sera proclamée sur les panneaux	Funar fait placer aux sorties de Cluj le panneau <i>Cluj, ville à cinq étoiles</i> et un autre contenant l'article de la Constitution stipulant que la langue officielle de la Roumanie est le roumain	Compte rendu	Szabadság
L'Union Démocratique des Hongrois de Roumanie est une organisation fasciste	L'UDHR dirigée par des fascistes et des révisionnistes de Budapest	La manifestation organisée par Gheorghe Funar, le 16 février 2001	Compte rendu	Szabadság

publics sérieux. Aussi, la constatation précitée selon laquelle l'affaire des minorités, plus précisément de la minorité hongroise, est présentée comme une question de sécurité, ressort-elle clairement de ces arguments. La protestation ne consiste pas en des déclarations visant la défense des droits ou des intérêts et organisées autour des idées démocratiques, mais elle reflète une sorte de lutte à la don Quichotte menée pour l'unité de la grande nation roumaine, puisque rien ne menace l'intégrité territoriale et identitaire de la nation roumaine.

Sur la base des critères tels que les cas de la pensée stéréotypée, les arguments construits autour des symboles, l'articulation des valeurs et des intérêts, ainsi que les moyens et les modalités de l'auto-définition, le contenu des textes reflète, premièrement, l'opinion des Roumains contestataires, deuxièmement la position de l'auteur de l'article donné et, troisièmement, suggère aussi les opinions politiques et l'appartenance ethnique des lecteurs à l'intention desquels ces textes ont été écrits.

Les cas de la pensée stéréotypée: la vision d'un monde bipolaire ressort de la mentalité des contestataires de la loi. Ces deux mondes se distinguent sur une base ethnique et entretiennent, rien que pour cette raison, un rapport d'hostilité, car la mise en œuvre des droits du monde minoritaire porte nécessairement préjudice au monde majoritaire. Les sciences politiques désignent ce phénomène par l'expression "la recherche du bouc émissaire" (*scape-goating*): une force politique ou sociale amplifie le côté négatif d'une autre force de même nature, afin de pouvoir s'imposer. Autrement dit, elle crée son propre ennemi supposé ou l'ennemi de la cause qu'elle représente. Cependant, c'est à la fois une diversion, dans la mesure où par la manipulation, elle détourne l'attention de la population des problèmes réels au profit d'un problème fictif.

Les arguments construits autour des symboles: ces symboles sont l'unité nationale et la défense de la langue et de l'intégrité territoriale de la nation, autant de composants de l'identité nationale roumaine, et en tant que tels, ils peuvent facilement servir de moyens pour la manipulation.

L'articulation des valeurs et des intérêts: dans l'argumentation et dans l'arrière-scène des événements, la représentation et la défense des intérêts nationaux roumains suivent la logique d'une polarisation des valeurs. Si la possibilité de s'adresser à un fonctionnaire en hongrois aussi se présente comme étant négative, c'est parce qu'elle porte atteinte aux droits constitutionnels de la langue roumaine: l'intégrité de la langue roumaine serait mise en danger. Les intérêts ne sont donc pas ceux de la communauté locale, mais sont des intérêts nationaux, qui ne peuvent être que positifs et ne peuvent s'organiser qu'autour des valeurs positives. N'importe quelle autre chose – c'est-à-dire toute autre chose – qui se manifeste parallèlement à ces valeurs ou intérêts positifs en tant que différence ou altérité est qualifiée d'hostile: elle est négative.

Les moyens de l'auto-définition: de toutes les techniques de cohabitation, les habitants roumains et hongrois de Cluj appliquent dans une grande mesure le modèle de comportement du type "je me définis par rapport à l'autre". L'iden-

tité ethnique n'est pas définie selon des critères internes, mais sur la base d'une comparaison externe: on est Roumain, parce que l'on n'est pas Hongrois, la Transylvanie est la tienne, parce qu'elle ne peut pas appartenir aux Hongrois, etc. La loi est à rejeter non pas parce qu'elle limite les droits des Roumains, mais parce qu'elle permet à la population hongroise d'employer sa langue maternelle.

Conclusion

De toutes les idéologies politiques du XX^e siècle, l'application du *nationalisme* influence considérablement les pratiques de cohabitation des ethnies formant une même communauté administrative, ainsi que les modèles de comportement développés sur la base du rapport interethnique. Dans la plupart des cas, cette idéologie constitue un instrument pour les discours relevant de la problématique des majorités et des minorités.

Mon étude a donc porté sur *les mécanismes par lesquels la planification du statut des langues minoritaires se transforme en un instrument de nationalisme utilisé par l'administration locale*. J'ai traité avant tout un cas particulier de ce phénomène, en étudiant l'écho que la mise en vigueur de *la loi sur l'usage des langues dans la sphère publique*, adoptée en Roumanie suite aux élections législatives de 2000, a eu dans la presse locale roumaine et hongroise de Cluj. J'ai recueilli les réactions sur l'entrée en vigueur de la loi – les opinions et les événements rapportés, étroitement liés à cette question – de trois quotidiens locaux: le quotidien hongrois indépendant Szabadság, et deux quotidiens roumains, Adevărul de Cluj et Monitorul de Cluj.

La loi stipule que dans chaque commune où une quelconque minorité ethnique constitue au moins 20% de la population, il est obligatoire d'introduire dans l'administration locale l'usage de la langue de cette minorité. Or, il est bien connu que les mesures prises par le maire de Cluj toujours en fonction étaient extrêmement nationalistes, parfois même illicites. La mise en vigueur de la loi sur l'usage des langues dans la sphère publique a encore donné une occasion pour manifester des sentiments anti-hongrois.

Il était important d'étudier les réactions des deux ethnies à travers *la presse quotidienne* d'une part parce qu'elle constitue l'une des scènes du *conflit interethnique*, et d'autre part parce qu'influencer l'opinion publique est aussi un moyen de *manipuler les masses*.

L'application de cette loi, régissant non pas particulièrement l'emploi de la langue hongroise, mais en général l'usage des langues dans la vie publique des communes, est une forme spécifique et indirecte de la planification linguistique des minorités. Si son adoption et sa mise en vigueur ont tout de même généré des conflits interethniques à Cluj, c'est parce que l'administration de la ville s'est toujours servie de tous les moyens et a toujours trouvé des prétextes afin d'exacerber les conflits avec la population hongroise, derrière le masque d'idéologies ultranationalistes. Le conflit se concrétise dans une série d'attaques unilatérales et *générées d'en haut*, puisque les manifestations nationalistes se répètent plutôt du côté roumain.

Les scènes quotidiennes de la cohabitation témoignent du fait que la manipulation transmise par la presse a développé chez la population roumaine *des formes de pensée, de comportement et d'action* qui visent à se démarquer, à s'isoler des

individus ethniquement hongrois. L'expérience montre que le comportement discriminatoire surgit non pas en fonction de connaissances concrètes et objectives, mais à travers l'adoption et l'application dogmatique d'une idéologie. C'est l'administration locale même qui véhicule cette idéologie transmise par la presse, dans laquelle apparaissent les différentes "démarches stratégiques" du maire.

Le nationalisme transmis d'en haut *se vulgarise*, et les deux ethnies appliquent avec une connotation ethnique le modèle de comportement de type "je me définis par rapport à l'autre", une application qui se fige en effet dans la cohabitation des deux ethnies. *La différence réside dans la cause et non pas dans la motivation ou le but*. Si l'ethnie roumaine peut se comporter de la sorte, c'est parce qu'en raison de ses connaissances incertaines sur le passé historique, elle constitue, aux yeux des dirigeants politiques de l'ethnie majoritaire, un terrain fertile pour la manipulation nationaliste, à travers laquelle ils lui font croire que les intérêts de la minorité hongroise ne peuvent être que profondément contraires aux intérêts nationaux roumains. Si l'ethnie hongroise est contrainte d'exprimer sans cesse sa raison d'être en tant que minorité nationale, c'est parce que les mêmes mesures prises par le même pouvoir l'obligent à définir et redéfinir son identité.

Le nationalisme est présent dans la vie publique à Cluj non pas en tant que fait, mais en tant que processus, arrivant toujours à une nouvelle étape. La pierre angulaire de la cohabitation des ethnies est *le rapport aux éléments qui véhiculent l'identité nationale*. L'assimilation, la dissimilation, la discrimination et la ségrégation s'expriment toutes à travers ce rapport. C'est la raison pour laquelle ma recherche porte sur l'un des éléments de ce rapport, l'usage des langues, le rapport de la majorité à l'application de la loi sur l'usage des langues des minorités. En outre, cette étude de cas sert également d'exemple au fonctionnement de l'un des principaux traits du nationalisme, celui du *principe d'exclusivité*.

BIBLIOGRAPHIE

- ANTAL László, *Tartalomelemzés [Analyse de contenu]*, Magvető Kiadó, Budapest, 1976.
- BALOGH Júlia, *Az erdélyi hatalomváltás és a magyar közoktatás. 1918-1928 [Le changement de pouvoir en Transylvanie et l'éducation publique hongroise. 1918-1928]*, Budapest, 1996.
- BRUBAKER, Rogers, "Csoportok nélküli etnicitás [Ethnicité sans groupes]", *Beszélő*, juillet-août 2001.
- FORBES, H. D., *Ethnic Conflict. Commerce, Culture and the Contact*, Londres, 1997.
- HABERMAS, Jürgen, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Payot, 1978.
- HOROWITZ, Donald L., *Ethnic Groups in Conflict*.
- HUSÉN, Torsten, *Az oktatás világlap problémái*, [Titre original : *Education and the global concern*], Keraban Könyvkiadó, Budapest, 1994. .
- PÁSZTOR Gyöngyi, " 'Kolozsvári multikulturalizmus' . A Babeş-Bolyai Tudományegyetem, mint multikulturálisnak definiált intézmény ['Multiculturalisme à Cluj' . L'Université des Sciences Babeş-Bolyai en tant qu'institution définie comme multiculturelle]", *Pro Minoritate*, automne 2001, pp. 80-88.
- SKUTNABB-KANGAS, Tove, *Language, Literacy and Minorities*, Minority Rights Group, London, 1990.
- VÁG Ottó, "A 20. századi pedagógiai gondolkodás főbb jellemzői [Les principaux traits de la pensée pédagogique au XX^e siècle]", in: CELLER Zsuzsanna (éd.), *Válogatás a 20. századi*

külföldi pedagógiai szakirodalomból [Sélection d'études sur la pédagogie internationale au XX^e siècle], Budapest, d.i., pp. 7-31.

Presse

Adevărul de Cluj

Monitorul de Cluj

Szabadság

NOTES

¹ Skutnabb - Kangas, 1990.

² Horowitz, 1985, p. 22.

³ Forbes, 1997, p. 14.

* [Le terme français camarade équivaut, dans la terminologie socialiste hongroise, au mot elvtárs, dont la traduction ad litteram serait "celui qui partage la même idéologie" – NdT]

⁴ Brubaker, 2001.

⁵ Balogh, 1996.

⁶ Pásztor, 2001, p. 86.

⁷ Habermas, 1978.

⁸ Antal, 1976, p. 7.

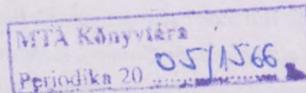


TABLE DES MATIÈRES

Avant – propos	3
RÓBERT KEMÉNYFI	
La structure ethnique de la ville de Cluj	7
ÁRPÁD TÖHÖTÖM SZABÓ	
Espaces visibles et invisibles à Cluj	23
ELEK BARTHA	
Les confessions et les espaces religieux à Cluj	41
BAZIL MIHÁLY TELENKÓ	
La structure spatiale du cimetière de Házsongárd	57
CSABA DALLOS	
Les petites Églises hongroises à Cluj	75
ALBERT ZSOLT JAKAB	
Les graffiti à Cluj	89
ANTAL KISS	
Au croisement de la paysannerie et de la bourgeoisie	119
ANTAL KISS	
Les principaux traits de la culture alimentaire à Cluj au XX ^e siècle	139
VILMOS KESZEG	
Frontières, modification des frontières, passage de frontières	167
KINGA SZILVESZTER	
La réglementation d'une forme indirecte de la planification linguistique des minorités, de l'emploi des langues dans la sphère publique et son écho dans la presse roumaine et hongroise de Cluj	213

TABLA DES MATIERES

Avant - propos
ROBERT KISS
La structure ethnique de la ville de Cluj
AVRAM IONUT STABO
Espaces visibles et invisibles à Cluj
BASA BASTINA
Les conceptions et les espaces religieux à Cluj
BASA NICOLAI IONUT
La structure spatiale du centre de Hatoaga
CABA DARIUS
Les routes bibliques roumaines à Cluj
ALEXU NICOLAI IONUT
Les routes à Cluj
AVRAM KISS
Au commencement de la roumainité et de la roumainité
AVRAM KISS
Les principaux traits
de la culture ethnique
à Cluj au XIXe siècle
VIVIANE KISS
L'histoire
L'histoire des fondations, l'histoire des fondations
KISS-SZILVIA
La région d'habitat des Roumains
de la planification linguistique des Roumains
de l'origine des langues dans la région d'habitat
de Roumains dans la région d'habitat des Roumains

Université des Sciences Eötvös Lóránd – Département de Folklore
Eötvös Lóránd Tudományegyetem Folklore Tanszék
Lehrstuhl für Folklore der Eötvös Lóránd Universität
Chair of Folklore, Eötvös Lóránd University

Budapest, V. Pesti Barnabás u. 1.
MAGYAR
TUDOMÁNYOS AKADÉMIA
KÖNYVTÁRA

